This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

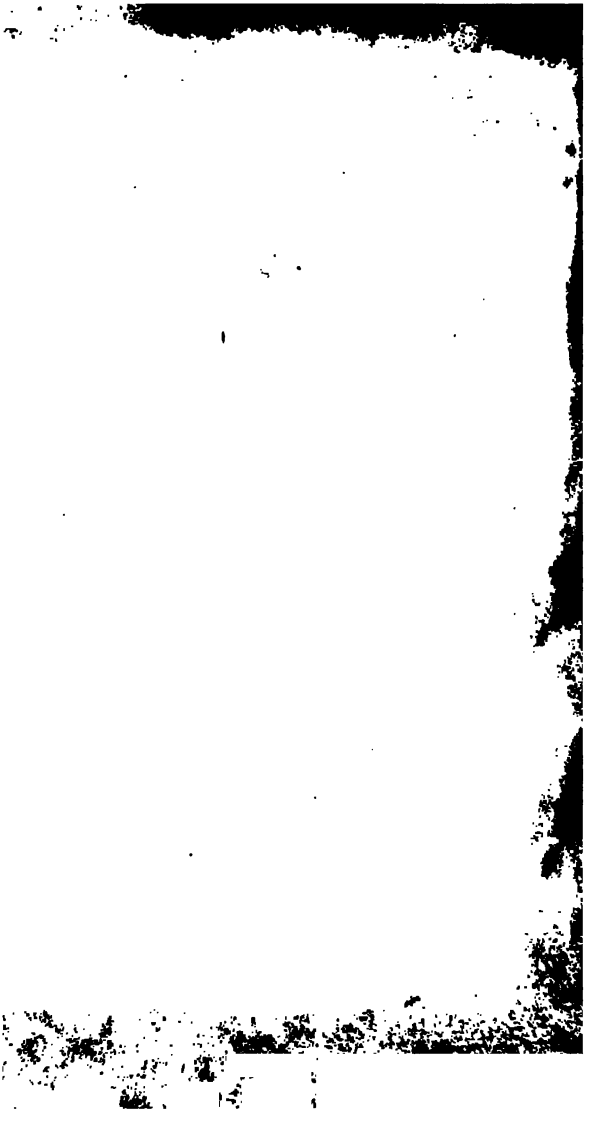
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

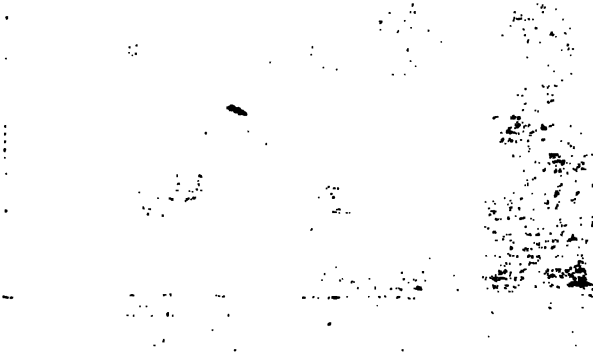
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Linc. Coll.
1885.





ISTOIRE se prépare à écrire ce que lui apprend L'EXPERIENCE, qui se
elle avec sa Pierre de touche, & sa Devise Rerum Magistra. *On voit*
ature, le Bâton de Cep de Bonne-Espérance; & sur un nuage, les ch
Empereur des Indes Orientales, soutenus par le Dieu du Commer

DESCRIPTION
DU CAP DE
BONNE-ESPERANCE;

Où l'on trouve tout ce qui concerne

L'HISTOIRE-NATURELLE

DU PAYS;

La Religion, les Mœurs & les Uſages des

HOTTENTOTS;

ET L'ETABLISSEMENT

DES HOLLANDOIS.

TIRÉE DES MEMOIRES

De Mr. PIERRE KOLBE, Maître-ès-Arts,

Dreſſés pendant un ſéjour de dix Années dans cette Colonie, où il avoit été envoyé pour faire des Obſervations Aſtronomiques & Phyſiques.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN CATUFFE.
M. DCC. XLI.

2 FEB 5
OXFO

PREFACE

DU

TRADUCTEUR.

IL y a peu de Livres auſſi généralement goûtés, que les Voyages; lors du moins qu'ils ſont exacts, fidèles & détaillés. On y trouve dequoi ſe délaſſer agréablement de quelque occupation plus ſérieuſe. Les faits merveilleux ou extraordinaires, qu'ils nous préſentent de tems en tems, excitent la curioſité, & ſoutiennent par-là même l'attention. Auſſi les a-t-on appellés les Romans des honnêtes-gens. Leur uſage, néanmoins, ne

ſe borne pas au ſeul amuſement: les plus ſavans y peuvent apprendre diverſes choſes; & le Théologien, le Politique, le Médecin, le Naturaliſte, y trouvent matière à réflexion.

Mais ſi cela eſt vrai à l'égard des Voyages en général, on le peut dire ſur-tout de celui que je publie. On y voit en détail la Religion, les Mœurs, les Uſages, le Gouvernement, le Caractère, les Occupations, les Vices & les Vertus des HOTTENTOTS, dont jusques à Mr. KOLBE l'on a eu les idées les plus fauſſes. On y apprend avec quelle ſageſſe les *Hollandois* ſe conduiſent à l'égard de ces Peuples; & par quels moyens ils font fleurir les belles Colonies qu'ils y ont établies. Les Géographes, trompés par les fautes des Voyageurs, rectifieront bien des erreurs ſur la ſituation des Lieux, & y apprendront diverſes choſes ſur l'étendue, les bornes, les Rivières & les Montagnes des Colonies. Le Phyſicien y trouvera divers Phénomènes expliqués très heu-

reu-

reuſement, tels que ſont la formation du Sel du Cap, l'origine des Vents réglés qui y ſoufflent, &c. Le Naturaliſte y lira ſans doute avec plaiſir les Obſervations, que le laborieux Auteur a faites ſur divers Objets ſurprenans, que la Nature y produit. Le Médecin y verra les Maladies auxquelles les Hottentots & les Hollandois y ſont principalement ſujets, les Remèdes qu'ils employent, & un Catalogue fort étendu des Plantes qu'on trouve, ſoit dans les Colonies, ſoit dans le magnifique Jardin de la Compagnie, ſoit enfin dans les Pays habités par les Hottentots. Et l'Hiſtoire-Naturelle du Cap doit d'autant mieux être reçue du Public, que perſonne, jusqu'à préſent, du moins que je ſache, n'avoit entrepris ce travail, très agréable, à la vérité, mais en même tems très difficile.

Je n'ignore pas, cependant, que les Voyages ſont fort décriés. C'eſt une opinion aſſez commune, qu'aux Légendes près, il n'eſt point de Li-

vres plus remplis de fictions & de fables. Mais il n'y a rien à craindre de pareil, dans celui que je donne aujourd'hui en François.

Mr. KOLBE, qui l'a publié il y a quelques années en Allemand *, n'eſt point un Avanturier que la faim ait fait devenir Auteur. C'eſt un Savant, envoyé au Cap de la part & aux fraix de Mr. le Baron de *Krofick*, Conſeiller Privé du Roi de Pruſſe. Ce Seigneur, plein d'amour pour les Sciences, voulant contribuer à leur avancement, réſolut d'envoyer au Cap une Perſonne capable d'y faire des Obſervations. Il jetta les yeux ſur Mr. KOLBE, dont les connoiſſances, l'exactitude, & l'application lui promettoient des détails curieux & fidèles. Et notre Voyageur a eu tout le tems néceſſaire pour cela, puiſqu'il a ſéjourné au Cap neuf ou dix ans.

On ne ſauroit pouſſer plus loin l'attention & le ſcrupule, pour s'inſtruire

(*) Cette *Deſcription du Cap de Bonne-Eſpérance* a été imprimée in folio à *Nuremberg*, en 1719.

ſtruire des mœurs & de l'Hiſtoire d'un Peuple. Non content d'apprendre le Hollandois & le Hottentot, il a lu avec ſoin les divers Auteurs qui ont parlé en paſſant des Habitans naturels du Cap. Les liaiſons que ſa probité, ſon bon caractère & ſon ſavoir lui avoient procurées dans les Colonies, le mettoient en état de queſtionner divers Européens qui avoient voyagé chez les Hottentots, & de ſe procurer diverſes Relations manuſcrites ſur ces Peuples. Mais il ne s'en eſt pas tenu là. Frappé des contradictions perpétuelles qu'il trouvoit dans les Livres déja imprimés, dans les converſations avec les gens du Pays, & dans les Manuſcrits qu'on lui communiquoit, il voulut tout voïr par lui-même. Il fit pluſieurs voyages chez les Hottentots, & même chez ceux qui vivent éloignés des Colonies; parce qu'il s'étoit apperçu que le fréquent commerce avec les Européens, avoit rendu les Hotten-

tots voiſins du Cap moins ſincères & plus défians. Et comme ces Peuples ne s'ouvrent que difficilement, il tâcha de ſe concilier leur amitié par de petits préſens, qui, joints à ſa douceur, à ſon affabilité & à ſa candeur, lui attirérent bientôt la confiance des plus intelligens. Il les queſtionnoit, & faiſant uſage de leurs réponſes pour former de nouvelles queſtions, il en tiroit la vérité, & rectifioit ainſi ou confirmoit les idées qu'il avoit déja. Divers Hottentots même, des plus conſidérables de la Nation, le venoient voir aſſez ſouvent, tant il avoit ſu ſe faire aimer par ſa probité & ſa généroſité; & jamais il ne négligeoit des occaſions ſi favorables de les faire parler & de s'inſtruire. Avouons donc, que cet illuſtre Voyageur n'a rien négligé pour s'aſſurer de la vérité.

La ſeule choſe que la défiance la plus outrée pourroit encore objecter ſur la fidélité de cette Relation, c'eſt que Mr. KOLBE aura peut-être, par ſon

ſon imagination vive, embelli les Réponſes de ſes Hottentots, & orné ſes récits de petites additions, que diverſes perſonnes regardent comme des embelliſſemens presque abſolument néceſſaires pour rendre une narration intéreſſante, ſur-tout lorsqu'on parle de Peuples auſſi groſſiers.

Mais ſi l'on avoit lu l'Original Allemand, & même les Traductions Hollandoiſe & Angloiſe qu'on en a publiées, l'on ſeroit bientôt revenu de ce préjugé. L'air d'intégrité, de modeſtie & de candeur, qui y règne par-tout, perſuade l'eſprit & gagne le cœur. On y voit un Homme qui dit les choſes avec une naïveté inimitable, ſans rechercher aucun ornement; diſons tout, en négligeant les plus petits ornemens, ceux même qui ſe préſentoient naturellement.

Si je donnois ici ſon Ouvrage dans toute ſon étendue, je n'aurois pas beſoin de faire cette obſervation: deux pages de lecture en apprendroient plus, que tout ce que j'en

pourrois dire. Mais, comme on a pu le voir par le frontiſpice de ce Livre, j'ai travaillé ſur les Mémoires que Mr. KOLBE avoit publiés. J'ai diſpoſé à mon gré ce que cet illuſtre Auteur avoit donné au Public, en y retranchant tout ce que j'ai cru ne pas faire directement au but qu'il s'étoit propoſé, ou intéreſſer trop peu le Lecteur: & ces retranchemens doivent être bien conſidérables, puiſque d'un gros volume *in-folio*, qui en a fait deux médiocres dans la Traduction Hollandoiſe, j'en ai fait trois petits *in-octavo*. Cependant, malgré tous ces changemens, je crois y avoir encore aſſez laiſſé de cet air de naïveté qui règne dans l'Original, pour diſſiper tous les ſcrupules qu'on pourroit avoir ſur la manière de narrer de l'Auteur. Je puis même aſſurer, que les longues & ennuyeuſes narrations que j'ai retranchées, ſont des témoignages de la ſcrupuleuſe exactitude de l'Auteur.

Enfin, la *Deſcription du Cap de Bonne*

ne-Eſpérance par Mr. KOLBE a été très eſtimée, & l'eſt actuellement beaucoup, ſoit en Allemagne, ſoit en Hollande ou en Angleterre. Voici ce qu'en dit le célèbre Mr. *La Croze*, Bibliothécaire & Antiquaire du Roi de Pruſſe *.

De tous les Barbares connus, ces Peuples (les Hottentots) *ſont les plus hideux & les plus dégoûtans par leur ſaleté & leur puanteur inſupportable. On a voulu les faire paſſer pour des Athées, auſſi-bien que les* Caraïbes *des Antilles; & il y a des Savans qui prétendent affoiblir par-là cette preuve de l'Exiſtence de Dieu, qu'on tire du conſentement de toutes les Nations. On ſait préſentement, que les Caraïbes ont une Religion & des Prêtres; & ce que Mr.* Ziegenbalg *rapporte ici* †, *fait voir que les* Hottentots *n'ont pas perdu la connoiſſance de*

* ſ *Dieu.*

* *Hiſt. du Chriſtianisme des Indes*, Liv. VII.

† Dans un Ouvrage Allemand dont le titre eſt: *Relation Hiſtorique des Converſions faites parmi les Païens dans les Indes Orientales.* Halle 1713. in-quarto. Voyez le Tome I. de cet Ouvrage, Chap. XII. §. IX. pag. 198. 199.

Dieu. On pourra objecter, que celui dont il s'agit avoit formé ſes idées ſur celles des Hollandois, & des autres Chrétiens d'Europe qui habitent au Cap. Mais Mr. KOLBE, *qui a demeuré pluſieurs années dans le voiſinage des Hottentots, & qui, après avoir appris leur Langue, s'eſt très ſoigneuſement informé de leurs mœurs, eſt entré dans un grand détail ſur leurs pratiques de Religion : pratiques, à la vérité, les plus infames & les plus abſurdes qu'on puiſſe imaginer ; mais pourtant fort oppoſées à l'Athéiſme, dont on les a accuſés ſur le rapport de quelques Voyageurs, qui ne voyant les choſes qu'en paſſant, mettent ordinairement par écrit des jugemens précipités, ſur leſquels on ne doit faire aucun fonds. C'eſt grand dommage que Mr.* KOLBE, *à qui nous devons les meilleures connoiſſances que nous ayons jamais eues du Pays & de la Nation des Hottentots, n'ait pas donné ſes Mémoires à rédiger à quelque autre Perſonne, capable d'en retrancher les inutilités, qui rendent ſouverainement ennuyeux un Livre d'ailleurs utile & in-*

ſtructif. C'eſt à quoi l'on pourroit remédier dans une Traduction, ſi quelque Perſonne judicieuſe vouloit ſe donner la peine de l'entreprendre.

Ce paſſage montre le fonds qu'on doit faire ſur la fidélité & l'exactitude de notre Voyageur; & nous apprend en même tems, la néceſſité où l'on étoit de rédiger l'Ouvrage. Et c'eſt dans ces vues, que cette Traduction a été faite.

Je n'ai pas préſumé d'avoir tout le discernement, que Mr. *La Croze* ſemble demander de celui qui voudroit travailler à cette Traduction abrégée. Mais voyant qu'il ne ſe préſentoit perſonne, j'ai cru que le Public aimeroit mieux avoir le plan propoſé par Mr. *La Croze*, exécuté médiocrement, que de ne point l'avoir du tout. D'ailleurs, il étoit tems de donner aux François une Relation fidèle & exacte du Cap de Bonne-Eſpérance. Ainſi je me flatte que les Perſonnes intelligentes, perſuadées de la difficulté qu'il y avoit de

de rédiger cet Ouvrage, & de le décharger des inutilités qu'il contenoit, voudront bien, en faveur de mes bonnes intentions, recevoir avec indulgence mon travail. Et comme la bonté de l'Ouvrage me perſuade qu'il s'en fera plus d'une Edition, je promets de profiter dans les ſuivantes, des avis & des corrections que l'on voudra bien me communiquer.

AVERTISSEMENT.

Comme on ne parle que Hollandois au Cap de Bonne-Eſpérance, & que les Cartes dont cet Ouvrage eſt enrichi ont été dreſſées ſur les Lieux, tous les Noms s'y trouvent en cette Langue. Mais cela ne produit aucun inconvénient dans la Traduction. Car, outre que ce ſont presque tous Noms-propres qu'on ne ſauroit traduire, l'explication de tous ceux qui peuvent cauſer quelque difficulté, ſe trouve dans l'endroit du Livre auquel la Carte ſe rapporte.

TABLE
DES
CHAPITRES
De la Prèmière Partie.

CHAPITRE I.
Voyage de l'Auteur au Cap de Bonne-Eſpérance, *& à quelle occaſion il l'entreprit.* Pag. 1

CHAPITRE II. *De la découverte du* Cap de Bonne-Eſpérance. II. *Diſpute entre les Portugais & les Naturels du pays, dans laquelle périrent le Vice-Roi du Bréſil & pluſieurs de ſes gens.* III. *Cruelle vengeance que les Portugais tirérent de cette inſulte.* Pag. 17

CHAPITRE III. *Les Hollandois commencent à toucher au Cap* II. Van Riebeek *remarque les avantages que la Compagnie des Indes pourroit tirer d'un établiſſement en ce pays.* III. *Il y eſt envoyé.* IV. *Il traite avec les habitans.* V. *Les Directeurs y envoyent des Colonies.* VI. *La Compagnie y envoye des femmes.* VII. *Guerre des Hollandois avec les anciens habitans.* VIII. *Nouveau Traité* Pag. 21

CHAPITRE IV. *De la Latitude & de la Longitude du Cap de Bonne-Eſpérance, & de la déclinaiſon de l'Aiguille aimantée dans cet endroit.* Pag. 30

CHAPITRE V. *Du vrai Nom des habitans du Cap de Bonne-Eſpérance.* II. *De leur Origine.* III. *De leur Langage.* Pag. 35

CHAPITRE VI. *Caractère des Hottentots. Exagérations des Auteurs sur ce sujet.* II. *Les Hottentots apprennent assez facilement les Langues de l'Europe.* III. *Ils excellent dans l'Agriculture.* IV. *Leur Chasteté.* V. *Leur Justice.* VI. *Ils sont excellens Domestiques.* VII. *Généreux & charitables.* VIII. *Caractère d'un Hottentot appellé Claas, & son histoire.* IX. *Ils sont adonnés à l'Yvrognerie.* X. *Paresse de ces peuples.* XI. *Leur extrême malpropreté.* XII. *Ils se frottent le corps de graisse mêlée de suie.* XIII. *Ils abhorrent la graisse de poisson.* XIV. *Raison pour laquelle ils se graissent.* XV. *Ils vivent longtems.* Pag. 57

CHAPITRE VII. De l'Extérieur des Hottentots. Pag. 88

I. *De l'Air des Hottentots, de leurs Cheveux, & de leur Barbe.* II. *De leur Stature.* III. *De leur Couleur.* IV. *D'une Excrescence extraordinaire, que les Femmes ont au bas du ventre.* V. *Deux erreurs du P. Tachard réfutées.*

CHAPITRE VIII. De l'Habillement des Hottentots. Pag. 96

I. *Des Habits des Hommes.* II. *Des Habits des Femmes.* III. *Des Ornemens communs aux deux Sexes.* IV. *Quelques différences qu'il y a dans les habillemens & les ajustemens, entre les diverses Nations des Hottentots.*

CHAPITRE IX. Des diverses Nations des Hottentots. Pag. 109

I. *Des* Gunjemans. II. Des Kochoquas. III. Des

Des Soſſiquas. IV. *Des* Odiquas. V. *Des* Chirigriquas. VI. *Des Habitans de la* grande & petite Namaqua. VII. *Des* Attaquas. VIII. *Des* Koopmans. IX. *Des* Heſſaquas. X. *Des* Sonquas. XI. *Des* Dunquas. XII. *Des* Damaquas. XIII. *Des* Gauros *ou* Gauriquas. XIV. *Des* Houteniquas. XV. *Des* Chamtouers. XVI. *Des* Heykoms. XVII. *Hottentots Voleurs & Brigands.* XVIII. *Des Habitans de la Terre de* Natal, *les* Caffres.

CHAPITRE X. De la forme du Gouvernement des Hottentots. Pag. 137

I. *Des Chefs de la Nation.* II. *Des Capitaines des Kraals ou Villages.* III. *Des Cours de Juſtice, & de la manière de procéder dans les Cauſes civiles.* IV. *Du Conſeil ſuprême de la Nation.* V. *De l'autorité & de l'influence des Hollandois ſur les affaires des Hottentots.*

CHAPITRE XI. De la manière dont les Hottentots font la Guerre. Pag. 152

I. *Cauſes de leurs Guerres.* II. *Préliminaires de la Guerre.* III. *De leurs Armes.* IV. *De leur Ordre de bataille.* V. *De leurs Bœufs de guerre.* VI. *Singularités que quelques Hottentots obſervent dans les Batailles.* VII. *De leurs Traités de Paix.* VIII. *De leur Humanité & de leur Cruauté.* IX. *De leurs Alliances.* X. *De leurs Exercices militaires.*

CHAPITRE XII. De la Religion des Hottentots. Pag. 170

I. *Il eſt difficile de tirer de ces Peuples les idées qu'ils ont ſur la Religion.* II. *Ils croyent qu'il y a un Dieu ſuprême, mais ils ne lui*

rendent aucun culte. III. *Ils adorent la Lune, comme une Divinité inférieure.* IV. *Ils adorent un certain Inſecte.* V. *Ils rendent des hommages religieux aux Hottentots qui ſont morts en odeur de ſainteté.* VI. *Ils adorent une Divinité malfaiſante, pour empêcher qu'elle ne leur faſſe du mal.* VII. *Cérémonies religieuſes qu'ils pratiquent avant que de paſſer une Rivière, ou d'entrer dans la Mer.* VIII. *De leurs Fêtes.* IX. *Ils croyent l'immortalité de l'Ame, mais ſans croire ni punition ni récompenſe après la mort.* X. *De leurs Prêtres.* XI. *Obſtinément attachés à leur Idolatrie, ils refuſent d'être inſtruits.*

CHAPITRE XIII. De la Muſique & de la Danſe des Hottentots. Pag. 207

I. *Leurs Inſtrumens de Muſique.* II. *Leur Muſique vocale* III. *Les ouï-dire du P.* Tachard *rapportés & réfutés.* IV. *La Danſe des Hottentots.*

CHAPITRE XIV. Des Mariages des Hottentots. Pag. 221

I. *De leur manière de faire l'amour.* II. *De leurs Cérémonies nuptiales.* III. *De leur Feſtin de noces.* IV. *Ils n'y font entrer ni Danſes, ni Muſique.* V. *Leur Dot.* VI. *La Polygamie eſt permiſe.* VII. *Du Mariage des Veuves.* VIII. *Les Mariages entre les Couſins Germains, & iſſus de Germains, ſont illégitimes.* IX. *L'Adultère eſt puni de mort.* X. *Du Divorce* XI. *Erreurs de* Vogel *ſur les Mariages de ces peuples.*

CHAPITRE XV. Du Domeſtique des *Hottentots.* Pag. 234

I. Fon-

CHAPITRES.

I. *Fonctions du Mari.* II. *Occupations de la Femme.* III. *Comment ils vivent enſemble.* IV. *Comment ſont terminés les différends qui s'élèvent entre eux.*

CHAPITRE XVI. De la Nourriture des Hottentots. Pag. 241

I. *Nourriture ordinaire des Hottentots.* II. *Ils aiment paſſionnément une certaine racine qu'ils appellent* Kanna. III. *Ils mangent des Poux.* IV. *Lorſqu'ils ſont dans le beſoin, ils mangent de vieux ſouliers & des bandes de peau.* V. *Ils n'uſent ni de ſel, ni d'épiceries; ils aiment cependant les mets accommodés à l'Européenne.* VI. *Ils s'abſtiennent de certaines viandes.* VII. *Leur Boiſſon ordinaire.* VIII. *Ils aiment à l'excès les Liqueurs fortes.* IX. *Auſſi-bien que le Tabac & le Dacha.* X. *Proviſions qu'ils portent avec eux, lorſqu'ils vont à la chaſſe ou en voyage.*

CHAPITRE XVII. De l'Accouchement des Hottentottes, & de ſes ſuites. Pag. 259

Des Sages-femmes. II. *Le Mari eſt réputé ſouillé, s'il reſte dans la maiſon pendant l'Accouchement.* III. *Décoction qui facilite l'Accouchement.* IV. *Cérémonies obſervées envers un Nouveau-né.* V. *Expoſition des Filles.* VI. *Charité des Européens.* VII. *Précautions priſes contre les Magiciens.* VIII. *Comment on accommode le Nombril des Enfans.* IX. *On rend les Enfans camards.* X. *Purification des Femmes.* XI. *On donne un nom à l'Enfant.* XII. *Comment on l'accoutume à fumer.*

CHAPITRE XVIII. Des Enfans, & de leur Education. Pag. 271

I. *Ce qu'on enſeigne aux Enfans.* II. *De la coutume qu'ont les Hottentots de faire leurs Garçons demi-Eunuques.* III. *Raiſons de cette coutume.* IV. *Des cérémonies avec leſquelles on reçoit un Garçon au rang des Hommes.* V. *Des ſuites qu'a cette réception par rapport aux Mères de ces Enfans.*

CHAPITRE XIX. Des Villages des Hottentots, & de leurs Demeures. Pag. 284

I. *Des Villages.* II. *Changement de demeure.* III. *Erreurs de pluſieurs Auteurs ſur les Habitations des Hottentots.* IV. *De leurs Huttes.* V. *De leurs Meubles.*

CHAPITRE XX. De la manière dont les Hottentots gouvernent leur Bétail. Pag. 291

I. *Attachement des Hottentots pour leurs Troupeaux.* II. *Comment les pauvres s'y prennent pour en acquérir.* III. *Comment ces Peuples gardent leur Bétail.* IV. *Jamais ils ne ſéparent les mâles d'avec les femelles.* V. *Comment ils châtrent les Taureaux.* VI. *Et les Béliers.* VII. *Comment ils tirent les Vaches qui ne ſont pas dociles.* VIII. *De la malpropreté de leur Lait.* IX. *Comment ils font le Beurre.* X. *Les Européens s'en ſervent.* XI. *Ils donnent à boire le Babeurre aux Veaux & aux Agneaux.* XII. *Les Hottentots boivent du Lait de Vache, mais jamais de celui de Brebis. Les Femmes boivent de l'un & de l'autre.* XIII. *Comment ils gardent leurs Troupeaux pendant la nuit.*

suit. XIV. *De leurs Chiens.* XV. *De leurs Bœufs de guerre.* XVI. *Soins qu'ils prennent de leurs Veaux.* XVII. *Ce qu'ils font lorſque leurs Beſtiaux multiplient trop.* XVIII. *De leurs Bœufs de charge.* XIX. *Il y a peu de Maladies épidémiques parmi leurs Troupeaux.* XX. *Des Médecins des Beſtiaux.* XXI. *Remèdes qu'ils employent.* XXII. *Sacrifices qu'ils font lorſque quelque maladie règne parmi leurs Troupeaux.* XXIII. *Ils font paſſer par le feu les Brebis.* XXIV. *Pourquoi.*

CHAPITRE XXI. Du Trafic des Hottentots. Pag. 318

I. *Ils ne négocient que par échange.* II. *Des dents d'Eléphant.* III. *Comment ils commercent entre eux.* IV. *Caractère des Hottentots qui commercent.* V. *Ce qu'ont dit les Voyageurs du Commerce des Hottentots.* VI. *Comment il faut voyager chez eux.*

CHAPITRE XXII. Des Métiers qu'exercent les Hottentots. Pag. 324

I. *Des Bouchers.* II. *Pelletiers.* III. *Tailleurs.* IV. *Ouvriers en Yvoire.* V. *Des Faiſeuſes de Nattes.* VI. *Cordiers.* VII. *Potiers.* VIII. *Et des Forgerons.*

CHAPITRE XXIII. De la manière de chaſſer & de pêcher des Hottentots. Pag. 331

I. *De la Chaſſe du Lièvre, du Daim, & des Chèvres.* II. *Des Chaſſes générales.* III. *Chaſſe de l'Eléphant.* IV. *De celle du Lion, du Tigre & du Léopard, &c.* V. *Trappe aux Éléphans.* VI. *Ordre de Chevalerie.*

VII. *Comment ils prennent le Poiſſon.* VIII *Ils ſont bons Nageurs.*

CHAPITRE XXIV. De la Méd cine & de la Chirurgie des Hottentot Pag. 34

I, *Etat de la Médecine & de la Chirurgie ch les Hottentots.* II. *De leurs Médecins & leurs Chirurgiens.* III. *De leurs Contre-cha mes.* IV. *De leur manière d'appliquer l Ventouſes.* V. *De leur manière de ſaigne* VI. *De leur manière de guérir une pla faite avec une arme empoiſonnée* VII. *I leur manière de rhabiller un membre.* VII *De leur manière de raſer la tête.* IX. *I leurs Amputations.* X. *Diverſes ſortes Remèdes qu'ils employent.*

CHAPITRE XXV. Des Funeraill des Hottentots. Pag. 3

I. *Pratiques uſitées lorſqu'un Hottentot eſt l'agonie.* II. *Lorſqu'il a rendu l'eſprit.* I *Comment ils portent le Corps en ter* IV. *Cérémonies qui ſe pratiquent au retou* V. *Raiſons de ces cérémonies.* VI. *On célèbre une Fête, & les Parens ſe mettent deuil.* VII. *Cruauté exercée envers les Vie lards.* VIII. *Des Héritages.*

DESCRIPTION

DU CAP DE

BONNE-ESPERANCE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

Voyage de l'Auteur au Cap de Bonne-Eſpérance, *& à quelle occaſion il l'entreprit.*

DES ma jeuneſſe, je m'étois ſenti beaucoup d'inclination pour les voyages. Il y avoit longtems que je formois des deſirs inutiles, faute d'occaſion favorable pour ſatisfaire ma paſſion dominante. Je laiſſe donc à juger quelle fut ma joie, lorsque j'appris de Mr. le Baron de KROSICK, Conſeiller Privé du feu Roi de Pruſſe, qu'il étoit dans le deſſein d'envoyer au Cap de Bonne-Eſpérance une perſonne pour y

ſeaux pour paſſer au Cap de Bonne-Eſpérance, & que je mangerois à la table du Capitaine. On me donnoit un cabinet très commode, afin de pouvoir ſans interruption continuer mes études, & mettre en ordre les obſervations que je ferois dans le cours de notre voyage. Pour cela je devois donner une ſomme aſſez modique: on eut égard à l'utilité de mon deſſein, & aux puiſſans protecteurs qui m'avoient fortement recommandé.

2o. A mon arrivée au Cap, le Gouverneur devoit me procurer un endroit propre à faire mes obſervations, & me prêter une pendule qui appartenoit à la Compagnie.

3o. J'eus permiſſion de choiſir, dans la garniſon du Cap, une perſonne que je devois inſtruire dans l'Aſtronomie, afin qu'il pût m'aider dans mon deſſein. A mon départ, je devois lui laiſſer quelques inſtrumens de Mathématiques, pour qu'il pût continuer les obſervations.

Toutes choſes étant ainſi diſpoſées, le 22 de Décembre 1704 je m'embarquai au Texel avec pluſieurs autres paſſagers, ſur le vaiſſeau *l'Union*. Nous reſtames au port juſques au 8 de Janvier 1705, que notre vaiſſeau mit à la voile avec huit autres, qui alloient de conſerve aux Indes.

Comme les Etats-Généraux étoient alors en guerre avec la France, pour éviter l'ennemi nous fimes route vers le Nord, dans le deſſein de côtoyer l'Ecoſſe. Mais nous n'étions pas fort avancés, que notre Flotte avoit

déja été pluſieurs fois ſéparée par les vents, enſorte que ſouvent les vaiſſeaux étoient hors de vue les uns des autres : circonſtance que je ne rapporte pas, comme ſi elle étoit en quelque façon extraordinaire ; mais ſeulement pour avoir occaſion de parler de la tendre inquiétude & des craintes que produiſent ces ſéparations en tems de guerre, & de la joie qui renait tout à coup dans les cœurs, lorsque les vaiſſeaux ainſi ſéparés reviennent à la vue de leurs compagnons. Dès que quelque vaiſſeau étoit écarté du gros de la Flotte, nous craignions qu'il ne fût attaqué : dès que nous le découvrions, nous le prenions pour quelque Armateur qui venoit à nous. Chaque vaiſſeau qui reparoiſſoit, faiſoit mettre tout le reſte de l'équipage en défenſe : les amis ſe ſoupçonnoient comme des ennemis, juſqu'à ce que ſe reconnoiſſant, ils faiſoient retentir l'air de cris de joie.

Lorsque j'avois quitté Amſterdam, j'entendois très peu de Hollandois, & il n'y avoit perſonne, ſur le vaiſſeau où j'étois, qui ſût d'autre langue. On n'aura donc pas de peine à ſe perſuader que je me trouvai fort embaraſſé dans les commencemens. Je m'appliquai de toutes mes forces à apprendre une langue qui m'étoit devenue néceſſaire. Mais avant que d'avoir fait des progrès aſſez conſidérables, j'eus beaucoup à ſouffrir. Malgré mes efforts aſſidus, je péchois ſi ſouvent contre la grammaire, la pro-

nonciation, & le génie de la langue; on avoit tant de peine à m'entendre, & je déchirois ſi cruellement les mots, que dans tous les quartiers du vaiſſeau on ſe moquoit de moi. Les matelots ſur-tout me regardoient comme un homme extraordinaire: les violens aſſauts qu'ils me donnoient, me forcérent à me concentrer dans mon cabinet, & me cauſérent tant de dépit, que je n'oſois presque plus me montrer.

Cette retraite, & le manque des douceurs de la converſation, me jettérent dans une profonde triſteſſe, qui jointe au froid extrême que je ſouffris dans le paſſage du Nord, me cauſa une dangereuſe maladie. Mon ſang étoit en quelque manière glacé dans mes veines. Pendant pluſieurs jours, on deſeſpéra de ma vie: mais après avoir pris les remèdes que je pouvois me procurer ſur mer, ma maladie ſe fixa en fièvre intermittente; & ce ne fut que ſur la fin de Février, qu'avec la bénédiction de Dieu, & par les ſoins du Chirurgien du vaiſſeau, je me vis entièrement rétabli.

La chaleur du climat dans lequel nous étions alors me ranima, & produiſit ſur moi un effet étonnant. A meſure que la Flotte s'éloignoit du Nord, & avançoit vers la Ligne, je ſentois ma ſanté s'affermir & mes forces renaître. J'éprouvai même qu'en approchant du Soleil, la mélancolie dont j'étois accablé ſe diſſipoit; de manière que je me trouvai parfaitement rétabli, lorsque je fus ſous

la

la Zone torride. Ce ne fut pas le ſeul bonheur que j'eus entre les Tropiques : je commençai alors à ſavoir aſſez de Hollandois pour avoir quelque converſation avec mes compagnons de voyage ; & comme ſi le changement de climat eût changé leurs ſentimens & leurs manières, il n'y avoit perſonne de l'équipage qui n'eût des égards pour moi, & qui ne s'empreſſât à me faire plaiſir & à m'obliger. Ils avoient ſans doute été inſtruits des recommandations que j'avois, & du but de mon voyage ; j'en jugeai du moins ainſi, par leur empreſſement à ſatisfaire à toutes mes queſtions. Si même il arrivoit quelque choſe, ou qu'il parût quelque phénomène qu'ils puſſent ſoupçonner devoir mériter mon attention, à l'envi les uns des autres ils venoient m'en avertir. Ces bonnes manières étoient très convenables à ma ſituation, & me mettoient en état de remplir avec beaucoup d'exactitude mes deſſeins. Les petits ſervices que je m'empreſſois de leur rendre de mon côté, ſervirent à les confirmer dans leurs bonnes diſpoſitions.

Le dernier jour de Février nous découvrimes une petite baleine, qu'on appelle en Hollandois *Noord-Kaper*. C'étoit un ſigne que nous approchions des Iles du *Cap-Verd*. Les matelots, & en général tous ceux du vaiſſeau, témoignérent à cette vue une joie extraordinaire. On n'entendoit de tous côtés que des inſtrumens de muſique, des voix

voix & le bruit des danſes. Jamais peut-être ces gens-là n'avoient fait tant de ſauts en terre ferme, ni donné des preuves d'une ſi grande vivacité.

Le jour ſuivant, nous eûmes une nouvelle preuve que nous n'étions pas éloignés du *Cap-Verd:* nous trouvâmes que nous avions paſſé le Tropique du Cancer. La couleur de la mer étoit un indice que nous approchions de ce Cap: l'expérience a appris qu'elle prend un verd plus foncé près de cet endroit, & elle conſerve cette couleur juſques au Cap de Bonne-Eſpérance.

Le 9 de Mars nous découvrimes les Iles du Cap-Verd, qui ſont les *Heſpérides* des Anciens; & le 10 au matin nous vîmes fort diſtinctement celles de *Ste. Lucie*, de *S. Nicolas* & de *Chaon*. Sur le midi, nous apperçûmes l'Ile *de Feu*, par la fumée qui ſort d'un Volcan qu'il y a. Le 11, nous nous trouvâmes à la hauteur de l'Ile de *S. Jaques*; mais nous fûmes repouſſés par les vents contraires. Le 12, nos matelots prirent un gros *Goulu de Mer*, poiſſon que pluſieurs Nations mépriſent, mais dont nos gens firent un très bon repas. Cet animal avoit ſix pieds de long. Le 13 faillit à nous être fatal. Nous avions deſſein de côtoyer l'Ile *S. Jaques*; déja nous diſtinguions ſes vallées & ſes rochers eſcarpés, nous voyions fort diſtinctement l'étendue & la ſituation de la ville; lorſque tout d'un coup nous nous trouvâmes ſurpris du calme.

me. Outre cela, le flux nous attiroit ſi fortement ſur l'Iſle, que nous étions en grand danger de périr. En-vain nous tâchions à force de rames de lutter contre le danger preſſant; déja nous n'étions pas à 200 toiſes d'un rocher, nous nous croyions tous perdus ſans reſſource; lorsqu'il plut à Dieu de nous envoyer un vent de terre qui nous chaſſa en mer, & qui nous conduiſit heureuſement au port de *Braya*, à trois lieues ou environ de la ville de *S. Jaques*. On ſalua le château de ce port de quinze coups de canon, & nous en reçumes le même nombre, & du château, & des autres vaiſſeaux qui étoient dans le port.

L'après-midi nous reçûmes viſite d'un Gentilhomme Portugais, accompagné d'un Prêtre, qui s'appelloit le Père *Franciſco Lombeer*. Mais ni l'un ni l'autre n'entendoient le Hollandois. Nous parlions Latin, le Père *Franciſco* & moi: ce Prêtre ſervoit d'interprète au Portugais, & je rendois le même office à mon Capitaine. Ce Père étoit Nègre, né de parens Catholiques-Romains d'Angola. Il avoit fait ſes études à S. Jaques, & en le faiſant Prêtre & Curé, on avoit ſur-tout eu deſſein de le mettre en état de travailler à la converſion de ſes compatriotes. Mais ſi *l'on connoit l'arbre à ſes fruits*, ſon goût pour le plaiſir & pour la vie joyeuſe avoit ſans doute détruit la bonne éducation qu'on lui avoit donnée. Pendant que nous fumes enſemble, le Père

mangea au moins deux livres de fromage de Hollande, & ne fit que boire de l'eau de vie, qui lui éclaircit tellement la voix & lui délia ſi bien les jarrets, qu'il commença à chanter & à danſer avec une vivacité étonnante. Il nous régala avec cela de mille ſingeries, & nous convainquit enfin qu'on avoit eu tort d'en faire un mauvais Prêtre, puiſqu'il avoit tant de diſpoſitions à devenir un excellent Arlequin. En nous quittant, le Père m'invita, avec quelques autres perſonnes de l'équipage, d'aller prendre un dîner chez lui, pour voir en même tems ſa *Bibliothèque choiſie*; c'eſt ainſi qu'il l'appelloit. Nous acceptames l'invitation, & le 15. nous nous rendimes chez lui. Il nous reçut fort honnêtement. Nous vimes ſes livres. D'abord il nous préſenta un Corps de Droit Civil, en nous apprenant qu'il étoit Docteur en Droit. Nous vimes quelques Légendes, quelques Bréviaires, & autres Ecrits ſemblables, qui compoſoient toute cette excellente Bibliothèque.

Cependant, le vaiſſeau faiſoit proviſion de bois & d'eau douce, & notre Capitaine achetoit quelques denrées & quelques fruits que produit l'Ile. Tout y eſt à très grand marché. Les bœufs nous revinrent à 25 florins la pièce, nous donnames pour un cochon 7 florins & demi, & pour une chèvre 25 ſols. J'eus cent belles oranges pour un demi-millier d'épingles, & pour l'autre de-

demi-millier on me donna cinq poules graſſes.

Le 18 de Mars, nous fimes une viſite de cérémonie au Gouverneur du Château, que nous n'avions encore vu qu'en paſſant. Il nous fit voir quelques curioſités, & entre autres une très belle canne garnie d'une pomme d'argent, dont lui avoit fait préſent *Guillaume-Adrien van der Stel*, Gouverneur du Cap de Bonne-Eſpérance, lorſqu'il paſſa par Braya en allant prendre poſſeſſion de ſon Gouvernement. Le Gouverneur nous fit l'honneur de nous introduire dans l'appartement de ſon Epouſe, que nous trouvames avec pluſieurs autres femmes. Elle nous reçut avec beaucoup de politeſſe, & nous offrit du pain de blé de Turquie, du beurre & du fromage. Nous lui fimes auſſi préſent d'un paquet de tabac, dont toutes ces Dames fumérent en notre préſence, avec beaucoup de grace.

Nous avions fort envie, quelques perſonnes de l'équipage & moi, d'aller faire un tour à la ville de S. Jaques; mais le Père *Lombeer*, & divers Portugais nous firent changer de deſſein. Ils nous repréſentérent que nous ſerions obligés de paſſer par quelques endroits eſcarpés & de difficile accès; que par-tout le terrein étoit d'une chaleur ſi brulante, que les eſclaves étoient obligés de voyager pieds nuds, & que même aſſez ſouvent ils périſſoient de ſoif, ne trouvant ſur leur route ni eau, ni aucun

autre

autre rafraichiſſement. La pluye eſt extrê mement rare dans ce pays, juſques-là qu' n'en tombe pas quelquefois de ſept ou hui ans. Cela n'empêche pas que le terroi n'y ſoit très fertile. On y trouve en abon dance des cotonniers, des orangers & de citronniers. Les vallées fourniſſent des can nes de ſucre, du ris, des fèves &c. denrée dont les habitans tirent un revenu très con ſidérable. Les montagnes ſont couvertes d diverſes ſortes d'arbres & de plantes, com me de *l'Indigo*, de *l'Acacia rupina*, du *Barb Jovis*, & d'une grande quantité de très bel les fleurs. Les abondantes roſées qui y tom bent dans de certaines ſaiſons, tiennent lieu de pluye, & arroſent à ſon défaut les arbre & les plantes.

Les Pilotes prirent la hauteur du Soleil & trouvérent l'élévation du pole à 14 deg 40 min.

Le 19 de Mars, nous mîmes à la voile Le vent nous fut très favorable pendan quelque tems; mais dès que nous fume plus près de la Ligne, il tomba tellement que nous nous trouvames enfin dans une eſpèce de calme. Pendant quelques jours nous n'avançames que très peu. L'équipa ge employa ce tems-là à ſe divertir & à jouer pluſieurs farces, qui de tems en tems excitoient de violens éclats de rire: je ne prenois à tout cela que fort peu de plaiſir. J'oſe aſſurer cependant, que quel que puiſſe être le mérite des autres Nations maritimes

de

de l'Europe dans un combat naval, les Hollandois l'emportent ſur toutes dans une farce navale.

Le 7 d'Avril, nous nous trouvames préciſément ſous l'Équateur. Preſque tout l'équipage languiſſoit de l'exceſſive chaleur, & du long calme qui étoit ſurvenu. Pluſieurs avoient le ſcorbut, accompagné d'une fièvre ardente. Quelques-uns tomboient dans une noire mélancolie; d'autres devenoient enragés & furieux, enſorte qu'on étoit obligé de les garder ſoigneuſement, pour les empêcher de ſe précipiter dans la mer. Quelques ſoins même qu'on prît à cet égard, il ſe perdit un matelot, ſans que jamais perſonne ait pu dire ce qu'il étoit devenu. Ces dangereuſes maladies durérent pendant tout le mois d'Avril. Nous eumes très ſouvent des éclairs & des tonnerres. Pluſieurs fois nous fumes en danger de périr par ces tourbillons de vent, que les Naturaliſtes appellent *Ecnephiæ*. Ces tourbillons ſont fort fréquens entre les Tropiques: nous en parlerons ci-après plus amplement.

Un cercle, que nous vimes autour de la Lune trois nuits conſécutives, nous perſuada que nous aurions du vent. Nous ne fumes pas trompés dans nos eſpérances, il ſouffla bientôt après avec beaucoup de violence. Le 9 d'Avril, nous eumes un autre pronoſtic: des Hirondelles de mer vinrent ſe poſer ſur la poupe de notre vaiſ-

ſeau:

feau: les vieux matelots assurent que cela présage tempête, tonnerre & éclairs. Quel que soit le fondement de cette opinion, après avoir vu de grand matin plusieurs de ces oiseaux se poser près de notre timonier, sur les huit heures du même jour nous vîmes tout le Ciel en feu, & bientôt après nous entendîmes un éclat prodigieux, comme d'un coup de canon, qui fit tressaillir tout l'équipage. Le Capitaine, qui déjeûnoit tranquillement dans sa chambre, s'imaginant que quelqu'un avoit mis le feu à quelque gros canon, courut tout furieux pour punir une telle hardiesse; mais en arrivant, il trouva que le mât de misaine avoit été endommagé par le tonnerre, & que trois éclats d'un pouce d'épaisseur, & de quinze pieds de longueur, en avoient été emportés. Personne cependant n'en fut blessé, quoique durant cet accident il y eût plusieurs matelots près du mât; & nous n'eumes même point d'autre dommage, que celui dont j'ai parlé. Lorsque nous vinmes à considérer le risque qu'avoit couru notre soute aux poudres, où il y en avoit plus de trois mille quintaux, nous fumes saisis de frayeur; & tous ensemble nous remerciames Dieu, d'une délivrance si signalée.

Sous la Ligne équinoctiale toute notre eau, & de pluye & de fontaine, devint extrêmement mauvaise, d'une puanteur abominable, & se remplit de vers.

Le 22, le 23 & le 24 d'Avril, nous risqua-

quames très ſouvent de donner contre les rochers qui ſont répandus ſur la côte du Bréſil, à environ trente lieues en mer. Les Portugais les appellent *Abrolhos*, & les Auteurs qui ont écrit en Latin, *Aperi oculos*. Ces deux noms reviennent au même, & ſignifient également, *Ouvrez les yeux, Ayez l'œil au guet.*

Le 1. de Mai, nous vîmes avec plaiſir que nous avions paſſé le Tropique du Capricorne. Dès-lors la température de l'air ramena la ſanté parmi notre monde, que la Zone torride avoit ſi cruellement maltraité. Pour moi, le paſſage de la Ligne ne me cauſa pas la moindre incommodité: tout l'effet que produiſirent ſur moi les chaleurs exceſſives de cette Zone brulante, fut de me faire tomber les cheveux, & de me rendre entièrement chauve pour le reſte de mes jours. Je ne fus point fâché de cet accident; je le regardai même comme une eſpèce de bonheur, deſtiné comme je l'étois à vivre dans un climat extrêmement chaud.

Au milieu de la nuit du 23 au 24 de Mai, nous fumes aſſaillis d'une tempête, la plus furieuſe que nous euſſions encore eſſuyée. Il ſembloit que le vaiſſeau alloit être mis en pièces; & tous, ſans en excepter les matelots les plus intrépides, n'attendoient qu'une mort prochaine. Dès le commencement, une ſecouſſe du vaiſſeau me jetta avec tant de violence hors de mon lit, que

je crûs rendre le dernier ſoupir. Mais Dieu nous rendit le calme, avant que notre vaiſſeau eût beaucoup ſouffert. Nous en fumes quittes pour la perte de nos liqueurs, & de tous nos meubles fragiles. Toutes nos bouteilles, verres, porcelaines, vaiſſelle de terre, furent renverſées & rompues.

Le 5 de Juin un brouillard fort épais obſcurcit le Ciel; ce qui fut pris pour un ſigne que nous approchions du Cap de Bonne-Eſpérance. Nous le découvrimes effectivement le 10, au grand contentement de tout l'équipage.

Le 11, nous finimes fort heureuſement notre voyage, ſans que nous euſſions perdu dans tout le cours de la navigation, que deux hommes.

Dès le lendemain, je fus introduit auprès du Gouverneur Hollandois. A la vue des lettres de recommandation que je lui remis, il me fit toutes ſortes d'amitiés; & bientôt il me procura un logement commode. Je n'y fus pas plutôt établi, que je commençai à exécuter mon deſſein, avec tout le ſoin & toute l'aſſiduité dont j'étois capable. Dès-lors je travaillai à ramaſſer les matériaux néceſſaires pour cette Hiſtoire.

CHA-

CHAPITRE II.

I. *De la découverte du* Cap de Bonne-Eſpérance. II. *Diſpute entre les Portugais & les Naturels du pays, dans laquelle périrent le Vice-Roi du Bréſil & pluſieurs de ſes gens.* III. *Cruelle vengeance que les Portugais tirérent de cette inſulte.*

I. IL PAROIT que *Barthélemi Diaz*, Amiral Portugais, eſt le prémier Européen qui ait découvert le Cap de Bonne-Eſpérance. Ce fut l'an 1493, ſous le règne de *Jean II.* Roi de Portugal. L'Amiral lui donna le nom de *Cap des Tourmentes*. Ce n'étoit pas ſans raiſon qu'il l'appella d'un nom ſi odieux, puiſqu'il n'y a peut-être pas d'endroit au monde, qui ſoit auſſi expoſé à la fureur des orages. Mais le Roi changea un nom ſi injurieux en celui de *Cap de Bonne-Eſpérance*; parce, dit ce Prince, que nous pouvons eſpérer à préſent de faire d'heureux voyages aux Indes Orientales. C'eſt auſſi ſous ce dernier nom qu'il eſt connu en Europe.

Diaz n'avoit cependant pas pris terre au Cap: content d'en approcher d'aſſez près pour examiner ſes côtes, il avoit obſervé ſa ſituation, ſes baies & ſes ports. A ſon retour, il en fit une rélation qui plut extrêmement au Roi ſon maitre, & à tout le

Royaume. L'Amiral *Vaſco de Gama*, qu en 1497 fut envoyé aux Indes avec l commandement de la Flotte Portugaiſe n'oſa pas non plus risquer une deſcente ce Cap: il tâcha ſeulement de ſe mettre e état de confirmer les obſervations que Dia avoit déja faites.

Quelque eſpérance que les Portugai euſſent conçue de cette heureuſe découver te, on ne voit pas qu'ils aient tenté d'e profiter juſques à l'an 1498, que *Rio d'In fante*, qui faiſoit le voyage des Indes, y pri terre. Encore n'y établit-il aucun commer ce en faveur de ſa nation. Il ne fit mêm aucun Traité avec les habitans, ſatisfait d'e xaminer plus particulièrement ſur les lieu les grands avantages, que le commerce d Portugal pourroit tirer d'un endroit ſi bie ſitué.

A ſon retour, il trouva *Emanuel* ſur l Trône. Ce Prince fut ſi ſatisfait de ces nou velles découvertes, qu'auſſi-tôt il fit équ per une Flotte, & l'envoya aux Indes, ave ordre à l'Amiral de ne rien épargner pou faire un établiſſement au Cap de Bonne Eſpérance. L'ordre fut très mal exécut Cette Flotte étoit arrivée très heureuſemen à la hauteur du Cap; tout ſembloit promet tre un bon ſuccès; lorſqu'on apprit que le habitans étoient de cruels Cannibales, d des Anthropophages. A cette nouvelle, l courage les abandonna. Tous leurs exploi ſe bornérent à prendre terre à l'Ile de *Roi*

ben

ben, ſituée près du Cap. Ils y firent aiguade ; & déchargérent leur fureur ſur le timide gibier & ſur les bêtes ſauvages. Une caverne leur ſervit pour ſe mettre à couvert des vents impétueux : elle porte encore aujourd'hui le nom de *Portugal*.

II. Enfin *Francisco d'Ameida*, Vice-Roi du Bréſil, faiſant voile en Portugal, vint à la hauteur du Cap. Il y jetta l'ancre, réſolu de tenter fortune. Dans ce deſſein, il envoya quelques perſonnes de ſon équipage, pour acheter du bétail qui abonde dans cet endroit, & pour examiner le naturel des habitans. Mais les Hottentots ſe défiant de ces nouveaux débarqués, fondirent ſur eux, les repouſſérent, & les obligérent à regagner leurs vaiſſeaux. Le Vice-Roi fit une nouvelle tentative : il prit un plus grand nombre de ſoldats ; & pour les encourager, il leur donna onze Capitaines de la Flotte, & ſe mit à leur tête. Cette réſolution lui fut fatale.

D'abord, il fut fort bien reçu ; mais quelques jours après, un de ſes gens aiant refuſé de laiſſer à un Hottentot une paire de boucles de léton, que le Sauvage trouvoit de ſon goût & qu'il lui demandoit, le Hottentot regarda ce refus comme un affront. De-là naquit une querelle, qui bientôt devint générale, & qui fut funeſte aux Portugais. Les Hottentots les attaquérent avec tant de fureur, que ſoixante & quinze de la ſuite du Vice-Roi reſtérent ſur le champ

de bataille. Lui-même y périt. Les Portugais effrayés cherchérent leur ſalut dans la fuite; ils regagnérent leur Flotte, & tinrent Conſeil.

III. Outrés de la perte qu'ils venoient de faire, ils réſolurent d'en prendre une vengeance éclatante. Cependant, comme ils craignoient que les Hottentots, fiers de leur victoire & animés par leur ſupériorité, ne ſe défendiſſent trop bien, ils trouvérent qu'il n'y auroit pas de ſureté à entreprendre eux-mêmes cette vengeance. Mais deux ou trois années après, la Flotte pour les Indes venant mouiller au Cap, les Portugais trouvérent le ſecret de tromper les Hottentots, en profitant de l'amour qu'ils ont pour le léton. Ils mirent à terre un gros canon de fonte, ſous prétexte de leur en faire un préſent. Il avoient eu ſoin auparavant, de le charger d'une grande quantité de groſſes bales, & d'attacher au bout de devant deux longues cordes, qui ſervoient à le tirer. Les Hottentots, ſemblables aux crédules Troyens, charmés d'un préſent ſi conſidérable, vouloient tous avoir le plaiſir d'aider à trainer un métal ſi précieux. Lorsque bon nombre d'entre eux, rangés en file devant la bouche du canon, le long de ces deux cordes dont les Portugais avoient eu ſoin de leur montrer l'uſage, étoient prêts à l'amener, tout d'un coup on y mit le feu. Le carnage fut très grand, & l'épouvante inconcevable.

Ceux

Ceux qui n'eurent aucun mal furent ſi effrayés, que prenant la fuite, ils portérent la conſternation & l'effroi dans tout le pays, ſans penſer ſeulement à empêcher l'embarquement des Portugais. Depuis ce tems-là, ces peuples tremblent à la ſeule vue d'une arme à feu, & ne peuvent la toucher ſans effroi. Ils leur donnent le nom général de *Pumackum goeds.*

CHAPITRE III.

I. *Les Hollandois commencent à toucher au Cap.* II. Van Riebeek *remarque les avantages que la Compagnie des Indes pourroit tirer d'un établiſſement en ce pays.* III. *Il y eſt envoyé.* IV. *Il traite avec les habitans.* V. *Les Directeurs y envoyent des Colonies.* VI. *La Compagnie y envoye des femmes.* VII. *Guerre des Hollandois avec les anciens habitans.* VIII. *Nouveau Traité.*

I. DEPUIS ce mauvais ſuccès des Portugais, il ne paroît pas qu'aucun Européen ait mouillé au Cap, juſques à l'an 1600. Ce fut cette année, que les vaiſſeaux de la Compagnie des Indes Orientales de Hollande commencérent à y toucher.

Cette Compagnie, qui s'eſt toujours diſtinguée par ſon génie ſupérieur pour le com-

commerce & pour la navigation, s'apperçut bientôt combien ce Cap pouvoit lui être utile. Cependant les Hollandois mêmes n'en comprirent pas d'abord tous les avantages. Pendant pluſieurs années, leurs vaiſſeaux ſe contentérent d'y toucher en allant & en revenant des Indes, pour y acheter des proviſions. Ils y bâtirent à la vérité un petit Fort, dont on voit encore les ruïnes tout proche du port; mais ce n'étoit que pour s'y mettre, avec leurs rafraichiſſemens, à couvert de toute inſulte, juſqu'à ce qu'ils puſſent ſe rembarquer. Ils firent auſſi dès-lors de ce Cap un uſage, qui mérite d'être rapporté. On s'en ſervoit pour donner en Europe des nouvelles du voyage juſqu'à cet endroit. Pour cet effet, chaque Capitaine, à ſon départ de Hollande, avoit ſoin de ſe pourvoir d'une pierre quarrée, ſur laquelle, avant que de quitter le Cap, il faiſoit graver ſon nom, le nom du vaiſſeau, celui de ſes principaux Officiers, le jour de ſon arrivée, & celui de ſon départ. Cette pierre ainſi gravée étoit miſe en terre dans un endroit marqué hors du Fort, & au-deſſous on mettoit une boîte d'étain cachetée, remplie de lettres du Capitaine, des Officiers ſubalternes, & d'autres perſonnes de l'équipage, adreſſées ſoit aux Directeurs, ſoit à d'autres perſonnes en Europe. Cette pierre & cette boîte reſtoient là juſqu'à ce que quelque autre vaiſſeau de la Compagnie, faiſant voile en Eu-

ro-

rope, paſſât au Cap. Or ſi l'on conſidère que le Cap eſt preſque à moitié chemin des Indes, on ſentira quelle ſatisfaction la Compagnie & les autres Intéreſſés avoient, de recevoir des nouvelles plus promptes & plus fréquentes de leurs vaiſſeaux.

II. Tels furent les avantages que les Hollandois tirérent du Cap juſques à l'an 1648. Ce fut alors que les vaiſſeaux de la Compagnie s'y étant arrêtés ſelon la coutume, *Jean van Riebeek*, qui ſervoit en qualité de Chirurgien, s'apperçut facilement de quel avantage il ſeroit pour le commerce de Hollande d'y établir un Comptoir. Il vit que le pays étoit couvert d'une immenſe quantité de beſtiaux; que le terroir étoit capable des meilleures productions, ſans demander même de grands ſoins; que les habitans n'étoient pas à beaucoup près auſſi ſauvages qu'on les dépeignoit; que les ports étoient commodes, & qu'on pouvoit facilement les perfectionner. Il dreſſa un projet; de retour en Hollande, il communiqua ſes idées aux Directeurs de la Compagnie, qui les goûtérent extrêmement: de ſorte qu'après mure délibération, il fut réſolu que ſans perdre de tems, on tenteroit l'établiſſement propoſé.

III. DANS ce deſſein on équipa quatre vaiſſeaux, qu'on chargea de tous les matériaux, inſtrumens, ouvriers, & en un mot de toutes les choſes néceſſaires pour une expédition de cette nature. Le Chirurgien Van Riebeek fut fait Amiral de cette petite

Flotte, & Gouverneur du Cap, avec plein-pouvoir, quand il y ſeroit arrivé, de traiter avec les naturels du pays, & de régler toutes choſes pour l'établiſſement, comme il le jugeroit à propos.

IV. VAN RIEBEEK arriva heureuſement au Cap avec ſes quatre vaiſſeaux. Il chercha d'abord à ſe concilier la bienveillance des habitans, les *Hottentots Gunjemans*, en leur faiſant quelques préſens de quinquaillerie, de tabac, d'eau de vie &c. Les Hottentots furent ſi charmés de cette généroſité, & ſur-tout des manières inſinuantes & de la bonne humeur de cet Amiral, qu'ils firent bientôt un Traité avec lui, par lequel les Hollandois s'engagérent de fournir une certaine quantité de quinquaillerie & d'autres marchandiſes qui pouvoient monter à environ 50000 florins, moyennant quoi ils auroient pleine liberté de s'établir au Cap. Les peuples qui habitoient les côtes ne devoient pas *céder leurs habitations, ni ſe retirer plus avant dans les terres*, comme le Chevalier *de Forbin* & le P. *Tachart* le diſent. Ils pouvoient y reſter, s'ils le vouloient, & vivre avec les Hollandois, qui n'avoient en vue que les vaſtes pays qui n'étoient pas habités. Les conditions que je viens de rapporter furent inceſſamment exécutées; & en conſéquence, les Hollandois ſe mirent en poſſeſſion du Cap, qui leur fut livré avec de grandes cérémonies. Dans le même Traité, les Hollandois réglérent ce qui re-

regardoit leur commerce avec ce peuple; & établirent ſur de bons & ſolides fondemens, les privilèges de cet objet principal de leur voyage. Après quoi le Gouverneur éleva un Fort quarré, dans l'enceinte duquel il bâtit des maiſons, des magaſins, & un hopital pour les malades. Il y ajouta enſuite quelques ouvrages extérieurs, pour ſe mettre à couvert des attaques des Européens.

V. VAN RIEBEEK s'étoit pourvu, en partant de Hollande, des plantes & des ſemences qu'il crut être propres au Cap. Il choiſit une pièce de terre, éloignée de deux lieues du bord de la mer, & qui étoit en partie montagne, en partie vallée. Aiant diviſé ce terrein en quatre parties, il en fit un vignoble, un verger, un parterre & un potager. Cet établiſſement eut un tel ſuccès, & la récolte fut ſi abondante, que les Directeurs, aiant appris ces heureux commencemens, firent publier un Placard par lequel ils invitoient à aller s'établir au Cap, promettant à ceux qui y iroient, ſoixante *Acres* * de terre. Cette portion de terre aſſignée devoit paſſer à leurs héritiers, ſi dans l'eſpace de trois ans ils avoient aſſez amélioré le fonds pour vivre de ſon revenu ſans être à charge à la communauté, & pour fournir certaines contributions deſti-

* L'*Acre* a 10 *Chaines* en quarré; & la *Chaine*, 66 pieds de long, meſure du Rhin.

tinées à l'entretien de la garnison. Ils permirent d'ailleurs à tous ceux qui ne voudroient pas faire valoir leurs terres jusques au tems limité de trois ans, de les vendre, de les négocier, & de s'en aller ensuite où ils le trouveroient à propos.

Ces conditions étoient si avantageuses, que chaque vaisseau qui arrivoit, apportoit au Cap grand nombre de nouveaux habitans. Déja l'établissement se rendoit considérable. Ceux qui n'étoient pas en état de se procurer les choses nécessaires, étoient fournis par la Compagnie de bestiaux, de grains, de charrues, d'outils, d'utensiles, & de tout ce qui leur étoit nécessaire & pour leur subsistance & pour la culture de leurs terres, jusqu'à ce qu'une abondante récolte les eût mis en état de se pourvoir eux-mêmes.

VI. MALGRE cette prospérité, il leur manquoit un bien, sans lequel cet établissement ne pouvoit subsister longtems. Il leur falloit des compagnes qui eussent soin du domestique, tandis qu'ils seroient occupés à des ouvrages plus pénibles; des femmes en un mot, qui leur donnassent des héritiers. Ils n'en avoient que très peu, & les Africaines n'étoient pas assez du goût des Européens, pour suppléer à cette disette. On pensa donc à faire venir d'Europe une colonie de femmes. Le Gouverneur communiqua aux Directeurs de la Compagnie les besoins de son peuple, & les Directeurs à leur

leur tour s'adreſſérent aux Etats-Généraux, qui leur permirent de tirer des maiſons des pauvres & des orphelins, les jeunes filles qui voudroient aller au Cap. Suivant cette permiſſion, on leva une belle troupe de filles, qui étant arrivées fort heureuſement, furent remiſes au Gouverneur à qui elles étoient recommandées. Ce fut lui qui en fit la diſtribution à ceux qui avoient beſoin de femmes, en faiſant attention cependant au goût & à l'inclination des contractans.

La plantation prit une nouvelle forme. Les hommes pouvoient ſe donner tout entiers à l'ouvrage qui demande le plus de peine, à la culture des terres; tandis que leurs femmes régloient l'intérieur de la maiſon. La tranquillité & la joie ſe répandirent bientôt par-tout. L'établiſſement s'accrut, & ſe multiplia même à tel point, que dans peu d'années ils furent obligés de s'étendre le long des côtes.

Aujourd'hui ils ſont diviſés en quatre Diſtricts principaux. La Compagnie a outre cela acheté tout ce Canton appellé *Terre du Natal*, ſitué entre Moſambique & le Cap, dont elle a donné en quinquailleries, marchandiſes & uſtenſiles, la valeur de 30000 florins. Ce terrein eſt deſtiné à recevoir les colonies futures. Nous aurons occaſion de nous étendre davantage ſur cette matière, dans la ſeconde Partie de cet Ouvrage.

VII. Cette proſpérité éclatante, & ces heureux commencemens, furent cepen-

dant

dant troublés & interrompus. Les Hollandois, en conſéquence du Traité dont nous avons parlé, s'étoient mis en poſſeſſion des terres qu'ils avoient achetées. Ils les avoient diviſées, & jetté les fondemens de leurs Forts; lorsque les Hottentots Gunjemans, avec leſquels ils avoient traité, ſe repentant & du marché, & de la vente, conçurent de la jalouſie des travaux de leurs nouveaux hôtes, & s'oppoſérent à leur établiſſement. Ils excitérent même contre les Hollandois toutes les autres nations des Hottentots, & s'étant réunis, ils commencérent à faire la guerre aux habitans qu'ils venoient de recevoir. Mais les Hollandois ſe défendirent ſi bien, & firent en différentes rencontres un ſi grand carnage de leurs ennemis avec leurs armes à feu, que la terreur de leur nom ſe répandant chez tous les Hottentots, ceux-ci ſe virent enfin obligés de demander la paix, & ſe crurent trop heureux de pouvoir obtenir la confirmation du prémier Traité. Les Hollandois qui n'avoient que trop perdu de monde, & qui voyoient leur établiſſement fort dérangé par la guerre, furent charmés de ces avances. D'abord ils firent une trève, & enſuite une paix, aux conditions qu'ils jugérent à propos. Non ſeulement le prémier marché fut ratifié; mais de plus on ſtipula, que les terres que les confédérés n'occupoient pas actuellement, appartiendroient deſormais aux Hollandois; avec cette ſeule clauſe,

que

que les naturels du pays auroient la liberté de s'établir où ils voudroient, pourvu que ce fût dans les lieux que les Hollandois eux-mêmes laiſſeroient incultes. On conclut en même tems une alliance offenſive & défenſive entre les Hollandois & tous les Hottentots voiſins du Cap, par laquelle ils s'engageoient à ſe défendre mutuellement, & à ſe ſecourir les uns les autres contre tous leurs ennemis.

Les Hottentots n'avoient pas l'uſage des lettres; cependant ces Traités qui n'ont été faits que de bouche, ont été religieuſement obſervés de part & d'autre jusqu'à préſent. D'un côté, les Hottentots ignorent entièrement la corruption & les infidélités des Européens: leur parole eſt une choſe ſacrée, & il n'y a rien qu'ils aient plus en horreur que de rompre un engagement. De l'autre, les Gouverneurs du Cap, ſuivant les inſtructions de leurs commettans, entretiennent avec tout le ſoin poſſible l'amitié de ces Alliés. C'eſt à l'aimable ſimplicité & à la ſincère probité des Hottentots, de même qu'à la bonne conduite des Gouverneurs, qu'il faut attribuer l'exactitude avec laquelle les conditions de cette alliance ont été juſqu'ici obſervées. Les Chefs des Nations viennent ſouvent au Cap avec des préſens de beſtiaux, pour renouveller l'alliance & l'amitié. Le Gouverneur les reçoit toujours très bien, & leur fait à ſon tour des préſens de tabac, d'eau de vie, de corail, & d'autres choſes

ſes qu'ils aiment. Auſſi ces Chefs & la meilleure partie de ces peuples ont tant d'attachement pour les Hollandois, que s'ils découvrent quelqu'un de leurs compatriotes même, qui faſſe le moindre tort, ou qui ait ſeulement deſſein de nuire à leur établiſſement, ils le livrent auſſi-tôt au Gouverneur, qui le punit comme il le juge à propos. De ſorte que l'on peut regarder les Hottentots comme de grandes Armées, toujours campées, & toujours prêtes à marcher au ſecours des Hollandois, qui par conſéquent n'ont rien à craindre d'une invaſion étrangère. On conçoit donc ſans peine, avec quelle facilité & avec quelle ſureté j'ai pu, favoriſé & protégé par les Hollandois, comme je l'étois, viſiter les Nations des Hottentots, & étudier leurs mœurs.

CHAPITRE IV.

De la Latitude & de la Longitude du Cap de Bonne-Eſpérance, & de la déclinaiſon de l'Aiguille aimantée dans cet endroit.

LES Géographes n'étant pas encore d'accord ſur les degrés de latitude & de longitude du Cap de Bonne-Eſpérance, on attend ſans doute de moi, que conformément à la commiſſion qui m'avoit été donnée, je communiquerai mes obſer-

va-

vations ſur ce ſujet. Je n'en donnerai cependant que le réſultat, en attendant que mon Patron juge à propos de publier le détail exact que je lui en ai remis ſuivant ſes ordres.

Les uns placent ce pays au 34. degré de latitude méridionale, d'autres au 34. 30 min. d'autres au 34. 20 min. d'autres au 34. 12 minutes. *Deſchales* & *Varenius* le placent au 35. degré. Mais tous ces Auteurs ſe ſont trompés; ſoit parce qu'ils ne connoiſſoient pas la véritable méthode de calculer; ſoit parce qu'ils n'avoient pas de bons inſtrumens; ſoit enfin, parce qu'ils n'ont fait leurs obſervations qu'en mer, où il eſt très difficile d'en faire d'exactes, même avec les meilleurs inſtrumens. Suivant les calculs & les obſervations que j'ai faites, j'ai trouvé que le Cap eſt au 34. degré 15 minutes de latitude méridionale.

Ceux qui ont quelque légère teinture de la Géographie ou de l'Aſtronomie, ſavent que la diverſité des calculs eſt encore plus grande à l'égard de la longitude, & qu'en particulier les Savans ne s'accordent point à placer le prémier méridien. *Ptolémée*, qui ne connoiſſoit point de terre plus orientale que les *Iles Fortunées*, a fixé le prémier méridien près de ces Iles, qu'il a placé au ſecond degré de longitude. Lorsque dans la ſuite on eut découvert les Iles du Cap-Verd & l'Amérique, pays qui étoient plus à l'Orient, les Géographes reculérent le

pré-

prémier méridien. Quelques-uns le firent paſſer par l'Ile de *S. Nicolas*, qui eſt une de celles du Cap-Verd. *Hondius* le plaça dans ſes Cartes dans une autre Ile du même Cap, ſavoir dans celle de *S. Jago* ou de *S. Jaques*. Quelques autres n'aiant trouvé dans l'Ile *del Corvo*, qui eſt une des *Azores*, aucune déclinaiſon de l'aiguille aimantée, la choiſirent pour y faire paſſer le prémier méridien. *Mercator* a ſuivi dans ſes Tables cette idée. Mais comme dans la ſuite on a trouvé pluſieurs endroits où l'aiguille aimantée montroit exactement le point ſeptentrional, on n'a pas trouvé cette raiſon ſuffiſante. Quelques Savans ont donc mieux aimé placer leur prémier méridien ſur les bords du Bréſil. Les Hollandois & les François, ne voulant pas s'écarter ſans raiſon des anciens Géographes, ont placé leur prémier méridien dans les Iles Fortunées, qu'on appelle aujourd'hui les *Canaries*: avec cette différence, que les gens de mer & les Géographes François, depuis l'an 1634, comptent leurs longitudes par l'Ile *de Fer* une des Canaries, ſuivant l'ordre de *Louis XIII*; & que les Hollandois font paſſer leur prémier méridien par le *Pic de Téneriffe*. Ils ont cru qu'il convenoit de placer une ligne auſſi remarquable, dans un endroit auſſi célèbre que durable (†). Les

(†) *Varenius*, Geograph. general. Lib. III. Cap. XXXI. Prop. II. *Recentiores, inprimis Belga, ad Fortunatas ſeu Canarias inſulas regreſſi elegerunt in una illa*

Les Aſtronomes cependant trouvent plus commode de faire paſſer le prémier méridien dans l'endroit même, où ils ont fait leurs obſervations (1). C'eſt pour cette raiſon que les *Tables Rudolphines*, qui ont été dreſſées par *Kepler*, font paſſer le prémier méridien par le Château d'*Uranibourg*, ſitué dans une petite Ile du Sond appellée *Huen*, ou *Ween*, en Latin *Huena*; parce que c'eſt dans cet endroit que ſon maitre *Tycho-Brahé* avoit fait ſes obſervations. Mais en voilà aſſez ſur la différente poſition du prémier méridien.

Je ne ferai mention que de deux opinions ſur la longitude du Cap. La prémière eſt du Père *Tachard*, & des autres Miſſionaires qui ſont allés avec lui à Siam. Ces voyageurs étant arrivés au Cap, firent au mois

illarum dicta Teneriffa montem, & quidem in littore procurrente Braſilia primum meridianum defixerunt, qui altiſſimus cenſetur totius Telluris, appellatum el Pico de Teneriffa; *atque ab hujus meridiano inſtituendam eſſe cenſent longitudinis locorum numerationem, propterea quod inſignem & multis ſeculis durabilem locum ad iſtud negotium exiſtiment eligendum eſſe, de quo ſequentibus ſeculis non facile dubitatio apud poſteros exiſtat, & propterea non ſine gravi ratione, Ptolemaicam & tot ſeculis obſervatam aſſignationem deſerendam eſſe.*

(1) Id. Ibid. *Scriptores Ephemeridum, ut etiam Tabularum planetariarum ſupputatores, ad ſui loci quisque meridianum ſolent ſupputare motus Planetarum, & apparentias, ut* Origanus *ad Francofurtenſem*, Magi-nus *ad Venetum (quia Patavina Academia Venetorum eſt)* Bicſtadius *ad Stetinenſem.* Lansbergius *in ſuis Tabulis ponit Goeſam Zelandiæ*, Reinholdus *in Rutenicis Regium-montem Boruſſiæ.*

mois de Juin de l'an 1685 (1), en préſence du Gouverneur, leurs obſervations, & trouvérent en ſe ſervant des Tables de Mr. *Caſſini*, que la longitude du Cap, en plaçant le prémier méridien à l'Ile de Fer la plus occidentale des Canaries, étoit de 40 degrés 30 minutes. Ce qui réduit au calcul de ceux qui tirent le prémier méridien par le Pic de Téneriffe, donne 38 deg. 30 minutes.

L'autre calcul que je propoſerai, eſt celui du fameux Mr. *Halley*. Ce ſavant Aſtronome ne nous a pas donné un calcul formel de la longitude du Cap; mais aiant été engagé il y a pluſieurs années à faire un voyage à l'Ile de *Ste. Hélène*, pour y faire de nouvelles obſervations ſur les conſtellations du Sud, il a fixé le degré de longitude de cette Ile, d'où l'on peut déduire celui du Cap, comme l'a fait un Auteur Allemand nommé *Wurzelbaum*. Ce dernier a trouvé qu'en ſuivant le calcul de cet habile Aſtronome, le Cap n'étoit qu'au 34. degré, en faiſant paſſer le prémier méridien au Pic. Mr. *Halley* place l'Ile de Ste. Hélène au 15. degré depuis le même méridien. Ainſi la différence entre ce calcul & celui des Miſſionaires François, eſt de plus de 4 degrés: ce qui eſt ſurprenant. D'un côté, je voyois que les Cartes marines approchoient beaucoup de l'opinion du P. Tachard, car elles placent

(1) *Voyage de Siam, des Peres Jéſuites, &c. Liv. II.*

cent le Cap au 38. degré. De l'autre, je ne pouvois me perſuader que Mr. Halley ſe fût trompé: ſon exactitude & ſon habileté, jointes aux ſecours qu'il avoit néceſſairement tirés des Commandans Anglois, formoient un violent préjugé en ſa faveur. Cependant, après pluſieurs obſervations d'Eclipſes que j'ai eu occaſion de faire pendant mon ſéjour au Cap, j'ai trouvé que les Miſſionaires ont le plus approché de la vérité, & que ce pays eſt au 37. degré 55 minutes de longitude depuis le méridien du Pic.

Pour ce qui eſt de la déclinaiſon de l'Aiguille aimantée au Cap, elle a beaucoup varié depuis les prémières obſervations qu'on y a faites. Elle étoit, il y a environ cent ans, à 5 degrés Nord-Eſt. Les Miſſionaires dont nous venons de parler la virent à 11 deg. 30 min. Nord-Oueſt; & en 1707 je l'ai trouvée à 11 deg. 55 min. auſſi Nord-Oueſt.

CHAPITRE V.

I. *Du vrai Nom des habitans du Cap de Bonne-Eſpérance.* II. *De leur Origine.* III. *De leur Langage.*

I. IL y a peu de rélations auſſi imparfaites & auſſi remplies de fauſſetés, que celles qu'on a publiées juſqu'à préſent des peu-

ples qui habitent les environs du Cap de Bonne-Eſpérance. On ne ſait lequel l'emporte, de la vanité des voyageurs, ou de la crédulité des Européens. Les Auteurs qui ont parlé des Hottentots, non ſeulement diffèrent dans les points les plus eſſentiels; mais encore à peine arrive-t-il qu'ils aient été aſſez heureux pour dire la vérité ſur quelque article. Ils ne ſe ſont pas moins trompés ſur le nom de ces peuples, & ſur leur origine. Je n'ai pas deſſein de rapporter les différens noms que leur donnent les Auteurs, ni les diverſes étymologies d'où ils les tirent: ce détail ſeroit également long & ennuyeux. Je me bornerai à rapporter le ſentiment de deux ou trois des plus conſidérables.

Le P. Tachard, dans ſon *Voyage de Siam*, dit que le nom d'*Hottentot* n'eſt qu'un ſobriquet qui a été donné à ce peuple par les Européens. *Les Européens*, dit-il, *appellent ces peuples Hottentots, peut-être parce qu'ils ont continuellement ce mot à la bouche, lorsqu'ils rencontrent des étrangers* (1). Mais je n'ai jamais ouï dire au Cap, ni remarqué, que ces peuples ſe ſerviſſent du mot d'*Hottentot* en abordant les étrangers; ils ſe ſervent conſtamment de ceux-ci, *Mutſchi Atze*, qui ſignifient, *Je vous ſalue*, *Monſieur* ou *Madame*. Et dans les pays qui ſont plus reculés dans le Continent, dès que les ha-

(1) *Voyage de Siam*, Liv. II. p. 81. Edit. d'Amſt. 1687.

habitans voyent approcher un étranger, ils ont accoutumé de dire en Hollandois, *Wat Volk?* c'eſt-à-dire, *Quel Peuple*, ou *quelle Nation eſt-ce?*

Le Sieur *Merklin*, dans ſon *Voyage aux Indes Orientales* (1), n'a pas été plus heureux. Il prétend auſſi que c'eſt-là un ſobriquet, qui leur a été donné à cauſe du fréquent uſage qu'ils font du mot *Hottentot* dans leurs réjouïſſances, & dans leurs danſes. Et *Arnold* auſſi-bien que *Dapper* (2) tirent ce nom de leur *Hottentottum Brockqua*, qu'ils mêlent ſouvent dans leurs chanſons pour marquer, diſent-ils, *le grand deſir qu'ils ont de manger du pain Hollandois, dont ils ſont fort friands, & contre lequel ils changent très ſouvent leurs beſtiaux.* Il eſt vrai que les natifs du Cap répètent ſouvent ces mots d'*Hottentottum Brockqua* dans leurs réjouïſſances; mais ce n'eſt point de-là qu'ils ont été appellés *Hottentots.* Ces mots n'ont pas non plus le ſens que leur donne *Arnold.* Voici l'origine de cette phraſe, & du fréquent uſage qu'ils en font. Le *Conſolateur* (3) d'un vaiſſeau Hollandois avoit envoyé un *Hottentot* en quelque endroit, en lui promettant à ſon retour, pour ſa peine, un gros morceau de pain & une certaine quantité de tabac. Le Sauvage s'acquitta fidèlement de ſa commiſ-

(1) Pag. m. 1099.
(2) Dans ſon *Afrique*, pag. 626, 627.
(3) C'eſt une eſpèce d'Aumônier.

miſſion; mais l'Européen eut aſſez peu de conſcience, pour lui refuſer la récompenſe. Les Hottentots, inſtruits de ce manque de parole, en furent indignés: car tout ſauvages qu'on les fait, ils ont en horreur la mauvaiſe-foi. Pour ſe moquer donc du Conſolateur, & pour témoigner combien ils déteſtoient ſon action, ils compoſérent à leur manière une chanſon, dont ces mots ſont comme le refrain: *Hottentottum brockqua*, c'eſt à dire, *Donnez au Hottentot ſon morceau de pain.* Cette chanſon ſe répandit bientôt dans tous les endroits où l'on entendit parler de la perfidie du Conſolateur; & même ces peuples avoient accoutumé de la chanter dès qu'ils voyoient quelque étranger, comme pour ſe rappeller qu'ils devoient ſe précautionner contre les fourberies de ceux qu'ils ne connoiſſoient pas. Cet uſage eſt encore aujourd'hui fort commun. C'eſt un fait que je tiens de quelques Hottentots des plus intelligens, avec leſquels j'ai commercé pendant pluſieurs années; il m'a été auſſi confirmé par pluſieurs vieux Hollandois, qui connoiſſent très bien cette nation.

Ceux-là ſe trompent aſſurément, qui font enviſager le nom d'*Hottentot* comme une eſpèce de ſobriquet qu'on donne aux habitans du Cap de Bonne-Eſpérance. Autant qu'on peut le ſavoir, c'eſt-là leur nom propre & primitif, c'eſt le nom par lequel ils ſe ſont toujours déſignés eux-mêmes. Tous les Hollandois du Cap ſont dans ces idées. Les nations Hot-

Hottentottes ne ſe connoiſſent pas d'autre nom : or ſi elles en avoient eu un autre lorſque les Européens abordérent pour la première fois au Cap, ſeroit-il poſſible qu'elles l'euſſent oublié dans ſi peu de tems, ſans qu'il en fût reſté aucune idée parmi une nation ſi nombreuſe, & dans un pays ſi vaſte & ſi étendu ?

II. L'ORIGINE de ces peuples eſt tout auſſi incertaine, & l'on ne trouve pas moins de contradiction ſur ce ſujet entre les voyageurs. Auſſi j'avoue que cette origine eſt très difficile à fixer, & que moi-même, après toutes mes recherches, je ne me ſens pas en état de prononcer avec certitude ſur un point ſi embrouillé. Tout ce que je puis promettre ; c'eſt de donner quelque choſe de plus probable que ce qui a été publié juſqu'à préſent, & de fournir plus de lumière & de meilleurs ſecours pour cette recherche. Lorsqu'on manque de monumens ; & que la tradition d'un peuple eſt fort obſcure, tout ce qu'on peut faire de mieux eſt de comparer ſes traditions, auſſi-bien que ſes coutumes, & ſes inſtitutions, avec l'hiſtoire, les inſtitutions & les coutumes des autres peuples plus connus, & de ſe ranger du côté où il y a le plus de vraiſemblance. Comme nous nous trouvons dans ce cas lorsqu'il s'agit de fixer l'origine des Hottentots, je vais rapporter leurs traditions, & les coutumes qui ont du rapport avec celles des autres nations.

Les Hottentots disent que *leurs prémiers parens vinrent dans leur pays par une fenêtre*, ou *par une porte*, car le mot qu'ils employent signifie également ces deux choses. Ils disent de plus, que le nom de l'homme étoit *Nob*, & celui de la femme *Hingnob*; que leur Dieu, qu'ils appellent *Tikquoa*, les envoya l'un & l'autre dans le pays; qu'ils apprirent à leurs descendans à garder les troupeaux, & à faire un grand nombre d'autres choses utiles. Cette tradition, généralement répandue chez toutes ces nations, qui la conservent avec beaucoup de soin, a sans doute un grand rapport avec l'histoire de *Noé*, qui échapé du Déluge descendit par la *fenêtre* ou par la *porte* de l'*Arche*, dans laquelle il s'étoit retiré. Je ne sai pas même, si dans le fond ce monument illustre ne sert pas à confirmer l'histoire du Déluge.

Les Hottentots ont une autre tradition, qui n'est pas moins remarquable. J'ai ouï dire aux plus intelligens d'entre eux, que *leurs prémiers parens commirent un péché énorme, & qu'ils offensérent si grièvement le Dieu suprême, qu'il les maudit eux & toute leur postérité, & qu'il endurcit leur cœur, de manière qu'ils ont très peu de connoissance de cet Etre, & qu'ils sont toujours moins enclins à le servir.* Le lecteur ne peut qu'être surpris d'entendre parler d'une pareille tradition; mais je proteste qu'elle est très réelle, & que je la rapporte telle que je l'ai

ouïe

ouïe de la bouche des Hottentots mêmes, ſans que je me ſois permis d'y faire la moindre addition, ni le moindre changement. Toutes ces traditions répandent ſans doute beaucoup de lumière ſur l'origine de ces peuples; & celle-ci en particulier a tant de rapport avec l'hiſtoire de la Tentation rapportée dans la Genèſe, que l'on ne ſauroit guères douter de l'antiquité de cette nation.

Les *Juifs* & les anciens *Troglodytes* ſont les ſeuls peuples du monde, à qui l'on puiſſe dire que les Hottentots reſſemblent par leurs coutumes & par leurs inſtitutions. Ils imitent les prémiers dans leurs ſacrifices, & dans leurs offrandes, dans la maniere de régler le tems de leurs principales fêtes par les nouvelles & les pleines Lunes, & dans la coutume de ne pas approcher de leurs femmes en de certains tems. Comme eux, ils s'abſtiennent de certaines viandes, & ſur-tout de la chair de pourceau & des poiſſons ſans écailles, qu'ils ont en horreur. A un âge marqué, ils pratiquent auſſi une eſpèce de circonciſion. Ils ont leurs baptêmes & leurs ablutions. Comme chez cet ancien peuple, ils font entrer des danſes dans leur culte religieux; uſage qui eſt auſſi ancien que le Déluge. Il y a certaines affaires auxquelles, ainſi que chez les Juifs, leurs femmes n'ont aucune part. Les Hottentots conviennent avec ce peuple dans pluſieurs autres uſages: cependant ils ne conſervent aucune mémoire ni des enfans d'Iſrael, ni de

Moïſe, ni de la Loi; ce qui devroit naturellement être, s'ils tiroient leur origine & leurs inſtitutions de quelqu'une des dix Tribus tranſportées en Aſſyrie.

Je crois donc qu'il eſt plus probable qu'ils ſortent des *Troglodytes*, ancien peuple d'Afrique, qui deſcendoit d'*Abraham* par *Kétura* ou *Cétura*, & qui obſervoit non ſeulement toutes les coutumes, ou du moins la plus grande partie de celles qui ſont communes aux Juifs & aux Hottentots; mais encore pluſieurs autres qui ſont en uſage chez ces derniers. Les Troglodytes & les Hottentots s'accordent à donner à leurs enfans les noms de leurs bêtes favorites, ceux de bœuf, de mouton &c. Les uns & les autres attachent ceux qu'une grande vieilleſſe a rendus incapables de prendre ſoin d'eux-mêmes, à des piéux plantés dans de petites huttes faites exprès pour cela; & mettent auprès d'eux des proviſions ſuffiſantes pour les ſoutenir juſqu'à leur mort; après quoi on les abandonne entièrement. Leur manière de chaſſer eſt la même, auſſi-bien que celle d'enſevelir leurs morts. Ils excellent les uns & les autres dans leur légèreté à la courſe. Sur tous ces articles, on peut voir ce que dit *Diodore de Sicile* (1), & le comparer avec ce que nous expoſerons ci-après des mœurs des Hottentots. La grande conformité qu'il y a entre les cou-

(1) Liv. I. ch. III. Liv. III. ch. III. Liv. IV. ch. III. & *Behem.* Liv. I. ch. VI.

coutumes des Hottentots & celles des Juifs, & ſur-tout celles des anciens Troglodytes, rend donc fort probable l'opinion, que les Hottentots deſcendent de ces derniers. C'eſt d'eux ſans doute qu'ils tirent leurs cérémonies, & leurs traditions de la chute de l'homme & du Déluge. Il eſt vrai qu'on ne trouve rien dans la tradition des Hottentots, qui ait le moindre rapport avec l'hiſtoire d'Abraham, cet homme ſi illuſtre; ni même avec celle des anciens Troglodytes, que nous leur donnons pour ancêtres. Mais cette ignorance ne détruit pas les preuves de fait que nous avons apportées; puiſque ſi on peut rendre pluſieurs raiſons de l'oubli de ces événemens, on n'en ſauroit rendre d'auſſi ſatisfaiſantes de la mémoire des faits qu'ils conſervent, & de l'établiſſement des coutumes ſi extraordinaires qu'ils pratiquent.

III. LEUR langage prouve encore leur grande antiquité. C'eſt un compoſé de ſons les plus extraordinaires. On n'y apperçoit même rien de commun avec aucune langue connue; juſques-là que quelques perſonnes lui refuſent le nom de langage, parce qu'ils n'y trouvent aucun ſon articulé, tels qu'en forment les hommes." Il reſ„ ſemble, *diſent-ils*, au bruit confus que „ font des coqs d'Inde en colère qui ſe bat„ tent, aux cris d'une pie, ou aux huées „ d'un chathuant". Et *Dapper* en particulier dit" qu'un Européen ne peut enten-

„ dre

„ dre parler ce langage, ſans ſouffrir. Que „ ne doit ce donc pas être, *ajoute-t-il*, „ s'il veut l'apprendre?“ De ſorte que la langue des Hottentots peut être conſidérée comme une manière de monſtre entre les langues; car ce n'eſt qu'avec peine que les enfans l'apprennent, & il eſt presque impoſſible d'y réuſſir, dès que l'on a paſſé cet âge. Pour moi, quoique j'aye demeuré dans ce pays pluſieurs années, & malgré des efforts aſſidus & opiniâtres, je n'ai pas fait de grands progrès dans la prononciation de cette langue: je n'ai même jamais trouvé d'étranger qui la parlât paſſablement, à moins qu'il ne s'y fût attaché dès l'enfance. Il ne faut pas en être ſurpris, puiſque la prononciation de cette langue dépend de certains chocs, de certains froiſſemens peu naturels de la langue contre le palais, de certaines vibrations & inflexions ſi étranges, qu'il eſt preſque impoſſible de les imiter. Elle eſt ſur-tout remarquable en ce qu'elle tient beaucoup du bégayement, & qu'à entendre parler les Hottentots, on les prendroit volontiers pour un peuple de bègues. Obſervons en paſſant, que cette langue ſi extraordinaire confirme beaucoup les conjectures propoſées ſur l'origine des Hottentots. *Pomponius Mela* (1) dit en parlant des Troglody-

(1) *Pompon. Mela*, Lib. I. cap. VIII. *Strident*, dit-il, *magis quam loquuntur.*

dytes: „ Ils font du bruit, plutôt qu'ils ne „ parlent: bruit aigu, qui ne paroît rien „ avoir d'articulé ". *Hérodote*, & après lui *Pline*, aſſurent que „ la langue dont ces peu- „ ples ſe ſervent, ne reſſemble à aucune „ autre: ils font ſimplement un bruit ſem- „ blable au cri des chauves-ſouris. (1). ".

Si ces ſons extraordinaires embaraſſent les étrangers, les Hottentots ne ſont pas moins embaraſſés eux-mêmes, lorſqu'ils veulent parler quelque autre langue. Ils ne laiſſent pas d'apprendre aſſez facilement le Portugais, le Hollandois & le François; mais ils ont toujours beaucoup de peine à ſe défaire des mouvemens & des inflexions de langue qu'ils ſont obligés de faire pour articuler leurs mots. De-là vient que pour l'ordinaire on ne les entend que difficilement, lorsqu'ils parlent ces trois langues.

La plupart des mots, ou des ſons Hottentots n'aiant donc preſque aucun rapport avec la manière d'écrire & la prononciation des langues de l'Europe, on ne doit pas s'attendre que nous en donnions un échantillon ſur lequel on puiſſe juger de la nature de ce langage. Cependant, pour ſatisfaire la curioſité du lecteur, nous en allons choiſir quelques mots, qui pourront avec plus de facilité être couchés ſur le papier.

(1) *Herodot.* Lib. IV. & *Plin.* Hiſt. Nat. Lib. VII. Ce dernier dit en parlant d'eux: *Linguâ nulli alteri ſimili utentes, ſed veſpertilionum more ſtridentes.*

pier. Nous prendrons la liſte que *Junckerus* nous en a donnée dans ſes *Mémoires ſur la vie & les écrits de Ludolf*, & qui contient quelques mots qui lui avoient été communiqués par une perſonne qui avoit été au Cap: mais comme l'interprétation étoit remplie de fautes, j'ai eu ſoin de les corriger dans la Traduction Françoiſe. Les accens que j'ai placés au deſſus des ſyllabes, marquent les endroits, où doit ſe faire la ſingulière colliſion dont nous avons parlé.

Mots Latins.	Mots Hottentots.	Mots François.
Abi . . .	*Hebba Atze*	Allez-vous-en.
Accede . . .	*Hach-Atze*	Venez ici.
Agnus . . .	*Chauna*	un Agneau.
Alce . . .	*t'Kanna* ou *t'Kumma*	un Elan.
Anas . . .	*Ducatóre*	un Canard.
Anſer . . .	*Kg"ou*	une Oie.
Aqua, & omne liquidum	*Kamma*	de l'Eau, & tout autre liquide.
Arbores . .	*Bünq"uaá*, où *Ay*	les Arbres.
Aſinus . . .	*Qu"aiba*	un Ane.
Audire . . .	*Kno"um*	Entendre.
Aures . . .	*Nou"w*	les Oreilles.
Avis Africana	*Kb"oeka"ri*	une eſpèce d'Oiſeau qu'on appelle *Knorbaan*.

Avis

Mots Latins.	Mots Hottentots.	Mots François.
Avis Phaſiana	*Quaqua* . .	un Phaiſant.
Baculus . .	*Kirri* . . .	un Bâton.
Balæna vel Cete . . .	*t'Kaka˜* . .	une Baleine, ou un *Noord-Kaper*.
Barba . . .	*Nombba˜* . .	la Barbe.
Beſtiæ in genere . . .	*Horri* . . .	les Animaux.
Bibere . . .	*Ka˜á* . . .	Boire.
Bombarda . .	*Kn˜abou* . .	un Fuſil.
Bos . . .	*Durié-ſá*, ou *Bubaa˜* . .	un Bœuf.
Bos ſilveſtris	*Q'u˜ Arabó* .	un Bufle.
Bos bellicoſus	*Tao˜uwo* . .	un Bœuf pour la guerre.
Bos geſtans onus . . .	*Hek˜káo* . .	un Bœuf de charge.
Brachia . .	*Ou˜â*, ou *Oune qu˜ä* . . .	les Bras.
Butyrum . .	*Ou˜nwie* . .	du Beurre.
Cadere . .	*Quienc˜ba* . .	Tomber.
Canis marinus	*Höutée* . . .	un Chien de mer.
Canis . . .	*Likb˜ânée* . .	un Chien.
Caper . . .	*T'cbou* . .	un Bouc.
Capreolus . .	*Sáa˜* . . .	un Chevreuil.
Capricornus	*Ka˜ouda*, ou *Schochok˜ema* . .	un Daim.
Capri ſilveſtres in genere	*Qu˜oqui˜a* .	les Boucs ou Chevres ſauvages en général.

MOTS LATINS.	MOTS HOTTENTOTS.	MOTS FRANÇOIS.
Cantharus	*Bakk˜erie*	une Cruche, taſſe, ou vaſe pour boire.
Caput	*Bikq˜ua*	la Tête.
Capitaneus	*Ka˜uqueq˜ua*	un Capitaine.
Cervus	*T'ka˜mma*	un Cerf.
Clunes	*Tojas. Sau˜n*	les Feſſes.
Collum	*Qu˜aõ.*	le Cou.
Columba	*Ka˜uquil*	un Pigeon.
Concumbere uxori	*Quekq˜uachei*	Coucher avec une Femme.
Cor	*Qu˜au*	le Cœur.
Crines	*Nu˜qua-an*	les Cheveux.
Cras	*Antbúri*	Demain.
Creſcere	*Ka˜yſe*	Croître.
Cuprum	*Nonnemou*	du Cuivre.
Currus	*Kroy*	un Chariot.
Commilito	*Ty˜kaa*	Compagnon.
Confrater	*Kt˜ſui*	Confrère.
Currere vel Ire	*Kojé*	Courir, Aller.
Comeſtor formicarum	*Kt˜bou*	Mangeur de fourmis.
Dama	*Kg˜oyes*	une Oie.
Dens	*Ko˜u*	une Dent.
Deus	*Tikq˜uoá*	Dieu.
Diabolus	*Cham-o˜una*	le Diable.
Digiti manuum & pedum	*Oucq˜ua*	les Doigts ou les Orteils.
Diaphragma	*Ho˜u˜vo*	le Diaphragme. Do-

Mots Latins.	Mots Hottentots.	Mots François.
Dominus	*Suri*	un Seigneur.
Domus	*Komma*	une Maiſon.
Dormire	*Kõmquee*	Dormir.
	Agou	Jetter, ou Baſtre.
Edere	*Ouge*	Manger.
Elephas	*Twooba*, ou *Choä*	un Éléphant.
Equus	*Hakqua*	un Cheval.
Evigilare	*Kõcbey*	S'éveiller.
Exire	*Kq̃uou*	Sortir.
Felis	*Choãä*	un Chat.
Felis odorata	*Kouwdö*	une Civette.
Felis ſylveſtris rubra	*Kbã́*	Chat ſauvage rouge.
Felis tygridem æmulans	*t̃Karou*, ou *t̃klou*	Chat qui reſſemble au Tygre.
Ferrum	*Kõukuri*	du Fer.
Filiolus	*Kóó*	un petit Garçon, ou Fils.
Filia	*Ko*	une Fille.
Fiſſuræ montanæ	*Aõuob*	des Fentes de montagne.
Fluvius	*Kãmmo*	une Riviere.
Frumentum	*Blee*	du Blé.
Fulgur	*Mebyãn.*	un Eclair.
Gallina	*Kõukekorey*	une Poule.
Genua	*Quã́*	les Genoux.
Glix vel Sorex	*Touto-ogby*	un Rat.

Mots Latins.	Mots Hottentots.	Mots François.
Globus missilis	*K'haboukory*	un Boulet.
Gramen	*Ti˜ka*	de l'Herbe.
Grando vel Nix	*T˜koy*	de la Grêle, ou de la Neige.
Gratulari	*Tikka˜mma*	Féliciter.
Hic	*Hebba*	Ici.
Hircus maculosus	*Trougos*	Bouc tacheté.
Hirundo	*Soſobo*	une Hirondelle.
Hodie	*Hetburi*	Aujourd'hui.
Hydrix	*Ghouko˜u*	un Porc-épi.
Jacere	*Kóbi, ou K˜qua*	Etre couché.
Jecur	*Qu'ein*	le Foie.
Ire	*Ko˜u*	Aller.
Inteſtina	*Qu˜inqua*	les Entrailles.
Jugulum	*Domma*	le Goſier.
Inguina	*Ty˜a*	les Parties honteuſes.
Lac	*Bro*, ou mieux *Bi*	du Lait.
Lac ſeroſum	*Rho˜sgbibi*	du petit Lait.
Leo	*Chamma*	un Lion.
Leo marinus	*Aco˜mma*	un Lion de mer.
Lepus	*Ko˜a, ou To˜a*	un Lièvre.
Lignum	*Hequá*	du Bois.
Lingua	*Tamma*	la Langue.
Locuſta	*Cheytée*	une Sauterelle.
Luna	*Tchá*	la Lune

Lo-

MOTS LATINS.	MOTS HOTTENTOTS.	MOTS FRANÇOIS.
Lupus	*Tou˜qu˜a*	un Loup.
Mammæ	*Samme*	les Mammelles.
Manus	*Omma*	la Main.
Mare	*Burry*	la Mer.
Maritus	*Qu˜iebes*	un Mari.
Marita, Uxor.	*Tiebeis*	une Femme, une Epouſe.
Melis	*Kóa*	un Taiſſon.
Membrum virile	*Cbá*	le Membre viril.
Mentum	*Channa*	le Menton.
Mors	*Rbóo*	la Mort.
Mori	*K˜bro*	Mourir.
Mons	*K˜bu*	une Montagne.
Muccinium	*Scbj'en*	un Mouchoir.
Mulier	*Zabéc* ou *Kq'viquus*	une Femme.
Mulier gravida	*Kchomkquiquio*	une Femme groſſe.
Munimentum	*Fort*	une Forteresſe.
Mus	*Houri*	un Rat.
Muſca	*Bilara*	une Mouche.
Naſus	*Tburée* ou *Qu˜oi*	le Nez.
Navis	*Heukomme*	un Vaiſſeau.
Navicula	*Nonnaq˜uas*	un Bateau.
Nequam	*Ko˜etſire*	Terme d'injure.
Nox obſcura	*Thou˜kou*	Nuit obſcure.
Natio Hottentottica	*Q˜ena*	la Nation Hottentotte.

MOTS LATINS.	MOTS HOTTENTOTS.	MOTS FRANÇOIS.
Natio nigra extranea .	*Chobona* . .	une Nation noire & étrangère.
Natio Germanica . . .	*Ko˜uqueaque*	les Blancs ou les Hollandois.
Occidere .	*Doucham* .	Tuer.
Oculus .	*Mu* . .	l'Oeil.
Olla . .	*Soü.* . .	un Pot de terre.
Oryza .	*'t˜koume* .	du Ris.
Os, Oris .	*Ko˜amqua* .	la Bouche.
Ossa vel crura	*Th˜ietsa* .	les Os, ou l'Os de la jambe.
Ovis . .	*Gh˜ondie* .	une Brebis.
Pacem inire	*Ouchougou Samsam* .	Faire la paix.
Pallium .	*Kros* . .	un Manteau de peau de mouton, tel que les Hottentots le portent.
Panis . .	*Brée* . .	du Pain.
Parere . .	*O˜ila* .	Obéir.
Pater ,	*Jo* . .	Père.
Pavo . .	*Kc˜hou* .	un Paon.
Pectus .	*Ouk˜ua* .	la Poitrine.
Pediculus .	*Hh˜ousi* .	un Pou.
Pes . .	*Itqua* ou *yi*	les Pieds.
Perdrix .	*Kh˜amgry* .	une Perdrix.

Phœ-

Phœnicopterus	*Naukalle*	Oiſeau appellé Flamand.
Pileus	*Kabba*	un Chapeau.
Piſcis	*tKˆäum*	un Poiſſon.
Pluvia	*Onkˆui*	la Pluie.
Porcus	*Hakouˆ*	un Porc.
Princeps	*K-ˆouque*	un Prince.
Primogenitus	*Kamkoˆun*	un Prémierné.
Puer	*Gonaˆ*	un jeune Garçon.
Puella	*Goˆis*	une jeune Fille.
Pugillare	*Kaˆuw*	Se battre à coups de poing.
Pulex	*Hythé*	une Puce.
Pulmo	*Çhˆanon*	le Poumon.
Pulvis pyrius	*Tkˆáuoklou*	de la Poudre à canon.
Rhinoceros	*Túabba*, ou *Nabba*	un Rhinoceros.
Regio	*Quſoú*	un Pays.
Rupes vel Scopulus	*Héiqua* ou *Hyqua*	un Rocher, un Ecueil.
Salve	*Mutze-Atze*	Je vous ſalue.
Sauciare	*Ouˆjo*	Bleſſer.
Sanare	*Kţˆa*	Guérir.
Sedere	*Nöuxw*	S'aſſeoir, Etre aſſis.
Seneſcere	*Dida-Atze*	Vieillir.
Senex	*Didaˆque*	Vieillard.

Simiæ genus	*Cho˜ aka˜mma*	Babo Sin
Sol	*Sorré* ou *Sorri*	le So
Stare	*Mäá*	Etre
Stella	*Ku˜anchou*, ou *tke˜ubouw*	une
Strüthio	*Ammi*	une
Stultire	*Tuátx Dacha*	Etre
Talpa	*Habba*	une
Terra	*Ca˜mk˜amma*	la T
Teſtudo major	*Tscheregoˆu*	une
Teſticuli	*K˜brà*	les T
Tigris	*Tq˜uaſſouw* ou *Kqvuſſomo*	un T
Tonitru	*Quˆaouw*	le T
Tormentum	*Kayquabou*	un C
Torrens	*K˜akarrou*	un T
Vacca	*Gojes*	une
Vacca marina	*Tk˜ouw* ou *Chákb'ouw*	une me
Vallis	*Tk˜aá*	une
Venter	*Chomma*	le V
Veni huc	*Hebba Ha*	Ven
Ventus	*Toya*	le V
Verberare	*Doáſſi*	Batt
Veſtis	*Nomma*	un H
Vetula	*Didaquis*	une Fe
Videre	*Kmˆou* ou *Kmˆu*	Voi
Vide hic	*Muatze*	Reg

Vinum	*Drieſbi*	du Vin.
Vir	*Qu"oique*	un Homme.
Vitulus	*Thona* ou *Nonna*	un Veau.
Vivere	*Qu"an"iaba*	Vivre
Ungues	*Kloy*	les Ongles.
Volucres	*Ka"nniqua*	les Oiſeaux.
Uterus	*Tk"choú*	la Matrice.
Vulpes	*Keu"lée*	un Renard.
Vulpes Africanus	*T"kenſie*	Eſpèce de Renard appellé par les Hollandois *Jakbals*.
Vulva	*Qu"a"ou*	les Parties honteuſes de la Femme.

Les Hottentots n'ont des nombres que jusques à *dix* : lors donc qu'ils ont compté jusques-là, ils reprennent l'unité & comptent de nouveau jusqu'à dix: ils font dix fois la même opération, & pour exprimer leurs nombres, ils diſent *dix-dix*, c'eſt à dire *dix fois dix*. S'ils ont beſoin de nombres plus conſidérables, ils recommencent leurs dixaines, & lorsqu'ils les ont repris encore dix fois, ils prononcent le terme de *dix* trois fois, & diſent *dix-dix-dix* ou *dix fois cent*, ce qui fait *mille*; & ainſi de ſuite:

Les Nombres des Hottentots jusques à DIX *sont :*

O'kui	Un.
K'kam	Deux.
K'ouna	Trois.
Hakka	Quatre.
Koro	Cinq.
Nanni	Six.
Honka	Sept.
Ko'ssi	Huit.
K'hessé	Neuf.
Gosi	Dix.

Je finis mes obſervations ſur le langage des Hottentots, en remarquant qu'un ſeul mot ſignifie fort ſouvent pluſieurs choſes ; & même quelquefois des choſes ſi différentes, qu'il neſt pas rare de trouver des perſonnes parmi eux qui ignorent ces diverſes ſignifications. Or les ſavans conviennent que c'eſt-là un défaut qu'on trouve ſur-tout dans les plus anciennes langues, enſorte que ce défaut fut toujours un préjugé en faveur de leur ancienneté.

CHAPITRE VI.

I. Caractère des Hottentots. Exagérations des Auteurs ſur ce ſujet. II. *Les Hottentots apprennent aſſez facilement les Langues de l'Eu-*

rope. III. *Ils excellent dans l'Agriculture.* IV. *Leur Chasteté.* V. *Leur Justice.* VI. *Ils sont excellens Domestiques.* VII. *Généreux & charitables.* VIII. *Caractère d'un Hottentot appellé Claas, & son histoire.* IX. *Ils sont adonnés à l'Yvrognerie.* X. *Paresse de ces peuples.* XI. *Leur extrême malpropreté.* XII. *Ils se frottent le corps de graisse mêlée de suie.* XIII. *Ils abhorrent la graisse de poisson.* XIV. *Raison pour laquelle ils se graissent.* XV. *Ils vivent longtems.*

I. RIEN n'est plus outré, que le portrait que les voyageurs ont fait jusqu'ici des Hottentots. Ils les ont représentés comme le peuple du monde le plus sauvage & le plus brutal, incapable en quelque manière de la moindre réflexion, n'aiant nul sentiment de Dieu & de Religion, nulle idée d'ordre & d'œconomie, ne donnant aucune marque de bon-sens ni d'humanité. Ce sont-là des exagérations publiées plutôt pour exciter la pitié, ou pour jetter du ridicule, que pour donner une idée juste de ces peuples. Ces rélations ne peuvent venir que d'une malice affectée, qui se plait à défigurer tout ce qu'elle rapporte; ou d'une injuste vanité, qui nous porte à mépriser tout ce qui est opposé à nos usages; ou enfin de cette précipitation condamnable, qui nous fait parler des choses, avant que de les avoir suffisamment examinées. Pour moi, je ne me crois point dispensé de rendre justi-

ce à ces malheureux peuples ; & je me ferois même un ſcrupule de les dépeindre plus mauvais qu'ils ne ſont en effet. Avec ces diſpoſitions j'ai examiné ſoigneuſement leur caractère pendant pluſieurs années, & cela ſans préoccupation ; perſuadé que la différence qui règne entre les génies des différens peuples, ne doit pas tant nous ſurprendre, que de voir qu'ils ſe reſſemblent encore à quelques égards.

Ce que j'ai remarqué au ſujet de la tradition des Hottentots, peut déja ſervir à diſſiper en partie les préjugés que l'on pouvoit avoir contre eux, & à montrer que ces peuples ne ſont pas tout à fait auſſi ſtupides qu'on les dépeint. Ce que je vais ajouter n'eſt pas moins propre à produire cet effet.

II. J'EN ai connu pluſieurs qui entendoient parfaitement le Hollandois, le François & le Portugais ; & qui, ſans cet accent dont j'ai déja parlé, ſe ſeroient très bien exprimés dans ces différentes langues. J'en ai vu un, entre autres, à qui il ne reſtoit aucune teinture des habitudes qu'il avoit priſes dans ſa langue maternelle, & qui prononçoit fort bien le François & le Portugais, au jugement des connoiſſeurs, qui ne pouvoient s'empêcher d'admirer la juſteſſe de ſes termes, & la vîteſſe avec laquelle il s'exprimoit.

III. LES Hottentots entendent incomparablement mieux l'Agriculture que les Européens du Cap, qui s'adreſſent très ſouvent à eux pour avoir leur avis là-deſſus. Mais

ce talent leur eſt à peu près inutile, puiſqu'on ne ſauroit les engager à ſemer du blé: ainſi leurs terres, vaſtes & fertiles, ne leur ſont presque d'aucun uſage. Dans pluſieurs autres Arts, & dans quelques travaux, ils font auſſi paroître autant de diſcernement & de capacité qu'aucun autre peuple, comme nous aurons occaſion de le voir dans la ſuite, en parlant de leurs emplois.

IV. CERTAINS Voyageurs n'ont pas eu honte de débiter que ces peuples, hommes & femmes, habitoient enſemble pêle-mêle ſans aucune pudeur, & ſans obſerver les moindres bienſéances. Rien n'eſt plus mal fondé, puiſqu'il n'y a peut-être pas de nation plus chaſte, ni plus modeſte & dans ſes diſcours & dans ſes actions. Quelquefois j'ai voulu queſtionner ſur ce ſujet quelques Hottentots que je connoiſſois, mais toujours ils me paroiſſoient indignés des ſoupçons injurieux que je ſemblois former ſur leur compte. Entre autres, l'un d'eux à qui je faiſois des queſtions ſur ces accuſations d'immodeſtie, me répondit: *Comment! ces gens-là croyent donc que nous ſommes des brutes! Quoi! vivre comme les chiens! Oh nous connoiſſons la pudeur. Nous ne ſommes pas tels qu'on nous repréſente. Nous avons de meilleures idées.* Telle eſt, mot pour mot, la réponſe qui me fut faite. Je me ſuis d'ailleurs informé ſoigneuſement de pluſieurs Européens de probité & de ſens, qui depuis fort longtems étoient en commerce avec les Hottentots:

je leur ai demandé, ſi jamais ils avoient apperçu que ces peuples commiſſent les infamies qu'on leur attribue. Toujours ils m'ont proteſté qu'ils n'avoient rien découvert de pareil. De ſorte que je ne crains point d'aſſûrer, après ce que j'ai vu moi-même, & après ce que j'ai ouï dire de ces peuples, qu'il n'y en a point ſur le chapitre de l'amour, de plus modeſte ſur la terre. Au reſte, j'aurai occaſion dans la ſuite, de réfuter plus particulièrement le Chevalier *de Forbin*, qui aſſûre dans les Mémoires qu'on lui attribue, non ſeulement que *ces peuples couchent pêle-mêle, ſans aucune diſtinction de ſexe*; mais encore, *qu'ils s'accouplent indifféremment comme les bêtes, ſans avoir aucun égard à la parenté.*

V. L'INTÉGRITÉ, l'équité, & la promptitude à rendre juſtice, ſont auſſi des qualités dans leſquelles cette nation ſurpaſſe toutes les autres. On voit auſſi briller parmi eux une noble ſimplicité dans les mœurs, qui charme tous ceux qui ne ſont pas follement prévenus contre tout ce qui s'écarte des manières fardées de l'Europe.

VI. ILS ſont excellens Domeſtiques, & peut-être les plus fidèles qu'il y ait au monde. Les Hollandois, qui en ont un très grand nombre à leur ſervice, en ſont ſi perſuadés, qu'ils ne peuvent ſe réſoudre à s'en défaire. Leur fidélité eſt à toute épreuve. Quoiqu'ils aiment paſſionnément la quinquaillerie, le vin, l'eau de vie & le ta-

tabac, & qu'ils donnent volontiers tout ce qu'ils ont de plus précieux pour en avoir; cependant, ſi on leur a confié des choſes de cette nature, non ſeulement ils n'y touchent jamais, mais ils empêchent même que qui que ce ſoit n'y touche. On ne les voit jamais abuſer de la confiance que l'on a en eux; & ils s'acquittent des commiſſions les plus importantes avec une exactitude & une habileté, qui eſt une preuve certaine de leur intégrité & de leur jugement.

VII. CES peuples ſurpaſſent peut-être tous les autres, en généroſité & en hoſpitalité. Ils prennent un ſingulier plaiſir à ſe ſecourir, & ils ſe donnent des marques d'affection avec une ſi noble ſimplicité, qu'on auroit peine à en trouver des exemples ailleurs que dans les prémiers âges du Monde. Le P. *Tachard* en avoit été lui-même ſurpris. Ils ont, *dit-il*, „ (1) plus de charité & de fi„ délité les uns envers les autres, qu'il ne s'en „ trouve ordinairement parmi les Chrétiens. „ Ils ſont bienfaiſans & ſecourables, *ajoute-* „ *t-il plus bas*: ils n'ont preſque rien à eux: „ quand on leur donne quelque choſe, ſi elle „ ſe peut diviſer, ils en font part au prémier „ de leurs compagnons qu'ils rencontrent; „ ils le cherchent même dans ce deſſein, & „ ſe réſervent ordinairement la moindre par„ tie de ce qu'ils ont." Je ſuis ſurpris comment *Boeving* a oſé dire que *les Hottentots* ſe

(1) Liv. II. pag. 80 & 84.

ſe baiſſoient les uns les autres. Il eſt aſſez exact dans ſes rélations ; mais pour ici, ſon erreur eſt groſſière & inexcuſable ; car l'affection mutuelle, & la bienveillance, ſont le caractère diſtinctif de ces peuples. A peine peuvent-ils ſe réſoudre à jouïr ſeuls de quelque avantage : pour qu'ils y trouvent quelque plaiſir, il faut qu'un ou pluſieurs de leurs compatriotes le partagent avec eux. Il n'y a que leurs femmes, qu'ils ſe réſervent toutes entières. Si un Hottentot reçoit en préſent quelques proviſions, s'il a pris quelque bon gibier, ou quelque poiſſon délicat, il n'eſt pas content qu'il n'en ait fait part à quelque voiſin. S'il fume, & qu'il voie paſſer quelqu'un de ſes compatriotes, il l'appelle, & lui fait tirer quelques gorgées de ſon tabac. J'ai même vu un Hottentot auſſi joyeux après avoir accordé cette faveur, que nous le ſerions après avoir fait quelque bonne fortune. Si un Hottentot apprend que quelqu'un eſt dans le beſoin, ou en danger de ſa vie, il vole à ſon ſecours, à quelque diſtance qu'il ſoit ; il fera vingt lieues pour tirer un homme de peine, ou de miſère. Il y a toujours beaucoup de Hottentots qui voyagent d'une nation, ou d'un village à l'autre : lorsque la nuit ſurvient, ils ſe retirent fort tranquillement au prochain hameau, où on les loge & on les traite très cordialement, ſans exiger de payement ni de récompenſe, quand même ils n'auroient entre eux aucu-

ne

ne liaiſon. Si l'extrême pauvreté de l'hôte ne lui permet pas de bien traiter l'étranger, il le remet à quelqu'un de ſes voiſins, qui tient cela à grand honneur.

J'étois intimement lié avec un nommé *Pegu*, Capitaine d'un village aſſez éloigné du Cap. C'étoit un homme plein de bonſens & d'humanité. Il étoit venu pour quelques jours au Cap. S'étant rendu chez moi pour me faire viſite, il me dit avec une aimable familiarité, qu'il avoit très bon appétit, & que je l'obligerois ſi je lui donnois quelques rafraichiſſemens. Je m'empreſſai à lui faire apporter à manger & à boire, en lui diſant qu'il pouvoit diſpoſer de tout ce que je lui offrois. Il profita de l'avis. La chambre où je le reçus donnoit ſur la rue. Voyant paſſer un Hottentot, il l'appella, & l'invita à lui tenir compagnie. L'offre fut acceptée: tous deux ſe mirent à manger fort cordialement. Peu accoutumé à la généroſité des Hottentots, & fort étonné de la liberté de Pégu, je lui dis lorſque ſon convive ſe fut retiré, qu'il me paroiſſoit avoir très peu de prudence; que les proviſions que je lui avois données, auroient ſuffi pour deux ou trois repas, s'il les eût ménagées; & qu'étant éloigné de chez lui, il auroit dû penſer à ſon voyage. Il parut ſurpris de ma plainte, & me répondit en ſon langage ces paroles ſi remarquables: *J'ai ſuivi*, dit-il, *la coutume des Hottentots. Je ne puis manger quoi que ce ſoit, ſans en*

faire

faire part à quelqu'un de mes frères, (c'eſt le nom qu'ils ſe donnent les uns aux autres) *lorsque je le vois paſſer. Si je vais chez lui, il me régale de même de tout ce qu'il a.* Je n'oublierai jamais une réponſe ſi ſenſée, & ſi généreuſe. Jamais je ne me la rappelle, que je ne ſente naître dans mon cœur un mêlange de plaiſir & de douleur; de plaiſir, entant qu'elle me préſente un noble reſte de cet amour & de cette généreuſe hoſpitalité ſi célèbre chez les Anciens; de douleur, lorsque je conſidère que des Paiens, qu'il nous plait d'appeller ſauvages, ont des ſentimens d'humanité qu'on chercheroit inutilement parmi les Chrétiens. Ils exercent leur charité envers tout le monde: le vieux & le jeune, le riche & le pauvre, le connu & l'inconnu, en ſont également les objets. Jamais je n'ai découvert en eux la moindre trace d'intérêt. Les étrangers même qui ont beſoin de leur ſecours, & qui les traitent avec douceur, éprouvent auſſi-bien que leurs compatriotes les effets de leur généroſité.

Le Capitaine *Theunis Gerbrantz van der Schelling* avoit perdu ſon vaiſſeau dans la baie de *la Goa*. Après deux mois de marche, il eut le bonheur de rencontrer un Hottentot qui entendoit un peu de Hollandois. Pendant un ſi long eſpace de tems, au milieu de mille dangers, ce Capitaine n'avoit trouvé à manger que des moules crues. Privé de nourriture déja depuis trois jours, il étoit, comme on peut aiſé-

aiſément ſe l'imaginer, dans un état déplorable. Pour ſurcroit de maux, il avoit le flux de ſang, & il étoit preſque nud. Ce charitable Hottentot, qui avoit déja reçu auparavant diverſes perſonnes échapées du naufrage, retira le Capitaine dans ſa hutte, & l'exhorta à prendre courage, l'aſſurant qu'il étoit diſpoſé à lui rendre tous les ſervices dont il pourroit être capable. Le Capitaine lui expoſa ſes maux & ſes beſoins. Le Hottentot, touché d'un état ſi triſte, lui dit qu'il ne convenoit pas qu'il mangeât beaucoup d'abord, ni qu'il uſât de viandes peſantes; & que rien n'étoit plus à propos pour ſon eſtomac, que de manger quelque choſe de léger, & à diverſes repriſes. *Venez, repoſez-vous*, lui dit-il, *tandis que je vous accommoderai le mets le plus excellent que je pourrai trouver.* Auſſi-tôt il alluma du feu, & mit cuire dans un pot de petites tranches de mouton. Pendant que cela ſe préparoit, il alla chercher dequoi couvrir la nudité de ſon hôte; après quoi il lui donna un peu de bouillon de mouton, & une tranche de cette viande: environ une heure après il lui donna encore à manger, & ainſi de tems en tems pendant quelques jours, juſqu'à ce que l'eſtomac du Capitaine ſe fût peu à peu accoutumé à la nourriture. Un certain *Claas*, dont je rapporterai tout à l'heure la triſte fin, ſe trouvoit par hazard à vingt lieues de l'endroit, occupé à négocier des beſtiaux pour le compte du Gouverneur. Le

Capitaine, qui le connoiſſoit, aiant appris cette nouvelle de ſon hôte, y envoya un Exprès pour lui donner avis de ſon malheur, & le prier de le venir voir & de le ſecourir. Claas ſe pourvut ſur le champ de tout ce qu'il put trouver de convenable à la ſituation du Capitaine, & ſur-tout d'habits plus commodes que ceux qu'il avoit; & avec ces proviſions, il ſe rendit à la hutte, où l'hôte & lui firent ſi bien, qu'en peu de tems le Capitaine ſe trouva rétabli, & en état de faire le voyage du Cap, où Claas le conduiſit.

VIII. J'AI promis de donner l'hiſtoire de ce généreux Hottentot: je me perſuade qu'on ne la lira pas ſans en être touché. Elle ſervira à mettre dans un plus grand jour la fidélité, la générosité & le génie de cette nation. Claas étoit deſcendu d'une famille Hottentotte, dont les troupeaux étoient très nombreux; c'eſt à dire qu'elle étoit extrèmement riche, car c'eſt en cela que conſiſtent chez eux les richeſſes. Son père, perſuadé de ſon habileté, lui aiant remis de bonne heure un petit troupeau, il le fit ſi bien valoir, qu'il l'accrut en fort peu de tems. Son habitation étoit fort éloignée du Cap, dans le pays des *Koopmans*; il y vivoit heureux avec ſa femme, qui paſſoit pour une beauté chez ſes compatriotes. L'amour, qui eſt de tous les climats & de toutes les nations, réſolut la perte de ces époux. Le Capitaine du village, amoureux de cette fem-

me

me, ſongeoit depuis quelque tems à ſatisfaire ſa criminelle paſſion. D'abord, il tâcha de la corrompre. La Hottentotte fut inébranlable. Rebuté par ces rigueurs, & devenu furieux par ces obſtacles, il réſolut de l'enlever, & ne tarda guères à exécuter ſon deſſein. Claas en fut d'autant plus affligé, qu'il n'oſoit ſe flatter d'obtenir juſtice, vu le grand crédit du raviſſeur. Les Hollandois interviennent toujours dans les différends qui s'élèvent entre les nations, mais ils ne ſe mêlent jamais des affaires particulières: ainſi l'époux deſeſpéré n'avoit rien à attendre de leur ſecours. Il prit donc le parti de ſupporter ſon infortune avec patience, & de n'exciter aucun trouble en intéreſſant quelqu'un dans ſon malheur.

Cependant le Capitaine mettoit tout en uſage pour jouïr de ſon crime; careſſes, flatteries, promeſſes, menaces, il ne négligeoit rien pour ſéduire la Hottentotte. Mais cette épouſe fidèle, ne croyant pas devoir diſſimuler, ne gardoit aucunes meſures avec ſon tyran; elle l'accabloit de reproches & d'injures. Le Chef, irrité par ce procédé, prit le parti de la reſſerrer plus étroitement, & continua ſes efforts pour l'engager à répondre à ſa paſſion. Mais voyant enfin qu'il ne gagnoit rien, il attribua l'opiniâtre réſiſtance de cette femme, à l'eſpérance où elle étoit de rejoindre quelque jour ſon mari; & dans cette idée, il ré-

ſolut de commettre un nouveau crime, pour conſommer le prémier.

Claas étoit chéri des Hollandois: il avoit rendu & rendoit encore des ſervices importans à la nation établie au Cap. La réputation de ſes ſervices, de ſon intégrité & de ſon habileté, avoit même été portée juſqu'à Amſterdam. Toujours fidèlement attaché aux intérêts de la Compagnie, il venoit d'exécuter avec ſuccès diverſes commiſſions que le Gouverneur *Van der Stel* lui avoit confiées. Il s'agiſſoit de l'échange de quelques denrées contre des beſtiaux. Content de ce qu'on vouloit lui donner, il rendoit ces importans ſervices ſans rien ſtipuler pour ſes peines. Il joignoit à un fidèle attachement pour les Hollandois, un fonds d'humanité intariſſable, une bonté qui s'étendoit indifféremment ſur tout le monde. Né & élevé dans l'ignorance par rapport à la Religion, il avoit cependant de bonnes mœurs, & des principes de vertu qui dirigeoient ſa conduite. J'oſe même dire qu'il avoit autant de charité & de bienveillance pour les hommes, que l'on en voit parmi nous dans ceux qui brillent le plus par ces excellentes qualités. L'empreſſement qu'il fit paroître à ſoulager le Capitaine Van der Schelling, en eſt une preuve. Divers autres Européens avoient éprouvé l'humeur bienfaiſante de ce Hottentot. Il étoit toujours attentif à ſaiſir les occaſions de l'exercer, & ſes richeſſes lui en fourniſſoient les moyens.

Ces

Ces vertus, les ſervices qu'il rendoit aux Hollandois, & les careſſes qu'il en recevoit, lui attirérent la haine de pluſieurs perſonnes des deux nations. Quelques-uns d'entre eux, qui avoient autrefois été employés dans ces échanges, ne réuſſiſſant pas ſi bien que lui, avoient été oubliés. Le Gouverneur, plein d'eſtime pour Claas, lui remettoit toutes ſes commiſſions importantes, dont il s'acquittoit toujours à merveille; & pour le mettre à couvert des inſultes de ſes ennemis, il lui donnoit toujours deux ſoldats de la garniſon, lorſqu'il l'envoyoit dans le pays.

Quelques Hollandois donc, vivement piqués d'une préférence qui les empêchoit de continuer les malverſations par leſquelles ils s'étoient enrichis, jurérent ſa perte. Inſtruits des deſſeins du Chef Hottentot, ils le firent aiſément entrer dans leur conjuration. Il fut réſolu que Claas ſeroit accuſé auprès du Gouverneur, par le raviſſeur même de ſa femme. On lui imputa de cabaler contre les Hollandois, & d'avoir fait un complot pour les chaſſer du pays. Claas étoit devenu le plus riche des Hottentots, par les biens conſidérables que ſon père, mort depuis peu, lui avoit laiſſé. On convint donc qu'il ſeroit accuſé de s'être enrichi aux dépens du Gouverneur, ſoit en détournant les denrées qui lui avoient été confiées, ſoit en s'appropriant des beſtiaux appartenans à la Compagnie.

L'accuſation fut intentée. Le Gouver-

neur avoit éprouvé mille fois la fidélité & l'affection de l'accuſé : dans pluſieurs occaſions il avoit donné des témoignages de l'eſtime particulière qu'il avoit pour lui. Cependant, ſoit qu'il ne ſe défiât pas de la trahiſon infame de ſes accuſateurs, ſoit qu'il fût ébloui par la confiſcation des biens de l'accuſé, qui devoient lui revenir au cas qu'il fût trouvé coupable, il prêta l'oreille à la calomnie. Son Enſeigne reçut ordre d'aller ſaiſir Claas. Cet Officier, qui étoit le principal auteur de la conſpiration, fit toute la diligence poſſible. Accompagné de ſeize ſoldats, il arriva de grand matin au village où demeuroit le Hottentot. Perſonne n'étoit encore levé. L'Enſeigne environna le village, & eut la cruauté de faire ſaluer ces paiſibles habitans d'une décharge de mousquetades, avant que de leur avoir communiqué ſon arrivée. A ce bruit, Claas ſortit tout allarmé ; & voyant que c'étoient des Hollandois qui les attaquoient, il s'adreſſa à leur Chef, & lui demanda en Hollandois, qu'il poſſédoit très bien, le ſujet de l'inſulte qu'il faiſoit au village. L'Enſeigne lui répondit qu'il étoit là dans le deſſein de ſe ſaiſir de lui, pour l'obliger à venir rendre compte devant le Gouverneur, d'une conſpiration qu'il avoit formée contre la nation ; & en même tems il lui ordonna de ſe rendre priſonnier. Claas, ſurpris d'un diſcours ſi peu attendu, répondit : *Quoi ! je conſpire contre les Hollandois, Monſieur ! Moi qui*

ai

ai donné tant de preuves de mon affection & de mon zèle pour eux! Moi qui les ai ſervis ſi longtems & ſi fidèlement! L'Enſeigne repliqua, que ce n'étoit ni le tems ni le lieu de diſputer; qu'il devoit ſe rendre, ou qu'il feroit feu ſur lui. *Il eſt donc vrai*, reprit Claas, *que l'on a fait une telle accuſation contre moi! Mais donnez-vous patience.* Et montrant les habitans du village, hommes, femmes & enfans, qui s'étoient aſſemblés au bruit: *Que vous ont fait ces perſonnes, pour être expoſées au feu de vos armes? Ont-elles trempé dans la même conſpiration? Si je ſuis ſeul coupable, Monſieur, comme votre ſilence me le témoigne, quelle imprudence d'attaquer ces pauvres innocens! D'ailleurs, ce lieu eſt-il fortifié? Suis-je en état de défenſe? Ai-je des armes? Pourquoi donc n'envoyer pas plutôt m'avertir de votre arrivée & de votre commiſſion? Ai-je refuſé de me remettre entre vos mains? Pour ce qui eſt de ma fidélité envers votre nation, de mon attachement ſincère & de mon zèle pour ſon ſervice, il y a peu de perſonnes qui en puiſſent mieux juger que vous-même: vous en avez été ſi ſouvent le témoin, que je ne puis concevoir comment vous, ni même perſonne, a pu avoir le moindre doute ſur une fidélité ſi longtems éprouvée.* L'Enſeigne, embaraſſé ſans doute d'un diſcours où il ſe voyoit intéreſſé, le fit ceſſer en impoſant ſilence à Claas, & en lui réitérant l'ordre qu'il lui avoit donné de ſe rendre priſonnier ſous peine de mort. Le Hottentot

ſe remit entre ſes mains, en diſant *que ſon innocence l'empêchoit de craindre l'examen, & qu'il pouvoit le conduire où il voudroit.* Sur le champ l'Enſeigne le ſaiſit, & le fit lier avec des cordes : traitement très ignominieux pour un Hottentot, qui ne connoit rien de plus honteux, ſi ce n'eſt de mourir infame.

Claas fut emmené dans cet état devant le Gouverneur, qui le confronta avec ſes accuſateurs. Il ſoutint ces différens examens avec une tranquillité & une ſérénité, dont l'innocence ſeule eſt capable. La force avec laquelle il réfuta les raiſons de ſes ennemis, auroit ébranlé des Juges moins prévenus. Il rappella les ſervices qu'il avoit rendus à la Compagnie, à la Nation, au Gouverneur, & à pluſieurs particuliers ; n'y aiant même que peu de tems qu'il avoit rempli une commiſſion très importante, d'une manière qui lui avoit attiré l'approbation du Gouverneur. Il fit voir encore, que ſes accuſateurs ne le chargeoient que de crimes que la malice leur ſuggéroit, ſans produire une apparence de preuves ; & que par conſéquent il étoit manifeſte qu'on cherchoit uniquement à le perdre, comme le bruit en couroit déja. Mais il vit bientôt par la conduite du Gouverneur, qu'il ne vouloit pas être inſtruit. En un mot, Claas ſur la ſeule accuſation de ſes ennemis fut envoyé en exil dans l'Ile de Robben, & tous ſes biens furent confiſqués.

Bien-

Bientôt après, l'Enſeigne ſuccéda à cet infortuné, & fut fait Agent du Gouverneur. Mais il s'acquitta ſi mal de ſa commiſſion, il fit tant de malverſations, que l'intégrité & l'habileté de Claas en éclatérent davantage. Ce nouveau Commiſſionaire, par les manières hautes & emportées qu'il avoit avec les Hottentots, aigriſſoit les eſprits, & ébranlolt ſouvent la bonne intelligence qui règnoit entre les deux nations. Sa mauvaiſe-foi rendit bientôt le commerce difficile; & par ſon extravagance, & ſa friponnerie, il ruïna abſolument le crédit & les affaires de la Compagnie. Les Hottentots mirent leurs beſtiaux à un prix exceſſif: le commerce devint enfin ſi difficile & les profits ſi petits, que les Directeurs ſe virent obligés d'arrêter ces deſordres en n'envoyant plus perſonne pour traiter avec les Hottentots, & en faiſant toutes leurs emplettes chez les marchands du Cap, qui achetoient les denrées à beaucoup meilleur marché. C'eſt ſur ce pied que le commerce de la Compagnie ſubſiſte encore aujourd'hui.

Le Capitaine *Van der Schelling*, celui que Claas avoit ſi généreuſement accueilli, ſe trouva au Cap dans le tems des infortunes de ſon bienfaiteur. Témoin des accuſations qu'on lui avoit intentées, il fit à ſon arrivée en Hollande tant de repréſentations aux Directeurs de la Compagnie, qu'ils envoyérent inceſſamment ordre de rappeller Claas,

& de le rétablir dans tous ſes biens. L'ordre fut exécuté en partie, c'eſt à dire, qu'il fut rappellé; mais on ne lui rendit qu'une petite partie de ſes troupeaux. Claas retourna avec plaiſir à ſon ancienne demeure, avec les débris de ſa prémière fortune; mais il ne jouït pas longtems de ſon bonheur. Le Chef Hottentot, qui ne pouvoit profiter de ſa proie qu'avec peine, voulant enfin faire ceſſer toute réſiſtance, & jouïr tranquillement de ſes crimes, le fit aſſaſſiner. Peut-être y entra-t-il d'autres raiſons. Quoi qu'il en ſoit, perſonne ne prit connoiſſance de ce meurtre. Telle eſt l'hiſtoire de Claas, ce généreux Hottentot, dont les excellentes qualités doivent donner de ces peuples une tout autre idée que celle que l'on en a généralement, & ſervir même d'exemple & de modèle aux Chrétiens.

VII. APRES avoir montré le beau côté de cette nation, voyons les défauts qu'on lui attribue. Le vice qui ſe préſente d'abord, c'eſt l'Yvrognerie. S'ils avoient aſſez de liqueurs fortes, j'oſe aſſurer qu'ils ſeroient les peuples les plus adonnés à cet excès d'intempérance. Dès qu'ils en ont, ils ne peuvent abandonner le tonneau, tant qu'il en reſte une goutte, & qu'ils peuvent porter le verre à la bouche. Au défaut de liqueurs, ils s'enyvrent de tabac, dont ils fument juſques à perdre toute connoiſſance. Quelle que ſoit cependant leur paſſion pour les liqueurs, il ne faut pas craindre

qu'ils

qu'ils touchent jamais à celles qu'on leur donne à garder; ils ſont auſſi ſcrupuleux à l'égard de ces choſes qu'ils aiment avec paſſion, qu'à l'égard de celles qui leur ſont les plus indifférentes. Pareillement, lorſqu'ils ont en commun quelque liqueur, chacun ſe contente de la portion qui lui en revient, & on ne les voit point ſe tromper réciproquement.

Les femmes dans l'occaſion ne ſont pas moins intempérantes que les hommes. Rien de plus divertiſſant que de voir l'un & l'autre ſexe dans l'yvreſſe. Tant qu'ils peuvent ſe tenir debout, ils font des cabrioles, des grimaces, & des poſtures, dont pluſieurs ſont aſſurément de leur invention, au moins je n'en vis jamais de ſemblables en Europe. Ils accompagnent ces joyeuſes ſingeries, de hurlemens & de cris redoublés. Mais l'extravagance des femmes yvres eſt beaucoup plus grande & plus furieuſe que celle des hommes. Dans la maiſon où je fus d'abord logé au Cap, il y avoit une ſervante Hottentotte diſtinguée par ſa fidélité, ſon activité, & ſon bon naturel. Son unique défaut étoit d'aimer à boire; & le moindre excès la rendoit furieuſe & forcenée. On avoit donc grand ſoin de ne lui fournir jamais l'occaſion de ſatisfaire ſa paſſion. Je n'étois inſtruit ni du vice de cette femme, ni des excès de ſes compatriotes, lorſque venant un matin auprès de moi, elle me pria avec inſtance de lui donner un peu de

mon vin. *Il y a bien du tems*, me dit-elle, *que je meurs d'envie de me réjouïr d'un peu de cette bonne liqueur, dont je n'ai pas bu depuis très longtems; & je ne ſai comment faire pour en avoir.* J'entrai dans ſes peines, & lui demandai, ſi perſonne n'avoit eu la charité de lui en donner un verre. Elle me dit que non. Eh bien, lui dis-je, je veux vous faire ce plaiſir; venez, combien en voulez-vous? A cette agréable nouvelle, elle ne ſe poſſéda plus, & après m'avoir fait les remercimens les plus touchans, elle me préſenta une meſure, que je lui remplis, en lui recommandant de le ménager, & de ne pas le boire tout à la fois. Elle me le promit: mais au bout de quelques minutes, je la vis revenir en riant, & tenant à la main la meſure toute vuide. Elle me dit d'un air fort délibéré: *Voyez, Monſieur, je reviens pour avoir encore un peu de votre vin. Je le crois délicieux; mais je n'en ſuis pas parfaitement ſûre, & je voudrois bien m'en aſſurer tout à fait. Donnez-m'en donc encore un peu: vous êtes trop bon pour me refuſer.* Ce ton familier me ſurprit; & voyant bien qu'elle en tenoit, je lui dis que je ne voulois pas lui en donner davantage, puiſqu'elle ne l'avoit pas mieux ménagé; mais que je l'en régalerois une autre fois. Elle ſe mit à rire de toute ſa force, & m'aſſura très poſitivement qu'elle ne me quitteroit point que je ne l'euſſe ſatisfaite. *Il n'y a point de tems qui vaille le tems préſent*, a-

jou-

jouta-t-elle. *Une autre fois, vous n'aurez peut-être pas de vin: peut-être ne ſera-t-il pas ſi bon. Je crois, ſans en être pourtant bien ſure, n'en avoir jamais gouté de meilleur. C'eſt à vous de m'en éclaircir, & tout à l'heure.* Je faiſois tous mes efforts pour arrêter ſes inſtances importunes par de bonnes paroles; mais inutilement. Irrité à la fin, je la menaçai de m'aller plaindre à ſon maître & à ſa maîtreſſe; & je me diſpoſois en effet à y aller, lorſque je les vis venir l'un & l'autre au bruit de la diſpute. Mais leur préſence même n'arrêta point ſes perſécutions. Elle inſiſtoit avec tant d'action, & d'une manière ſi ridicule, que mon hôte & mon hôteſſe ſe pâmoient de rire. Après avoir appris l'imprudence que j'avois eue de donner du vin à cette femme, ils me conſeillérent d'achever de la ſatisfaire, puiſque j'avois commencé; & ils m'aſſurérent que nous nous divertirions. Je remplis donc une ſeconde fois ſon pot; qu'elle avala d'un trait. Après quoi elle me dit, que pour me témoigner ſa reconnoiſſance, elle alloit me régaler d'une danſe Hottentotte. Cette danſe ſe trouva compoſée d'un mêlange de frappemens de pieds, de cabrioles, & de poſtures groteſques. Elle exécuta ce ridicule exercice avec tant de force & d'action, que les vapeurs lui montérent au cerveau, & qu'elle devint comme enragée. Elle s'arrêtoit de tems en tems, & jettoit des regards farouches ſur nous: puis elle ſe mettoit

à par-

à parler avec une vivacité incroyable, & à dire mille extravagances. Un moment après, elle fut saisie d'un violent accès de rire, qui ne cessa que pour faire place à des hurlemens & à des cris insupportables, qui ne paroissoient nullement partir d'une créature humaine. Ensuite elle recommença à babiller, & se reprocha mille fautes, qu'elle n'avoit assurément jamais faites. Ces réflexions sur elle-même furent suivies d'un retour de tranquillité, qui paroissoit lui avoir redonné son sang-froid. Elle me blâma avec beaucoup de bon-sens, de ce que je lui avois tant donné de vin; & me dit que son yvresse étoit mon ouvrage, puisque je l'avois forcée à boire contre son inclination. Mais cette tranquillité ne dura pas longtems; ses cris, ses hurlemens, ses sauts & son babil recommencérent de plus belle, & ne cessérent que quand son maitre l'eut menacée de lui donner des coups de canne, si elle ne se retiroit dans son lit. Elle y passa la nuit fort tranquillement. Le lendemain matin, la pauvre fille se rappellant ce qui lui étoit arrivé, n'osoit lever les yeux. Il fallut pourtant paroître devant sa maitresse, & en essuyer une rude censure, qui lui fit jetter des cris amers. Elle se jetta à genoux (chose rare parmi les Hottentots) pour lui demander pardon du trouble qu'elle avoit causé dans la maison; après quoi elle vint dans ma chambre, pour me demander pardon aussi, & me dire que de

ſa vie elle ne boiroit de vin. Je lui répondis que cette liqueur étoit bonne, pourvu qu'on en uſât ſobrement; & que c'étoit ſa faute, ſi elle s'en étoit mal trouvée. *Il eſt vrai, Monſieur*, me dit-elle; *mais puisqu'il n'eſt pas en mon pouvoir de me modérer, je ne puis rien faire de mieux que de m'en abſtenir tout à fait.* Elle a parfaitement exécuté cette réſolution ſi ſenſée; car depuis ce tems-là, on ne lui a jamais vu goûter ni vin, ni aucune liqueur forte.

L'yvreſſe, quelque furieuſe qu'elle ſoit chez les Hottentots, ne les porte cependant jamais à ces crimes qu'elle produit en Europe. Elle ne les pouſſe jamais ni à l'impureté, ni à l'adultère. Tous les deſordres civils qu'elle cauſe, ſont les querelles & les batteries, qui ſont ſouvent ſanglantes; encore ne s'agit-il que des hommes: rarement les femmes ſe battent, & leurs batailles ne ſont jamais cruelles. Leur préſence même prévient les mauvaiſes ſuites des diſputes que les hommes ont entre eux: un mot de leur part, eſt capable d'appaiſer les querelles les plus animées. Les femmes n'ont qu'à paroître, ſans même prononcer une parole; on voit tomber les armes des mains des combattans; & même au bout d'un quart-d'heure, ſi la matière n'eſt pas intéreſſante, ils deviennent auſſi bons amis qu'auparavant; ils s'aſſéient & fument de la même pipe. C'eſt parmi eux un ſigne d'amitié & de réconciliation, que de former

mer un cercle, & de tirer chacun deux ou trois gorgées de la même pipe, qu'ils font circuler juſqu'à ce qu'elle ſoit conſumée. Mais ſi le différend roule ſur quelque ſujet grave, ou que les parties ſoient fort en colère, contents de ſuſpendre leur animoſité juſqu'à ce que les femmes ſe ſoient retirées, ils recommencent la guerre avec plus de fureur. Au reſte, lorſqu'ils ne ſe battent qu'avec le bâton, les femmes ne s'en mettent guères en peine: c'eſt une eſpèce d'exercice qui leur ſert de paſſe-tems, & qui aboutit tout au plus à quelque contuſion à la tête, ou à quelque côte meurtrie. Pour l'ordinaire, les femmes ne paroiſſent que lorsque les piques, qu'ils appellent *Haſſagayes*, ſont de la partie; car pour ce qui regarde leurs arcs & leurs flèches, ils ne s'en ſervent jamais dans leurs diſputes. Cependant, avant que les femmes ſoient venues mettre le hola, il arrive ſouvent qu'il y en a déja pluſieurs d'étendus ſur le carreau.

X. LE ſecond, ou plutôt le troiſième de leurs défauts, c'eſt la Pareſſe. Les Hottentots ſont pareſſeux au-delà de toute expreſſion, ſoit qu'on les conſidère du côté de l'eſprit, ou du côté du corps. Il n'eſt point de peuple ſous le ſoleil, qui ait une pareille averſion pour penſer & pour agir, que celui-là. On diroit qu'ils font conſiſter leur félicité à vivre dans l'inaction & dans l'indolence. Quoiqu'ils ſoient ſans contredit auſſi capables de penſer, & de former des deſſeins, qu'au-

cune autre nation, ils ne veulent pas s'en donner la peine. Raiſonner, ſelon eux, c'eſt travailler; & travailler, c'eſt le fleau de la vie. Ils croyent qu'il n'y a rien de plus digne de la nature humaine, ni de plus charmant, que l'oiſiveté: auſſi y paſſent-ils du moins les trois quarts du jour. Ils ſe privent de ce qu'ils aiment le plus, s'il n'eſt abſolument néceſſaire, plutôt que de ſe le procurer par quelque occupation. Rien ne peut les tirer de leur repos, qu'une abſolue néceſſité. Il n'y a qu'un beſoin preſſant & ſenſible, ou une paſſion violente, qui puiſſe les exciter au travail. Alors ils ne le cèdent à perſonne en activité & en diligence; mais dès qu'ils ont ce qu'ils ſouhaitent, ils retombent dans leur prémière pareſſe, qui ſemble née avec eux. *Boeving*, dans ſa Rélation des Hottentots (1), leur reproche auſſi ce défaut.

XI. C'EST problablement à cette pareſſe générale, qu'il faut attribuer leur extrême malpropreté dans ce qui regarde le manger & le boire. Ce défaut eſt inconteſtable; mais il me ſemble que les voyageurs l'ont beaucoup exagéré. *Merklin* en particulier dit que tous les Hottentots, ſans exception, dévorent moitié crues les entrailles des bêtes, remplies encore de leurs ordures & de leurs excrémens. Il leur importe même peu, ſi on l'en croit, que les

(1) Page 8.

entrailles ſoient fraiches, ou puantes & corrompues; ils les mangent également, avec un appétit dévorant.

J'ai paſſé pluſieurs jours entiers parmi eux, dans les différentes contrées de ce vaſte pays, & par conſéquent j'ai eu occaſion d'examiner de quelle manière ils préparent leurs vivres & les mangent; mais je n'ai rien trouvé de ſemblable. J'ai toujours vu au contraire, qu'ils lavent les entrailles qu'ils veulent manger, & qu'après les avoir déchargées de leurs ordures, ils les paſſent dans de l'eau nette; après quoi ils les font bouillir dans du ſang de l'animal, & quelquefois ils y ajoutent du lait. S'ils n'ont pas de ſang, ils les grillent ſur les charbons; car ils n'ont ni gril, ni aucun autre uteníle qui en puiſſe tenir la place. J'avoue que dans tout cela ils ſont aſſez malpropres pour dégoûter un Européen, mais non pas autant que Merklin le leur reproche. Au reſte, j'ai eu la curioſité de goûter de ces entrailles bouillies; & j'oſe dire, quelque jugement que mes lecteurs portent de mon palais, que j'aurois trouvé ce mets très bon, ſi je n'avois pas connu les cuiſiniers, ou que j'euſſe pu bannir de mon imagination l'idée de leur extrême malpropreté.

On les accuſe auſſi très mal à propos de ſe décharger le ventre en quelque endroit qu'ils ſe rencontrent, & en préſence de tout le monde. Je ne connois point de plus grande fauſſeté; je ne crois pas même qu'il

y ait

y ait de peuple plus modeſte à cet égard. J'ai habité bien des années parmi eux; mais jamais je n'en ai vu un ſeul dans cette poſture, & j'ai conſtamment ouï dire qu'ils ne s'y mettent jamais en préſence de qui que ce ſoit. Si on les y ſurprend quelquefois, c'eſt par hazard, lorſqu'ils ne s'y attendent point. Ils ſont même ſi éloignés de cette indécente malpropreté, que jamais ils ne laiſſeront échaper un vent en préſence d'un Européen, ni même d'un Hottentot. Lorſque quelque Hollandois prend cette liberté devant eux, ils s'en ſcandaliſent, & ne craignent point de lui en faire honte. Je ne ſai pourquoi on ſe plait à groſſir les défauts des Hottentots: leur malpropreté eſt aſſez grande, ſans qu'il ſoit néceſſaire de rien ajouter au portrait qu'on en fait.

XII. Ce qui les rend encore plus ſales, c'eſt la coutume qu'ils ont de ſe frotter le corps, depuis la plante des pieds juſqu'au ſommet de la tête, de beurre, ou de graiſſe de mouton, mêlée avec de la ſuie qu'ils ramaſſent ſous leurs pots. Comme ils ſont naturellement de couleur d'olive, ils veulent encore, par cette eſpèce de teinture, ſe donner une couleur plus foncée, qui à leur goût eſt plus belle. Ils obſervent cette coutume avec beaucoup de ſoin, dès leur plus tendre enfance; & l'on peut dire que c'eſt la ſeule choſe en quoi ils ne ſont point pareſſeux. Dès que le ſoleil, la pouſſière ou quelque autre accident à enlevé ce

fard desagréable, ils le renouvellent incessamment. Tout cède à cet important ouvrage; personne ne néglige une coutume si dégoûtante. Les plus pauvres se servent de beurre ou de graisse rance, qui leur donne une odeur si détestable, qu'on ne sauroit les approcher: on les sent longtems avant que de les voir. Mais ceux qui sont à leur aise, sont fort délicats là-dessus; ils ne se frottent que de ce qu'il y a de plus frais & de meilleur. Ils graissent de même la peau qui leur couvre les épaules, & qui leur sert d'habillement, à moins qu'ils ne soient si pauvres, qu'ils ne puissent fournir à cette dépense. Plus ils sont riches, & plus ils en employent: c'est en cela que consiste tout leur luxe, c'est à cela que l'on reconnoit ceux qui ont du bien & qui aiment à faire figure: en un mot, c'est presque la seule marque de distinction entre eux.

XIII. Ce qu'il y a de singulier, c'est que loin de se servir de la graisse de poisson, ils l'ont en horreur, quoiqu'ils en mangent la chair avec plaisir. Ils ne peuvent souffrir que cette graisse touche ni leur corps, ni leur habillement. *Dapper* (1) se trompe donc assurément, quand il dit qu'une baleine morte aiant été jettée un jour sur leur côte, ils en mangérent avidement la graisse, & qu'ils la prenoient à pleines mains: ou il faut que les Hottentots aient bien chan-

(1) Dans son *Afrique*, pag. 612.

changé depuis ce tems-là; car il eſt certain qu'aujourd'hui ils ont de l'averſion pour tout ce qui s'appelle graiſſe de poiſſon, & en particulier pour celle de la baleine. Je les ai vus occupés à tranſporter de cette graiſſe d'un lieu à un autre: il y a certainement du plaiſir à voir le ſoin qu'ils prennent pour empêcher qu'il n'en tombe ſur leur corps, ou ſur leurs habits; ils ſemblent avoir une horreur naturelle pour cette graiſſe.

XIV. IL me paroît que les Auteurs n'ont pas réuſſi à indiquer les raiſons que les Hottentots ont de ſe graiſſer ainſi le corps. *Merklin*, (1) *Vogel* (2) & le P. *Tachard* (3) diſent qu'ils ont deſſein de ſe parer; l'idée de leurs richeſſes, de leur bon goût & de leur magnificence, étant meſurée à la quantité & à la délicateſſe du beurre & de la graiſſe dont ils couvrent leur corps & leurs habits. Mais ce n'eſt pas là la prémière raiſon de l'origine de cette coutume; c'en eſt tout au plus la ſeconde.

Boeving (4) dit qu'ils veulent par-là ſe rendre le corps plus agile. Je conviens que la graiſſe eſt propre à rendre les membres ſouples, & à en faciliter les mouvemens; & que d'ailleurs, de tous les peuples, il n'y en a point qui ait plus de ſoupleſſe & de légèreté de corps, juſques-là qu'ils devancent

(1) Loc. cit. p. 1098.
(2) Loc. cit. p. 74.
(3) Liv. II. p. 83.
(4) *Relation des Hottentots*, pag. 5.

cent quelquefois les chevaux les plus vîtes. J'ai connu un Hottentot, qui partit la nuit du Gouvernement du Cap, pour ſe rendre à une maiſon de campagne du Gouverneur, éloignée de cinq lieues; & le lendemain matin, il en rapporta du pain qu'il avoit pris ſortant du four, & qui conſervoit encore aſſez de chaleur pour fondre le beurre qu'on étendoit deſſus.

Le talent des Hottentots pour la courſe eſt ſi ſenſible & ſi frappant, qu'aucun Auteur, que je ſache, ne leur a conteſté l'éloge d'être le peuple le plus agile du monde. Ils n'ignorent pas eux-mêmes leur ſupériorité à cet égard, & ils en ſont fort glorieux. Quelquefois, mais très rarement, il leur arrive d'en abuſer. J'en ai vu un exemple ſingulier, pendant le ſéjour que j'ai fait au Cap.

Un matelot Hollandois qui venoit d'y arriver, rencontra un Hottentot, à qui il remit un rouleau de tabac peſant environ vingt livres, pour le porter à la ville. Le Hottentot prit le rouleau, & s'étant mis en chemin avec le nouveau débarqué, il lui demanda, s'il ſouhaitoit de le voir courir. *Cours*, lui répondit le matelot. *Vous allez être ſatisfait*, reprit le Hottentot; & auſſi-tôt il s'enfuit avec tant de vîteſſe, qu'il diſparut dans un inſtant. Le matelot fut ſi frappé de l'agilité de cet homme, qu'il ne penſa pas ſeulement à le ſuivre; & jamais il n'a revu ni le Hottentot, ni le tabac. Quelle que

ſoit

ſoit cependant l'agilité de ces peuples, je ne crois point qu'ils l'aient en vue lorsqu'ils ſe graiſſent; au moins ne leur ai-je jamais ouï alléguer cette raiſon. J'aurai occaſion ci-après, de parler de leur adreſſe & de leur dextérité.

La meilleure raiſon qu'on puiſſe donner de ces onctions, eſt tirée de leur manière de vivre, & du climat qu'ils habitent. Comme ils vont preſque nuds, s'ils ne ſe frottoient pas le corps de graiſſe, les chaleurs exceſſives qu'il fait dans ce pays-là les épuiſeroient entièrement, ſelon toutes les apparences, & hâteroient par-là même leur mort; au-lieu que cette graiſſe, en fermant les pores, empêche une trop grande diſſipation, & tient leur peau toujours fraiche.

XV. AU RESTE, cette exceſſive malpropreté des Hottentots ne nuit point à leur ſanté, & n'empêche point qu'ils ne vivent très longtems. Ils ne ſont ſujets qu'à très peu de maladies, & ſont rarement incommodés. Je parle du général des Hottentots, qui vivent à la manière du pays, & qui n'abrègent pas leurs jours par un uſage immodéré du vin, de l'eau vie, ou d'autres liqueurs fortes. Il eſt vrai que ceux qui ont quitté la tempérance de leurs pères, ſont ſujets à des maladies qui étoient inconnues auparavant. Les viandes mêmes des Hollandois, préparées & apprêtées à l'Européenne, leur ſont très dangereuſes.

Dapper (1) dit que chez les Hottentots, ceux de l'un & l'autre ſexe vivent ſouvent 80, 90, 100, 110, ou 120 ans; & il aſſure même que quelques-uns parviennent juſqu'à 130. On ne peut nier qu'ils ne vivent longtems; mais on ne ſauroit rien fixer là-deſſus, pas même en général. Tout ce qu'on peut dire, c'eſt qu'on voit parmi eux plus de gens parvenir à une extrême vieilleſſe, que dans aucun pays de l'Europe. D'ailleurs, ils ſe conſervent forts & vigoureux juſqu'à l'âge le plus avancé. J'en ai connu pluſieurs; un entre autres, que des perſonnes dignes de foi m'aſſurérent avoir vu lorsqu'on bâtiſſoit le Fort en 1652, & qui leur paroiſſoit être alors un homme de 40 ans; à qui cependant, lorſque je quittai le Cap en 1713, on n'auroit pas donné plus de 50 ans, quoiqu'il dût en avoir au moins 100. Je lui ai même ouï dire qu'il n'avoit jamais été malade, & qu'il n'avoit pas même reſſenti la moindre incommodité.

CHAPITRE VII.

De l'Extérieur des Hottentots.

I. *De l'Air des Hottentots, de leurs Cheveux, & de leur Barbe.* II. *De leur Stature.* II. *De leur*

(1) Dans ſon *Afrique*, pag. 625.

leur Couleur. IV. *D'une Excreſcence extraordinaire, que les Femmes ont au bas du ventre.* V. *Deux erreurs du P. Tachard réfutées.*

I. LEs Hottentots ne ſont pas, à beaucoup près, auſſi hideux qu'on les repréſente. Leur puanteur, & leur exceſſive malpropreté, eſt ce qu'ils ont de plus affreux & de plus révoltant. Leurs cheveux, ſur-tout, ne ſont rien moins que beaux. Comme ils ne les peignent ni ne les lavent jamais, & qu'ils les frottent tous les jours d'une très grande quantité de graiſſe & de ſuie mêlées enſemble; il s'y amaſſe tant de pouſſière & d'autres vilenies, que ſe colant à la longue les uns aux autres, ils reſſemblent à la toiſon d'un mouton noir remplie de crotte. Ceci ne regarde que les hommes; car les femmes ne montrent jamais leurs cheveux, elles les tiennent toujours ſous le bonnet. Ce ſoin des Hottentottes à cacher leurs cheveux, a fait longtems douter comment ils étoient: mais je puis témoigner qu'elles les ont entièrement comme ceux des hommes, & de tous les Nègres, courts, laineux, & noirs comme du jais. La barbe des Hottentots n'eſt jamais bien épaiſſe; il en ſort un peu au bout du menton, qui ſe friſe comme de la laine, Leur mouſtache eſt friſée de la même manière.

Pour ce qui eſt de leur air, bien loin d'avoir quelque choſe de terrible, d'effrayant

& de ſauvage; au contraire la douceur, la bonté & la bienveillance ſont peintes ſur leur viſage. Ce qu'il y a de laid, c'eſt leur nez plat, large & camus; & la groſſeur de leurs lèvres, ſur-tout de la ſupérieure. Tout cela leur eſt commun avec le général des Nègres. Encore ne naiſſent-ils pas avec un nez camus; ils le forment ainſi.

Quelle affreuſe peinture de ce peuple ne fait pas *Anderſon* dans ſes Voyages! Après avoir dit que les traits des Hottentots ſont horribles & monſtrueux, il ajoute, que leur viſage eſt couvert de rides. Oui, ceux des perſonnes âgées: & où eſt le pays où le viſage ne ſe ride point en vieilliſſant? Mais le viſage d'un jeune Hottentot eſt auſſi uni & auſſi rempli, que le peut être celui d'aucun jeune-homme en Afrique, ou même en Europe.

II. POUR ce qui regarde leur ſtature, il ne faut pas ſe les repréſenter auſſi petits qu'on les a dépeints. La plupart ont cinq à ſix pieds de haut; mais les femmes ſont beaucoup plus petites. Les uns & les autres ſont droits, & fort bien faits. Ils tiennent un juſte milieu par rapport à la groſſeur; ils ne ſont ni trop gras, ni trop maigres. Leur tête eſt généralement fort groſſe, & les yeux y ſont proportionnés. Ils ont le nez plat, les lèvres épaiſſes, les dents blanches comme de l'yvoire, & les joues naturellement vermeilles; mais à force de ſe barbouiller de graiſſe & de ſuie, on a peine

à s'en

v. I. pag. 90.

à s'en appercevoir. Les hommes ont les pieds grands & larges; mais les femmes les ont fort petits & délicats. Ils ne savent ce que c'est que de se couper les ongles des mains ni des pieds. Pendant tout le tems que j'ai été au Cap, je n'ai vu parmi eux ni bossu, ni tortu, ni boiteux, à la réserve de ceux qui l'étoient devenus par accident; quoique cependant ils ne prennent pour leurs enfans aucun des soins que l'on prend en Europe. Les femmes, huit jours après leur accouchement, & quelquefois plus tôt, se mettent leurs enfans sur le dos, & les portent ainsi, sans se donner aucun soin pour mettre ces petites créatures dans la situation la moins gênante. Dès qu'ils sont en état, je ne dis pas de marcher, mais de se traîner, elles les abandonnent, & les laissent se servir de leurs pieds comme ils peuvent.

III. LES Hottentots ne naissent point noirs, comme quelques Auteurs l'ont soutenu. Bien loin de-là, ils ne le sont dans aucun tems, quelque peine qu'ils se donnent pour le devenir. J'ai vu un grand nombre d'enfans nouvellement nés, & je les ai toujours vus blancs: mais au bout de dix ou douze jours, cette couleur fait place à une couleur noirâtre qui leur couvre tout le corps, excepté la paume des mains & la plante des pieds, qui demeurent toujours blanchâtres; tandis que le reste prend une couleur d'olive, qui ne s'efface jamais.

IV. LES Hottentottes ont toutes une ex-

excreſcence remarquable, dont la deſcri tion doit trouver place ici. C'eſt une eſp ce de peau dure & large, qui leur croît a deſſus de l'os pubis, & qui deſcendant a ſez bas, ſemble deſtinée par la nature couvrir leur nudité. Elles portent cepe dant par deſſus une pièce de peau de mo ton, qu'on appelle *Kut-Kroſſe*. Cette e creſcence eſt quelquefois ſi grande, qu'el ne peut être entièrement cachée par la pe qui leur ſert de couverture.

Quelque difforme que puiſſe paroître au Européennes cette peau naturelle, les Ho tentottes ni leurs maris ne la regardent poi comme un défaut. Si la malpropreté & graiſſe ne vous empêche pas d'examiner c près & de manier cette excreſcence, vo pouvez ſatisfaire votre curioſité pour un pe de tabac, ou quelque bagatelle ſemblabl *Thévenot* dit que les Négreſſes & les Egyp tiennes ont auſſi la même peau. Mais c femmes ne la laiſſent pas croître; elles coupent de bonne heure, ou plutôt elles brulent avec un fer chaud. Thévenot e viſage cette opération comme ſuperſtitie ſe: pour moi, il me paroît qu'elle prouv ſeulement, que ces peuples conſidèrent ce te excreſcence comme une difformité.

V. LE P. *Tachard* (1) dit que „ Mr. „ Commandeur *Van der Stell*, dans un voy „ ge qu'il fit & qui dura cinq mois, pén „ t

(1) *Voyage de Siam*, pag. 89 & 92.

„ tra vers le Nord juſques au Tropique
„ du Capricorne; & qu'étant parvenu au
„ dixième degré, il trouva une nation très
„ nombreuſe, parmi laquelle il y avoit plu-
„ ſieurs hommes auſſi blancs que les Euro-
„ péens, & que naturellement leurs fem-
„ mes étoient auſſi fort blanches; mais que
„ pour plaire à leurs maris, elles ſe noir-
„ ciſſoient avec de la graiſſe & de la pou-
„ dre d'une certaine pierre noire, dont el-
„ les ſe frottent le viſage & tout le corps."
Le P. Tachard place ces peuples au 27e. degré de latitude, à dix ou douze lieues des côtes de l'Océan. Suivant cette deſcription, ils doivent donc être entre le Cap & le Tropique du Capricorne. Mais j'ai quelques objections à faire contre l'exiſtence de ces peuples blancs.

Prémièrement, je n'ai jamais vu de Hottentot ſur la côte entre le Cap & le Tropique, ni même perſonne, qui ait ouï dire qu'il y eût des peuples blancs aux environs du Cap. Ceux de *Macaſſar*, de *Java*, de *Ceylan* & de *Bengale* ne ſont très certainement pas blancs; leur couleur eſt ſeulement tant ſoit peu plus jaune que celle des Hottentots.

En ſecond lieu, ſi Mr. *Simon van der Stell* avoit effectivement trouvé de tels hommes, il n'auroit pas manqué d'en amener quelqu'un avec lui au Cap, autant pour ſatisfaire ſa curioſité, que pour lui ſervir de trophée au retour d'un ſi long voyage. Du

moins

moins il auroit dû, ce me ſemble, faire ſon retour la rélation d'une découverte frappante; & par conſéquent la mémoir s'en ſeroit conſervée, & il s'en trouveroi des traces ailleurs que dans les ſeuls écrit du P. Tachard.

En troiſième lieu, ce bon Père eſt ſi ſou vent mal informé, ſes erreurs ſur d'autre matières ſont ſi groſſières, qu'il y a appa rence qu'il n'a pas été plus heureux dans l cas dont il s'agit. Cette raiſon n'eſt cepen dant qu'un préjugé.

Enfin, comment ſeroit-il arrivé que l Gouverneur lui-même, dont parle le P. Ta chard, quoique né de parens Hollandois, n'eût pas conſervé la blancheur Européen ne, ſeulement parce qu'il étoit né à *Maurice*, Ile ſituée près du Tropique du Capricorne? La ſimple naiſſance dans des pays ſi chauds noircira-t-elle un Européen, tandis que les peuples originaires ſeront toujours blancs? Au reſte, c'eſt un fait connu de tous ceux qui ont vu Mr. *Van der Stell*, qu'il avoit pris un teint jaunâtre, approchant de celui des habitans du pays où il étoit né, & qu'il l'a toujours conſervé.

Ce Père aſſure encore, dans la Rélation qu'il nous donne des Hottentots „ que „ Mr. Van der Stell découvrit non ſeule„ ment que ces peuples ſont bien propor„ tionnés & robuſtes; mais encore, qu'ils „ ont de grands cheveux, qu'ils laiſſent „ flotter ſur les épaules." Pour moi qui n'ai vou-

voulu me fier à aucun ouï-dire, & qui ai tout examiné par moi même, j'assure que je n'ai vu aucun Hottentot qui eût les cheveux longs : tous leurs cheveux ressemblent à ceux des Nègres. Je crois donc que ces Hottentots blancs, & à longue chevelure, n'ont jamais existé que dans l'imagination de ceux qui en ont parlé à ce voyageur.

Au reste, on ne doit pas être surpris de voir le P. Tachard dans une erreur si grossière. Tous les voyageurs qui ne fondent leurs rélations que sur des rapports, sont sujets à se tromper à tout moment. J'ai eu mille occasions de l'éprouver, sur-tout au commencement que j'étois au Cap. Si j'eusse voulu ajouter foi à tout ce que j'y ai entendu dire, j'aurois bientôt eu dequoi remplir un très gros volume de faits faux ou incertains. Sans doute le P. Tachard a publié ces faits, sans avoir eu la précaution de s'en assurer par lui-même. Pour moi, qui ai vu par expérience combien les rapports sont trompeurs, je me suis fait une loi constante de n'avancer que les choses que j'ai vues, & les faits dont j'ai été témoin. J'ai cru qu'il valoit mieux me taire sur certains articles & ne faire qu'un petit volume, que de donner un gros livre rempli de choses incertaines.

CHAPITRE VIII.

De l'Habillement des Hottentots.

I. *Des Habits des Hommes.* II. *Des Hab des Femmes.* III. *Des Ornemens commu aux deux Sexes.* IV. *Quelques différen qu'il y a dans les habillemens & les aju mens, entre les diverſes Nations des H tentots.*

I. DANS les grandes chaleurs, les Ho tentots vont la tête nue, ſans q le ſoleil les incommode le moins du mo de, n'étant pas poſſible à ſes rayons de p nétrer cette croute épaiſſe dont j'ai pa lé. Mais elle ne les garantit pas de m me du froid, & de la pluie; ce qui les ob ge de porter alors un bonnet, fait de pe d'agneau ou de chat, & qui leur ſerre tête auſſi juſte que les calottes, que que ques perſonnes portent ſous la perruqu Pour les tenir fermes, il y a aux deux côt deux attaches; dont l'une plus grande, près avoir fait le tour du cou, ſe lie av l'autre qui eſt plus courte. Leur viſage, tout le devant du corps juſqu'à la ceintur ſont découverts. A leur cou pend un p tit ſac des plus malpropres, dans lequel i portent leur couteau, lorſqu'ils en ont un leur pipe, leur tabac, ou leur *Dacha*. Le

Ho

Hottentots mettent auſſi dans ce ſac un petit morceau de bois, qu'ils appellent *Suza*, brulé aux deux bouts, & de la groſſeur du petit doigt, comme une amulète contre les ſortilèges. Aujourd'hui la plupart de ces petites poches ſont faites de vieux gands, qu'ils achètent des Européens. Si un Hottentot a tué quelque bête ſauvage, il en prend la veſſie, & après l'avoir enflée, il l'attache à ſes cheveux, & la porte ainſi toute ſa vie, comme une eſpèce de trophée. Une peau de mouton ou de bête ſauvage, qu'ils attachent autour de leur cou, leur couvre les épaules & le dos juſqu'aux cuiſſes, en guiſe de manteau. Ce manteau, que les Hottentots appellent *Kroſſe*, eſt toujours commode & de ſaiſon: la nuit, il leur ſert de couverture; & le jour, d'habit: s'il fait chaud, ils l'ouvrent; fait-il de la pluye, ils le ferment: en Hiver, ils en tournent le poil ou la laine en dedans, en guiſe de fourrure: lorſqu'ils meurent, on les envelope & on les enterre dans cette peau: enfin, lorsqu'elles ſont vieilles, ils en couvrent leurs huttes. Les Chefs des Nations, les Capitaines des *Kraals*, & les perſonnes riches, les font de peaux de tigres ou de chats ſauvages; & les gens du commun, de peaux de mouton.

La forme de ces peaux n'eſt pas fort difficile à décrire. Elles ſont aſſez larges pour cacher les bras & le devant du corps, & finiſſent en rond ovale. Quelques Na-

tions, comme les *Attaquas*, les font descendre jusques aux talons; mais le général ne les porte pas si longues.

Les Hottentots ont à leur bras gauche trois grands anneaux d'yvoire, qui leur servent à parer les coups qu'on leur porte dans les combats. Ils tirent cet yvoire de quelques dents d'éléphans qu'ils trouvent dans les bois, ou qu'ils arrachent aux éléphans qu'ils tuent. A ces anneaux, qui sont si parfaitement travaillés qu'ils surprendroient les plus habiles tourneurs, ils attachent, lorsqu'ils voyagent, un sac qui renferme leurs provisions; & ils l'y attachent si adroitement qu'il ne les incommode point en marchant.

Lorsqu'ils vont en voyage, ils portent aussi à leur main droite deux bâtons de bois de fer: ce sont des armes dont je donnerai la description. A leur main gauche, ils ont un autre petit bâton, qui a environ un pied de longueur, & à l'un des bouts duquel est attachée une queue de chat sauvage, ou de renard, ou de quelque autre animal sauvage, pourvu qu'elle soit barbue. Les Hottentots s'en servent en guise de mouchoir, pour s'essuyer le visage ou le nez, & pour ôter la poussière & la crasse qui s'amassent autour de leurs yeux. Lorsque cette queue est sale, ils la plongent dans l'eau, & la remuent jusqu'à ce qu'elle soit bien nette; alors ils la retirent, & font tourner d'une vîtesse extrême le bâton, jusqu'à ce que toute l'eau étant sortie de la queue, elle reste aussi sè-

che

che que ſi elle avoit été expoſée au ſoleil. Ils nomment cette eſpèce de mouchoi *Schjok.*

Leurs *Kroſſes* ſont preſque toujours ouvertes ſur le devant; & ils couvrent leur nudité d'une pièce de peau, qu'ils appellent (1) *Kul-Kroſſe.* C'eſt une pièce quarrée, de la grandeur de la main, faite d'une peau de quelque bête ſauvage; & pour l'ordinaire ils lient enſemble les deux coins d'en-bas, & attachent cette peau de chat ſauvage ainſi accommodée à leur ceinture, en tournant le poil en dedans; deſorte qu'elle forme une manière d'étui, dans lequel les parties s'enchâſſent. De là juſques aux pieds ils ſont tout nuds, excepté lorſqu'ils mènent paitre le bêtail, ou qu'ils ont à traverſer des rochers ou des ſables. Dans le prémier cas, ils portent des eſpèces de bottines, comme les bergers Européens du Cap, afin de ne ſe pas bleſſer les jambes ou les pieds parmi les épines, ou ſur les pierres. Quand ils veulent marcher ſur des rochers ou ſur des ſables, ils mettent des ſandales de cuir crud, de bœuf ou d'éléphant, dont ils tournent le poil en dedans. Ces ſandales ſont fort ſimples: elles ſont toutes d'une pièce, & couvrent toute la plan-

(1) Ce mot eſt en partie Hollandois, auſſi-bien que celui de *Kat-Kroſſe* qu'on trouvera plus bas. Ils ſignifient, le *manteau* ou la *couverture des parties honteuſes*, le prémier, *de l'homme*, & le ſecond, *de la femme.*

plante des pieds, de manière qu'elles débordent tout-autour d'un travers de doigt. On les met en paſſant le pied dans un cuir qui prend le milieu de la ſemelle par les deux côtés, & y eſt arrêté: ainſi cette courroie paſſe ſur le cou du pied, à peu près à l'endroit où nous attachons nos ſouliers. On voit bien quelquefois des Hottentots, qui ayant trouvé ou reçu en préſent une paire de bas ou de ſouliers, ou une culotte, les mettent; mais cela eſt très rare: le gros des hommes de cette nation s'habille de la manière dont nous venons de le dire. Tels ſont les habillemens des hommes; diſons un mot de ceux des femmes.

II. LES hommes, comme nous l'avons dit, ne portent point de bonnets, que contre la pluie & le froid de l'Hiver; mais les femmes en portent toujours. Ces bonnets ſont auſſi faits de peaux de bêtes ſauvages, & ne diffèrent de ceux des hommes qu'en ce qu'ils ſont plus grands, & qu'ils finiſſent en pointe.

Leurs épaules ſont couvertes de deux peaux de tigres ou de moutons, qui ont la même figure que celles des hommes. A leur cou pend toujours un ſac, où il y a conſtamment quelque choſe à manger, avec du tabac, du *Dacha*, & une pipe. Ce ſac, qui ne reſſemble pas mal à la gibecière d'un Joueur de gobelets, tombe ou ſur la poitrine, ou ſur le côté. Si elles ont un enfant à allaiter, le ſac eſt du côté droit, & l'enfant

fant derrière du côté gauche; leurs peaux couvrent enſuite le tout. Leur poitrine eſt cependant pour l'ordinaire découverte, & ſi quelqu'un y porte la main, ſans s'émouvoir elles lui demandent ce qu'il veut faire là; elles ne trouvent à cela rien de honteux ou de deshonnête. Les femmes du bel-air bordent leurs *Kroſſes* d'une eſpèce de frange, faite de peaux; & quelque chétif que ſoit l'habillement de ces femmes, on voit parmi elles la même émulation & la même jalouſie, qui règnent à cet égard parmi nos Dames Européennes. La beauté des peaux, & les proviſions du ſac, ſont les parties principales du luxe. Elles s'étudient à donner un air galant à leurs *Kroſſes*. Elles portent leur ſac ouvert, afin qu'on en remarque le contenu. Leurs *Sur-Kroſſes*, qu'elles jettent fort en arrière, deſcendent juſques aux jarrets; celles qui ſont deſſous, ſont un peu plus courtes. Elles ont auſſi une petite *Kroſſe* attachée à l'entour de la ceinture, & qui leur couvre le derrière: cette peau tombe pour l'ordinaire au deſſous du jarret. Enfin, pour couvrir leur nudité, elles portent une autre pièce qu'elles nomment *Kut-Kroſſe*, qui leur deſcend au deſſous des genoux: c'eſt toujours une peau de mouton, dépouillée de ſon poil. Je dis, de ſon poil, parce que la toiſon des brebis reſſemble plutôt à du poil, qu'à de la laine. Cette peau, bordée tout autour d'une *courroie*, eſt au moins trois fois plus grande

grande que celle que portent les hommes. Une de ces femmes me disoit un jour, qu'elles ôtoient le poil de cette peau, pour empêcher que l'humidité ne la gâtât. Je laisse à juger au lecteur de la solidité de cette raison.

Les filles, depuis la plus tendre enfance jusqu'à l'âge de douze ans, portent autour de leurs jambes des joncs en forme d'anneaux. Dès qu'elles ont passé cet âge, elles y substituent des bandes de peau de mouton, de la largeur du doigt. Il y a des femmes qui ont à chaque jambe une centaine de ces courroies, si artistement liées & entrelacées, qu'on a de la peine à voir l'endroit où les bouts se cachent: une jambe ainsi entortillée ressemble à l'ouvrage d'un habile tourneur. Autour de la cheville du pied, il y a un anneau de jonc ou de cuir, qui empêche les bandes supérieures de couler. Ces espèces d'anneaux deviennent avec le tems aussi durs que du bois.

Presque tous les Auteurs qui ont parlé des Hottentots, ont publié que ces anneaux n'étoient que des boyaux d'animaux, domestiques ou sauvages. *Saar*, par exemple, nous dit (1) que les boyaux de brebis servent aux femmes à s'enveloper les jambes. *Vogel*, après avoir dit la même chose, ajoute (2) que lorsque ces boyaux se sont sé-

(1) Dans ses *Mémoires*, pag. 157.
(2) Dans son *Voyage aux Indes Orientales*, pag. 73.

fechés, ils font un bruit extraordinaire. *Dapper* s'eſt encore trompé plus groſſièrement. Il dit (1) que les hommes & les femmes enveloppent leurs jambes de boyaux; coutume dont il rend deux raiſons: l'une, pour ſe garantir des égratignures & des contuſions: l'autre, pour faire du bruit en danſant. Il y a là une double erreur; car pendant tout le tems que j'ai été au Cap, je n'ai vu aucun Hottentot porter des anneaux aux jambes; c'eſt un ornement particulier au ſexe. Le P. *Tachard* (2), & le Chevalier de *Fourbin* dans ſes Mémoires, diſent que ces peuples, pour faire ces anneaux, ſe ſervent de boyaux de mouton, ou de bandes de peau. *Boeving* eſt le ſeul bien inſtruit à cet égard. „ Ces anneaux, dit-il, „ (3) ſont en ſi grand nombre, qu'ils em- „ barraſſent les femmes en marchant. On „ y accoutume peu à peu les jeunes filles, „ en leur enveloppant dès l'âge de trois ans „ les jambes de petits anneaux légers, faits „ de ſimples joncs." Ces voyageurs peu exacts diſent auſſi, que les Hottentots ne vuident & ne nettoyent point les boyaux, avant de s'en ſervir. Mais des boyaux remplis d'excrémens doivent naturellement ſe pourrir bientôt, & tomber par pièces. On m'avouera du moins, qu'il eſt impoſſible qu'ils

(1) Dans ſon *Afrique*, pag. 620, 621.
(2) *Voyage de Siam*, Liv. II. pag. 96.
(3) Voyez la *Relation des Hottentots*, pag. 4.

qu'ils acquièrent cette dureté, & qu'ils faſſent ce bruit, dont ces mêmes Auteurs parlent.

Les Hottentottes portent ces bandes de cuir autour de leurs jambes, ſur-tout pour ſe garantir contre les piquures & les égratignures. Comme elles ſont obligées d'aller tous les jours dans les campagnes, amaſſer des racines & d'autres choſes pour leur ménage, elles ſe déchireroient continuellement les jambes parmi les joncs & les ronces, ſi rien ne les envelopoit. Cet ornement ſert d'ailleurs à diſtinguer les ſexes, & même les femmes de qualité: car plus elles ont de ces bandes, plus elles ſont parées. Enfin ces peuples s'en ſervent pour appaiſer leur faim, lorſqu'ils n'ont pas autre choſe à manger. Rien n'eſt plus vrai que ce que les voyageurs diſent, qu'ils mangent ces anneaux de cuir, lorſqu'ils ſont dans le beſoin. Je les ai ſouvent vu ſe régaler de ce mets déteſtable. Pour cela, ils broyent ces peaux entre deux pierres; & ſans autre préparation, ils les dévorent fort avidement. Voilà ce que j'avois à dire ſur l'habillement des femmes; parlons des ornemens de leur équipage.

III. CES peuples ont toujours beaucoup aimé à orner leur tête & leurs cheveux de petits colifichets, auxquels ils ſavent donner un éclat merveilleux. Auſſi, à peine eurent-ils commencé d'avoir commerce avec les Européens, qu'ils marquérent beaucoup

coup d'empreſſement pour des morceaux de verre & de glaces de miroir, pour des boutons de cuivre & de petites plaques de même métal; & les Hollandois, qui s'apperçurent bientôt de ce goût, ne manquérent pas de leur en apporter. Aujourd'hui la plupart de ces nations eſtiment autant ces babioles, lorſqu'elles ont été polies pas leurs mains, que nous pouvons eſtimer les diamans de la plus belle eau & les mieux brillantés.

Vogel dit que les Hottentots, hommes & femmes, portent ces morceaux de verre & de léton pendus à leurs oreilles. C'eſt une erreur, jamais je n'ai rien vu de ſemblable: c'eſt aux cheveux qu'ils attachent ces ornemens. Ce qui a ſans doute trompé cet Auteur, c'eſt que ces peuples attachent ces colifichets autour de leur viſage, près des oreilles. D'ailleurs, les bords des bonnets des femmes venant toujours aboutir aux oreilles, il ſemble que ces morceaux de verre & de léton y ſoient pendus, quoique réellement ils tiennent aux cheveux.

Le commerce qu'ils ont eu avec les étrangers, leur a procuré diverſes autres ſortes d'ornemens, ſur-tout des pendans d'oreille, des braſſelets de cuivre & de verre. Leurs pendans d'oreille ſont petits, & faits de fil de léton; jamais ils ne ſont d'un métal plus précieux. Après qu'ils les ont polis avec leur habileté ordinaire, ils ſe percent le bout des oreilles avec l'os d'un oi-

feau, dont ils se servent comme d'une aiguille, & enfilent à ces trous leurs pendans d'oreille. Les personnes de distinction ont à ces pendans des morceaux de nacre de perle, à laquelle ils savent donner un éclat & un œil charmant. Ce petit ornement est fort estimé parmi eux, & ceux qui le portent, se croyent très distingués: aussi s'attirent-ils les regards & l'admiration de tous leurs voisins.

Les brasselets de cuivre ou de verre ne sont pas moins estimés parmi eux. A peine voit-on un Hottentot, homme ou femme, qui n'en ait quelqu'un. Les plus communs sont ceux de léton: ceux de verre, quoique très beaux à leur goût, sont trop fragiles. Ils portent de ces brasselets au cou, aux bras, & autour du corps. Les plus étroits sont destinés à servir de colliers, ou à orner les bras; les plus larges, qui sont ordinairement peints de diverses couleurs, sont mis en guise de ceinture autour du corps. Il y en a plusieurs qui portent jusques à demi-douzaine de ces colliers, quelques-uns en ont même davantage; & souvent ils sont si longs, qu'ils tombent jusques au nombril. Les plus galans parmi eux couvrent entièrement leur avant-bras de ces brasselets, & ont autour du corps cinq ou six de ces ceintures. Plus ils ont de ces ornemens, plus ils sont considérés & respectés de leurs voisins. Aussi sont-ce des marchandises courantes, contre lesquelles

les

les Hottentots donnent volontiers des beſtiaux en échange; & lorſqu'ils ſe mettent au ſervice des Hollandois, ils ne manquent jamais de ſtipuler qu'outre leurs gages, on leur donnera quelques braſſelets & quelques autres petits ornemens, s'ils n'en ſont pas déjà ſuffiſamment pourvus.

Ce n'eſt pas encore là toute la parure des Hottentots. Dans les jours de cérémonie, ils ſe poudrent la tête & tout le corps de *Buchu*. C'eſt le dernier coup de pinceau qu'ils donnent à leur ajuſtement. Les femmes croiroient même qu'il manqueroit quelque choſe à leur parure, ſi elles ne s'en couvroient le viſage. Cette poudre eſt très eſtimée: ils la regardent non ſeulement comme un ornement, mais comme une choſe très ſalutaire.

Les Hottentottes ont auſſi la fureur qu'ont pluſieurs de nos femmes en Europe, de ſe peindre le viſage: mais le fard qu'elles employent ne leur coute pas autant à préparer. Une eſpèce de craie rouge, qui eſt très commune, leur ſuffit. Il ne faut même que fort peu d'art pour l'appliquer & s'en ſervir. Elles s'en frottent ſimplement ſur les yeux, ſur le nez, ſur les joues & ſur le menton. La pierre, humectée de la graiſſe qui leur couvre toujours le corps, fait ſix raies rouges, qu'elles regardent comme des attraits extrêmement ſéduiſans. Auſſi, toutes les fois qu'elles doivent aller à quelque fête, ou qu'elles viſent à quelque

que conquête, elles ne manquent jamais de ſe pourvoir de ces ſix traits aſſaſſins. Quelque idée cependant qu'elles puiſſent avoir d'un pareil fard, je puis aſſurer que jamais peintre n'imagina de figure plus affreuſe & plus ridicule que l'eſt une femme ainſi peinte.

IV. LES diverſes Nations des Hottentots ont quelque différence dans leurs ajuſtemens, que l'exactitude veut que nous ſpécifiions. Les *Attaquas*, au moins ceux qui habitent le cœur du pays, ont pluſieurs petites différences. Leurs femmes, par exemple, ne portent pas autour de leurs jambes cette multitude d'anneaux, qui obligent les autres à écarter les genoux en marchant. Outre les traits rouges dont j'ai parlé, ces femmes s'enduiſent de même tout le viſage.

Les habitans de la petite *Namaqua*, & des environs, ont un ornement qui leur eſt tout à fait particulier. C'eſt une petite plaque de cuivre très poli, faite en forme de demi-lune, & attachée à un côté du front. Je vis les Députés de cette Nation ainſi ornés, lorſqu'en 1708 ils vinrent au Cap pour complimenter le nouveau Gouverneur.

Après ce que je viens de dire des ajuſtemens des Hottentots, il eſt inutile de faire remarquer que leur luxe à cet égard eſt très modéré. Ils ne ſont point éblouis par les riches étoffes que les Indes fourniſſent: ils en voyent très ſouvent, ſans que leur

éclat

éclat puiſſe les tenter. Pourvu qu'un Hottentot ſoit bien couvert de ſuye & de graiſſe depuis la tête juſqu'aux pieds, pourvu qu'il ait quelques peaux de mouton ou de bêtes ſauvages, qu'avec cela il ſoit paré de quelques affiquets, vous le voyez marcher auſſi fièrement que le pourroit faire l'Européen le plus vain & le mieux paré. Les plus beaux habits, les plus riches étoffes, les plus magnifiques équipages, ne ſont rien à ſes yeux, au prix de la grandeur & des charmes qu'il trouve dans une perſonne habillée & parée à la mode de ſon pays.

CHAPITRE IX.

Des diverſes Nations des Hottentots.

I. *Des* Gunjemans. II. *Des* Kochoquas. III. *Des* Souſſiquas. IV. *Des* Odiquas. V. *Des* Chirigriquas. VI. *Des Habitans de la* grande & petite Namaqua. VII. *Des* Attaquas. VIII. *Des* Koopmans. IX. *Des* Heſſaquas. X. *Des* Sonquas. XI. *Des* Dunquas. XII. *Des* Damaquas. XIII. *Des* Gauros *ou* Gauriquas. XIV. *Des* Houteniquas. XV. *Des* Chamtouers. XVI. *Des* Heykoms. XVII. *Hottentots, Voleurs & Brigands.* XVIII. *Des Habitans de la Terre de* Natal, *les* Caffres.

DAP-

DAPPER, *Anderſon*, le P. *Tachard*, & pluſieurs autres voyageurs ont parlé des différentes Nations qui habitent le pays des Hottentots : mais les rélations qu'ils nous en ont données ſont ſi remplies d'erreurs, qu'ils paroiſſent les avoir faites à plaiſir. Souvent ils en ont changé ou déguiſé les noms : ſouvent ils ont mal diviſé les terres qu'ils habitent : en un mot, leurs récits ſont ſi inexacts, que ſi après les avoir lus on parcourt le pays des Hottentots, on n'y apperçoit preſque rien de tout ce qu'ils en ont rapporté. Il ſemble qu'ils veuillent parler d'autres Nations.

I. LA prémière Nation des Hottentots, en commençant par le Cap, eſt celle des GUNJEMANS, qui vendirent une grande partie de leurs terres aux Hollandois, comme nous avons déja eu occaſion de le dire. Ces peuples demeurent toujours mêlés avec ces étrangers, & même aujourd'hui ils n'occupent qu'une bien petite portion de leur ancien territoire.

II. EN tirant vers le Nord, on rencontre la Nation des KOCHOQUAS, que *Dapper* appelle *Salthanebaters*, parce qu'ils habitent les environs de la Baie de *Saldanha*. Il y a dans ce pays pluſieurs mines de ſel, qui y attirent les étrangers. Les Hollandois y ont toujours une Garde, qui en même tems qu'elle a l'œil ſur les mines, ſert auſſi à découvrir les vaiſſeaux qui paroiſſent en mer, & en donne avis au Cap. Les anciens habi-

bitans du pays poſſèdent la plupart des terres, & ſur-tout celles où il n'y a pas de ſources. Les Hollandois, qui doivent fournir les rafraichiſſemens aux vaiſſeaux de la Compagnie, occupent une grande étendue des plus belles prairies.

III. En continuant toujours à marcher du côté du Nord, on trouve les SOUSSIQUAS, ou les SUSSAQUAS. Leur pays n'eſt pas ſitué aux environs de la Baie de *Saldanha*, ou de *Saldagne*, comme le dit le P. *Tachard*; il en eſt à quelque diſtance. Cette Nation étoit très nombreuſe, & très riche en beſtiaux, avant qu'elle eût été pillée & ſaccagée par les Flibuſtiers Hollandois, qui dès le commencement de leur habitation au Cap, firent beaucoup de mal à diverſes Nations des Hottentots. Depuis ces ravages, les habitans, les villages & les troupeaux n'y ſont qu'en petit nombre. Il y a même une grande partie des *Suſſaquas* qui ont abandonné leurs demeures, parce qu'ils ont cru qu'il n'y avoit pas de ſources. Je crois cependant qu'ils ſe trompent, & qu'on en trouveroit ſuffiſamment, ſi on prenoit la peine d'y creuſer. Le pays eſt coupé de montagnes; il ne laiſſe pas cependant d'abonder en pâturages. Les vallées & les ſommets des montagnes ſont couverts d'herbes, ornés des plus belles fleurs, & parfumés des plantes les plus odoriférantes. Il n'y a que très peu de bêtes ſauvages; le manque d'eau les oblige bientôt à ſe retirer.

IV.

IV. Le pays des *Suſſaquas* confi
des ODIQUAS ou UDIQUAS, q
tent les environs de la Baie de *Ste*
Ces deux Nations entretiennent m
Ligue entre elles contre les *Cbi*
leurs voiſins, avec leſquels ils ont
ſieurs guerres longues & ſanglantes
toient en guerre en 1706, lorſque
au Cap. Un Officier Hollandois
voyé à la tête d'un Corps de trou
ménager un accommodement, & i
cilia ſi bien ces trois Nations, qu
ce tems-là elles vivent en paix &
tié. Un des ſoldats Hollandois y
ſé à la bouche, d'une flèche en
née; & le coup auroit été mortel, ſi
tentots n'avoient pas eu le ſecret d
les plaies de cette nature.

Il arriva à cette petite Armée un
cident bien plus fâcheux. L'Officier
rivé à l'entrée de la nuit ſur les front
Cbirigriquas, y poſa ſon camp, qu'
de ſes chariots & de ſon bagage: il
me la précaution de placer des
garde avancés, pour ſe mettre à co
tout contre les lions, les tigres
tres bêtes ſauvages, qui ſouvent
carnages affreux dans ce pays-là.
la nuit, les chevaux commencére
pouvanter, à hennir, & à ſe m
desordre. Les *Backeleys*, ou les
guerre, donnoient violemment d
contre les chariots auxquels ils ét

tâchés : ce qui fit ſoupçonner qu'il y avoit un lion aux environs. On fit donc inceſſamment avertir les ſentinelles avancées, de ſe tenir ſur leurs gardes. Mais un des poſtes n'aiant donné aucune réponſe, on y envoya un détachement pour voir ce que c'étoit. On trouva le fuſil de la ſentinelle, mais l'homme n'y étoit point. Comme la nuit n'étoit pas des plus obſcures, les ſoldats s'avancérent jusques à un roc voiſin : là ils apperçurent, dans une niche derrière un gros quartier de pierre, un lion monſtrueux, occupé à dévorer le corps de l'infortuné ſoldat qu'on cherchoit. A la vue de cet animal, ils mirent l'alarme au camp ; chacun accourut, pour tâcher de retirer le cadavre de ſon compagnon. On tira plus de 300 coups, ſans qu'aucun touchât le lion. On eut recours aux grenades, qu'on fit voler contre lui en abondance ; ce moyen fut tout auſſi inutile, il n'eut pas la moindre bleſſure, & tout ce bruit affreux ne l'empêcha pas de dévorer tranquillement ſa proie. L'attaque dura ſans aucun effet juſqu'au matin. Alors les Hollandois aiant été joints par une troupe de Hottentots, le lion tomba bientôt ſous les coups d'*Haſſagayes* ou de demi-piques, qu'ils lui portérent. Il ne reſtoit alors du corps du ſoldat, que les os entièrement décharnés. Ces triſtes reſtes furent enſevelis, & les Hottentots prirent la peau du lion, & la portérent en triomphe, comme un témoigna-

ge de leur valeur, & de leur empreſſeme
à ſaiſir toutes les occaſions de défendre leu
amis & leurs alliés.

V. ON trouve la Nation des CHIR
GRIQUAS au deſſus de la Baie de *Ste. Hélèn*
Cette Nation nombreuſe eſt célèbre p
la grande force de corps dont elle eſt doué
Sur-tout ils ſont renommés parmi les Ho
tentots, pour leur dextérité à lancer l'Ha
ſagaye. Le terroir y eſt meilleur que da
les deux derniers cantons, dont j'ai parl
Ce pays eſt partagé en deux par la riviè
des *Eléphans*, qui a été ainſi appellée par
que ces animaux, qui aiment les couran
ſe trouvent en grande quantité ſur ſes bord

Il y a pluſieurs montagnes qui ſont co
vertes, comme les autres de ces contrée
d'excellens pâturages. Les vallées y ſo
très fertiles, & émaillées de fleurs d'u
beauté peu commune, & dont l'agréab
odeur parfume les environs. On y renco
tre des ſerpens, entre leſquels il y en a u
eſpèce qui eſt cornue: on l'appelle *Ceraſt*
(t). On y trouve dans quelques endroi
des cailloux, curieux par leurs différent
couleurs, & par leurs nuances ſingulière

Il y a auſſi dans ce pays un grand bo
de haute futaie, dont les arbres n'o
point encore de nom; au moins ils ne re
ſemblent à aucun que j'aye vu ailleurs
ou dont j'aye ouï parler. Je ne puis d

ci

(t) Voyez *Pline*, Hiſt. natur. Lib. VIII. cap. XXV
Lib. XXVII. cap. XIV.

crire le fruit qu'ils portent; ce n'étoit pas la saison d'y en trouver lorsque je les ai vus. Cette forêt est habitée par des lions, des tigres, des léopards, des loups, & par d'autres animaux dangereux, qui déchirent souvent ceux qui y passent. Elle est coupée par une infinité de chemins, & les arbres de l'un & de l'autre côté sont si hauts, si épais & si serrés, que le soleil ne sauroit pénétrer ces allées. Dans plusieurs endroits même le chemin est si obscur, qu'il semble qu'on passe au travers d'une caverne.

Les habitans de cette Province, tourmentés par les vols & les brigandages des Flibustiers, avoient conçu une haine si violente contre tout Européen, qu'ils n'en voyoient jamais sans chercher à les faire périr. Mais le commerce qui a été établi entre eux & les Hollandois, a fait cesser ces animosités. Leurs divisions n'étoient pas encore finies, lorsqu'une Caravane de Hollandois qui étoit venue pour négocier, passant par cette forêt, fut surprise par une troupe de Hottentots qui s'étoient mis en embuscade. On en vint aux mains; mais les Hottentots se mettant à couvert derrière de gros arbres, se moquoient des armes à feu, tandis qu'avec leurs lances ils perçoient les Hollandois qui osoient approcher. Ceux-ci voyant déja un des leurs tué, & plusieurs blessés, prirent tout à coup la fuite pour gagner la plaine voisine, espérant qu'ils y combattroient avec plus d'avanta-

ge. Lorſqu'ils ſe virent dans un lieu découvert, ils firent volte-face, ſe mirent en bataille, & tombant enſuite avec furie ſur les Hottentots, ils en firent un ſi grand carnage, qu'ils les mirent entièrement en déroute.

VI. EN continuant toujours ſa route du même côté, on rencontre la *Grande* & la *Petite* NAMAQUA. La *petite* eſt ſituée ſur la côte, & à l'Oueſt de la *grande*. Quoique ces deux Nations portent le même nom, elles diffèrent néanmoins dans leur forme de gouvernement, & dans leur manière de vivre. Toutes les deux ſont extrêmement eſtimées chez les autres Hottentots, & ſe diſtinguent par leur force, leur valeur, leur bon-ſens & leur bonne-mine. Elles peuvent mettre 20000 hommes ſur pied, dans l'occaſion. Ces peuples parlent peu. Leurs réponſes ſont courtes; jamais ils ne répondent, ſans avoir auparavant bien peſé ce qu'ils doivent dire. Leurs femmes ſont fort gaies, & fort artificieuſes. Quelques exemples feront connoître la capacité de ces peuples.

LES *Namaquas*, auſſi-bien que les *Chirigriquas*, haïſſoient mortellement les Européens, dont les rapines & les cruautés des Flibuſtiers leur avoient donné une très mauvaiſe idée. Cependant *Claas*, dont nous avons parlé, chercha d'établir le commerce entre cette Nation & les Hollandois. Il s'y rendit avec un Parti de Hollandois, pour y faire un gros achat de beſtiaux. Les

Na-

Namaquas les prenant pour des Flibuſtiers, ſans écouter le diſcours que Claas leur préparoit, coururent aux armes, & fondirent ſur ces Européens avec leurs dards & leurs lances. Les Hollandois ne pouvant engager les Namaquas à les écouter, ni trouver le moyen de leur dire qu'ils étoient venus comme amis & non pas comme ennemis, réſolurent de leur donner au moins des preuves de leur courage. Ils ſe mirent donc en bataille, & ſoutinrent le choc des ennemis pendant trois jours conſécutifs en raſe campagne. A la fin les obſtinés Namaquas, deſeſpérant de les vaincre à force ouverte, eurent recours à la ruſe. Derrière eux ils avoient une eſpèce de défilé d'une longueur conſidérable, bordé de part & d'autre de rochers: ce fut là où ils réſolurent d'attirer les Hollandois. Dans ce deſſein, ils recommencérent le combat avec plus d'ardeur qu'auparavant; & lorsqu'ils virent leurs ennemis échauffés, ils prirent la fuite du côté du défilé, faiſant cependant volte-face de tems en tems dans leur retraite, à la manière des Parthes. Les Hollandois, qui ne ſe défioient de rien, les pourſuivirent, & entrérent dans le défilé. Ils n'en avoient pas traverſé la moitié, que tout d'un coup ils ſe virent environnés d'ennemis. Les Namaquas, agiles comme des cerfs, eurent bientôt grimpé ſur les rochers qui bordoient cet endroit; & de là ils accabloient les Hollandeis d'une grêle de

flèches, de lances & de pierres. Ceux-ci tout meurtris ou bleſſés, & hors d'état de ſe défendre, cherchérent enfin leur ſalut dans la fuite, & ſortirent ainſi du pays des Namaquas.

L'animoſité entre les deux Nations finit cependant dans la ſuite, & fit place à une harmonie parfaite. Ainſi l'an 1708, les Namaquas, inſtruits que Mr. *Louis van Aſſenbourg* avoit été fait Gouverneur du Cap, lui envoyérent une députation de leurs Chefs, pour le féliciter de ſon heureuſe arrivée, pour lui offrir un préſent conſidérable de beſtiaux, & pour lui demander la protection dont ils avoient joui ſous ſes prédéceſſeurs. Ils l'aſſurérent en même tems qu'ils étoient dans l'intention d'obſerver exactement les Traités, qu'ils ſeroient toujours prêts à ſervir les Hollandois, & leur donneroient des preuves de leur ſincère affection. Les Députés, ſuivant leurs ordres, ſe préſentérent devant le Gouverneur, & s'acquittérent de leur commiſſion avec une habileté & une prudence, qui ſurprit le Gouverneur & tous ceux qui ſe trouvérent à la réception de l'Ambaſſade. Cela augmenta l'eſtime qu'on avoit déja pour ces deux Nations. Ces Députés furent défrayés, pendant le tems qu'ils ſéjournérent au Cap, aux dépens de la Compagnie. Aiant appris que ce Gouverneur ne s'étoit point approprié les préſens qu'ils lui avoient apportés, comme ç'avoit été l'uſage conſtant

de

de ſes prédéceſſeurs, ils en prirent occaſion d'exalter dans toutes les rencontres ſon intégrité, ſon déſintéreſſement, & ſa généroſité. Dans leur audience de congé, ils en firent le ſujet d'un des articles de leur compliment, en l'aſſurant qu'ils remportoient chez eux de vifs ſentimens d'eſtime & de conſidération pour Son Excellence; & qu'ils ne manqueroient pas de communiquer ces impreſſions à leurs concitoyens, qui apprendroient ſans doute avec un plaiſir infini, que le Gouvernement fût tombé entre les mains d'une perſonne dont les vertus leur promettoient la paix & la ſureté, qui faiſoient l'objet de leurs vœux les plus ardens. Enfin après lui avoir ſouhaité toute ſorte de bonheur & de proſpérité, ils ſe retirérent. On leur fit, pour eux-mêmes, & pour les deux Nations, des préſens de tabac, d'eau de vie, de grains de verre &c. après quoi ils s'en retournérent chez eux très ſatisfaits. Ce ſont-là des traits bien éloignés de cette ſtupidité & de cette ignorance, qu'on s'imagine être le caractère dominant des Hottentots.

Le pays des Namaquas eſt fort montagneux, & fort ſtérile, parce que le terrein y eſt pierreux, & fort ſablonneux. Les vallées ne ſont guères plus favoriſées de la nature. Il n'y a dans toute la contrée qu'un petit bois, & une ſeule ſource. La rivière des *Eléphans*, qui coule au travers, fournit d'eau les habitans.

Près de la source dont j'ai parlé, il y a un rocher creusé & taillé de manière qu'il fait une espèce de Forteresse. On l'appelle, le Château de *Miro*. La tradition des Namaquas porte, que ce nom lui a été donné par un de leurs anciens Capitaines nommé *Miro*, qui pour son divertissement avoit fait cet ouvrage. Je ne puis concevoir comment la paresse a pu permettre à un Hottentot d'entreprendre un ouvrage si pénible, moins encore de le finir. C'est le plus curieux qu'il y ait parmi ces peuples; & il faut avouer que l'art & le travail y brillent. Il y a entre autres deux logemens très bien imaginés, & capables de recevoir un très grand nombre de personnes.

On trouve quantité de bêtes sauvages dans ce pays. On y voit en particulier une espèce de Daim marqueté, qui ne se rencontre point dans les autres contrées des Hottentots, mais qui se trouve en abondance dans celle-ci. Ils ne sont pas aussi gros que les Daims d'Europe, mais ils sont beaucoup plus légers à la course. Leurs taches sont blanches & jaunes. J'amais ils ne vont que par troupes, souvent de 100, quelquefois même de plus de 1000. La chair en est généralement grasse & délicate, mais elle n'a point le goût de nos Daims.

Le P. *Tachard*, dans sa description du pays & des peuples du Cap de Bonne-Espérance, dit que depuis le pays des *Na-*

ma-

maquas juſques au 18e. degré, ce ne ſont que des Deſerts; & que là commencent les Hottentots d'*Angola*. Dans ce récit il y a deux erreurs. Prémièrement, il n'y a point de Deſert entre *Namaqua* & *Angola*. En avançant du côté du Nord, on trouve le pays des *Attaquas* qui confine à celui des *Namaquas*. Enſuite vient, ou je ſuis fort trompé, le pays des *Choragaukquas*. Or ces Nations occupent un vaſte pays, & on en rencontre même encore d'autres avant que d'arriver chez les *Angolas*. Il eſt vrai qu'au Nord des *Namaquas* il y a çà & là de vaſtes campagnes, qui ſont abandonnées à cauſe de leur ſtérilité & du manque d'eau; mais il s'en faut bien que tout ſoit deſert, comme ce voyageur le dit. La ſeconde erreur que commet ici le P. Tachard, c'eſt que les peuples d'Angola ne ſont pas Hottentots, comme il le dit: ils ſont Nègres, peuples qui diffèrent beaucoup des Hottentots. C'eſt de là & des autres contrées de Nègres, comme tout le monde le ſait, que les Plantations d'Amérique tirent leurs Eſclaves.

VII. LES ATTAQUAS habitent un pays fort chétif & fort mal pourvu d'eau. C'eſt pour cela qu'ils vivent en petites troupes placées à certaine diſtance les unes des autres, & qu'ils ne font aucun négoce, aiant à peine des beſtiaux ce qu'il leur en faut pour leur uſage; encore ſont-ils ſouvent obligés d'avoir recours au gibier. Quel-

que grande que ſoit leur pauvreté
auſſi braves, auſſi contens, auſſi
ſeu, que s'ils avoient tout en abo
Ils mènent une vie fort tran
ſont rarement en guerre avec leu
Lorſqu'ils ont à craindre quelque
& qu'ils veulent aſſembler leurs f
ſuivent la méthode des Suiſſes. Il
ſur le ſommet de leurs montagne
allumer des feux, dont on voit
pendant le jour, & la flamme p
nuit: à ce ſignal, tous ceux qui
tat de ſervir courent aux armes &
le rendre à la place ordinaire d
vous: par ce moyen ils aſſembl
un inſtant une Armée nombreuſe
Ce ſont-là les Nations de Ho
qu'on rencontre au Nord du Cap
indiquer de même par ordre ceu
bitent au Sud.

VIII. LA Nation des KOOPM
fine aux *Gunjemans* du côté du S
rent leur nom d'un de leurs Capita
mé *Koopman*. C'eſt celui-là même
avoir enlevé la femme de *Claas*,
à cet Epoux infortuné.

Leur pays s'avance fort loin d
l'Eſt, mais il a peu d'étendue ſu
Pluſieurs Européens s'y ſont étal
poſſèdent de belles & riches ca
qu'ils augmentent même tous les
Koopmans ne les occupant pas.
contrée très fertile, & bien arro

trouve ſur-tout, en grande abondance, diverſes eſpèces de bois propres à différens uſages, dont le Gouverneur *Van der Stel* a tiré grand parti. Une rivière, appellée *Palamit*, coule rapidement au travers de ces fertiles campagnes. Elle tire ſa ſource des montagnes de *Drakenſtein*, & après avoir parcouru les vallées des *Koopmans*, elle va ſe jetter dans la mer. Pendant ſon cours, pluſieurs ruiſſeaux, dont le plus large eſt appellé la rivière *Noire*, ſe jettent dans ſon lit. On n'y trouve que du fretin, comme anguilles, éperlans &c. Le reflux y amène quelquefois une eſpèce de carpe ou de brême, que les Hollandois appellent *Boſch-Koppen*, c'eſt à dire, tête de bois; elles ont la tête courte, groſſe, & forte. Les habitans ſont très adroits à prendre ces poiſſons. Dans cette contrée ſe trouve un bain chaud; & dans une vallée appellée *Sutbenhall*, on voit pluſieurs mines de ſel abondantes.

IX. En avançant encore de là au Sud, on trouve la Nation nombreuſe des Hessaquas. Le P. *Tachard* les appelle mal à propos *Haſſiquas*: mais il s'eſt encore plus groſſièrement trompé ſur la ſituation de leur pays. Leurs terres s'étendent le long des côtes de la mer, quoiqu'en effet ils n'aient rien qui ſoit directement ſur le bord. Ce Père dit vrai, quand il aſſure que ces peuples ſont riches, puiſſans, mais peu inſtruits dans le métier de la guerre. Leurs pâturages

gès ſont couverts de troupeaux; bœufs de guerre ſurpaſſent les a force & en beauté. Comme leurs leur fourniſſent les moyens de traf vantage avec les Hollandois, & de rer l'eau vie, le tabac & pluſieu choſes, en plus grande quantité c voiſins; cette abondance de choſ flues, jointe à l'exemple des Eu les porte au luxe: de-là vient qu'il féminés, & peu capables de ſouten rils & les fatigues de la guerre. Au gligent-ils rien pour entretenir la les autres Nations. Il ne faut p cependant, qu'ils ſouffrent qu'on ſe tort. Si quelqu'un les attaque & à enlever leurs beſtiaux, malheur arrive aſſez ſouvent, ils oppoſent la force. Il eſt même certain qu'ils quent point de courage: mais ils l'art de pourſuivre leurs ennemis a leurs frontières, & de profiter de toire. Lorſqu'ils craignent de ne pas aiſément chaſſer leurs ennemi pellent à leur ſecours le Gouverneu qui pacifie les troubles & met à la r eſprits remuans.

Quelques Députés des *Heſſaqua* viſiter de mon tems, en 1707, Mr *Stell* Gouverneur du Cap, & lui apr quelques préſens de bœufs. Le Gou leur fit préſent à ſon tour de que de tabac, d'arack, & de verrote

tentots qui ſont en guerre. La pauvreté de leur pays les oblige à s'adonner à la chaſſe, & les rend ſi induſtrieux à cet exercices, qu'il arrive rarement qu'une pièce de gibier qu'ils ont apperçue, leur échape. Auſſi en trouve-t-on bien peu dans leurs terres.

De ce que je viens de dire, il eſt facile de conjecturer que ce peuple eſt peu nombreux. Un petit nombre de villages les contient tous. Le bêtail eſt ſi rare & ſi cher parmi eux, qu'ils n'en tuent jamais lorſqu'ils ont quelque autre reſſource; ils le réſervent pour certaines occaſions ſolennelles, qui demandent abſolument quelque morceau de bœuf ou de mouton; & le reſte du tems, ils vivent de racines & d'herbes qui ſe trouvent dans leurs campagnes. Ils ont auſſi très peu de bois, qu'ils employent encore à écarter les bêtes ſauvages de leurs habitations.

Les *Sonquas* ſont ſouvent aux priſes avec les abeilles, pour leur enlever le miel qu'elles ont poſé dans des creux d'arbres. On dit au Cap, que ce peuple eſt extrêmement adroit à cet ouvrage. Ce n'eſt pas qu'ils ſe ſervent eux-mêmes de ce miel; mais ils le vendent aux Européens, & l'échangent contre des couteaux & d'autres utenſiles de fer ou de léton; ou contre de l'eau de vie, du tabac & des pipes. Ils apportent cette marchandiſe au Cap dans des ſacs de peau avec ſon poil. Ils donnent un de ces ſacs pour

pour une bagatelle. Les Européen
ce miel avec de l'eau, & en font une
d'assez bon goût & très rafraichissa

XI. LE pays des DUNQUAS est c
celui des *Sonquas*. Les terres que p
ceux-là sont très belles & très fertile
montagneuses & moins inégales qu
part de celles des autres peuples
tots. Ces campagnes sont arrosé
vers ruisseaux charmans, qui après
serpenté, vont se rendre dans le
Les vallées & les plaines sont c
d'herbes, de plantes & de fleurs.
on trouve abondamment & des tr
& du gibier.

XII. ON rencontre ensuite les
QUAS. Le terrein qu'occupent ce
est tout aussi beau & tout aussi fe
celui des *Dunquas* leurs voisins, m
encore beaucoup plus uni. On
des melons d'eau, & du chanvre
Le gibier & le bêtail y est très a
La seule chose qui y manque, c'es
qui y est si rare qu'ils n'en ont
pour cuire leurs viandes. Ils son
d'avoir recours à une sorte de mou
la fumée est très incommode &
faisante.

Il y a, en plusieurs endroits du
Damaquas, des Salines: mais com
sont fort éloignées des habitations
ropéens, on n'en fait aucun usage
Hottentots n'usent jamais de sel.

Le *Palamit* arroſe ce pays, & y fait bien des tours & retours; ce qui eſt fort incommode pour les voyageurs, n'y aiant point de pont pour traverſer cette rivière. On eſt obligé de la paſſer ſur de petits bateaux ou canots, ou ſur des radeaux faits de groſſes poutres.

Les *Damaquas* aiment paſſionnément la chair des bêtes farouches qui ſe mangent. Auſſi vont-ils ſouvent à la chaſſe, & ſont abondamment fournis de fourrures pour leur habillement.

XIII. LES GAÜROS ou les GAURIQUAS viennent enſuite. Le P. *Tachard* (1) dit qu'au rapport des *Gouriquas*, les *Caffres* du *Monomotapa* habitent les terres qui confinent à leur pays. Ce voyageur a été fort mal informé. Il eſt vrai que les Caffres habitent le Monomotapa; mais avant eux on trouve encore diverſes Nations Hottentottes inconnues, qui s'étendent le long de la côte depuis *Gauros* juſques à la Terre de *Natal*, où commence de ce côté-là le Monomotapa habité par les Caffres.

Les *Gauros* ſont un peuple fort nombreux, quoique le pays qu'ils habitent ſoit fort petit. Mais il eſt ſi riche & ſi fertile, il fournit en ſi grande quantité du bois & de l'eau, que tout le monde y vit à l'aiſe & dans l'abondance. Les pâturages ſont cou-

(1) Voyez la Carte que le P. *Tachard* a donnée des pays & des peuples du Cap de Bonne-Eſpérance.

couverts de troupeaux de toute eſpèce, & les campagnes fourmillent d'animaux ſauvages, plus que toutes les autres régions Hottentottes. Cette abondance de bêtes féroces fait que ces peuples prennent ſouvent l'exercice de la chaſſe, & qu'ils y ſont fort adroits. C'eſt un grand honneur & une preuve de valeur parmi eux, que de porter la peau de quelque tigre, de quelque chat ſauvage, ou autre animal féroce.

XIV. LES HOUTÉNIQUAS habitent ſur la côte au Nord-Eſt des *Gauros*. Il y a dans leur pays pluſieurs bois, dont les arbres ſont magnifiques. Dans l'entre-deux des bois, on trouve de charmans pâturages couverts d'herbes de toute eſpèce, & émaillés d'une variété admirable de fleurs, qui charment la vue & flattent agréablement l'odorat. Un Parti d'Européens fut une fois enfermé par les Hottentots dans une de ces forêts, où il fut réduit aux dernières extrémités avant qu'il pût s'échaper.

XV. LE pays des CHAMTOUERS borne celui des *Houteniquas*. Cette contrée eſt une plaine couverte de gras pâturages, & très bien arroſée. On y trouve divers petits bois, dont les arbres ſont plus beaux & plus grands que dans aucun autre canton Hottentot. Le gibier & les bêtes ſauvages y abondent auſſi. Il y a divers ruiſſeaux larges, & remplis de toutes les eſpèces de poiſſons les plus délicats. On y trouve même ſouvent du poiſſon de mer, ſur-tout

des

des vaches marines. J'ai ouï dire à des perſonnes dignes de foi, & qui paroiſſoient bien informées, que quelques Européens paſſant par ce pays, trouvérent dans les bois & les haliers quantité de ceriſiers & d'abricotiers chargés de fruit. Ce qu'il y a ſurtout de remarquable, ſi du moins on ne m'a pas trompé, c'eſt que ces voyageurs parcoururent ces forêts en tout ſens, ſans y rencontrer ni éléphant ni buffle, quoique tous les autres bois des Hottentots ſoient abondamment peuplés de ces animaux. Peut-être les habitans les tuent, ou leur donnent la chaſſe, dès qu'ils en apperçoivent quelqu'un.

Un grand nombre de *Chamtouers* enfermérent auſſi dans un de leurs bois quelques Européens qui étoient venus pour négocier, & les attaquérent avec tant de fureur & de promtitude avec leurs haſſagayes & leurs flèches envenimées, que peu s'en fallut que ces marchands ne fuſſent taillés en pièces, avant même d'avoir pu faire une ſeule décharge de leurs armes à feu. Ils furent enſuite aſſez heureux pour ſe rallier, & une décharge faite à propos les tira d'embaras. Ce bruit, auquel ces peuples n'étoient pas accoutumés, les effraya; ils s'ébranlérent, & furent mis en déroute. Le lendemain ils devinrent plus traitables, & échangérent quelques beſtiaux contre diverſes marchandiſes qu'on leur préſenta.

Les Hollandois rapportérent, que le Ca-

pitaine des *Chamtouers* leur avoit dit en mauvais Flamand, entre autres choſes au ſujet de cette bataille, que juſques ici ils avoient été dans l'idée qu'aucune Nation ne les ſurpaſſoit en bravoure : mais les Hollandois, avoit-il ajouté, nous ont vaincus, & nous les reconnoiſſons dès à préſent pour nos maitres.

XVI. ENFIN au Nord-Eſt des *Chamtouers* on rencontre la Nation des HEYKOMS. Le pays qu'ils habitent eſt fort montagneux, & manque d'eau douce. Il n'y a que les vallées qui ſoient fertiles. Cependant ils ont de très beaux & de très nombreux troupeaux, qui ne boivent que de l'eau *ſomache* de leurs rivières, & qui ne mangent que des roſeaux qui croiſſent ſur leurs bords. Leur pays fournit en abondance du gibier, & de toutes les bêtes ſauvages qu'on trouve dans les autres contrées des Hottentots. Ce qu'ils ont de plus incommode à ſouffrir, c'eſt de ne pouvoir ſuppléer à l'eau douce, que la Nature leur a refuſée.

Les Hollandois avoient envoyé un Officier de la garniſon avec des préſens, pour engager les *Heykoms* à entrer dans l'alliance conclue avec les autres Hottentots. Ces peuples acceptérent les propoſitions qui leur furent faites, & demandérent à cet Officier un tambour, un pot de fer, & une poile à frire, qu'ils virent dans ſon équipage. Ils faiſoient un grand cas de ces meu-

bles

bles, & ſur-tout de la caiſſe, & ils les conſervérent précieuſement. Ils eurent cependant le chagrin de ſe voir arracher tous ces précieux utenſiles par un Parti d'Européens, dont le métier étoit de tromper les Hottentots & de les voler ſous prétexte de voyager. On leur enleva en même tems un grand nombre de beſtiaux; mais ils ne ſe ſouviennent que de leur caiſſe, de leur pot, & de leur poile, dont la perte leur tient ſi fort au cœur, que jamais un Européen ne va chez eux, au moins chez le petit peuple, qu'il ne lui faille eſſuyer le récit de ce vol, & les lamentations qu'ils font ſur leur perte.

XVII. L'ORDRE des matières me conduit naturellement à parler de certains Hottentots vagabonds, dont toute l'occupation eſt de voler, & d'incommoder toutes les Nations qui habitent les environs du Cap. C'eſt un compoſé de tous les ſcélérats Hottentots, qui, ou proſcrits pour leurs crimes, ou gênés par les loix & les coutumes de leur pays, s'affranchiſſent du joug en allant habiter ſur les montagnes. Là ils ſe retirent dans des lieux inacceſſibles & eſcarpés, d'où ils ſortent de tems en tems pour aller enlever du bétail dans les campagnes pour leur ſubſiſtance. On les appelle en langage du pays *Buſchies*, c'eſt à dire *gens de grands-chemins*. Tous les autres Hottentots ont une ſi grande haine pour ces voleurs, que ſi on en attrape quelqu'un, il eſt d'abord mis à mort. Fût-il même le fils aîné

du Chef de la Nation, perſonne n'oſeroit ſeulement intercéder pour lui.

Les diverſes Nations envoyent ſouvent de gros Partis contre ces voleurs, & il n'y en a point qui leur ſoient plus redoutables que les *Heykoms*. Mais pour l'ordinaire ces voleurs, qui ſavent qu'il n'y a point de pardon à attendre, & que leurs ennemis ſont auſſi agiles qu'eux, ſe battent avec une fureur deſeſpérée; & le combat ne finit que lorsqu'ils ſont tous taillés en pièces, ou qu'ils ont mis l'ennemi en déroute.

XVIII. NOUS voici arrivés à la *Terre de* NATAL, habitée par les *Kaffres* ou *Caffres*. Quelques perſonnes les confondent avec les Hottentots; mais ſuivant toutes les rélations que j'ai pu avoir, ces deux Peuples diffèrent conſidérablement. Quoique voiſins d'un côté des Hottentots, ils ne laiſſent pas de former dans le fond une Nation entièrement différente. Ils ſe reſſemblent, il eſt vrai, dans leurs cheveux, leurs groſſes lèvres, leur nez camus; mais ils diffèrent à pluſieurs autres égards. Les Hottentots ne ſont pas naturellement camus, ils doivent leur nez applati & élargi à l'art; au-lieu que les Caffres naiſſent tels. Les Caffres ſont abſolument noirs, & leur viſage reluit de manière à éblouïr quelquefois les yeux des ſpectateurs: les Hottentots ſont de couleur olivâtre. Le Capitaine *Gerbrantz van der Schelling*, dont j'ai déja eu occaſion de parler, étoit un homme de pro-

probité & de ſens: il avoit ſouvent touché à la *Terre de Natal*, & je lui ai ouï dire que les Caffres ne ſe frottent point le corps de graiſſe, qu'ils ne bégayent point, qu'ils ne frappent point de leur langue contre le palais, en parlant; qu'ils habitent des maiſons quarrées & faites de plâtre, ce qu'on ne voit point chez les Hottentots; qu'ils portent des croix pendues à leur cou, ornement qui n'eſt point en uſage dans les pays Hottentots; qu'ils cultivent leurs terres d'une manière toute différente; qu'ils ſèment une eſpèce de blé de Turquie, qu'ils en font de la bière, boiſſon inconnue aux Hottentots; enfin qu'ils ont un Roi, charge dont les Hottentots n'ont pas même d'idée. *Hubner*, à la vérité, diſtingue ces deux Peuples; mais il commet tant d'autres erreurs au ſujet des Hottentots, qu'il ne mérite pas qu'on les relève.

Les *Caffres* négocient avec les Corſaires de la Mer Rouge, qui leur apportent des étoffes de ſoie, & en échange ils remportent des dents d'éléphans; & les Caffres échangent ces mêmes étoffes contre des marchandiſes d'Europe, lorſque quelque vaiſſeau touche au Cap. Ces marchandiſes, qui ſont pour l'ordinaire du goudron, des ancres, & des cordages, ils les échangent de nouveau avec les Pirates de la Mer Rouge. La ſoie qu'ils ne vendent pas aux Européens, ils l'envoyent au *Monomotapa*. Les Portugais de *Mozambique* y ont

auſſi un grand commerce. Le Capitaine *Van der Schelling* trouva à la Terre de *Natal* un Anglois, qui s'y étoit venu établir après avoir déſerté de ſon vaiſſeau. Il avoit deux femmes Caffres, qui lui avoient donné pluſieurs enfans. Habillé comme un Caffre, il vivoit à la manière de ce peuple. Il fit voir pluſieurs morceaux de dents d'éléphans, & pluſieurs chambres pleines d'étoffes de ſoie, au Capitaine, qui lui propoſa de ſe retirer au Cap avec toutes ces richeſſes, & d'abandonner pour jamais ſon établiſſement, ſa femme & ſes enfans. L'Anglois s'étoit déterminé à ſuivre cet avis, lorſque le Roi apprit ſon deſſein. Il fut mandé. Le Roi lui mit devant les yeux la ſcélérateſſe qu'il y avoit dans une pareille déſertion, & l'ingratitude qu'il feroit paroître envers un peuple qui l'avoit reçu ſi généreuſement, & qui le chériſſoit: il lui repréſenta l'état déplorable dans lequel il alloit jetter ſa famille, dont perſonne ne voudroit ſans doute ſe charger; & il finit en lui mettant devant les yeux l'affection & la tendreſſe qu'il devoit à ſes femmes & à ſes enfans. Un diſcours ſi touchant fit impreſſion. L'Anglois, ne pouvant réſiſter à l'éloquence du Prince Caffre, ſe jetta à ſes pieds, lui demanda pardon, & abandonna ſi bien ſon deſſein, qu'il débaucha un des matelots du Capitaine, & l'engagea à venir habiter avec lui chez les Caffres.

Il ne me reſte plus rien à dire, pour a-

che-

chever de donner une idée générale des diverſes Nations qui partagent les Hottentots. On pourroit ſans doute entrer dans un plus grand détail ſur ce ſujet, mais c'eſt-là tout ce que j'ai pu ramaſſer de certain, & le Lecteur ne trouvera pas mauvais ſi je m'y borne, plutôt que de lui débiter des fables. J'ai viſité la plus grande partie de ces Peuples; & ce que j'ai dit des autres chez qui je n'ai pas été, je le tiens de diverſes perſonnes dignes de foi, dont quelques-unes ont fait le tour du pays des Hottentots pour leur plaiſir, & quelques autres par ordre du Gouverneur.

CHAPITRE X.

De la forme du Gouvernement des Hottentots.

I. *Des Chefs de la Nation.* II. *Des Capitaines des Kraals ou Villages.* III. *Des Cours de Juſtice, & de la manière de procéder dans les Cauſes civiles.* IV. *Du Conſeil ſuprême de la Nation.* V. *De l'autorité & de l'influence des Hollandois ſur les affaires des Hottentots.*

I. CHAQUE Nation Hottentotte a un Chef, qu'on appelle *Konque*. Son office eſt de commander l'Armée, de diri-

ger les négociations, de préſider dar
Conſeils nationaux, & de les convo
Sans ſon conſentement, on ne peut
ni la paix, ni la guerre. Hors de ce
extraordinaires, ſon autorité eſt ent
ment bornée au *Kraal*, ou village, q
le lieu de ſa réſidence, & dont il eſt
jours le Capitaine. Cette dignité eſt l
ditaire; mais ſon pouvoir eſt fort li
Avant que d'en être revêtu, il eſt o
de s'engager ſolennellement dans une
ſemblée générale de la Nation, à ne
changer dans l'ancienne forme du Go
nement, & à ne rien entreprendre cc
les droits & les prérogatives des Capit
des *Kraals*, ni contre les droits & les
vilèges du peuple. Ce n'eſt qu'après
promeſſes ſolennelles, qu'il eſt inſtallé
beaucoup de pompe. Ces cérémonies
ſuivies d'un feſtin, que le nouveau
que eſt obligé de donner aux Capita
des *Kraals*. Le repas conſiſte dans un b
gras, & une couple de moutons bouillis.
femmes des Capitaines ſont auſſi de l
te; mais elles ne ſe mettent point à t
avec leurs maris, il faut qu'elles ſe con
tent du bouillon que les hommes leur
voyent, tandis que les Capitaines man
la viande. Le jour ſuivant, elles ren
la pareille à leurs maris. La femme du
que, s'il en a une, régale toutes les f
mes des Capitaines, auſſi d'un bœuf &
ne couple de mouton bouilles. La via

eſt ſervie aux femmes, & le bouillon eſt la part des hommes, qui doivent à leur tour s'en contenter.

Ce Chef n'a point de revenu public, qui le récompenſe de ſes peines & lui aide à ſoutenir ſa dignité. Il ne lui revient d'autre avantage que celui d'être extrêmement reſpecté par ſes ſujets. On voit par-là, que le Gouvernement des Hottentots approche beaucoup de celui qu'*Ariſtote* loue ſi fort ſous le nom de *Gouvernement Héroïque:* Gouvernement qui ſans doute fut le prémier qui ait eu lieu, après le Gouvernement *Paternel*, lorſque la corruption des hommes eut rendu ces aſſociations néceſſaires.

Autrefois, le *Konque* n'étoit diſtingué que par la beauté ou la magnificence de ſes habits, ou plutôt de la peau qui lui couvroit les épaules. Jamais il ne paroiſſoit en public, qu'il ne fût orné de quelque riche dépouille de tigre, ou de chat, ou de quelque autre animal ſauvage; & c'étoit la ſeule marque de ſa dignité. Mais depuis que les Hollandois, en venant s'établir au Cap, firent préſent à chaque Nation d'une couronne de cuivre, le Chef la porte conſtamment dans toutes les occaſions ſolennelles, lorſqu'il eſt à la tête de l'Armée, ou qu'il préſide dans les Conſeils.

II. Il y a enſuite dans chaque village un Chef, qu'on appelle *Capitaine* ou *Gouverneur*. Sa fonction eſt de veiller à la tranquil-

quillité publique, de maintenir l'or
conſerver la paix, & de faire admir
juſtice dans l'étendue de ſa juriſdic
eſt le Député du village dont il e
verneur, aux Aſſemblées de la Natic
convoquent pour régler les affaires
les. En tems de guerre, il comm
corps de troupes tiré du reſſort de ſi
ge, mais ſous le Chef commun de la

Cet office eſt auſſi héréditaire;
Capitaine n'y eſt point inſtallé, c
ravant il ne ſe ſoit ſolennellement
en préſence du peuple, de ne fair
changement dans les loix & les co
du *Kraal*, & de ne s'en écarter jam
près qu'il a fait cette promeſſe, &
été reconnu pour Capitaine ou Gou
du village, il donne un feſtin à t
hommes de ſon département; le lend
ſa femme régale de la même manie
tes les perſonnes de ſon ſexe, & l'c
ſerve la même coutume que dans le
dont nous avons parlé dans l'artic
cédent.

Rien ne diſtinguoit autrefois les
taines, non plus que les *Konques*,
manteau de peau de tigre ou de ch
vage. Mais il y a déja longtems que l
landois, lorſqu'ils traitérent allianc
les Hottentots, firent préſent à
Communauté ou *Kraal*, d'une can
née d'une pomme de cuivre; & de
tems-là, tous les Capitaines ont po

te canne, qui à préſent eſt regardée comme un ſymbole inſéparable de leur emploi, & comme le bâton de commandement. Ces Capitaines n'ont ni gages ni émolumens attachés à leur charge: l'honneur leur tient lieu de tout. Si quelqu'un du *Kraal* a lié une partie de chaſſe, c'eſt un acte ordinaire de déférence & un témoignage d'amitié, de prier le Capitaine d'honorer la compagnie de ſa préſence, & de venir partager le plaiſir. Il répond pour l'ordinaire à ce compliment, en les louant de leur courage, de leur activité, & du ſoin qu'ils ont de leurs troupeaux, qu'ils cherchent à ménager en ſe jettant ſur le gibier. Quelquefois auſſi il profite de l'invitation, & ſe met de la partie.

Quelque reſpectés cependant que ſoient les Capitaines, il s'élève ſouvent des querelles qu'ils ne ſauroient appaiſer. Le peuple en vient même quelquefois aux priſes, ſans qu'ils puiſſent y remédier. Ils le ſavent auſſi, dès qu'ils voyent les eſprits échauffés, ils ſe gardent bien d'expoſer leur autorité. Lors même que la diſpute ſe paſſe en leur préſence & ſous leurs yeux, ils font ſemblant de ne rien voir & de ne rien entendre. Mais ſi par malheur il ſurvient un meurtre ou une émeute générale, alors ils interpoſent leur autorité, & toujours avec ſuccès. Les diſputans ſont ſi honteux du meurtre ou de l'émeute qu'ils ont occaſionné par ce débat, que dès que le Capi-

pitaine paroît, on les voit tous rentrer dai le devoir.

III. DANS chaque *Kraal* il y a une Co de Juſtice, qui juge des cauſes civiles, criminelles. Elle eſt compoſée du Capita ne, & de tous les hommes du *Kraal*, e cepté ceux qui pour-lors paroiſſent en j gement, & qui ont occaſionné l'Aſſemblé Autant que la Juſtice eſt lente & longue e Europe & dans divers autres lieux d monde, autant elle eſt brève & expédit ve chez les Hottentots. On ne ſauroit s' plaindre des délais ennuyeux des Juge Dès qu'il s'élève dans le village quelque di férend ſur la propriété, le Capitaine conv que ſur l'heure tous les hommes du *Kraal* qui ſe rendent inceſſamment au lieu ma qué. C'eſt toujours en champ ouvert. D que l'Aſſemblée eſt formée, on entend co tradictoirement les parties, qui expoſe eux-mêmes de leur mieux leurs raiſons: ce heureux peuples ne ſavent ce que c'eſt qu'A vocats, Procureurs, Solliciteurs, & autre gens d'affaires. Les témoins ſont ouïs. S' y a quelqu'un, dans l'Aſſemblée, qui a quelque éclairciſſement à donner ſur le ſu jet en queſtion, il le propoſe. Après quel ques diſcuſſions ſur les raiſons de part d'autre, on paſſe aux voix. Le Capitaine en qualité de Préſident, receuille les ſuf frages, & prononce la ſentence ſuivant l déciſion de la pluralité. Dès-lors le procè eſt radicalement fini; & chacune des pa tie

tiés ſe conforme au jugement rendu. Celui qui a eu gain de cauſe, jouït paiſiblement du bénéfice de la ſentence, ſans qu'il puiſſe y avoir d'appel.

On ſuit exactement les mêmes règles, s'il s'agit de querelle ou de quelque voie de fait; comme auſſi de tout autre dommage, de quelque nature qu'il ſoit. Celui qui a tort, eſt obligé à réparation, & à donner du bétail à proportion de l'injure qu'il a faite.

Cette Cour de Juſtice ne fait pas paroître la même équité dans les cauſes d'injures. Le terme de *Kutſire*, qui déſigne un lâche & un poltron, eſt une injure très grande chez ces Nations, comme chez la plupart des autres Peuples. Cette injure eſt même ſi flétriſſante parmi eux, qu'elle ſuffit pour dégrader du rang d'homme celui qui en eſt diffamé. Dès que quelqu'un a ce malheur, il eſt flétri pour jamais; toutes ſes belles actions ſont oubliées; quel que ſoit ſon âge, il eſt remis au rang des enfans, banni de la ſociété des hommes, regardé avec mépris & traité comme un coquin. Il ne ſauroit paroître en compagnie, ſans être le jouet même de ſes anciens amis. En un mot, il eſt traité de tout le monde comme un indigne, qui ne mérite que du mépris. Pour faire ceſſer ces outrages, il faut s'adreſſer aux hommes du *Kraal*, qui s'aſſemblent pour examiner les fondemens de l'injure. La matière eſt bientôt décidée, & rarement elle l'eſt avec impartialité. L'ap-

pé-

pétit des Juges les prévient d'ordina
tre l'injurié: car s'il eſt condamné
obligé de ſe faire réhabiliter; & t
circonſtances inſéparables de cette
litation, eſt un feſtin qu'il doit d
tous les hommes du *Kraal*. Penda
le repas, il eſt ſéparé du reſte de l
pagnie, & ne goûte point du mout
donne à ſes convives; il n'a pour ſa
que les entrailles de l'animal. Le r
ni, on le frotte ſoigneuſement de l
du mouton qu'on vient de manger:
qu'après cela qu'il rentre dans tous l
dont il étoit déchu, & qu'il eſt recon
homme. Si l'Aſſemblée trouve l'ac
mal fondée, on n'inflige aucune p
calomniateur: preuve certaine que
cérémonial n'eſt obſervé que pour
une occaſion aux hommes du villag
régalés, & de ſe divertir aux dépens

C'eſt cette même Cour qui pre
noiſſance & qui juge des meurtres,
cins, des adultères, & des autres
ſemblables. Il n'y a que les crime
d'exceptés: ils ſont réſervés à la cor
ce du Conſeil National.

Auſſitôt que quelqu'un du *Kraal*
même qu'il ſoupçonne qu'un Hot
commis quelqu'un de ces crimes
de la compétence de l'Aſſemblé
donne inceſſamment avis à tous l
mes, qui ſe conſidèrent tous com
gés d'office à ſaiſir les perſonnes ſi

Si le crime eſt trop grand pour être pallié, ou trop notoire pour être éludé, l'accuſé tâche de ſe retirer auprès des Voleurs de grand-chemin dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent, pour paſſer le reſte de ſes jours dans la compagnie de ces ſcélérats. En-vain eſpéreroit-il de trouver un aſyle chez les autres Nations Hottentottes; il y ſeroit pris ou pour fugitif, ou pour eſpion: on commenceroit par faire enquête du ſujet de ſon arrivée, & tout d'un tems on lui ordonneroit de ſe retirer.

On fait très rarement quelque acception de perſonnes dans ce tribunal: riches ou pauvres, jeunes ou vieux, hommes ou femmes, qui que ce ſoit en un mot, ne peut ſe flatter d'éviter la rigueur des jugemens de cette équitable Aſſemblée. Quand même il s'agiroit du Capitaine du *Kraal*, on n'y a pour l'ordinaire aucun égard à ſa perſonne ni à ſon office. Si quelqu'un du village peut l'approcher, il le ſaiſit auſſi impitoyablement que s'il n'étoit que ſimple particulier; on lui fait ſon procès avec la rigueur ordinaire; & s'il eſt convaincu, on le punit avec la même promptitude & la même ignominie, que s'il étoit le plus pauvre & le plus abjet de la Nation.

Dès que le criminel eſt ſaiſi, on le met en ſureté dans la priſon du village, où il eſt gardé juſqu'à ce que les hommes du *Kraal* ſe ſoient rendus au lieu de l'Aſſemblée, ce qu'ils font pour l'ordinaire le jour

même de l'empriſonnement. Bientôt la Cour eſt formée; elle ſe range en cercle & s'accroupit; le criminel eſt au milieu. Le centre eſt toujours la place de l'accuſé, afin, diſent les Hottentots, qu'il ſoit plus à portée d'entendre ce que l'on dit contre lui, & d'y répondre. Alors l'accuſateur forme ſa plainte, produit ſes preuves, & amène ſes témoins. Le priſonnier propoſe à ſon tour ſes moyens de défenſe, appelle ſes témoins; en un mot, il peut faire uſage de tous les ſecours qu'il a pour ſe diſculper: ſa réponſe eſt écoutée avec toute l'indulgence poſſible. Le procès ainſi inſtruit, l'Aſſemblée diſcute les preuves & les réponſes, examine les raiſons pour & contre. Alors le Capitaine, comme dans les cauſes civiles, demande les voix. Si la pluralité abſout l'accuſé, la Cour lui aſſigne en dédommagement quelques pièces du bêtail de l'accuſateur, plus ou moins ſuivant les circonſtances & la gravité de l'accuſation. Si au contraire l'accuſation ſe trouve fondée, la ſentence eſt prononcée ſur le champ, & dans le même inſtant exécutée. Quand même le criminel auroit encore quelque affaire importante à régler avant ſa mort, on ne ſuſpendroit pas d'un moment l'exécution pour lui donner le tems de la finir. On ne lui donne pas même la liberté de conférer avec ſes parens & ſes amis. Jamais il ne demande du tems pour ſe préparer à mourir, auſſi-bien ne le lui accorderoit-on point.

point. Les Hottentots ne ſavent ce que c'eſt que de ſe préparer à la mort. L'endroit où il ſe trouve lorſque ſa ſentence lui eſt prononcée, eſt le lieu même de ſon ſupplice. La Cour ſe lève, mais le priſonnier ne bouge point de ſa place. Toute l'Aſſemblée ſe tient, pendant une minute ou deux, dans un ſilence parfait. Alors le Capitaine, en qualité de Chef de l'exécution, fond avec une eſpèce de fureur ſur le criminel, & lui décharge ſur la tête un grand coup de ſon bâton, qui le couche ordinairement ſur le carreau. Enſuite le reſte de l'Aſſemblée ſe jette auſſi ſur lui, & quoiqu'il ſoit bientôt mort, ils ne ceſſent de le frapper ſur la tête, le ventre, & le côté, juſqu'à ce que la tête ſoit toute en pièces, & le ventre extrêmement enflé.

Le P. *Tachard* (1) dit qu'après que le Capitaine par honneur a commencé, ils viennent tous par ordre, chacun ſelon ſon rang & ſa qualité. J'ai eu occaſion de voir quelquefois des exécutions, mais j'ai toujours vu que l'Aſſemblée s'avançoit pêle-mêle, dès que le Capitaine avoit frappé le prémier coup. L'exécution finie, ils prennent le cadavre, le plient de manière que les pieds viennent toucher le cou, l'enveloppent dans ſon manteau, & l'enſeveliſſent avec tout ce qu'il a ſur lui & tous ſes ornemens, excepté ſes bagues & ſes autres affi-

(1) *Voyage de Siam*, Liv. II. p. 83.

affiquets de cuivre ou de léton, qui ſont remis à ſa famille ou à ſon héritier.

Les plus grands crimes ne rejailliſſent en aucune façon ſur la famille du criminel: celui-là ſeul qui a commis la faute, eſt puni, ſans que ſes proches en ſoient deshonorés. Son héritier n'en ſouffre point: il demeure dans tous ſes droits & privilèges. Sa famille, ſes parens, ſes amis ſont traités avec les mêmes égards & la même diſtinction, qu'on leur accordoit avant l'exécution: on ne leur reproche jamais ni le crime, ni la punition. Le cadavre du criminel n'eſt point maltraité. Sa mémoire n'eſt point maudite. Ses funerailles ſe font avec la même pompe & les mêmes lugubres cérémonies, qui acompagnent celles des plus riches & des plus vertueux.

Vogel (1) & le P. *Tachard* (2) font enviſager comme une infamie, l'obligation où eſt le Capitaine du *Kraal*, d'être l'exécuteur des criminels, ou au moins de frapper à mort ceux auxquels il vient de prononcer la ſentence. Ces Mrs. n'y ont pas bien penſé. Ils n'ont pas fait attention, que la même pratique avoit lieu autrefois chez les Juifs. Le Juge chez cette Nation étoit ſouvent l'exécuteur de la ſentence de condamnation qu'il venoit de prononcer: ſon emploi n'en étoit pas pour cela moins honorable. On voit dans l'Ancien Tes-

(1) Page 72 de ſon *Voyage des Indes Orientales.*
(2) *Loco citato.*

Teſtament pluſieurs preuves que les exécuteurs des criminels n'étoient pas pour cela deshonorés (1).

Cette cérémonie, de faire mourir les criminels par les mains de tout le peuple, a auſſi beaucoup de rapport avec la lapidation uſitée parmi les anciens Juifs, & ſemble admirablement confirmer ce que nous avons dit, que les Hottentots deſcendoient des anciens *Troglodytes:* ſi même l'on ne veut pas remonter juſques à *Noé*; puiſqu'il pourroit être arrivé que cette coutume, établie déja de ſon tems, auroit paſſé avec beaucoup d'autres & aux Juifs & aux Hottentots, qui l'auroient conſervée juſqu'à aujourd'hui.

Le lecteur n'a pas ſans doute beſoin que je m'étende à lui faire remarquer les traits honorables qui diſtinguent les Hottentots. Leur promptitude & leur impartialité dans l'exécution de la Juſtice mériteroient de grands éloges: mais je ſuis ſûr que ſans mon ſecours, il lui ſera venu mille penſées à la louange d'un Peuple ſi univerſellement mépriſé. Je crois même que toute perſonne qui ne ſera pas entièrement aveuglée par une injuſte prévention, commencera à accorder ſon eſtime à une Nation qu'on avoit cru juſques à préſent plongée dans une barbarie extrême, & qu'on avoit fait enviſager

(1) Voyez ſur-tout *Exode* Chap. XXXII. vſ. 26-29. I. *Rois* Chap. II. 5. 6. 29. 34. Chap. XXI. 4. & ſuiv.

ger comme le peuple le plus groſſier & le plus abruti du monde, ainſi que le fade Compilateur des Mémoires romanesques du Chevalier *de Forbin* les appelle. Quoi qu'il en ſoit, je puis aſſurer ſans aucune exagération, que ces peuples ſurpaſſent dans la promptitude & l'impartialité avec laquelle ils exercent la Juſtice, toutes les Nations Chrétiennes; & que dans pluſieurs devoirs de la vie & publique & particulière, malgré tout ce qui a été publié de leur ignorance & de leur ſtupidité, ils l'emportent inconteſtablement ſur la plus grande partie du Monde Chrétien.

IV. J'AI déja eu occaſion dans ce Chapitre, de parler des Aſſemblées Nationales, compoſées des Capitaines de tous les *Kraals*; & de dire un mot des matières qui s'y traitent: ainſi je n'ai que peu de choſe à ajouter.

Ce Conſeil s'aſſemble auſſi ſouvent qu le Chef le trouve néceſſaire pour le bie public; & les Capitaines s'y rendent d qu'ils y ſont appellés. On ne perd poi de tems en préliminaires. Dès que les C pitaines ſont arrivés, l'Aſſemblée ſe form on y examine les affaires qui ſe préſente & preſque toujours dans une ſeule ſéa il en ſort un decret, qu'ils ſoutiennent a une autorité & une vigueur digne du Sé de l'ancienne Rome.

Outre les cas mentionnés ci-deſſus Conſeil s'aſſemble pour terminer les

rends qui s'élèvent entre deux *Kraals* ou villages de la Nation, & qu'ils ne peuvent finir à l'amiable. Pour cela, les parties s'adreſſent au Chef, qui ſur le champ fait ſignifier à tous les Capitaines des *Kraals* de la Nation, de ſe rendre au *Kraal* où le Chef fait ſa réſidence, qui eſt toujours le lieu du Conſeil National. Leur manière de procéder eſt la même, que celle qui s'obſerve dans les Conſeils particuliers. Le Chef de la Nation préſide, & eſt placé au milieu du cercle. C'eſt lui qui recueille les voix, & qui prononce la ſentence fondée ſur la pluralité. Dès-lors la matière eſt pour jamais finie.

V. LE Gouverneur du Cap a auſſi quelque influence & quelque autorité dans les affaires publiques des Hottentots: mais pour les particulières, il n'y entre jamais. S'il s'élève quelque différend entre les Nations Hottentottes, & qu'une bataille ou deux n'aient pas calmé les eſprits, le Gouverneur envoie quelques Officiers à la tête d'un Corps de troupes, pour ménager une paix. Par-là les Hollandois préviennent ſouvent des troubles civils & des guerres ſanglantes.

CHAPITRE XI.

De la manière dont les Hottentot la Guerre.

I. *Cauſes de leurs Guerres.* II. *Prélin de la Guerre.* III. *De leurs Armes. leur Ordre de bataille.* V. *De leurs B guerre.* VI. *Singularités que quelqu tentots obſervent dans les Batailles.* leurs *Traités de Paix.* VIII. *De le manité & de leur Cruauté.* IX. *I Alliances.* X. *De leurs Exercices mi*

I. QUELQUE ſtupidité qu'on a aux Hottentots, ils ne moins ſenſibles aux injur moins vindicatifs, que la plupart tres Peuples. Mais, comme toutes tions ſages, ils ſont beaucoup plu bles aux injures publiques qu'aux lières ; & c'eſt pour obtenir le redre de celles-là, qu'ils entreprennent de res.

Une des trois cauſes ſuivantes armes à la main des Nations Hotte Quelquefois, ils enlèvent les troupe ne autre, qui par force tâche de les D'autres fois, une Nation ravit l mes d'une autre. Une Nation e du mal aux troupeaux, ou gâte le

rages de ſes voiſins. Cette dernière cauſe eſt la plus ordinaire des trois. Les Hottentots n'ont pas, à la vérité, des bornes qui ſéparent leur territoire; cependant chaque Nation a une certaine portion de pays, un certain diſtrict connu, & qui eſt aſſez étendu pour qu'ils n'aient jamais beſoin d'empiéter ſur les terres de leurs voiſins. Auſſi n'eſt-ce point par-là qu'ils endommagent les pâturages & les troupeaux les uns des autres; c'eſt en y mettant le feu. Pour expliquer cela, il faut ſavoir que, dans la ſaiſon aride, lorſque l'herbe commence à durcir, les Hottentots changent de demeure, & mettent le feu à leurs campagnes avant que de partir. Ils trouvent que la cendre des plantes fertiliſe la terre, & lui ſert de fumier. Mais comme la campagne eſt abſolument ouverte, il arrive quelquefois que la flamme ne rencontrant aucun obſtacle, conſume pluſieurs lieues des terres voiſines, ſans qu'on puiſſe y apporter de remède. Lorſqu'une Nation enlève ou les troupeaux, ou les femmes de ſes voiſins, ce qui arrive fort rarement, c'eſt toujours pour leur chercher querelle, & les engager à en venir aux mains. Dans ce cas, ſi les léſés ſont victorieux, ils obſervent la loi du talion, en enlevant à leurs ennemis autant de beſtiaux & de femmes qu'ils en peuvent attraper.

II. AVANT que d'en venir aux voies de fait, ils envoyent conſtamment des Dé-

putés à leurs ennemis, pour leur repréſenter leurs griefs, & demander ſatisfaction de tout ce qui leur a été fait. Si ceux-ci ſont ſourds à leurs juſtes plaintes, & refuſent de réparer le dommage, toute la Nation court inceſſamment aux armes, & vient au lieu du rendez-vous, d'où ſans perdre de tems ils ſe jettent ſur les terres ennemies. Là ils enlèvent tout ce qui ſe préſente, hommes, femmes & beſtiaux; après quoi ils ſe retirent tranquillement avec leur butin. Mais ſi l'ennemi eſt actuellement en campagne, ils fondent ſur lui avec autant de courage & d'ardeur qu'on en ait jamais vu dans les peuples les plus belliqueux. Perſonne n'eſt diſpenſé de porter les armes. Tout homme eſt chaſſeur & ſoldat, & pour l'ordinaire, également adroit à l'un ou à l'autre de ces exercices.

Les Hottentots n'ont ni caiſſe militaire, ni magazin public, ni arſenal. Ils ne donnent aucune ſolde à leurs troupes, & ne les fourniſſent point d'armes. On ne publie ni manifeſte, ni déclaration, pour expoſer les griefs & les fondemens de la guerre qu'on entreprend: ils n'ont pas beſoin de ce moyen pour engager toute la Nation à venir défendre la cauſe commune. La guerre, chez les Hottentots, n'eſt ni annoncée avec ce ridicule appareil, ni exécutée avec cette déſolation & ce carnage, qui ſe voit en Europe & dans les autres parties de l'Univers. Une guerre ne

du-

dure jamais pluſieurs campagnes, preſque toujours une ſeule bataille en décide; & ils s'y conduiſent avec toute la bravoure & toute la réſolution imaginables. Il ne manque aux Hottentots que les armes & la diſcipline. Leur courage ne ſauroit être plus grand; mais ils n'ont abſolument aucune idée d'ordre. On ne ſait parmi eux ce que c'eſt que rangs, files, front, flancs, avant-garde ou arrière-garde; & s'ils ont quelque eſpèce de commandement, ce doit aſſurément être celui de ce grand Capitaine qui diſoit: *Allons tous enſemble, mes amis.*

De tems en tems, le Gouverneur du Cap choiſit un certain nombre de Hottentots, qu'il mêle avec ſes troupes. Il ne change pas leurs armes ordinaires; il leur enſeigne ſimplement quelque eſpèce de diſcipline, afin qu'il puiſſe s'en ſervir avec plus d'avantage, & les rendre ainſi plus capables de ſecourir les Hollandois en cas de beſoin. Bientôt ils ſont diſciplinés, & en état de garder les côtes contre quelque ennemi que ce ſoit.

III. LES armes dont ils ſe ſervent ordinairement, ſont le Bâton qu'ils appellent *Rackum*; un autre qu'ils nomment *Kirri*; l'Arc; les Flèches; & les *Haſſagayes*. Il eſt à propos de décrire ici ces inſtrumens.

Les deux bâtons qu'ils appellent le *Kirri* & le *Rackum*, ſont faits l'un & l'autre de bois d'olivier, ou de bois de fer. Le *Kirri* a environ trois pieds de long, & un pouce

ce de diamètre. Le *Rackum* eſt de la même épaiſſeur; mais il n'a guères au-delà d'un pied de long. Il a un des bouts pointu. C'eſt une eſpèce de dard, qu'ils lancent à une diſtance conſidérable, ſans preſque jamais donner à faux. Le *Kirri* a les deux bouts émouſſés, & ſon uſage eſt pour parer les flèches, Haſſagayes, Rackums, & tout ce que l'ennemi leur décoche.

L'*Haſſagaye* eſt une façon de demi-pique, dont la hampe eſt un bâton droit qui va en diminuant de groſſeur. Il eſt de la longueur & de la groſſeur d'un manche de rateau. Au plus gros bout, il eſt armé d'un fer qui reſſemble parfaitement pour la groſſeur, la largeur & l'épaiſſeur, à celui de nos pertuiſannes. Il eſt d'ailleurs fort pointu & fort tranchant, & ils ont ſoin de le tenir très propre & très luiſant. Ils ne s'en ſervent jamais, non plus que de la flèche, ni contre un ennemi ni contre une bête ſauvage, qu'il ne ſoit empoiſonné: pour cet effet, ils prennent le poiſon qu'on trouve dans une petite veſſie dans la tête d'une eſpèce de ſerpent nommé *Cobra de Capello*; pour préparer cette matière, ils la mettent ſécher au Soleil, & la broyent entre deux pierres plattes, en l'humectant avec un peu de ſalive, ce qui forme une eſpèce d'onguent, dont ils ſe ſervent pour frotter de tous côtés très exactement les pointes, ſoit de leurs Haſſagayes, ſoit de leurs flèches.

L'A--

L'Arc des Hottentots eſt fait d'olivier, ou de bois de fer. La corde eſt faite d'un gros muſcle, ou d'un boyau de quelque animal; & arrêtée par un croc de bois ou de fer, qu'il y a aux deux extrémités de l'arc. Cette arme eſt fort propre, fort commode, & fort durable. Leurs flèches ſont un petit bâton arrondi, qui va inſenſiblement en diminuant: ſa longueur eſt d'un pied & demi. Elles ſont armées d'un demi-cercle de fer, de la groſſeur & de la forme d'un *Eſcalin*, ou pièce de ſix ſous, coupée par le milieu, & de l'épaiſſeur d'une lame de couteau ordinaire. Ce demi-cercle, ou plutôt demi-lune eſt barbelé d'un petit hameçon à chacun des angles, par dedans & par dehors. Il eſt auſſi pointu & auſſi tranchant que le meilleur canif. Derrière dans le milieu eſt poſée une petite fuſée de fer de deux pouces de longueur, qui ſert à enchâſſer le bout le plus mince du bâton, & ainſi à attacher la pointe de fer au corps de la flèche. Leur carquois eſt pour l'ordinaire un ſac long & étroit, fait de peau d'éléphant, ou d'élan. Aux deux extrémités eſt attachée une courroie, qui ſert à le pendre derrière le dos. Au bout d'en-haut il y a un crochet deſtiné à y pendre leur arc, lorſqu'ils vont à quelque expédition. Quelquefois leurs carquois ſont faits d'un bois qu'ils ont creuſé.

Si avec ces armes, les Hottentots ne font pas des exécutions militaires auſſi promptes

&

& auſſi ſanglantes que les Européens avec leurs armes à feu, il faut convenir qu'ils font paroître beaucoup plus de d'adreſſe dans la manière de s'en ſervir.

Pour rendre plus fort, plus peſant & plus dur le bois dont ils fabriquent leurs armes, ils l'imbibent de graiſſe autant qu'ils peuvent. De cette manière, leurs armes ſe rompent auſſi difficilement, que pourroit le faire la meilleure épée.

Chaque Hottentot, depuis le plus pauvre juſqu'au plus riche, a un aſſortiment complet d'armes. Ceux qui ſont riches, les achètent des plus pauvres, qui n'en font jamais pour d'autres, qu'ils n'en ſoient déja eux-mêmes parfaitement fournis. Les uns & les autres ſe piquent extrêmement d'avoir des armes faites dans la dernière perfection. Ils les tiennent dans un ordre & dans une propreté, qui pourroit ſervir de modèle aux troupes les mieux diſciplinées de l'Europe.

IV. PENDANT le choc, les ſoldats ſe tiennent aſſez éloignés l'un de l'autre, pour que chacun ait aſſez de place pour n'être point gêné lorſqu'il fait tourner ſon Haſſagaye, qu'il décoche ſa flèche, ou qu'il fait des ſauts de côté & d'autre pour viſer à quelqu'un des ennemis. L'attaque commence par des cris terribles, qui ſuffiroient pour obliger tous autres combattans à céder le champ de bataille à l'ennemi. Lorſqu'un ſoldat a lancé ſa haſſagaye, ou décoché

ché ſa flèche, il recule quelques pas pour
e place à un autre qui eſt prêt à com-
tre. Pendant que celui-ci fait uſage de
armes, le prémier ſe remet en défen-
& ſi la place qu'il avoit quittée n'eſt pas
nplie, il s'avance pour l'occuper, aiant
une flèche ſur ſon arc, ou une haſſagaye
a main; & ainſi il recommence le com-
. Ils continuent de cette manière à a-
ncer & à reculer avec confuſion, juſqu'à
que la fortune ait décidé de la victoire.
Lorſqu'ils n'ont plus d'armes, ils ont re-
ırs aux pierres, qu'ils lancent avec une
ctérité étonnante, & qu'ils parent de mê-
très adroitement avec leurs *Kirris*. Quel-
efois les deux Armées s'approchent, &
ſoldats combattent pêle-mêle juſques à
confondre entièrement les uns avec les
res. Dans ces occaſions ils font uſage
leurs *Rackums* & de leurs *Haſſagayes*; ils
frappent & ſe pouſſent avec une intrépi-
é extraordinaire. Leurs *Kirris* leur ſont,
-tout dans ces occaſions périlleuſes, d'un
ıge merveilleux pour parer les coups
'on leur porte.

V. CES peuples ont encore une eſpèce
bœufs, dont ils ſe ſervent avec ſuccès
ns les combats. Ils les appellent *Backe-*
s, du mot *Backeley*, qui en leur langue ſi-
ifie la *Guerre*. Chaque Armée eſt tou-
ırs fournie d'un bon troupeau de ces
eufs, qui ſe laiſſent gouverner ſans pei-
, & que le Chef a ſoin de lâcher à pro-
pos.

pos. Dès qu'ils ſont abandonnés, ils ſe jettent avec impétuoſité ſur l'Armée ennemie, ils frappent des cornes, ils ruent, ils renverſent, éventrent & foulent aux pieds avec une férocité affreuſe tout ce qui ſe préſente: de ſorte que ſi on n'eſt pas prompt à les détourner, ils ſe précipitent avec furie dans les rangs, y mettent le deſordre & la confuſion, & préparent ainſi à leurs maîtres une victoire facile. La manière dont ces animaux ſont dreſſés & diſciplinés, fait ſans contredit beaucoup d'honneur au génie & à l'habileté de ces peuples.

Le gain de la bataille dépend en grande partie des bons ordres que donne le Chef, auquel pendant toute l'action on obéit avec une exactitude & une promptitude infinie. S'il a le bonheur de découvrir l'endroit foible de l'Armée ennemie & d'y envoyer l'élite de ſes troupes, la victoire lui eſt preſque aſſurée; car dès qu'une Armée Hottentotte eſt rompue, & qu'il y a déja quelques morts, l'ardeur du ſoldat ſe rallentit, & ils prennent toujours la fuite. Mais rien ne contribue davantage au gain de la bataille, que le diſcernement du Chef par rapport au tems & au lieu que les *Backeleys* doivent attaquer. S'il a la précaution de les faire donner du côté foible, ou de les lâcher dans le tems que l'Armée ennemie commence à plier ou à s'ouvrir, la victoire eſt certaine. Alors ces animaux, pénétrant ſans peine dans le centre des ennemis, y cau-

y cauſent néceſſairement un deſordre, qui, s'il eſt ſecondé par la valeur des ſoldats, eſt bientôt ſuivi d'une entière déroute. Les victorieux, par manière de triomphe, pourſuivent les vaincus avec des cris & des hurlemens, capables de faire fuir du pays toutes les créatures vivantes.

VI. QUELQUES Nations Hottentottes obſervent dans les combats certaines particularités, qui méritent d'avoir place ici. Les *Chamtouers* & les *Heykoms* ne ceſſent point de combattre, pendant tout le tems que leur Chef joue d'une eſpèce de flageolet. Quand même ils auroient dix fois plus de morts que leurs ennemis, & qu'il ſeroit manifeſte que la journée ne leur ſera pas favorable, ils continueront de combattre, ſi leur Chef continue de jouer. Dès qu'il ceſſe, ils ſe retirent: s'il recommence, ils reviennent inceſſamment à la charge. C'eſt le ſon du flageolet qui détermine tous leurs mouvemens. Si l'ennemi prend la fuite, & que le flageolet joue, ils pourſuivent leur victoire; ſi le flageolet ceſſe, ils laiſſent retirer tranquillement l'ennemi.

Ceux qui habitent la *petite Namaqua*, & leurs alliés les *Suſſaquas* & les *Udiquas*, continuent de combattre juſqu'à ce que le bruit ſe ſoit répandu dans l'Armée qu'il y a beaucoup plus de morts de leur côté que de celui des ennemis. Que ce bruit ſoit fondé, ou non, ils abandonnent le champ de ba-

taille; mais jusqu'à ce tems-là, ils se b tent avec toute la bravoure possible.

Enfin, quelques-unes de ces Nation battent aussi longtems que leur Général n pas tué. Le Chef a accoutumé de va cre, ou de mourir. Dès le moment q est mis hors de combat, ou qu'il disparo son Armée s'enfuit.

VII. UNE seule victoire, comme n l'avons déja dit, décide pour l'ordin la guerre. C'est aujourd'hui la coutu que le vaincu s'adresse aux Hollandois Cap, pour être les médiateurs de la p relle. Le Gouverneur alors ne manque mais d'envoyer un Officier de marque, tête d'un bon détachement, pour termi le différend. Cet Officier n'est pas plu arrivé, que les victorieux lui envoyent Députés, pour l'assurer qu'ils sont pr entrer dans tous les moyens d'accommo ment qu'il jugera convenables. On p comprendre par-là quelle estime ces al ont conçue pour les Hollandois. L'Offic a toujours ordre de dresser les articles manière, que le Traité soit avantageu parti lézé. (1) Cette précaution si équi ble fait que les deux parties respectent trèmement ses décisions. Si ce médiat juge qu'une des parties doive quelque tisfaction à l'autre, elle est incessamm

(1) Les Hottentots appellent les Traités Ou Sam-sam.

faite, & dès-lors les querelles ſont abſolument terminées.

Les Hollandois, pour ſe dédommager des dépenſes que leur cauſent ces expéditions, exigent des Nations qu'ils ſont allés pacifier, une certaine quantité de beſtiaux. Aujourd'hui ces peuples, dans ces occaſions, vendent à leurs bienfaiteurs pour peu de choſe, en comparaiſon du prix ordinaire, une très grande quantité de gros & de menu bétail; ce qui dédommage amplement le Gouvernement des fraix du ſecours, ſi du moins le cas arrive dans un tems qu'il ait beſoin de beſtiaux. Mais s'il en eſt déja ſurchargé, ces expéditions lui ſont fort onéreuſes. Elles ſont cependant trop liées avec la bonne politique, pour les refuſer.

VIII. LES Hottentots, après la victoire, ont une humanité & une modération à l'égard des morts, qui ne ſe rencontre, au moins que je ſache, chez aucun autre peuple. Ils ne dépouillent jamais les corps morts de leurs ennemis, & ne les maltraitent en aucune manière. Ils ne leur prennent aucune de leurs armes, ni leur habit, ni leur couteau, ni leur tabac, ni aucun de leurs ornemens: ils ne fouillent pas même dans leurs poches, & ne font jamais d'inſulte à leur mémoire. Dès qu'un ennemi eſt mort, il ceſſe d'être leur ennemi; ils le laiſſent tranquille. Après que les victorieux ont enterré leurs morts, ils quittent le champ de bataille, & permettent aux vain-

cus de rendre le même devoir aux leurs.

La ſeule choſe qu'on puiſſe leur reprocher, eſt de faire mourir ſur le champ les priſonniers qu'ils ont fait. Ils n'épargnent pas, non plus, les déſerteurs & les eſpions ennemis qu'ils peuvent attraper. Les plus puiſſantes interceſſions n'adouciroient pas cette ſentence cruelle: toute l'Armée & toute la Nation, dans ces cas, demande juſtice contre ces ſcélérats, dont le ſang peut ſeul ſatisfaire leur vengeance. Les déſertions ſont aſſez fréquentes dans les guerres qu'ils ont: mais les eſpions y ſont fort rares, & il n'y a que de très grandes récompenſes, ou de très belles promeſſes, qui puiſſent les engager à l'être. D'ailleurs, lorſque les Hottentots ſont en campagne, ils ſont ſi bien ſur leurs gardes, qu'il faut une adreſſe extraordinaire pour qu'un eſpion s'introduiſe parmi eux; il eſt même impoſſible qu'il y reſte longtems ſans être découvert. Cependant les Hollandois ont toujours trouvé aſſez facilement, dans leurs guerres, des gens qui ſe chargeoient en leur faveur de ce métier périlleux; mais ces eſpions n'étoient jamais de la même Nation avec laquelle ils étoient en guerre.

Les déſerteurs, qui ſont ſi communs, ſont cependant le rebut de toutes les Nations; ils ſont même beaucoup plus mépriſés qu'ils ne le ſont parmi nous, de ceux dont ils viennent embraſſer le parti. Les Hottentots le ſavent; mais les reſſentimens par-

particuliers, & quelquefois la lâcheté, rendent les déſertions aſſez fréquentes. S'ils ont quelque animoſité contre quelque Officier, s'ils voyent l'Armée ennemie nombreuſe, ces conſidérations, tout comme parmi nous, les portent ſouvent à déſerter. Les Hottentots ſont d'ailleurs aſſez bons politiques pour ne pas refuſer les perſonnes qui viennent ſe réfugier auprès d'eux. Pendant la guerre, ils les careſſent, ils les ménagent, afin qu'ils leur faſſent connoître l'état de l'Armée qu'ils ont quittée: mais la campagne finie, ils les ont en horreur; & le meilleur parti que ceux-ci puiſſent prendre, & pour eux & pour la Nation qui les a reçus, c'eſt de ſe pendre. Dans les Traités de paix, on ſtipule aſſez ordinairement qu'on rendra les déſerteurs de part & d'autre; & dès qu'on les a rendus, ils ſont tous mis à mort ſans aucun quartier.

IX. SI UNE Nation Hottentotte eſt riche & nombreuſe, elle eſt, comme les Nations de l'Europe qui ſe trouvent dans ces favorables circonſtances, fière, impérieuſe, & la terreur de ſes voiſins dont l'état n'eſt pas auſſi floriſſant. Cette tyrannie a ſur-tout lieu dans les régions éloignées du Cap, où les Hollandois ne peuvent envoyer des troupes qu'avec beaucoup de peine & de dépenſe. Pour ſe garantir de l'oppreſſion de ces voiſins ſi redoutables, ils font pour l'ordinaire des alliances offenſives & défenſives. Ainſi les *Suſſaquas* & les

Udiquas ont de très étroites confédérations avec les peuples de la *petite Namaqua*, contre ceux de la *grande Namaqua*, qui ſont très puiſſans & très ambitieux. Les *Dunquas* & les *Damaquas* ſont de même liés contre les *Gauros*. Les articles de ces confédérations ſont exécutés avec une fidélité & une exactitude inviolables. Si ce que j'en ai ouï dire au Cap par pluſieurs perſonnes très dignes de foi, eſt vrai, je ne crains point d'aſſurer, qu'il n'y a pas de peuple au monde qui donne des témoignages de fidélité auſſi grands & auſſi marqués. Si une Nation qui eſt en alliance avec une autre, a le malheur d'être inquiétée & injuriée, ils ſe battent avec le même courage & la même fermeté, que s'il s'agiſſoit de leur propre querelle. Jamais ils ne poſent les armes, qu'ils n'aient vengé ceux qu'ils ont promis de ſoutenir: ils partagent tous les périls & tous les malheurs ſans exception. Quelques Nations ſe contentent de faire ces alliances pour la ſimple durée d'une guerre; elles s'exécutent avec la dernière exactitude pendant tout ce tems, & la fin de la guerre met fin auſſi au Traité.

X. EN tems de paix, pour entretenir l'adreſſe des ſoldats & pour enſeigner l'art de la guerre aux jeunes-gens, ils ont très fréquemment des images de combats, dont j'ai été très ſouvent ſpectateur. Ils ne ſe ſervent point d'arcs dans ces batailles, & ils n'y employent même que rarement l'haſſagaye.

ſagaye. Leurs deux bâtons le *Kirri* & le *Rackum*, & les pierres, ſont pour-lors leurs armes ordinaires. Diviſés en deux partis, ils ſe rangent chacun de leur côté en ordre de bataille. Le combat commence par de grands cris, & auſſi-tôt on voit tomber ſur les deux Armées une grêle de *Rackums*. Dès que ces bâtons ſont employés, ils ſe jettent ſur les pierres, dont ils ont fait auparavant de grands amas. Je ne ſaurois exprimer le plaiſir que j'ai eu en voyant ces combats: j'avoue même que ſi je n'euſſe été témoin oculaire de la dextérité & de la promptitude des Hottentots à parer avec leurs ſeuls *Kirris* les *Haſſagayes*, les *Rackums* & les pierres qui leur tombent ſur le corps, je n'aurois jamais pu en croire le témoignage d'un autre. Dès qu'un Hottentot voit voler à lui quelque choſe, il ſe tient ſi bien en garde avec ſon *Kirri*, & le manie avec tant de juſteſſe, que rarement il eſt frappé, au moins dans un combat d'exercice. Ils ſe ſervent du même bâton pour parer les coups qu'on leur tire de loin, & ceux qu'on leur porte de près; & en tout cela ils ſont paroître une adreſſe, qui ſurprendroit le plus habile manieur d'eſpadon. Ils ont auſſi des ſtratagèmes très ingénieux. Après s'être ainſi battus pendant quelque tems, on donne enfin le ſignal, le combat ceſſe, & chacun ſe retire. C'eſt par cette image de la guerre, qu'ils ont ſoin de donner des idées des combats à leurs

jeunes-gens, & de tenir en haleine ceux qui ont déja combattu.

Ils s'exercent auſſi fort ſouvent à donner à un certain but, avec la flèche, les pierres, les *Haſſagayes* & les *Rackums*. On ne peut s'empêcher d'être ravi en admiration, en voyant la juſteſſe de leurs yeux & de leurs mains, dans ces divers exercices. Pour moi, je puis dire que jamais je ne me ſuis laſſé de ce ſpectacle. S'ils veulent jetter une pierre, ils ont un but grand comme une pièce de vingt ſols, placé à la diſtance de cent pas. Après avoir vu pluſieurs pierres aller frapper droit au but, je m'attendois toujours à en voir enfin quelqu'une donner à faux; mais en-vain, tous les coups atteignoient conſtamment le but. Ce qui augmente encore ici le merveilleux, c'eſt la manière dont ils prennent leur point de vue, & dont ils ajuſtent leur coup. Ils ne demeurent point fermes dans un même endroit en levant le bras, ils ne fixent pas même leurs regards ſur le but, comme nous faiſons: ils ſont dans un mouvement perpétuel; ils ſautent de côté & d'autre; tantôt ils ſe baiſſent, tantôt ils ſe lèvent; tantôt ils ſe panchent d'un côté, tantôt ils ſe jettent ſur l'autre; leurs yeux, leurs mains, leurs pieds, tout leur corps eſt dans une agitation extraordinaire; vous les prendriez dans ces momens pour des inſenſés: & lorſque vous vous imaginez qu'ils ne penſent plus à leur but, ils font partir le cail-

lou

Exercices des Hottentots.

I. pag. 168.

lou qu'ils tiennent, & ne manquent jamais leur coup. L'étonnement & l'admiration que je témoignois, toutes les fois que j'assiſtois à de pareils ſpectacles, flattoit agréablement l'adroit Hottentot, & l'engageoit à répéter le même exercice auſſi ſouvent que je ſouhaitois.

Celui de l'Arc n'eſt pas moins merveilleux. C'eſt de l'habileté à manier cette arme, que dépend en grande partie le mérite d'un Hottentot. Ces peuples s'exercent à décocher leurs flèches à un but qui n'eſt pas plus grand qu'une des plus petites pièces de monnoie, & qu'ils placent à une diſtance conſidérable. Ils ne le manquent pas ſouvent, & jamais ils ne s'en écartent beaucoup, ſi du moins l'air eſt tranquille. Pour prendre leur point de vue, ils ne reſtent pas fixes non plus, comme font les Européens.

La dextérité d'un Hottentot, & la juſteſſe de ſon coup d'œil, ſe voyent encore dans la manière dont il lance l'*Haſſagaye* & le *Rackum*. L'*Haſſagaye* eſt regardée parmi ces Nations, comme la meilleure arme qu'ils aient & pour la guerre & pour la chaſſe. Auſſi faut-il avouer qu'ils la manient avec tant d'avantage, qu'avec cette arme ils peuvent attaquer les bêtes les plus féroces, & faire les plus ſanglantes exécutions dans la guerre. Lorſqu'ils veulent lancer leur haſſagaye à un but, ils font des ſauts en la brandiſſant avec force. On croiroit

tout au moins, à toutes ces contorsions, qu'ils ont deſſein de badiner; cependant tout d'un coup cette demi-pique part avec grand bruit, & va pour l'ordinaire frapper le but. Je ne ſuis pas le prémier qui ait parlé de la dextérité des Hottentots dans ces exercices: divers Auteurs, & entre autres *Vogel* (1), l'avoient déja admirée.

CHAPITRE XII.

De la Religion des Hottentots.

I. *Il eſt difficile de tirer de ces Peuples les idées qu'ils ont ſur la Religion.* II. *Ils croyent qu'il y a un Dieu ſuprême, mais ils ne lui rendent aucun culte.* III. *Ils adorent la Lune, comme une Divinité inférieure.* IV. *Ils adorent un certain Inſecte.* V. *Ils rendent des hommages religieux aux Hottentots qui ſont morts en odeur de ſainteté.* VI. *Ils adorent une Divinité malfaiſante, pour empêcher qu'elle ne leur faſſe du mal.* VII. *Cérémonies religieuſes qu'ils pratiquent avant que de paſſer une Rivière, ou d'entrer dans la Mer.* VIII. *De leurs Fêtes.* IX. *Ils croyent l'immortalité de l'Ame, mais ſans croire ni punition ni récompenſe après la mort.* X. *De leurs Prêtres.* XI. *Obſtinément attachés*

(1) Dans ſon *Voyage aux Indes Orient.* p. 76.

tachés à leur Idolatrie, ils refuſent d'être inſtruits.

I. PLUSIEURS Ecrivains ont douté que les Hottentots euſſent quelque idée de Dieu: l'on peut même dire que tous les Auteurs qui ont parlé de la Religion de ces Peuples, ont paſſé fort légèrement ſur cette matière, & ne ſe ſont point accordés. Il eſt vrai qu'il eſt extrêmement difficile d'arracher des Hottentots quelques mots ſur leurs opinions & ſur leurs cérémonies religieuſes; il n'eſt pas même facile d'apprendre de leur bouche s'ils en ont effectivement quelques-unes. Ils les tiennent auſſi cachées qu'ils le peuvent aux Européens; & lorſqu'on les queſtionne ſur ce ſujet, auſſi-bien que ſur toute autre pratique reçue parmi eux, ils ſont très réſervés & cachent ſoigneuſement la vérité. S'ils ſe trouvent dans des circonſtances qui ne leur permettent pas de garder le ſilence, ils ne ſe font point de peine de recourir à mille fictions. De-là vient qu'on les trouve ſi ſouvent en contradiction & avec eux-mêmes, & avec les autres. Et lorſqu'on leur fait des reproches ſur ces variations, ils diſent ſans détour, que les Européens ſont ruſés, & toujours remplis de projets; qu'ils ne font jamais de queſtions ſimplement pour avoir une réponſe, qu'ils ont toujours des vues plus éloignées, que peut-être même ils en veulent à la tranquillité & à la paix de leur Na-

Nation; que pour eux, ſimples & ignorai comme ils ſont, & peu capables de ten contre les ſubtilités de l'Europe, ils ſe laiſſ roient facilement tromper. Telle eſt cor ſtamment la manière dont ils s'excuſent lorſqu'ils refuſent de répondre aux que tions qu'on leur fait ſur leurs opinions ſur leurs coutumes, ou lorſqu'on les ſu prend en contradiction. C'eſt à ce tour d'e prit qu'il faut attribuer tant d'oppoſitior & d'erreurs, que l'on trouve dans les Au teurs au ſujet de la Religion des Hotter tots.

Auſſi ai-je été très longtems au Cap avant que d'avoir pu m'aſſurer des inſtitu tions & des cérémonies religieuſes de ce peuples, & des idées qu'ils ont de Dieu Pendant que je n'ai vu & conſulté que ceu qui habitent avec les Hollandois, ou dan leur voiſinage, non ſeulement je ne ſavo à quoi m'en tenir, mais je ne croyois pa pouvoir jamais venir à bout de pénétre dans ces profonds myſtères. Ils eſquivoien mes queſtions, refuſoient de me donne réponſe, ou tomboient en contradictior Je ne pouvois même tirer des Européen établis au Cap, des lumières ſur ce ſujet ils ſe font pour la plupart un ſingulier pla ſir de repaitre de chimères & de fiction les curieux: ce ſont même eux qui renden ces peuples ſi cachés & ſi défians. Car s'il cultivent avec ſoin ces alliés pour tout ce qui regarde la paix générale & la tranquil

lit

lité publique, il faut avouer qu'à tout autre égard ils ne les épargnent pas, & que ſur-tout ils les inſultent & les raillent cruellement, de même que leurs coutumes & leurs ſentimens. Les Hottentots le ſentent fort bien: il ne faut donc pas être ſurpris s'ils ſont ſi circonſpects. Quel homme parlera librement, s'il a lieu de ſoupçonner qu'on a deſſein de ſe moquer de lui & de tourner en ridicule ſes diſcours? Mais lorſque dans la ſuite j'ai pénétré dans le pays, & viſité les peuples qui habitent à quelque diſtance du Cap, je les ai trouvés beaucoup plus ouverts. Comme ils n'ont eu que peu de commerce avec les Européens, ils n'ont rien perdu de leur ſimplicité naturelle.

II. C'EST d'eux que j'ai donc appris que les Hottentots croyent fermement qu'il y a un Dieu, qui a fait toutes choſes. Quelques Auteurs avoient déja découvert leurs idées ur ce ſujet. Comme ces rélations ſont intéreſſantes, je vais en rapporter quelques paſſages; après quoi je donnerai mes propres obſervations.

Saar, dans la rélation qu'il nous donne du ſéjour de quinze ans qu'il a fait aux Indes étant au ſervice de la Compagnie, dit qu'aiant queſtionné quelques Hottentots ſur les idées qu'ils ont de la Religion, ils lui répondirent ſur le champ, *Qu'ils croyoient en celui qui a fait les Cieux, la Terre & la Mer, & toutes les choſes qui y vivent.*

Ces

„ Ces peuples, dit le P. *Tachard* (1), ignorent la Création du Monde, la Rédemption des hommes, & le Myſtère de la très ſainte Trinité. Ils adorent pourtant un Dieu, mais la connoiſſance qu'ils en ont eſt fort confuſe. Ils égorgent en ſon honneur des vaches & des brebis, dont ils lui offrent la chair & le lait en ſacrifice, pour marquer leur reconnoiſſance envers cette Divinité qui leur accorde, à ce qu'ils croyent, tantôt la pluie, tantôt le beau tems, ſelon leurs beſoins."

Boeving, que j'eſtime le plus exact de tous ceux qui nous ont donné des rélations de ces peuples, dit que *comme le Chef d'une Nation Hottentotte préſide ſur tous les Capitaines des* Kraals, *ainſi les Hottentots appellent le Dieu ſuprême, le grand & le ſuprême Capitaine.*

Je me ſuis aſſuré par mille recherches que j'ai faites chez les Hottentots, & par mille déclarations expreſſes qu'ils m'ont faites à moi-même, qu'ils croyent un Dieu ſuprême, Créateur; que ce Dieu eſt l'Arbitre de l'Univers, & que c'eſt par ſa toute-puiſſance que tout ce qui exiſte a la vie & le mouvement. Ils croyent auſſi que cet Etre ſuprême poſſède des perfections & des attributs incompréhenſibles. Ils l'appellent *Gounja* ou *Gounja Ticqvoa*, c'eſt à dire le *Dieu des Dieux*. Ils diſent qu'il ne fait jamais

(1) *Voyage de Siam*, Liv. II. p. 80.

uis de mal à perſonne, que perſonne n'a u de redouter ſon pouvoir, & qu'il ha- te fort au deſſus de la Lune.

Quelques-uns d'entre eux ſoutiennent fer- ement que ce Dieu ſuprême eſt quelque- is deſcendu ſur la Terre ſous une forme ſible; mais qu'il a toujours paru avec les bits, la taille & la couleur qu'ont les plus aux d'entre eux. Mais les plus intelli- ns regardent ceux qui ſont dans ces idées, mme des viſionnaires & des fous, & les futent par cet argument, qui leur paroît ſoluble: *Comment ſeroit-il poſſible que le Dieu rême daignât venir parmi nous, puiſque la ne qui n'eſt qu'une Divinité inférieure, ne baiſſe jamais à cela? Quelle vue, quel inté- aſſez grand pourroit engager cet Etre à umilier juſqu'à ce point?*

Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'ils rendent aucune eſpèce de culte à ce ieu ſuprême, qu'ils reconnoiſſent. Au oins je n'ai jamais vu, ni ouï dire qu'ils i rendiſſent quelque hommage religieux. ui tâché très ſouvent de leur montrer la ie & l'abſurdité qu'il y avoit à négliger culte du Dieu qu'ils croyoient être au ſſus de tous les autres, tandis qu'ils ado- ient les Dieux qu'ils regardoient comme férieurs & dépendans de lui; mais ils ne iſoient aucune attention à mes diſcours. je leur demandois la raiſon d'une coutu- e ſi extravagante, ils ne vouloient point en donner. Cependant, lorſqu'ils étoient d'hu-

d'humeur de répondre, ils m'alléguoient conſtamment la tradition dont j'ai parlé, du crime de leurs prémiers pères, de la malédiction qui en fut la punition, de l'endurciſſement & de l'aveuglement qui en furent les ſuites funeſtes. Mais lorſque, profitant de tous les avantages que me donnoit cette réponſe, je les preſſois vivement, tout leur refuge étoit dans cette contradiction, que *Gounja Gounja*, ou le Dieu des Dieux, étoit un *bon homme*, qui n'avoit beſoin ni de nous ni de nos hommages, qui ne faiſoit jamais de mal à perſonne, & qui même ne pouvoit jamais en faire. Lorſque je voulois les pouſſer plus loin, & mettre dans tout leur jour des contradictions ſi abſurdes, ils avoient la hardieſſe de me nier tout ce qu'ils avoient d'abord avancé, & me quittoient bruſquement, en diſant qu'ils ne vouloient ni croire en Dieu, ni en entendre parler davantage.

III. MAIS s'ils abandonnent le culte du vrai Dieu dont ils reconnoiſſent l'exiſtence & les principaux attributs, ils adorent la Lune, ou du moins ils lui rendent des hommages. *Boeving* le nie. „ C'eſt, dit-il, une „ opinion communément reçue par les voyageurs, & par ceux qui habitent parmi „ les Hottentots, que ces peuples adorent la Lune, & qu'ils en célèbrent le „ culte par des cris, des invocations, & „ des danſes qu'ils font toutes les nuits „ en plein air. J'ai trouvé pluſieurs Hot-

„ ten-

„ tentots qui nient cette Idolatrie, & qui „ ſoutiennent que ces danſes, ces ſauts, „ ces chanſons, qu'ils font pendant la nuit „ à la campagne, ne ſont que pour ſe di- „ vertir, ſans avoir la moindre intention „ d'invoquer ou d'adorer la Lune, ni au- „ cune autre Divinité." Cet Auteur, d'ailleurs ſi judicieux, a été trompé dans cette occaſion: on le concevra ſans peine, ſi on fait attention au ſoin que ces peuples prennent de ne laiſſer entrevoir aux Européens rien de ce qui regarde leur Religion. Mais d'autres voyageurs ont été plus heureux.

Vogel dit que „ les Hottentots ſemblent „ avoir quelque vénération pour la Lune. „ Lorſqu'elle paroît dans certains tems, „ ils s'aſſemblent en grand nombre en di- „ vers endroits pour danſer en rond, frap- „ per des mains, crier, faire les enragés „ pendant toute la nuit. On les rencontre „ quelquefois retirés dans des cavernes, „ occupés à battre des mains, & à marmo- „ ter certains mots, dont jamais aucun „ Européen n'a pu donner l'interprétation. „ On ne peut voir ſans étonnement ces „ ſcènes extravagantes. Ils font mille con- „ torſions de corps; les yeux fixement at- „ tachés au ciel, ils allongent les traits de „ leur viſage, & marquent leur front avec „ une pierre rouge. Il ſemble, ajoute ce „ voyageur, que toutes ces cerémonies „ ſont des actes de Religion.

Auſſi doivent-elles être miſes dans ce

rang: quoi qu'en puiſſent dire les Hottentots, ces danſes & ce vacarme ſont certainement des honneurs religieux & des invocations adreſſées à la Lune. Ils l'appellent *Gounja*, & la regardent comme une Divinité inférieure, ou comme l'image viſible du Dieu inviſible. Ils lui attribuent le pouvoir de diſpenſer à ſon gré la pluye & le beau tems; & c'eſt pour lui demander l'un ou l'autre, ſuivant qu'ils en ont beſoin, qu'ils l'invoquent. C'eſt dans cette vue qu'ils s'aſſemblent de nuit en raſe campagne, à la pleine & à la nouvelle Lune, quelque tems qu'il faſſe. Là, après mille contorſions & mille grimaces, auſſi ridicules qu'horribles, ils ſe jettent à terre tout de leur long, & pouſſent des cris affreux. Enſuite ils ſe relèvent ſubitement, frappent la terre du pied, & criant comme des enragés, ils tournent le viſage du côté de cet Aſtre, & lui adreſſent entre autres ces paroles: *Mutſchi Atzé:* (c'eſt à dire, *Je vous ſalue: Soyez la bien venue:*) *Cheráqua chori ounquâ:* (c'eſt à dire, *Accordez-nous de la pâture pour notre bétail, & du lait en abondance.*) Ils répètent cette prière, ou quelque autre ſemblable, en danſant, en frappant des mains; & à la fin de la danſe ils chantent *Ho, Ho, Ao, Ao*, pluſieurs fois de ſuite, en faiſant des inflexions de voix accompagnées de frappemens de mains & de pieds, qui font un amuſement très agréable pour un étranger. Ils paſſent des

nuits

nuits entières, quelquefois même une bonne partie du jour ſuivant, dans ce pénible exercice, ſans s'arrêter juſqu'à ce qu'ils n'en puiſſent plus. Alors ils ne ceſſent qu'auſſi longtems qu'il le faut pour reprendre haleine. Pour ſe repoſer, ils s'accroupiſſent, tenant leur tête avec leurs mains, & appuyant leurs coudes ſur leurs genoux. Pendant tout ce tems-là, ils abaiſſent leurs voix & ne forment plus qu'un bourdonnement lent, qui inſpire de la mélancolie; juſqu'à ce qu'aiant repris leurs eſprits, ils ſe relèvent, & ſe remettent à chanter & à danſer avec plus de force. Ces intervalles de repos ſont fort rares & fort courts: auſſi a-t-on peine à concevoir comment ils peuvent ſoutenir une pareille fatigue. Lorſque leur dévotion eſt finie, ils s'en retournent chez eux haraſſés, mais tout auſſi ſatisfaits que nous pourrions l'être après la pratique de quelqu'une de nos cérémonies religieuſes.

Le Sr. *Luillier* (1) dit que „ le peuple „ du Cap qu'on appelle *Hottentot*, approche plus de la bête que de l'homme. Ils „ adorent, dit-il, le Soleil, au lever duquel ils ſe proſternent tous, & croyent „ qu'ils ne reçoivent que de lui la vie & „ la lumière."

Pour moi, j'aſſure que je n'ai jamais rien vu d'une adoration ſi commune & ſi fréquen-

(1) *Voyage aux grandes Indes*, pag. 14.

quente, ſuivant ce voyageur : d'où l'on doit ſans doute conclure, que c'eſt une erreur groſſière.

IV. LES Hottentots adorent auſſi, comme une Divinité bienfaiſante, un Inſecte, qui eſt, à ce qu'on dit, particulier à leur pays. J'en ai vu très ſouvent. Il n'eſt pas plus grand que le petit doigt d'un enfant. Il a le dos verd, avec des taches blanches & rouges; le ventre tacheté de même. Il a deux ailes, & ſur la tête deux cornes. On pourroit donner à cet animal le nom d'Eſcarbot doré, ou de Cerf volant, parce qu'il a la tête & les ailes jaunes. Ses jambes ſont d'un gris clair. Dès qu'ils apperçoivent cette petite Divinité ailée, ils lui rendent le plus profond hommage; & s'il arrive que l'animal honore de ſa préſence un village, tous les habitans ſe raſſemblent autour de lui avec d'auſſi grands tranſports de dévotion, que ſi le Maître de l'Univers étoit venu au milieu d'eux. Ils chantent & danſent autour de lui par bandes, comme des gens hors d'eux-mêmes; & lui jettent de la poudre d'une herbe qu'ils appellent *Buchu*, & nos Botaniſtes *Spiræa* (1). Ils couvrent auſſi de la même poudre l'enceinte du village, le dedans & le dehors de leurs huttes, & tout ce qui leur appartient. Ils tuent deux brebis, pour remercier cette Di-

(1) D'autres la nomment *Spireon*, & liſent ainſi dans *Pline*, *Hiſt. natur.* Lib. XXI. Cap. IX.

Divinité de l'honneur qu'elle leur accorde. Ils s'imaginent qu'elle leur apporte la prospérité, le pardon de toutes leurs fautes, & la ſageſſe pour mieux vivre à l'avenir. Ils ne doutent point que cette venue ne ſoit l'heureux avantcoureur de quelque bénédiction extraordinaire, dont le village va être privilégié. Ils croyent qu'ils vont devenir un nouveau peuple; auſſi prennent-ils la réſolution de changer de conduite, perſuadés qu'ils vont recevoir des ſecours extraordinaires. S'il arrive que cet inſecte ſe poſe ſur un Hottentot, on le regarde dès-lors comme un Béat, favori du Dieu, & on le vénère comme tel. Ses voiſins, glorieux d'avoir ſi près d'eux un ſi ſaint perſonnage, célèbrent par-tout leur bonheur. Le bœuf le plus gras de tous ceux qui appartiennent au village, eſt à l'inſtant offert en ſacrifice d'actions de graces: on en donne les entrailles bien nettoyées & bouillies avec la graiſſe & la coiffe, au prétendu Saint, qui s'en régale ſeul. Les hommes du *Kraal* en dévorent la chair qui eſt auſſi bouillie, & les femmes boivent le bouillon. La joie eſt univerſelle, & la fête des plus célèbres. On prend la coiffe, qu'on ſaupoudre de *Buchu*, & après l'avoir bien tordue comme une corde, on la met au cou du Saint, en guiſe de colier: il eſt obligé de la porter jour & nuit juſqu'à ce qu'elle tombe par pièces, ou que la Divinité ailée juge à propos de ſe poſer ſur quelque autre habitant

du village. Pour ce qui eſt de la graiſſe, elle lui doit être précieuſe; il faut qu'il s'en frotte avec ſoin le corps, qu'il ne ſe ſerve d'aucune autre tant qu'elle dure, & qu'il n'en perde quoi que ce ſoit.

Les cérémonies ſont parfaitement les mêmes, ſi l'inſecte ſe poſe ſur une femme: ſeulement il faut obſerver que dans ce cas les femmes, le jour de la fête, mangent la chair du bœuf ſacrifié, & que les hommes n'ont que le bouillon. On peut s'aſſurer que je ne dis rien ici que de très certain, & dont je n'aye été témoin pluſieurs fois.

Les Hottentots s'expoſeront à mille dangers pour ſauver la vie à quelqu'un de ces animaux, & prennent toutes les précautions imaginables pour ne leur faire aucun mal. Je vais en donner un exemple arrivé ſous mes yeux, & qui fait bien voir juſqu'où va la ſtupide ſuperſtition de ces peuples pour ce vil inſecte.

Un Allemand qui avoit une campagne environ à ſix lieues du Fort, aiant donné permiſſion à quelques Hottentots de mener leurs troupeaux ſur ſes terres, ils y vinrent poſer leurs huttes. Un fils de cet Allemand, jeune-homme fort badin, étoit à ſe divertir dans le *Kraal*, lorſque l'inſecte déifié parut. Les Hottentots, ſuivant leur coutume, coururent en foule pour l'adorer. Le jeune-homme courut auſſi, mais pour tâcher de le prendre, afin d'éprouver

ces

ces ſuperſtitieux. Il le ſaiſit en effet en leur préſence; mais quelle ne fut pas leur inquiétude & leur angoiſſe, lorſqu'ils virent l'animal dans ſes mains impies! Ils regardoient avec des yeux égarés ce jeune-homme, & ſe regardoient les uns les autres en diſant, *Voyez, voyez: ah! que va-t-il faire! Le tuera-t-il? Le tuera-t-il?* Ils trembloient dans la crainte qu'ils avoient pour ſon deſtin. „ Quel eſt le ſujet de cette rumeur „ affreuſe, (dit le jeune-homme, qui faiſoit ſemblant de l'ignorer:) pourquoi témoigner des angoiſſes ſi terribles pour „ un ſi vil animal? Ah! Monſieur, (répondirent-ils avec une inquiétude extrême) „ c'eſt une Divinité. Elle vient du Ciel; „ c'eſt pour notre bonheur qu'elle eſt deſcendue. Ah! ne lui faites point de mal; „ prenez garde de la bleſſer: ſi vous le „ faites, nous ſommes les plus miſérables „ de tous les hommes, cette terre va être „ pour jamais maudite, & le crime ne ſera „ jamais pardonné ". Le jeune Allemand, non content de cette épreuve, voulut la pouſſer juſqu'au bout. Pour cet effet, comme s'il n'eût point été touché de leurs inſtantes prières, il fit ſemblant de tuer l'animal. A la vue de ce ſacrilège, ils frémirent d'horreur; ils couroient, ils alloient & venoient, comme une troupe d'inſenſés. Ils lui demandoient „ où étoit ſa conſcience, „ & quelle fureur le poſſédoit? comment „ il pouvoit avoir le cœur de ſe réſoudre

„ à commettre une abomination qui alloit „ attirer ſur ſa tête la malédiction céleſ„ te? ". Mais comme il paroiſſoit inſenſible à tous ces diſcours, ils ſe jettérent à ſes pieds, & les yeux baignés de larmes, ils le ſuppliérent dans les termes les plus pathétiques, de vouloir ſauver la vie à cet animal, & lui donner la liberté. Le jeune-homme alors ſe rendit, & aiant lâché l'inſecte, les Hottentots s'abandonnérent tout d'un coup aux tranſports de la joie la plus vive, ſe mirent à ſauter, à faire des cabrioles, & à jetter de grands cris de joie. Ils coururent après l'animal, pour lui rendre le culte ordinaire; mais cette fois-là ne s'étant poſé ſur aucun d'entre eux, il n'y eut perſonne de ſanctifié.

En parlant un jour avec quelques-uns de ces Hottentots, ils me déclarérent que ſi cet inſecte déifié avoit été tué, tous leurs beſtiaux auroient été infailliblement détruits par les bêtes ſauvages; & qu'eux-mêmes, hommes, femmes & enfans, auroient tous fait une fin malheureuſe. Auſſi ſont-ils dans l'idée qu'un *Kraal* où l'on voit rarement de ces inſectes, eſt infortuné: ce qu'ils fondent ſur des exemples réitérés. On perd ſon tems à tâcher de raiſonner avec eux ſur ces abſurdes ſuperſtitions, & à les détromper; ils ſont ſi obſtinés ſur l'article, qu'ils renonceroient plutôt à la vie, qu'à la moindre partie de ce culte ridicule.

V. ILS rendent encore certains honneurs

neurs à leurs Saints & à leurs Héros décédés. Ils ne leur érigent pas à la vérité des temples, des tombeaux, des ſtatues, & d'autres monumens publics; mais ils leur conſacrent des bois, des montagnes, des prairies & des rivières. Quand ils paſſent auprès de ces lieux conſacrés, ils s'arrêtent pour ſe rappeller la mémoire du Saint ou du Héros, ou pour méditer ſur ſes vertus, & pour implorer ſa protection, tant pour eux que pour leur bétail. Quelquefois ils s'acquittent de ce devoir ſans branler, & dans un parfait ſilence, la tête envelopée de la peau qu'ils portent. D'autres fois ils danſent, chantent, & frappent des mains comme des forcenés.

Lorſqu'on les trouve occupés à cette dévotion & qu'on leur en demande le but, ils ſe prennent à rire, & l'on voit à leur air qu'ils veulent que vous cherchiez à deviner cette raiſon, plutôt que de la leur demander. Si vous les preſſez, ils ſe fâchent, & vous répondent en peu de mots, que c'eſt la coutume des Hottentots. Mais il y a moyen de les rendre plus traitables: une pipe de tabac, ou une goutte d'eau de vie, en fait l'affaire. Quand vous leur avez fait ce petit préſent, ils vous régalent à leur tour d'une longue hiſtoire des vertus & des perfections de ces ancêtres qu'ils honorent; & ils accompagnent ce récit des témoignages de la vénération qu'ils doivent à des perſonnages ſi excellens.

Je rencontrai un jour un Hottentot, qui danſoit & chantoit tout ſeul ſur une petite hauteur, avec beaucoup de dévotion. M'étant approché de lui, je cherchai à gagner ſes bonnes graces en lui donnant un peu de tabac: je lui demandai enſuite l'hiſtoire du Saint, auquel il rendoit ces devoirs religieux. Il me répondit „ qu'il n'avoit ja„ mais ouï dire que cette éminence eût „ été conſacrée à quelqu'un de leurs Hé„ ros: mais que cependant, il ne doutoit „ point qu'elle ne fût la demeure de quel„ que Saint du prémier ordre; parce, dit„ il, que paſſant une fois par ici, je me „ ſentis ſaiſi d'un aſſoupiſſement extraor„ dinaire, & m'étant couché ſur cette émi„ nence, j'eus pendant mon ſommeil les „ ſonges les plus charmans que j'euſſe eu „ de ma vie. Le lendemain à mon réveil, „ j'apperçus à vingt pas de moi un grand „ Lion, qui me laiſſa paſſer ſans me faire „ aucun mal. Or cet animal féroce m'au„ roit infailliblement dévoré, ſi quelque „ Saint habitant de cette vallée ne m'eût „ ſingulièrement protégé." La ſuperſtition, comme on voit, eſt de tous les pays; ce ſont-là des hiſtoires propres à groſſir les Légendes. Je fis ce que je pus pour déraciner de ſon eſprit une imagination ſi extravagante, & pour lui donner de juſtes idées de Dieu & de ſa Providence: mais ce fut inutilement. Mes inſtructions l'ennuyérent bientôt: il ſe leva, & hochant

la

la tête, il me dit qu'il ne comprenoit rien à tous mes beaux diſcours; après quoi il s'en alla.

VI. IL règne parmi les Hottentots une autre eſpèce d'Idolatrie, bien plus étrange que toutes celles que je viens de décrire. Ils adorent une certaine Divinité malfaiſante, qu'ils appellent *Touquôa*, & qu'ils regardent comme le principe & la cauſe de tous les maux imaginables. Ils croyent ſurtout que la haine que cette Divinité inférieure a pour leur Nation, la porte à les laiſſer rarement tranquilles. Cela reſſemble aſſez à la Théologie Orientale (1). C'eſt ce Dieu qui excite leurs ennemis contre eux, & qui fait échouer tous leurs bons deſſeins. C'eſt lui qui leur envoie les douleurs & les maladies, qui fait mourir leurs beſtiaux, & les expoſe à la gueule des bêtes féroces. En un mot, ils le croyent l'auteur de tout mal, la méchanceté lui étant ſi eſſentielle, qu'il eſt abſolument incapable de faire aucun bien à perſonne, & ne ſe plait que dans le deſordre. Dans cette penſée ils lui rendent hommage pour l'adoucir, pour ſe concilier ſa bienveillance, & pour ſe mettre par-là à couvert de ſa méchanceté. Lorſqu'ils ſont menacés de quelque infortune, ils lui offrent un bœuf ou une brebis:

(1) Voy. *Thom. Stanley, Hiſt. Philoſoph. Oriental.* traduite en Latin par Mr. *Le Clerc*; & *Hyde, Rel. vet. Perſarum*; ou *Bayle, Diction. Crit.* Art. *Zoroaſtre.*

bis: d'autres fois ils font en ſon honneur pluſieurs cérémonies extravagantes, pour l'appaiſer, & l'engager à ceſſer ſes cruelles perſécutions. Voici ce qu'ils diſent eux-mêmes du culte qu'ils rendent à ce mauvais Principe. „ Nous honorons quelquefois le „ *Touquóa* en lui offrant des ſacrifices, „ lorſque nous préſumons qu'il a deſſein „ de nous inquiéter. Nous nous frottons „ le corps de la graiſſe des animaux ſacri-„ fiés, nous en mangeons la chair, pour „ nous rendre propice & favorable cet E-„ tre, ſi nous l'avons offenſé, quoique „ nous ignorions même en quoi nous pou-„ vons lui avoir déplu. Il traite d'offenſe „ ce qu'il lui plait, & il punit comme bon „ lui ſemble. De tems immémorial, nous „ pratiquons en ſon honneur ces cérémo-„ nies pour l'appaiſer.

C'eſt lui, à ce qu'ils diſent, qui enſeigne la Sorcélerie; art abominable, qui, ſuivant eux, cauſe des maux infinis aux gens de bien, & à leurs troupeaux. Ils croyent que c'eſt au ſortilège qu'on doit attribuer toutes les douleurs ſoudaines & internes; toutes les maladies qui embarraſſent leurs Médecins, ou qui ſont tant ſoit peu extraordinaires; & tous les effets ſurprenans dont ils ne peuvent rendre raiſon.

J'ai paſſé moi-même pour Sorcier dans leur eſprit, m'étant ſouvent diverti à leur faire voir l'effet de la Lanterne magique, du Miroir concave, & de quelques autres ma-

machines. Effrayés à cette vue, ils ne pouvoient s'empêcher de regarder tous ces phénomènes comme des productions de la Magie. Une fois entre autres, que j'étois environné d'un grand nombre de ces Sauvages, aiant mis le feu à quelque peu d'eau de vie que j'avois verſée dans une taſſe, je les invitai à boire de cette liqueur enflammée. La ſeule propoſition les ſurprit; mais ce fut bien autre choſe, lorſqu'ils m'eurent vu boire: la frayeur les ſaiſit ſi fort, qu'ils s'enfuirent au plus vîte. Depuis ce tems-là, ils m'ont toujours craint comme un grand & redoutable Magicien. Auſſi, pour les faire diſparoître dans un inſtant, je n'avois qu'à lever un bâton, & les menacer de m'en ſervir pour les enſorceler.

Ils croyent, comme fait le petit peuple parmi nous, que les vieilles femmes ſurtout s'adonnent à la Magie: cependant il ne paroît pas qu'ils s'imaginent que les Sorciers faſſent pacte avec le Diable, & qu'il ſe ſaiſit de leur ame, & quelquefois même de leur corps, lorſqu'ils meurent. Ils croyent ſimplement que leur *Touquóa*, ou mauvais Principe, dont la malice eſt entièrement bornée à ce monde & à cette vie, enſeigne à ceux qu'il lui plait le Sortilège & la Magie; mais d'ailleurs ils n'ont aucune idée de la manière dont cela ſe fait. Ils croyent que cet Etre eſt un Capitaine inférieur, & fort mal bâti, dont l'air ſévère & toujours grondeur annonce le caractere.

Boe-

Boeving dit qu'il a ouï assurer à qu
Hottentots, qu'ils avoient souvent
Touquôa, & qu'ils le dépeignoient c
un monstre hideux, tout hérissé de
difforme & terrible; la tête & les
comme ceux d'un cheval, & ajant l
blanche.

J'ai pris toutes les peines imagin
pour découvrir si quelqu'un d'entre
soit avoir vu ce *Touquôa*; mais jam
n'ai trouvé personne qui s'en vantât.
donc persuadé que cet Auteur se tr
& qu'il tenoit ce récit non des Hott
eux-mêmes, mais de quelque Europ

VII. ON doit sans doute mettre
rang des cérémonies religieuses, la
me qu'ils observent lorsqu'ils veule
ser une rivière rapide. Avant que d
trer, ils s'arrosent d'eau, se barbouill
front de limon, & font quelques sauts
dant toute la cérémonie, ils sont gra
sérieux, & paroissent ensevelis dan
profonde méditation. De tems en te
poussent des soupirs, & murmuren
bas quelques paroles. Enfin, lorsqu'i

Ils obſervent à peu près la même coutume, avant que d'entrer dans la mer pour gagner à la nage quelque rocher. Pendant une minute ou deux, vous les voyez tranquilles & d'un air fort penſif; après quoi ils prennent un peu d'eau dans leurs mains, jettent deſſus quelque peu de ſable ou de limon, & répandent enſuite le tout ſur leur tête en murmurant auſſi certaines paroles, dont je n'ai jamais pu découvrir le ſens. C'eſt ſans doute une invocation adreſſée à quelqu'une de leurs Divinités, ou du moins quelque autre acte de Religion. La cérémonie ſe finit en faiſant quelques ſauts ſur le rivage. Arrivés enfin ſur le roc, ils ſe lavent depuis la tête juſqu'aux pieds, & danſent encore pendant quelques momens. Ce n'eſt qu'après ces cérémonies, qu'ils ſe mettent à l'ouvrage. A leur retour au bord, ils ſe lavent une ſeconde fois entièrement, ils font quelques cabrioles, & après cela ils continuent leur chemin. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour ſavoir d'eux-mêmes, ſi ces danſes, ces aſperſions, & ces ablutions étoient des actes de Religion: mais ſans vouloir jamais me ſatisfaire, ils me diſoient: *C'eſt la coutume des Hottentots.*

VIII. ILS ont un très grand nombre de fêtes, & ils aiment ſi fort les réjouiſſances qui les accompagnent, qu'ils en célèbrent dans toutes les occaſions tant ſoit peu extraordinaires; comme, lorſqu'un d'eux eſt relevé d'une grande maladie, ou échapé d'un

d'un danger éminent; lorſqu'ils rendent les garçons Eunuques à demi, & qu'ils les reçoivent au rang des hommes; lorſque dégradés de ce rang par le reproche de lâcheté, ils veulent être réhabilités; lorsqu'ils ont fait un grand carnage de bêtes ſauvages, qui dévoroient leur bêtail; lorsque tout un village change de demeure; lorſque leur bêtail a été délivré de quelque maladie épidémique; après qu'ils ont offert des ſacrifices expiatoires à la Lune, qui eſt leur Divinité tutélaire; lorſqu'ils font paſſer leurs beſtiaux au travers d'une fumée épaiſſe; lorſqu'ils inſtallent un Chef ou un Capitaine. Dans toutes ces occaſions, & dans pluſieurs autres dont je parlerai dans la ſuite, les Hottentots font des réjouiſſances publiques & des fêtes, auxquelles tous les habitans du *Kraal* ont part. Les naturels du pays, pour déſigner toutes ces fêtes, (car je mets toutes ces cérémonies au rang des actes de Religion) ont adopté le mot Hollandois *anders maken*, qui ſignifie *changer*, *faire autrement*; comme ſi le but de ces ſolennités étoit de les rendre plus ſages & meilleurs. Ils ont même entièrement oublié, ou du moins, ils ne trouvent pas à propos de dire quel terme ils employoient avant l'établiſſement des Européens. Je vais donner une idée générale de ces fêtes.

Les huttes ou les cabanes d'un village ſont rangées en cercle, dont le centre eſt ab-

abſolument vuide. Lorſqu'ils veulent célébrer une fête, ils élèvent au milieu une eſpèce de loge ou de berceau, aſſez étendu pour contenir tous les hommes. Ce berceau eſt fait de matériaux abſolument neufs, pour faire alluſion au deſſein qu'ils forment, de commencer dès-lors une vie toute nouvelle. Le matin donc, avant la cérémonie, les femmes & les enfans du *Kraal* s'en vont tous dans les vallées pour amaſſer de petites branches d'arbres, des herbes odoriférantes, & des fleurs de différentes eſpèces, dont ils ſe ſervent pour conſtruire, pour orner & pour parfumer la tente. Enſuite les hommes prennent le bœuf ou le bufle le plus gras du village, & attachent à ſes pieds quatre cordes: quelques-uns ſaiſiſſent l'animal par les cornes, & l'agitent d'une manière étrange; tandis que d'autres ſont occupés à tirer les cordes juſqu'à ce qu'ils l'aient couché par terre: dès qu'il eſt étendu tout de ſon long ſur le dos, ils attachent les quatre cordes à quatre pieux fichés en terre. C'eſt dans cet état qu'ils le font mourir, mais de manière qu'il ſouffre une bonne demi-heure avant que d'expirer. Une partie de ſa chair eſt rôtie, & ils font bouillir l'autre. Aſſis enſuite ſous le berceau, ils dévorent toute cette viande avec beaucoup d'allégreſſe. Les femmes, ſuivant la coutume ordinaire chez les Hottentots, n'aſſiſtent pas à ce feſtin: elles ſont dehors, & n'ont pour leur portion que

le bouillon. Pour l'ordinaire, les hommes d'un village ſuffiſent pour manger un bœuf tout entier dans un feſtin; mais auſſi ils font de longues ſéances. Le repas fini, ils vont fumer & boire. Il y a toujours dans ces occaſions une bande de perſonnes, qui jouant de tems en tems de quelque inſtrument, les invitent à danſer. Pendant que les uns danſent, les autres chantent, quelques-uns diſent des plaiſanteries, ou font des contes pour ſe divertir. La joie répandue de tout côté ſe manifeſte par de violens éclats de rire. Ces divertiſſemens durent tout le jour, & toute la nuit ſuivante.

Mais ce qu'il y a ſur-tout de remarquable, c'eſt que quoiqu'ils aiment paſſionnément les liqueurs fortes, ils n'en boivent jamais, ou n'en boivent que très peu dans leurs réjouiſſances publiques; on ne les voit point ſouiller leurs feſtins par des excès honteux. Ils peuvent chanter, danſer, & cauſer enſemble avec toute la gaieté poſſible, pendant des jours entiers, pourvu qu'ils aient du tabac ou du *Dacha*, & de l'eau mêlée avec du lait, leur boiſſon ordinaire.

Les Européens ont-ils donc bonne grace de les accuſer de ſtupidité & de bêtiſe, eux qui ne ſauroient preſque conſerver leur gaieté une heure entière, ſans appeller quelque liqueur forte à leur ſecours?

IX. QUELQUE ſoin que j'aye pu prendre

dre pour découvrir quelqu'un parmi ces peuples, qui crût que les gens de bien vont après leur mort dans un lieu de bonheur, & les méchans dans un lieu de peines & de ſupplices, je n'en ai jamais trouvé. Cependant je ſuis très perſuadé qu'ils croyent l'immortalité de l'ame; & je ſuis ſurpris que quelques Auteurs qui ont parlé de ce peuple, ne s'en ſoient pas apperçus. J'avoue que ce dogme ne fait point partie de leur Religion, & qu'ils n'y penſent peut-être jamais pour eux-mêmes; mais il n'en eſt pas moins clair qu'ils l'admettent.

Le P. *Tachard* (1) dit „ qu'ils n'attendent point d'autre vie après celle-ci; " & plus bas „ que ces peuples étant perſuadés qu'il n'y a point d'autre vie, ne travaillent qu'autant qu'il faut pour paſſer „ doucement celle-ci." Ce Père ſe trompe également dans l'aſſertion & dans le raiſonnement qu'il fait ici. Il vaudroit mieux dire, que leur extrême pareſſe ne leur permettant pas d'être en ſouci pour le lendemain, ils ne s'embarraſſent point de l'état où ils ſeront après la mort, quoiqu'ils ſoient dans l'idée qu'ils ſurvivront à leur corps. Ils s'imaginent apparemment, qu'il ſera aſſez tôt d'y penſer lorſqu'ils y ſeront.

Boeving dit que „ les Hottentots ignorent la réſurrection des morts, & qu'ils „ croyent que, ſemblables aux brutes, ils „ pé-

(1) *Voyage de Siam*, Liv. II. p. 20. 21.

„ périſſent tout à fait par la mort. Inter-
„ rogeant, dit-il, un jour un Hottentot ſur
„ la réſurrection, il me répondit: *Comment*
„ *ſe pourroit-il qu'après rien*, c'eſt à dire a-
„ près la mort, *les hommes revinſſent en vie*?

Je conviens avec cet Auteur, que ces peuples ne croyent pas la réſurrection; mais quel eſt le peuple, qui, n'aiant pas été inſtruit par les Chrétiens, ait quelque idée de ce dogme? Certainement cette doctrine eſt dûe à la Révélation Chrétienne. Jamais par les ſeules lumières de la Raiſon, on n'eſt parvenu à la connoître. Mais l'ignorance de cette vérité ne prouve point qu'on ignore l'immortalité de l'ame. On peut nier l'une, & cependant admettre l'autre. D'ailleurs, les paroles mêmes du Hottentot contrediſent trop manifeſtement diverſes coutumes & diverſes opinions de ces peuples, pour être regardées comme le jugement de toute la Nation.

J'en dis de même de l'hiſtoire que cet Auteur ajoute pour établir ſon opinion.
„ Un Hottentot, dit-il, qui avoit tué un
„ Chrétien, fut livré au Gouverneur du
„ Cap, pour être jugé ſuivant les loix.
„ On lui envoya pour l'exhorter à la repen-
„ tance, un Miniſtre, qui l'entretint de la
„ félicité éternelle dont il pouvoit jouïr a-
„ près la mort dans le Ciel, s'il ſe conver-
„ tiſſoit. Le criminel à ces mots lui de-
„ manda, s'il y avoit des beſtiaux dans le
„ Ciel? Le Miniſtre, jugeant à cette ques-

„ tion qu'il perdoit ſon tems en travaillant
„ à le convertir, abandonna ce malheu-
„ reux ſans lui répondre.

J'ai beau examiner de tous côtés cette hiſtoire, je n'y vois rien qui prouve que le criminel ne crût pas l'immortalité de l'ame. Tout ce que j'y apperçois, c'eſt qu'il n'avoit pas l'idée d'un lieu de bonheur, tel que celui dont le Miniſtre l'entretenoit. Le témoignage de ces deux Auteurs ne m'empêche donc pas d'être perſuadé que les Hottentots croyent l'immortalité de l'ame, & cela fondé ſur les raiſons ſuivantes.

Je remarque en prémier lieu, que ces peuples offrent des prières & des actions de graces aux gens de bien d'entre eux qui ſont morts.

En ſecond lieu, ils appréhendent que les morts ne reviennent pour les tourmenter. De-là vient qu'à la mort d'un homme, d'une femme ou d'un enfant, tout le village décampe, & va s'établir dans un autre endroit; s'imaginant que les morts ne hantent jamais que les lieux où ils ſont décédés, à moins qu'on ne leur emporte quelque choſe qui leur appartenoit: car alors l'opinion commune eſt, qu'ils ſuivent les habitans du village, & qu'ils viennent les troubler. Auſſi a-t-on grand ſoin de laiſſer en ſon entier la hutte où ils ſont morts, avec leurs habits, meubles, armes, &c. ſans y toucher le moins du monde.

Ils croyent enfin qu'il eſt au pouvoir de

leurs Magiciens de conjurer les Eſprits, de les empêcher d'apparoître aux hommes, & de les épouvanter. Après cela peut-on douter qu'ils n'admettent l'immortalité de l'ame, ou tout au moins qu'ils ne croyent que, le corps détruit, il y a encore quelque choſe qui continue à jouïr de l'exiſtence?

Mr. *Ziegenbalg* eſt parfaitement du même avis que moi ſur ce ſujet. Ce n'eſt pas que ſon jugement ſoit d'un aſſez grand poids pour m'appuyer ſur ſon autorité, ſi je n'avois pas d'autres preuves de ce que j'avance: car cet Auteur étoit fort crédule, ſurtout dans ce qui concerne la Religion & les opinions des Hottentots. Sans ſortir de mon ſujet, je vais donner un échantillon de ſon goût.

„ Aiant demandé, dit-il dans ſes Voya-
„ ges, à un Hottentot où il croyoit d'al-
„ ler lorſqu'il ſeroit mort, ſi ce ſeroit en
„ Paradis ou en Enfer? ce Sauvage me
„ répondit: *Je ne ſai; Dieu, qui eſt mi-*
„ *ſéricordieux, eſt le ſeul qui le ſache.* Je
„ lui demandai, ajoute-t-il, s'il croyoit
„ qu'il y eût un Dieu. Il me repliqua ſur
„ le champ: *Que celui qui croit qu'il n'y*
„ *a point de Dieu, regarde en-haut, en-*
„ *bas, & tout autour de lui; & alors qu'il*
„ *continue dans ſon opinion, s'il oſe.* Etonnantes réponſes! Le plus ſage d'entre nous pourroit-il parler plus judicieuſement? „ Ces réponſes ſont fort ſenſées, j'en conviens; mais ſont-elles également

ment naturelles? j'en doute. Il eſt donc à préſumer que le Hottentot avoit été préparé & inſtruit à deſſein, pour tromper Mr. *Ziegenbalg*; & ç'a été ſur de pareilles fourberies, qu'il a fondé les éloges qu'il donne aux Hottentots ſur leur bon-ſens, & ſur les notions qu'ils ont par rapport à la Religion: éloges qui ſont auſſi exceſſifs, & auſſi mal fondés, que peuvent l'être les récits injurieux qu'en font d'autres Auteurs.

On ne peut rien dire de fort particulier ſur les idées que les Hottentots ont de l'état des ames ſéparées du corps. Il paroît ſeulement, qu'ils croyent que les ames des bons, & celles des méchans, habitent après la ſéparation les mêmes lieux qu'elles ont habités pendant la vie du corps, ou qu'au moins elles ne s'en écartent que peu. Mais je n'ai point pu remarquer qu'ils ſe fuſſent jamais embaraſſés de connoitre le but de cette exiſtence de l'ame après la mort.

Ce qu'il y a de très certain, c'eſt qu'ils n'ont aucune idée d'un Paradis deſtiné aux gens de bien, ni d'un lieu de ſupplice préparé aux méchans: au moins il me paroît que tout ce qu'on voit dans un malade, & dans ceux qui l'environnent, montre clairement qu'ils ne penſent pas ſeulement qu'il y ait quelque jugement après la mort. Le malade en effet ne parle jamais de ſon état futur; il n'invoque pas même, à l'approche de la mort, aucune de ſes Divini-

tés. Jamais ceux qui ſont autour de lui, ne lui adreſſent d'exhortations. En un mot, comme j'ai déja eu occaſion de le remarquer, il ne paroît pas qu'ils aient la moindre idée de ce que nous appellons, ſe préparer à la mort.

X. CHAQUE village a un Prêtre, qu'ils appellent *Suri*, c'eſt à dire *Maitre*; comme qui diroit, Maitre des cérémonies religieuſes. Il eſt électif. Sa charge ne l'appelle point à faire des prières publiques, ou à inſtruire le peuple dans la Religion: les Hottentots n'ont pas de telles inſtitutions. Tout ſon office conſiſte à préſider aux ſacrifices, à régler & à célébrer toutes les cérémonies religieuſes: il ſolenniſe les mariages & les funerailles, &c. Son emploi eſt honorable, mais il eſt ſans profit; & tout ce qui lui en revient, c'eſt d'être par reſpect invité à la plupart des bonnes fêtes, & de recevoir quelques préſens de veau ou d'agneau.

XI. APRÈS avoir rapporté, avec toute la fidélité dont je ſuis capable, ce que j'ai pu apprendre de certain touchant la Religion des Hottentots, j'ajoute à regret une choſe qui eſt bien triſte: c'eſt que quelque groſſières & quelque abſurdes que ſoient leurs pratiques ſuperſtitieuſes, il eſt comme impoſſible de les en faire revenir, tant ils en ſont infatués. Si vous voulez prendre la peine de raiſonner avec eux là-deſſus, ils affectent auſſi-tôt un morne ſilen-

ce,

ce, ou ils s'enfuient & vous laiſſent là. Ils ſemblent nés avec une antipathie mortelle pour toute autre Religion que la leur. On parle de l'obſtination des Juifs: cependant on en voit quelques-uns qui embraſſent le Chriſtianiſme, & qui y perſévèrent. Mais je n'ai jamais ouï dire qu'aucun Hottentot fût mort Chrétien. On a bien vu quelques-uns de ces Idolâtres, qui étant obligés de vivre parmi les Européens, ont diſſimulé leurs opinions en faiſant profeſſion du Chriſtianiſme: mais ils ſont conſtamment retombés dans leurs prémières erreurs, dès qu'ils l'ont pu ſans courir aucun riſque. La Compagnie des Indes n'a épargné ni ſoins ni dépenſes, pour éclairer ces peuples & les amener à l'Evangile; mais tous ſes efforts ont été juſques ici inutiles. Pluſieurs Miſſionaires ſavans & pieux, animés d'un ſaint zèle pour l'honneur de leur Maitre, & d'une tendre compaſſion pour ces infortunés, ont couru mille dangers, & ſe ſont donné des peines incroyables pour faire des proſélytes parmi les Hottentots. Leurs travaux & leurs fatigues n'ont abouti à rien, & ils ſe ſont vus forcés d'abandonner une entrepriſe ſi généreuſe, ſans avoir pu laiſſer la moindre trace de Chriſtianiſme dans des eſprits ſi obſtinés. J'oſe même aſſûrer que, de nos jours au moins, on ne doit guères attendre un meilleur ſuccès.

Voici une hiſtoire, qui ne ſera que trop

connoitre l'éloignement naturel & preſque invincible de ce peuple pour la foi Chrétienne.

Mr. *Van der Stel*, Gouverneur du Cap, avoit pris chez lui un Hottentot dans ſon enfance, & l'avoit élevé dans la Religion & ſuivant les mœurs des Européens, ſans lui laiſſer avoir que peu ou point de commerce avec ſes compatriotes. Il lui fit apprendre les myſtères de la foi Chrétienne, & diverſes langues. Il étoit toujours proprement habillé, il avoit de l'eſprit, & faiſoit de grands progrès dans tout ce qu'on lui enſeignoit. Le Gouverneur en conçut de grandes eſpérances, & réſolut de faire ſa fortune. Dès qu'il eut donc atteint un certain âge, il l'envoya aux Indes, au ſervice du Commiſſaire-Général de la Compagnie. Il s'y conduiſit avec beaucoup de prudence & de ſageſſe, & y reſta juſques à la mort de ce Commiſſaire; mais alors il voulut revenir au Cap. Quelques jours après ſon arrivée, étant allé voir ſa famille, il ſe dépouilla de ſon habillement Européen, ſe graiſſa le corps à la mode de ſon pays, & ſe couvrit d'une peau de mouton. Cela fait, il empaqueta ſes habits, & les apportant aux pieds du Gouverneur, il lui tint ce diſcours: „ Ayez la bonté, „ Monſieur, de vous ſouvenir qu'aujour- „ d'hui je renonce pour toujours à cet ha- „ billement, & en même tems à la Reli- „ gion Chrétienne, réſolu de vivre & de

„ mou-

„ mourir attaché à la Religion, aux mœurs „ & aux coutumes de mes ancêtres. Je „ vous demande seulement la grace de „ me laisser le colier & le sabre que je „ porte: sensible à vos bienfaits, je garde- „ rai ces marques de votre bonté, pour „ vous rappeller dans ma mémoire." A peine eut-il prononcé ces mots, que sans attendre de réponse, il partit, & s'enfuit avec une vîtesse surprenante dans son pays, d'où il n'est jamais revenu au Cap.

Je l'ai rencontré plusieurs fois, dans les divers voyages que j'ai faits aux environs du Cap; j'ai eu avec lui de très longues conversations; & j'ai été surpris de lui trouver une connoissance peu commune de la Religion Chrétienne, & un esprit très cultivé. Il me donna, à ma prière, un Système suivi de la foi dans laquelle il avoit été élevé, & cela avec une facilité, une clarté & une exactitude étonnante. Plein d'admiration & de pitié, je lui reprochai dans les termes les plus vifs son apostasie, & lui fis sentir que le grand nombre de secours & les lumières qu'il avoit, ne lui laissoient aucune excuse. Je mis tout en œuvre pour le ramener; mais il parut sourd à mes exhortations, & insensible à toutes mes caresses. La seule raison qu'il m'allégua pour justifier sa conduite, fut qu'il lui étoit impossible, aussi-bien qu'à tous ceux de sa Nation, d'observer les préceptes de l'Evangile. Je lui répondis, que si d'un côté Dieu de-

devoit punir ſévèrement le crime qu'il commettoit, en abandonnant une doctrine dont il ne pouvoit que ſentir l'excellence & la beauté; de l'autre auſſi, il étoit plein de compaſſion & de ſupport pour les péchés qui étoient plutôt l'effet de l'infirmité humaine, que de la corruption. Après quoi je mis fin à des raiſonnemens qui étoient toujours inutiles.

Un Théologien Allemand, qui a été Miniſtre au Cap, retournant dans ſa patrie, prit avec lui un Hottentot; & l'aiant inſtruit & des principes & des devoirs du Chriſtianiſme, il le baptiſa. Ce proſélyte devint, à ſon retour au Cap, le plus grand ſcélérat du pays. Il étoit ſur le point de retourner auprès de ſes parens, lorſqu'il fut envoyé en exil dans l'Île de *Robben*, où il eſt mort infidèle.

Boeving convient auſſi que ces peuples font paroître un éloignement extrême à raiſonner ſur les matières de Religion. „ Combien de fois, dit-il, ne les ai-je pas exhortés à adorer *Gounja-Gounja*, comme „ ils appellent le Dieu ſuprême, & à lui „ rendre graces de toutes les faveurs qu'ils „ reçoivent tous les jours de ſa main bienfaiſante? Dans ce but, je leur faiſois ſentir que ſi un de leurs ſemblables leur faiſoit quelque préſent, ou leur rendoit „ quelque bon office, ils ne manqueroient „ jamais de le remercier. Comment donc, „ leur diſois-je, pouvez-vous négliger de té-

témoigner la reconnoiſſance qui eſt dûe à Dieu, l'auteur de tous les bienfaits, & le principe de toutes choſes? Ils me diſoient, qu'auſſi ils adoroient *Gounja-Gounja*. Quel acte d'adoration lui adreſſez-vous? continuois-je: je vous prie de m'en inſtruire. Mais ils ne pouvoient pas me répondre, ou ils ne trouvoient pas à propos de me donner cette ſatisfaction. Cependant, je tâchois de leur apprendre la manière dont ils devoient témoigner leur reconnoiſſance au Dieu des Dieux, & lui donner les marques extérieures de vénération qui lui ſont dûes, comme au fidèle rémunérateur de tous ceux qui le cherchent. Mais hélas! à peine avois-je commencé, qu'on les voyoit s'impatienter, & bientôt après perdant patience ils ſe retiroient: quelques-uns montroient un front courroucé, d'autres ſe moquoient de moi: de ſorte que malgré tous mes efforts & mes bonnes intentions, je ne pouvois leur donner la moindre teinture des grands principes du Chriſtianiſme.

Je ne ſuis point ſurpris que les efforts ſinceres de ce ſavant & pieux Miſſionaire aient été inutiles: je n'ai que trop éprouvé moi-même l'obſtination extrême des Hottentots. Pluſieurs fois j'en ai raſſemblé un certain nombre dans des endroits écartés, en leur préſentant du tabac, du vin, de l'eau

de

de vie, & d'autres choſes qu'ils aiment, pour les arracher à leur abſurde idolatrie, & les inſtruire dans le culte de Dieu. Auſſi longtems que mes proviſions attrayantes duroient, j'avois la conſolante ſatisfaction de voir cette petite troupe aſſemblée autour de moi, & diſpoſée en apparence à m'écouter : mais dès que ma collation avoit fini, ils en demandoient une nouvelle, ſans quoi ils ne vouloient plus m'entendre & ſe retiroient auſſi-tôt.

Il eſt fort à craindre que la mauvaiſe vie de pluſieurs Chrétiens du Cap, & la manière tout extraordinaire dont certaines gens repréſentent le Chriſtianiſme, n'ait inſpiré aux Hottentots cet éloignement qu'ils ont pour être inſtruits dans la Religion. La contradiction que les infidèles apperçoivent entre la doctrine qu'on leur enſeigne, & la conduite qu'ils voyent tenir à ceux qui la profeſſent, a toujours fait échouer les meilleurs deſſeins qu'on a formés pour la propagation de la foi. Les Hottentots en particulier, dont la ſimplicité, la juſtice, la chaſteté, la généroſité ſont remarquables, ne peuvent s'empêcher d'être ſcandaliſés des mœurs de la plupart de ceux qui ſe diſent Chrétiens. Pluſieurs même d'entre eux m'ont dit ſans détour, que les vices qu'ils voyent répandus parmi les Européens au Cap, leur avarice inſatiable, leur envie, leurs animoſités, leur laſciveté,

té, leurs infidélités, leur intempérance, étoient des obſtacles inſurmontables à leur converſion.

CHAPITRE XIII.

De la Muſique & de la Danſe des Hottentots.

I. *Leurs Inſtrumens de Muſique.* II. *Leur Muſique vocale.* III. *Les ouï-dire du P.* Tachard *rapportés & réfutés.* IV. *La Danſe des Hottentots.*

LEs Hottentots accompagnent preſque toutes leurs fêtes, & toutes leurs réjouïſſances publiques, de muſique & de danſes. Puis donc que ce ſont des pratiques qui font partie de la Religion, il eſt à propos, avant que de paſſer plus avant, d'en donner quelque idée.

La Muſique des Hottentots a aſſez peu de charmes pour les oreilles d'un Européen: elle n'a qu'un fort petit nombre de différens tons, & tous leurs inſtrumens ſe réduiſent à deux ou trois. Cependant ils en ont une ſi grande idée, que nous ne pouvons refuſer à cette matière une place dans leur hiſtoire. D'ailleurs toute pauvre qu'elle eſt, elle indique un génie & une ſenſibilité dans les Hottentots, qui pourra ſervir

vir à détruire les préjugés que nous avons de leur ſtupidité.

Je vais commencer par donner une idée de leurs inſtrumens de Muſique.

Ils en ont un qui leur eſt commun avec les Nègres; ils l'appellent les uns & les autres *Gom-Gom*, mais je ne puis dire lequel des deux peuples en eſt l'inventeur. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt une eſpèce d'arc de bois d'olivier, dont la corde eſt faite de boyaux ou de nerfs de brebis très bien cordés. Tout au bout de l'arc eſt placé ſur la corde, lorsqu'ils jouent, le tuyau d'une plume fendue en long: la corde eſt paſſée dans la fente, de manière qu'elle peut courir au travers du tuyau de la plume. Ils mettent à leur bouche cette plume ainſi arrêtée ſur la corde, pour jouer de cet inſtrument, à peu près comme on fait pour jouer de la harpe. Les différens tons de l'inſtrument ſont dûs aux différentes modulations du ſouffle. C'eſt-là leur petit *Gom-Gom*.

Ils en ont un grand, qui diffère du petit à quelques égards. Il eſt auſſi compoſé d'un arc avec ſa corde, & d'une plume, comme le précédent; mais il a encore outre cela une coque de noix de coco. Pour la préparer, ils en ſcient environ le tiers; le reſte ils le nettoyent ſoigneuſement, enſorte qu'il ne reſte que la coque; & ils font ſur les bords de cette portion de noix, qui reſſemble aſſez à une coupe, deux trous vis à vis l'un de l'autre, pour y enfiler la cor-

corde de l'arc avant que de l'avoir arrêtée: de ſorte que lorſqu'elle eſt fixée, elle peut courir au travers de la coque. Pour jouer de cet inſtrument, ils prennent de la main gauche le cercle de l'arc, ils appliquent à la bouche le bout où eſt enchâſſé ou enfilé le tuyau de la plume, & de l'autre main ils font avancer ou reculer la noix de coco, ſuivant qu'ils veulent en tirer un ſon plus grave ou plus aigu.

Lorſqu'il y avoit un concert de trois ou quatre *Gom-Goms* maniés par des perſonnes habiles, je puis aſſûrer que j'y trouvois quelque choſe d'agréable, ſur-tout lorſque les tons étoient bas: j'y trouvois une douceur capable de charmer les oreilles les plus délicates. Une fois même, entendant dans le ſilence de la nuit jouer de cet inſtrument, je fus ſi frappé de la délicateſſe des tons, que je ne pus m'empêcher d'y donner toute mon attention. Je crus d'abord que les muſiciens étoient quelques adroits Européens, qui avoient pouſſé la connoiſſance de cet inſtrument au plus haut degré de perfection; mais quel ne fut pas mon étonnement, lorſqu'arrivé au lieu où ſe faiſoit le concert, je trouvai que c'étoient deux Hottentots qui donnoient une ſérénade à leurs belles! Le lecteur ſe fera l'idée qu'il lui plaira, de mon goût pour la muſique; mais je ne puis m'empêcher d'aſſûrer que le *Gom-Gom*, quelque ſimple & ridicule qu'il puiſſe paroître, deviendroit

un inſtrument auſſi beau & donneroit des ſons auſſi charmans qu'aucun des nôtres, s'il étoit manié par une main habile.

L'autre inſtrument de muſique des Hottentots eſt un Pot de terre reſſemblant, auſſi-bien que leurs pots ordinaires, à une urne des Anciens. Pour le faire ſervir à cet uſage, ils en couvrent l'ouverture d'une peau de mouton très proprement apprêtée, qu'ils attachent deſſus avec des nerfs ou des boyaux de mouton, comme on attache la peau ſur la caiſſe d'un tambour. Il n'y a que les femmes qui jouent de cet inſtrument: elles le frappent avec les doigts, & il rend un bourdonnement aſſez ſemblable à celui que donne le *Rommelpot*, inſtrument de muſique dont l'uſage n'eſt connu qu'en Hollande & en Allemagne, & qui eſt fait auſſi d'un pot de terre couvert d'une veſſie de cochon, dans le tuyau de laquelle on fait entrer un bâton qu'on y attache: en tirant ou en pouſſant ce bâton, on produit un bruit ſemblable à celui que rend cette prémière machine. On ne peut former qu'un ſeul ton ſur cet inſtrement, & ils n'ont que fort peu de notes: ſi quelqu'un eſt curieux de les voir, il n'a qu'à jetter les yeux ſur la Planche ci-jointe au N°. 1. Lorſque les femmes commencent à frapper cet inſtrument, on ne ſait jamais quand elles finiront: dès qu'une eſt fatiguée, elle remet le pot ou la caiſſe à une autre, qui en frappe juſqu'à ce qu'elle ſoit

las-

Danse & Musique des Hottentots. 1. Gom-gom. 2. Rommelpot:

Tom. I. pag. 210.

laſſe : il paſſe ainſi de main en main, quelquefois pendant trois ou quatre heures de ſuite.

II. LA Muſique vocale de ces peuples conſiſte dans le monoſyllabe *Ho*, & deux ou trois chanſons, qui ſont plutôt des refrains ruſtiques, que des chanſons. Les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe chantent le *Ho*, *bo*, dans leurs cérémonies religieuſes, ſur un petit nombre de notes qui reviennent inceſſamment, & qu'on peut voir au N°. 2. Les femmes frappent auſſi ces notes ſur leur caiſſe, & s'arrêtent quelquefois ſur un *Ho*, *bo*, une demi-heure de ſuite. Si par hazard quelque Européen paſſant auprès d'elles, s'arrête pour les écouter, elles continuent ſans ceſſer pendant tout le tems qu'il s'arrête, quand même il y demeureroit une heure. Elles croyent qu'il eſt ravi de leur jeu & de leurs chanſons, & cette imagination leur donne un plaiſir infini, qui paroît à leur air riant.

C'eſt-là tout ce que je puis dire de la Muſique des Hottentots. Dans toutes les Nations que j'ai viſitées, (& il y en a fort peu où je n'aye été) je n'ai pas vu d'autre eſpèce d'inſtrument que les deux *Gom-Goms*, & la Caiſſe ou le Pot ; ſi on en excepte le flageolet dont j'ai déja parlé (1).

III. LE P. *Tachard* a été plus heureux que moi, puiſqu'il fait mention de pluſieurs au-

(1) Voyez Chap. IV. Art. VI.

autres inſtrumens de muſique en uſage chez les Hottentots. L'un, ſuivant lui, reſſemble fort à une flûte; & l'autre, à un cornet-à-bouquin. Pour moi, j'aſſure que quelque ſoin que je me ſois donné, quelques recherches que j'aye faites, je n'ai jamais rien vu de ſemblable. Cet Auteur eſt même le ſeul qui en ait parlé. Je trouve d'ailleurs, dans ſon récit, pluſieurs faits que je ne puis digérer: le lecteur va juger ſi mes ſcrupules ſont fondés. Je rapporterai d'abord le récit, après quoi je propoſerai mes remarques.

„ La deuxième Nation, dit-il (1), eſt „ celle des *Namaquas*. Nous la découvri „ mes la prémière fois l'an 1682. Nous en „ trames dans leur village, & envoyames „ à leur Capitaine par quelques-uns des „ Caffres qui nous ſervoient de guides, du „ tabac &c. . . Le lendemain, un de leurs „ Capitaines vint nous trouver. C'étoit un „ homme que ſa grande taille, & un certain air de fierté qui paroiſſoit ſur ſon „ viſage, faiſoit reſpecter des ſiens. Il menoit à ſa ſuite cinquante jeunes hommes, „ avec autant de jeunes femmes & de filles. Les hommes portoient à la main „ chacun une flûte d'un certain roſeau très „ bien travaillé, qui rendoit un ſon aſſez „ agréable. Le Capitaine leur aiant fait „ ſigne, ils ſe mirent à jouer enſemble de

„ ces

(1) *Voyage de Siam*, Liv. II. p. 86, 87, 90, 91.

„ ces inſtrumens, auxquels les femmes &
„ les filles mêloient leurs voix, & le bruit
„ qu'elles faiſoient en frappant des mains.
„ Ces deux troupes de gens s'étoient ran-
„ gées en deux cercles, renfermés l'un
„ dans l'autre. Le prémier qui étoit exté-
„ rieur, & formé par les hommes, en-
„ touroit le ſecond qui étoit intérieur. Les
„ uns & les autres danſoient ainſi en rond,
„ les hommes tournant à droite, & les
„ femmes à gauche; tandis qu'un vieillard
„ qui ſe tenoit debout au milieu d'eux, un
„ bâton à la main, battoit la meſure & ré-
„ gloit leur cadence. Leur muſique, en-
„ tendue de loin, paroiſſoit agréable, &
„ même harmonieuſe; mais pour leur dan-
„ ſe, elle n'avoit rien de régulier, ou plu-
„ tôt, ce n'étoit que confuſion." Nous a-
vons, dans ce récit du Père, les flûtes des
Hottentots; en voici un autre, qui nous
apprendra que ces peuples ont une infinité
d'autres inſtrumens, & ſur-tout un cornet-
à-bouquin.

„ Dans le voyage que Mr. *Van der Stel*
„ Commandeur du Cap fit dans les terres,
„ qui a duré cinq mois, il rencontra au
„ vingt-ſeptième degré de latitude, à dix
„ ou douze lieues des côtes de l'Océan,
„ une Nation fort nombreuſe, & beau-
„ coup plus traitable que toutes celles qu'il
„ avoit trouvé juſqu'alors. Comme Mr.
„ *Van der Stel* avoit amené avec lui deux
„ trompettes, quelques hauts-bois, & cinq

„ ou ſix violons, dès qu'ils eurent entendu le ſon de ces inſtrumens, ils vinrent en foule, & firent venir leur muſique compoſée de près de trente perſonnes, qui avoient preſque tous des inſtrumens différens. Celui du milieu avoit une eſpèce de cornet-à-bouquin fort long, & fait d'un boyau de bœuf ſéché & préparé: les autres avoient des flageolets & des flûtes faites de cannes de longueur & de groſſeur différentes. Ils percent ces inſtrumens à peu près comme les nôtres, mais avec cette différence, qu'il n'y a qu'un trou qui va d'un bout à l'autre, & qui eſt beaucoup plus large que celui des flûtes & des flageolets dont on ſe ſert communément en France. Pour les accorder enſemble, ils ſe ſervent d'un cercle qui a une petite ouverture au milieu, qu'ils avancent ou reculent dans le tuyau par le moyen d'une baguette, ſelon le ton qu'ils veulent prendre. Ils tiennent leur inſtrument d'une main, & de l'autre ils ſerrent leurs lèvres contre l'inſtrument, afin que le ſouffle entre tout dans le tuyau.

„ Cette muſique eſt ſimple, mais elle eſt harmonieuſe. Celui qui y préſide, après avoir fait prendre à tous les autres muſiciens le ton de leur inſtrument ſur celui du cornet-à-bouquin qui eſt auprès de lui, donne l'air qu'il faut jouer, &

„ bat

„ bat la meſure avec un grand bâton qui „ peut être vu de tout le monde.

„ La muſique eſt toujours accommagnée „ de danſes, qui conſiſtent dans des ſauts „ & de certains mouvemens de pieds, ſans „ ſortir du lieu où ils ſont. Les femmes & „ les filles, faiſant un grand cercle autour „ des danſeurs, battent ſeulement des „ mains, & quelquefois des pieds, en ca- „ dence. Les joueurs d'inſtrumens ſont les „ ſeuls qui changent de place en danſant, „ à l'exception du Maitre de muſique qui „ ſe tient debout ſans ſe remuer, pour ré- „ gler les accords & la cadence.

Plus j'examine ce récit, & moins je trouve qu'on puiſſe en faire une objection contre moi: car il renferme tant d'abſurdités, qu'il n'eſt pas poſſible d'y ajouter foi.

Remarquez d'abord, que ſi quelques perſonnes trop prévenues contre les Hottentots, ont déja trouvé que j'avois trop bonne opinion de la muſique de ces peuples, elles doivent trouver bien plus étrange le récit de ce Père, qui exagère ſi fort à cet égard. D'ailleurs, l'on peut facilement appercevoir qu'il n'obſerve pas même la vraiſemblance, & qu'il ne conſerve pas ce caractère généralement reconnu des Hottentots, qui paſſent pour très ſimples & très ignorans. Mais ſi ces conſidérations générales ébranlent déja la force du témoignage, que ſera-ce ſi nous deſcendons dans le particulier?

quelque autre animal, peut-être aussi
séché & durci, pour en faire un instru
à souffle? L'humidité de la respirati
le mouilleroit-elle pas, ne dérangero
le pas sa configuration, & ne le ren
elle pas bientôt semblable à un boya
frais? De plus, s'il étoit possible qu'
un instrument à vent d'un boyau, j'o
surer qu'on l'auroit fait, non de celu
bœuf, mais de celui d'un éléphant o
rhinoceros.

Les différens tons sur lesquels ils mon
leurs flûtes par le moyen de ce cercle,
enfonçoit plus ou moins dans le vuid
paroissent une autre imagination égale
ridicule. Les circonstances qui ont ac
pagné ces deux concerts, font peu pr
à confirmer cette rélation. Il y a qu
chose de difficile à croire dans le nc
des joueurs. Dans le prémier concer
en avoit cinquante, dont l'un, qui ét

ſieurs années au Cap, & fait divers voyages de côté & d'autre chez les Hottentots connus, je n'aye jamais apperçu la moindre trace de cette multitude de différens inſtrumens? Sur-tout, comment ſe peut-il faire qu'aiant commercé très familièrement avec ce Peuple dans tous les lieux où j'ai été, & même parlé très ſouvent avec eux de leur muſique, je n'aye jamais ouï nommer que le flageolet, le *Gom-Gom*, & leur cher *Ho, bo, Ho, bo*?

Je finis cet article en remarquant que ce Père s'en eſt beaucoup laiſſé impoſer dans ſon voyage, ſur-tout par le Gouverneur *Van der Stel* lui-même, qui prenoit un plaiſir ſingulier à débiter aux étrangers des fables, quelquefois même des choſes manifeſtement abſurdes, ſur la nature de ce pays & ſur ſes habitans. J'ai eu ſouvent occaſion de l'éprouver. Je me rappelle qu'étant un jour chez lui, il m'aſſura fort gravement, que dans un voyage qu'il avoit fait à deux-cens lieues du Cap, tirant vers le *Monomotapa*, il avoit été obligé de paſſer la nuit ſur le ſommet d'une fort haute montagne, d'où il avoit clairement découvert que la Lune n'eſt pas ſi éloignée de la Terre que le prétendent les Aſtronomes. „ Car, „ *ajouta-t-il*, comme elle paroiſſoit alors „ préciſément ſur ma tête, & que le ciel „ étoit fort ſérain, j'apperçus diſtinctement „ ſes plaines, & ſes mers ondoyantes, & „ j'entendis très bien le bruit de ſon mou-

„ vement. " On s'imagine aiſément q
j'eus toutes les peines du monde à m'e
pêcher de rire à l'ouïe d'une pareille i
pertinence, débitée avec beaucoup de g
vité. Qu'on ſe fie, après cela, aux ré
tions des voyageurs, qui ne ſont fondées
grande partie que ſur le rapport d'autru

Le lecteur ne doit pas trouver mauv
que j'aye pris la peine de développer les
reurs du P. *Tachard*, & de les réfuter.
je l'ai ennuié par cette exactitude, il d
conſidérer que mon amour pour la véri
& l'éloignement que j'ai pour les rélatk
incertaines, fondées ſur de ſimples rappo
m'ont engagé dans ce détail.

IV. CE Père n'a pas été mieux inf
mé dans ce qu'il dit des Danſes Hottent
tes. Comme tout ce qu'il dit du Cap n'
appuyé que ſur des rélations qu'on lui a fo
nies, tout ſe trouve de même genre.

La danſe fait les délices des Hottent
de l'un & de l'autre ſexe. Auſſi ne né
gent-ils aucune occaſion pour ſe procu
ce plaiſir; & lorſqu'ils y ſont, ils ne l'ab
donnent pas ſi tôt. S'ils ont conclu un T
té de paix, ou ſi quelqu'un du village a
une bête féroce; toutes les fois en un m
qu'il eſt arrivé quelque bonheur au vil
ge, à quelque famille, ou à quelque pa
culier, tout le village témoigne ſa joie
danſant, quelquefois des nuits entièr
quelquefois même juſques bien avant d
le jour ſuivant, ſans prendre preſque

cun rafraichiſſement. Voici la manière dont ils prennent ce divertiſſement.

Les hommes du *Kraal* s'accroupiſſent en un cercle parfait. Les femmes ſe joignent auſſi au cercle dans la même attitude, non ſeulement pour aggrandir la place deſtinée à danſer, mais encore pour aider les hommes à chanter *Ho*, *Ho*, & pour accompagner de leur *Rommelpot* les *Gom-Goms*. Dès que les *Gom-Goms* ont entonné, les femmes commencent à frapper leur tambour; tous enſemble ils crient *Ho*, *Ho*; & tous ceux qui ne ſont pas empêchés, frappent des mains.

Au milieu de ce charivari, deux couples, c'eſt à dire deux hommes enſemble & deux femmes enſemble, ſe lèvent & ſe préſentent au milieu du cercle pour danſer; jamais il n'y a que ce nombre qui danſe à la fois. L'homme danſe avec l'homme, la femme avec la femme, quoiqu'en même tems. Si une femme ſe lève & ſecoue les anneaux qu'elle porte aux jambes, c'eſt un ſigne qu'elle a envie de danſer; & auſſi-tôt elle a une compagne qui va la prendre, & qui la conduit au milieu du cercle.

Les danſeurs étant entrés dans cet endroit, ſe placent vis à vis l'un de l'autre, & danſent ainſi face à face, comme dans quelques contre-danſes Françoiſes. D'abord ils ſont éloignés d'environ dix pas l'un de l'autre, & ils danſent près d'un quart-d'heure avant que de ſe joindre. Juſques

alors

alors ils ne font que tourner autour l'un de l'autre, ou danſer dos à dos. Une danſe dure environ une heure, ſans qu'ils ſe prennent pendant tout ce tems-là par les mains. Il eſt inutile de dire que les hommes dans ces occaſions remuent leurs pieds avec une activité prodigieuſe, & les tiennent dans un mouvement continuel: après ce que nous avons rapporté de leur extrême légereté, on ne doit pas douter qu'ils ne s'en ſervent dans un exercice qui en demande, & auquel ils ſe livrent avec tant de plaiſir. Mais on ne devineroit pas aiſément qu'ils boitent en danſant, & qu'ils trainent les pieds comme s'ils étoient goutteux.

Les femmes ne font pas moins de cabrioles, & ne frappent pas la terre avec moins de force, que les hommes; & la manière dont elles font ces mouvemens extraordinaires, n'eſt pas moins ſurprenante. Elles ne tiennent pas la tête droite, mais pendant toute la danſe elles la baiſſent, tenant leurs yeux fixés ſur leurs pieds; enſorte qu'elles accordent tous leurs mouvemens ſans exception, & qu'elles partent toujours au même inſtant. Toute l'agitation qu'elles ſe donnent, ne les empêche pas de chanter *Ho*, *Ho*, & de frapper des mains. Pendant ce tems, les anneaux qu'elles portent aux jambes, donnant les uns contre les autres, produiſent un bruit qui me paroît avoir beaucoup de rapport avec

ce-

celui que font des harnois, lorſque le cheval qui les porte ſe ſecoue.

Dès que les deux couples abandonnent la ſalle, ce qu'ils font toujours en même tems, d'autres viennent auſſi-tôt prendre leur place. Les danſeurs fatiguent pour l'ordinaire les muſiciens. Dès que ceux-ci finiſſent pour reprendre haleine, la danſe eſt ſuſpendue; mais les femmes ne diſcontinuent ni leur *Ho*, *Ho*, ni leurs frappemens de mains. La fête ne finit, que lorſque toute l'aſſemblée a eu ſon tour.

CHAPITRE XIV.

Des Mariages des Hottentots.

I. *De leur manière de faire l'amour.* II. *De leurs Cérémonies nuptiales.* III. *De leur Feſtin de noces.* IV. *Ils n'y font entrer ni Danſes, ni Muſique.* V. *Leur Dot.* VI. *La Polygamie eſt permiſe.* VII. *Du Mariage des Veuves.* VIII. *Les Mariages entre les Couſins-Germains, & iſſus de Germains, ſont illégitimes.* IX. *L'Adultère eſt puni de mort.* X. *Du Divorce.* XI. *Erreurs de* Vogel *ſur les Mariages de ces peuples.*

I. RIEN de plus ſimple, que la manière dont les Hottentots font l'amour. Si un garçon ou un veuf, aiant envie de ſe ma-

marier, jette les yeux ſur quelque fille ou veuve, il ne commence point par s'adreſſer à elle pour lui faire connoître ſes intentions. S'il a encore ſon père, ou quelque autre parent de qui il dépende, il doit lui communiquer ſon deſſein, & l'engager à approuver ſon amour. Si le père ou le parent donne ſon approbation, il va ſur le champ avec le jeune homme chez le père, ou chez celui des parens de la fille qui a le plus d'autorité ſur elle, pour la demander en mariage. Dès qu'ils ſont arrivés, le galant s'occupe à préparer & à préſenter le *Dacha* ou le tabac à la compagnie. Ils fument tous enſemble, & parlent de choſes indifférentes. Le père & l'amant paroiſſent avoir oublié le ſujet de leur viſite; toute la compagnie ſemble ne point s'appercevoir de leur deſſein, juſqu'à ce que la tête de tous les aſſiſtans ſoit troublée à force de fumer. Alors le père du jeune-homme s'adreſſant à celui de la fille, lui fait la propoſition. Celui-ci quitte pour l'ordinaire la compagnie, afin d'aller conſulter ſa femme: il ne tarde pas à rapporter une réponſe poſitive, & le plus ſouvent favorable. Mais ſi elle ne l'eſt pas, le père & l'amant ſe retirent, & il n'eſt jamais plus parlé de cette affaire: le galant ſe guérit auſſi-tôt de l'amour qu'il avoit conçu pour la belle, & jette les yeux ſur quelque autre. Mais, comme je l'ai dit, le refus eſt très rare, & n'a preſque jamais lieu que lorſque la fille

eſt

eſt déja accordée à un autre qui n'eſt pas encore au rang des hommes, & dont il faut attendre l'émancipation pour conſommer le mariage.

Si le père ou le parent conſent à la propoſition, on en fait d'abord part à la fille; & au cas qu'elle ne l'agrée pas, il ne lui reſte pour l'éviter qu'un moyen, qui eſt fort plaiſant, & qu'elle emploie toujours. C'eſt de ſe coucher avec ſon amant ſur la terre, & de paſſer la nuit avec lui à ſe pincer, à ſe chatouiller, & à ſe donner des claques l'un à l'autre. Je ne ſai s'il s'y fait autre choſe. Quoi qu'il en ſoit, ſi dans ce ſingulier exercice elle ſe trouve la plus forte, l'en voilà débaraſſée; il ne faut plus qu'il penſe à elle. Mais ſi le contraire arrive, comme il arrive ordinairement, elle eſt obligée de l'épouſer, qu'elle le veuille ou non. On voit aiſément le but de cette ſingulière inſtitution. Un amant couché ainſi avec ſa belle, a un grand avantage. La tentation eſt grande, elle a pour l'ordinaire le deſſus dans le combat.

Si le galant eſt émancipé & fait homme, la concluſion du mariage eſt immédiatement ſuivie de grandes réjouiſſances. Sur le champ, l'époux court choiſir deux ou trois bœufs gras de ſon troupeau ou de celui de ſon père, ſuivant les facultés & le rang de ſa famille; & il les conduit à la hutte de ſa future. Tous ſes parens & ſes voiſins, hommes & femmes, l'accompa-

te le corps, & ſe ſaupoudre de *Bucbu*. ils ſont couverts de graiſſe & de cet dre, plus beaux ils ſe croyent: au une occaſion ſi ſolennelle n'épargn ni l'une ni l'autre. Les femmes, p roître plus belles & faire plus d'ho la fête, ſe fardent à leur manière.

II. LORSQUE toute la compa parée de cette ſorte, on paſſe à la c nie nuptiale. Pour cet effet les hor tenant accroupis, forment un cer milieu duquel eſt le futur époux même attitude. Alors le Prêtre ou *ri*, qui eſt toujours celui du village meure l'épouſe, entre dans le cer hommes, s'approche du futur épo l'aſperge de ſon urine, que celui-c avec une ſainte avidité, la mêlant graiſſe & la poudre de *Bucbu* dont auparavant bien frotté le corps. A me que cette liqueur s'imbibe & 1

Cérémonie Nuptiale.

I. pag. 224.

tant la même cérémonie, juſqu'à ce que ſon eau de bénédiction ſoit épuiſée. Pendant l'aſperſion, il donne à l'un & à l'autre, tour à tour, les bénédictions ſuivantes : *Puiſſiez-vous vivre longtems & heureuſement enſemble ! Puiſſez-vous avoir un fils avant la fin de l'année ! Puiſſe ce fils être toute votre conſolation dans votre vieilleſſe ! Puiſſe-t-il être homme de courage & grand chaſſeur !*

III. LA cérémonie finie, on ne penſe plus qu'à ſe divertir. On apprête les bœufs, qu'on a coupés en pluſieurs grandes pièces. Une partie eſt bouillie, l'autre eſt rôtie. Lorſque les viandes ſont cuites, les hommes & les femmes s'aſſéient ſur la terre, les hommes dans un cercle, & les femmes dans un autre. Il n'y a que le nouveau-marié qui ait la permiſſion de s'aſſeoir avec les femmes ; on le diſpenſe dans cette occaſion de la coutume qui défend à tout homme, ſans exception, de manger dans la compagnie des femmes. Encore ne touche-t-il point à leurs viandes, il ne mange qu'une certaine portion qu'on prépare pour lui ſeul.

On ſert les viandes dans des pots tout luiſans de graiſſe. Quelques-uns, qui portent avec eux des couteaux qu'ils ont achetés des Européens, s'en ſervent pour couper leurs morceaux. D'autres, qui ne ſont pas ſi prévoyans, mangent avec leurs doigts. Mais les uns & les autres mangent avec une voracité prodigieuſe. Ils ſe ſervent du pan

de leur *Krosse* en guise d'assiette : pour cuillières, ils se servent de nacres de perle & d'autres coquilles de mer, sans qu'il y ait cependant aucun manche.

Lorsqu'on a suffisamment mangé, on lève le reste des viandes, & on les serre pour un second festin que doit faire toute la compagnie ; qui, pendant qu'on enlève les pots & les restes de dessus la terre, va fumer du *Dacha* ou du tabac. Le cercle des hommes a une pipe, & celui des femmes en a une autre. La personne qui dans son cercle a rempli la pipe, l'allume, & après en avoir tiré deux ou trois gorgées, la présente à la personne qui le touche ; & ainsi de suite jusqu'à ce que la pipe soit consumée. Alors on la remplit de nouveau, & on la fait encore passer de main en main comme la précédente, jusqu'à ce qu'ils soient étourdis par le tabac. On cause beaucoup dans chaque cercle pendant tout ce tems-là ; & le bruit des langues, qui vont sans cesser un instant, augmente à mesure que leur cerveau est échauffé par la fumée du tabac. Dans les uns, cet étourdissement ne produit que des entretiens & des histoires ; dans d'autres, il produit des soliloques. Ils passent ainsi la meilleure partie de la nuit dans des conversations toujours bruyantes, & souvent insensées. Sur le matin, l'époux se jette pour la prémière fois dans les bras de sa chère épouse, & la compagnie se sépare pour s'aller coucher.

Lors-

Lorſqu'ils ont pris le repos convenable, ils s'aſſemblent de nouveau, hommes & femmes, & forment encore des cercles ſéparés. On leur ſert les viandes qui ſont reſtées du jour précédent, & ils les mangent fort avidement. S'il en reſte quelque choſe, on le ſerre pour un troiſième feſtin; &, comme le jour précédent, ils vont fumer du *Dacha* ou du tabac, & paſſer le tems dans des diſcours auſſi peu ſuivis & auſſi tumultueux qu'auparavant, juſques au lendemain matin qu'ils ſe retirent chacun chez ſoi. Ils continuent la même vie juſqu'à ce qu'il ne reſte plus rien des bœufs qui ont été tués pour la fête, & cela ſans vaquer à aucune de leurs occupations, & ſans ſe procurer aucun autre plaiſir.

IV. QUOIQUE les Hottentots aiment extrêmement la muſique & la danſe, l'une & l'autre ſont bannies de leurs noces. Manger, boire de l'eau mêlée avec du lait, fumer, cauſer avec excès, ce ſont-là tous leurs divertiſſemens dans ces ſortes d'occaſions. Je leur ai ſouvent demandé la raiſon pourquoi, dans leurs noces, la muſique & la danſe ne faiſoient pas une partie de leurs plaiſirs: ils ne m'ont jamais répondu autre choſe ſinon, que de tout tems les Hottentots avoient ſuivi cette coutume.

V. LA Dot des enfans qui ſe marient du vivant de leurs pères, n'eſt pas fort conſidérable. Le fils aîné eſt l'héritier de tous les biens; mais s'il ſe marie avant la mort

la volonté du père, de lui faire te
de ſon bien que bon lui ſemble; m
va rarement au-delà d'une couple d
& d'autant de brebis, outre le fe
noces. Avec ces richeſſes, il doit
d'affaire comme il pourra. Si le p
mort, les fils cadets qui ne ſont pas
dépendent abſolument de la bonne
de l'ainé, qui leur fait rarement
gros parti que celui que lui a fait ſo
s'il veut, même, il ne leur donne q
ce ſoit que leur ſubſiſtance jour
quand même ils reſteroient toute le
ſon ſervice.

Pour l'ordinaire, les filles n'ont
ment point de dot. Si elles ont quelq
ſe, c'eſt tout au plus un bœuf, ou u
ple de brebis; encore ces animaux d
ils revenir à la famille, ſi elle vient
rir ſans enfans.

Les Hottentots ne cherchent poi

VI. LES Hottentots permettent la polygamie. Un homme peut avoir autant de femmes qu'il veut. *Boeving* (1) dit *qu'il n'y a abſolument que les riches qui en prennent plus d'une.* Il ſe trompe; j'ai ſouvent vu des gens pauvres en avoir pluſieurs. Cependant, comme dit très bien le P. *Tachard* (2), quoique chaque homme ait la liberté de prendre autant de femmes qu'il en peut nourrir, il ne s'en trouve pas un, même parmi les plus riches, qui en ait plus de trois.

VII. LORS qu'une veuve ſe remarie, & tout autant de fois que cela lui arrive, elle eſt obligée de ſe faire couper la prémière jointure d'un doigt, en commençant par les petits doigts de la main gauche. Les Médecins, qui exercent en même tems la Chirurgie, font ces amputations avec tant de dextérité, qu'il n'en arrive jamais aucun accident. Je ne ſai ſi nos Européennes voudroient ſe remarier à ce prix: mais pour les Hottentottes, elles ne s'en font aucune peine, & rien n'eſt plus ordinaire que de les voir paſſer ſucceſſivement entre les bras de deux, de trois, & même de quatre maris. Une veuve qui ſe remarie, eſt auſſi obligée de faire un feſtin aux dépens des héritiers du prémier. Après qu'elle s'eſt mutilée le doigt, elle eſt aux yeux d'un

(1) Dans ſa *Rélat. des Hottentots*, pag. 4.
(2) *Voyage de Siam*, Liv. II. pag. 80. 81.

d'un Hottentot comme une nouvelle femme.

Une coutume ſi extraordinaire méritoit ſans doute que les voyageurs en recherchaſſent la cauſe. Auſſi l'ont-ils fait: mais rien de plus oppoſé que les raiſons qu'ils en donnent. *Boeving* (1) dit que „ pluſieurs „ Hottentots ſe mutilent les doigts, dans „ différentes occaſions. Si une mère, dit-„ il, perd ſon prémier-né, elle coupe une „ jointure d'un des doigts de l'enfant qu'el-„ le a enſuite; parce qu'elles ſont aſſez ſu-„ perſtitieuſes pour croire qu'après cette o-„ pération, cet enfant ſera plus facilement „ élevé & conſervé en vie ". Peut-on voir une plus étrange imagination, dans un Auteur d'ailleurs exact?

Pendant les deux prémières années de mon ſéjour au Cap, j'ai auſſi été trompé ſur les raiſons de cette coutume, mais d'une autre manière. Abuſé par les Hottentots des environs, j'ai cru pendant tout ce tems-là, que ces amputations ſervoient à marquer la famille & l'extraction des femmes; de manière que plus la famille dont une femme deſcendoit, étoit illuſtre, & plus de jointures elle faiſoit couper à ſes doigts. Je regardois donc cette pratique comme le Blaſon des Hottentots, & ces doigts mutilés comme les quartiers qui diſtinguoient la nobleſſe des familles. Je trouvois

(1) Dans la *Rélat. des Hottent.* p. 4.

vois même dans cette imagination, la raiſon pourquoi tant de femmes Hottentottes étoient ſi pauvres; je penſois que l'honneur que ces femmes ainſi mutilées apportoient à leurs maris, tenoit lieu de dot. Mais un voyage que je fis dans le pays, me deſabuſa. J'y trouvai des Hottentots dont les mœurs ſimples n'avoient pas été corrompues par le commerce avec les étrangers, qui m'apprirent la vraie cauſe de cette opération, telle que je l'ai rapportée.

Après cet éclairciſſement, j'ai examiné les doigts de beaucoup de Hottentots, & je n'ai jamais trouvé de mutilation que dans ceux des femmes qui s'étoient remariées; jamais, non plus, je n'ai vu de doigt mutilé parmi les hommes: obſervation qui ſeule ſuffiroit pour détruire l'imagination de *Boeving*. Le P. *Tachard* eſt le ſeul Auteur que je connoiſſe, qui ait juſqu'à préſent rapporté la vérité de ce fait.

VIII. LES mariages entre les couſins-germains, & les iſſus de germains, ſont défendus chez les Hottentots. Ils ont une tradition qui condamne l'homme & la femme qui ſe marient, ou qui commettent fornication, dans ce degré de proximité, à mourir ſous le bâton; & ils diſent que cette loi eſt reçue de tout tems parmi eux. Ce qu'il y a de bien certain, c'eſt que ſi quelqu'un eſt convaincu de l'avoir violée, il eſt puni ſans miſéricorde, quelque rang qu'il tienne dans la Nation.

IX. ILS puniſſent auſſi de mort l'adultère. Le P. *Tachard* l'avoit déja remarqué. „ (1) L'adultère, dit-il, & le larcin, ſont „ chez eux des crimes capitaux, & qui ſe „ puniſſent toujours de mort.

Ils ont cela de commun avec les anciens Troglodytes, comme auſſi pluſieurs autres choſes trop frappantes pour ne pas reconnoitre qu'ils en deſcendent. Cependant, ils ne s'accordent pas parfaitement dans cette punition qu'ils font de l'adultère. Car, comme nous l'apprend *Alexandre Vellutellus, lib. I. c. 24.* cité par *Zwingerus* (1), les Troglodytes avoient accoutumé de permettre à leurs femmes, la prémière nuit après le mariage, de coucher avec celui ou ceux de leurs parens qu'elles vouloient; mais après cela, ſi elles commettoient adultère, elles étoient punies de mort.

X. LA coutume autoriſe parmi ces peuples le divorce. Un homme peut répudier ſa femme, & la femme ſon mari, en produiſant des raiſons ſuffiſantes aux hommes du village; qui, dès que la partie complaignante le ſouhaite, s'aſſemblent pour ouïr les raiſons & juger du différend. Ce ſont eux

(1) *Voyage de Siam*, Liv. II. p. 80.

(2) Voy. *Zwinger. in Theatro vitæ human.* p. 4370. *Apud Troglodytas*, dit-il, *fœminas deſponſatas primis noctibus cognati affinesque producunt, illasque promiſcuis adulteriis patere ſinunt; poſtea perpetuæ pudicitiæ adſcriptæ ſeveriſſimis pœnis, vel minima conjectatione, ſi deliquiſſent, coërcebantur.*

eux qui décident ſi le cas eſt aſſez grave pour en venir à cette extrémité.

Après que le divorce a été approuvé, l'homme peut ſe remarier, s'il veut: mais la femme n'a pas la même liberté, tant que ſon prémier mari eſt en vie; autrement elle eſt cenſée adultère, & punie comme telle. Cette loi a beaucoup de rapport avec celles des anciens Juifs touchant le divorce, & pourroit bien en être venue.

XI. AVANT que de finir ce Chapitre, j'obſerverai deux erreurs de *Vogel* au ſujet des mariages des Hottentots. Cet Auteur dit (1) que „ l'épouſe, le jour des noces, „ attache un boyau de bœuf ou de brebis „ autour du cou de ſon époux, qui eſt o„ bligé de porter ce colier juſqu'à ce qu'il „ tombe en pièces ". J'ai très ſouvent aſſiſté aux mariages de ces peuples, mais je n'ai jamais rien pu remarquer de ſemblable: je n'ai même jamais ouï dire, ni lu dans aucun autre Auteur, que ce fût-là une de leurs coutumes.

Il dit de plus, que „ l'épouſe, le jour „ des noces, coupe une jointure d'un de„ ſes petits doigts, & la préſente à ſon é„ poux pour gage de ſa fidélité ". Cela n'a jamais lieu, que lorſque la femme eſt veuve: j'ai déja parlé de cette coutume.

Si on ſe rappelle l'accuſation que l'Auteur

(1) *Deſcription de ſon Voyage aux Ind. Orient.* P. 74.

teur des *Mémoires du Chevalier de Forbin* fait contre la pudeur des Hottentots, on pourra voir combien elle eſt mal fondée. Les commerces vagues ne ſont point connus chez eux, moins encore l'inceſte. C'eſt ainſi cependant qu'en parle l'Auteur de cette eſpèce de Roman.

CHAPITRE XV.

Du Domeſtique des Hottentots.

I. *Fonctions du Mari.* II. *Occupations de la Femme.* III. *Comment ils vivent enſemble.* IV. *Comment ſont terminés les différends qui s'élèvent entre eux.*

I. UN Hottentot n'a jamais de hutte, qu'il ne ſoit marié; & il ne penſe point à en faire pour s'y retirer, juſqu'à ce que les fêtes de ſes noces ſoient abſolument finies. Depuis le jour des fiançailles juſqu'au moment que ſa cabane eſt faite, c'eſt-à dire environ huit jours, il habite lui & ſon épouſe chez quelqu'un de ſes amis. La femme aide à amaſſer les matériaux néceſſaires pour élever la maiſon. Elle doit auſſi donner ſes ſoins pour la couverture. Tout doit être neuf, juſqu'aux matériaux qui ſervent à conſtruire ce ruſtique édifice. *Boeving* ſe trompe, lorſqu'il

qu'il dit que la femme ſeule eſt chargée de la conſtruction de la cabane.

La hutte finie, les nouveaux mariés s'y établiſſent. Dès-lors le mari ne ſe mêle abſolument plus ni de la maiſon, ni du ménage: il en abandonne le ſoin à ſa femme, qui eſt obligée de ſe pourvoir de proviſions comme elle l'entend, & de les apprêter. Le mari ne s'embarraſſe que de boire, de manger, de fumer, de ſe repoſer, & de dormir; ſans ſe mettre non plus en peine des beſoins de ſa famille, que s'il n'en avoit point du tout. S'il va à la pêche ou à la chaſſe, c'eſt plutôt pour ſon plaiſir, que pour ſoulager ſa femme ou ſes enfans; quoiqu'il n'en revienne preſque jamais à vuide. Et s'il lui arrive d'apprêter ſon manger, c'eſt ſeulement lorſqu'il préſume que ſa femme, qui eſt ſa cuiſinière ordinaire, peut avoir ſes règles: alors, de crainte de ſe ſouiller, où il fait la fonction de cuiſinier, ou il va manger chez ſes voiſins.

La ſeule occupation ſérieuſe que ſon extrême pareſſe lui permette d'avoir, c'eſt le ſoin de ſon bétail: encore n'en prend-il pas toute la peine; ſa pauvre femme, malgré toutes ſes autres fatigues, partage en quelque manière ce travail avec lui: Il n'y a que la vente, dont elle ne ſe mêle point: c'eſt une prérogative qui fait la gloire du mari, & qu'il ne ſe laiſſeroit pas enlever impunément.

Il s'applique ſur-tout à ménager ſon trou-

peau,

peau, s'il a un fils, afin d'avoir la ſatisfaction de le lui laiſſer en bon état, & de le mettre par-là à ſon aiſe. S'il a quelque métier, il le lui apprend.

II. LES occupations de la femme ſont plus conſidérables. Chargée déja, comme nous l'avons dit, du ſoin de faire toutes les proviſions & de les apprêter pour elle-même, pour ſon mari, & pour ſes enfans, elle a encore divers ſoins à prendre tous les matins, excepté les jours que ſon mari va à la chaſſe ou à la pêche, ce qui n'arrive que rarement. Elle eſt obligée d'aller chercher de certaines racines, & de traire les vaches, pour la ſubſiſtance de ſa famille. Ces racines abondent chez les Hottentots, & on les connoît facilement aux feuilles qu'elles produiſent. Elle les arrache par le moyen d'un bâton, garni au bout d'une pointe faite de bois d'olivier: elle les lave dans de l'eau chaude, avant que de les faire bouillir ou rôtir; & ce n'eſt point un mauvais ragoût, de quelque manière qu'elles ſoient apprêtées. Elle doit aller couper tout le bois dont elle a beſoin pour ſon feu, & le porter à la maiſon. En un mot, elle eſt dans un eſclavage perpétuel, à moins que ſon mari ne lui donne quelque repos en allant chaſſer ou pêcher.

Si elle a des enfans, elle en a tout l'embarras. Dès qu'ils ſavent marcher, ils courent après leur mère, dans quelque endroit qu'elle aille, à moins qu'il ne faſſe beau-

beaucoup de pluie ou de vent. Dans ce cas-là, ils reſtent à la maiſon avec leur père, qui eſt couché bien à ſon aiſe, & enfoncé dans une profonde rêverie, tandis que ſa femme ſe fatigue pour lui. Lorſque les filles ſont grandes, elles ſoulagent leurs mères, en leur aidant à ramaſſer les racines pour la nourriture, & le bois pour le feu. Mais on blâmeroit une mère qui laiſſeroit aller ſa fille ſeule, quelque expérience qu'elle eût: ainſi, quand même elle auroit autour d'elle une demi-douzaine de grandes filles, elle eſt obligée de ſe donner de très grands ſoins. Malgré les attentions & les peines que les femmes ont pour leurs enfans, elles ſe voyent cependant expoſées ſans relâche à leurs inſultes. Telle eſt la vie miſérable des femmes Hottentottes. Elle ne leur paroît pourtant pas telle, puiſque, bien loin de s'en plaindre, elles en rient, regardant leur ſort comme une eſpèce de Deſtin, dont les diſpenſations aboutiſſent toujours à ce qu'il y a de meilleur.

III. CE ne ſont pas là tous les malheurs d'une Hottentotte: dans l'idée de quelques femmes, elles en ont un plus ſenſible à eſſuyer. Elles ne couchent pas toutes les nuits avec leur mari; & dans ce cas-même, il n'y demeure pas la nuit entière. J'ai encore ouï aſſurer à des Hottentots de l'un & de l'autre ſexe, qu'ils ne s'acquittent pas des devoirs conjugaux de la même manière que les Européens. Lorſqu'une femme a ſes

mois,

mois, un homme n'a aucune communication avec elle. Un mari, qui s'approcheroit de ſa femme dans cet état, ſeroit regardé comme ſouillé, & obligé de ſe purifier en offrant un bœuf gras: loi qui a beaucoup de rapport avec celles que Moiſe donna aux Juifs (1). Avant cette purification, ſes voiſins lui donnent un nom que j'ai ſouvent ouï prononcer; mais je ne ſai ni comment l'écrire, ni comment l'expliquer.

Le mari ne mange pas même alors avec ſa femme. Lorſque je leur en demandois la raiſon, *ç'a été*, m'ont-ils toujours répondu, *la coutume de tout tems, que les hommes évitent de communiquer avec les femmes, non ſeulement en mangeant enſemble, mais encore en entretenant avec elles quelque commerce que ce ſoit. On ne diſpenſe jamais de cette coutume, que le jour de la noce; alors ſeulement on permet à l'époux de s'aſſeoir avec les femmes, dans quelque état qu'elles ſoient.* Lorſque non content d'une réponſe qui ne ſatisfaiſoit pas à ma queſtion, je les preſſois ſur la raiſon même de cette pratique, ils ſe contentoient d'ajouter: *Nous regardons comme tout à fait ſouillé, un homme qui touche une femme, ou quelque choſe qui lui appartient, lorſqu'elle eſt incommodée. Si donc toutes les fois que nous ſommes appellés à célébrer enſemble un* Andersmaken, *ſi toutes les fois que nous mangeons chez*

(1) Voy. *Lévitique* Chap. XII. & XV.

chez nos voiſins, les femmes mangeoient avec nous, il ne ſeroit preſque pas poſſible que tous les hommes ne ſe ſouillaſſent. Il arrive rarement que dans une aſſemblée de femmes, il n'y en ait quelqu'une qui ait cette incommodité; c'eſt pour cela que dans ces occaſions nous évitons les femmes, & que pour plus grande ſureté, nous avons la précaution de ne point manger avec elles, & de ne point les admettre à nos feſtins.

Si un Hottentot & ſa femme ſervent chez quelque Européen, & dans la même maiſon, le reſpect qu'ils ont pour cette coutume les engage à diſtinguer chacun leur portion de viande, qu'ils mangent toujours placés à quelque diſtance l'un de l'autre.

Lorſqu'ils ſont enſemble, on ne les voit point ſe donner de tendres baiſers, ni ſe jetter des regards amoureux. De jour & de nuit, dans toutes les occaſions, ils ſont ſi froids & ſi indifférens l'un pour l'autre, que vous ne croiriez pas qu'ils s'aiment ou qu'ils ſoient mariés. Si dans une hutte il y avoit vingt Hottentots avec leurs femmes, il ſeroit impoſſible de s'appercevoir, ni à leurs paroles, ni à leurs actions, de ceux qui ont quelque rélation enſemble: enſorte que ſi quelqu'un d'entre eux aimoit la femme d'un autre, il le diſſimuleroit avec plus d'adreſſe qu'aucun Européen l'ait jamais fait pour cacher une intrigue amoureuſe.

Sans doute cette diſſimulation doit être bien néceſſaire dans leur ſyſtème de bienſéan-

ſéance, puisqu'aſſurément ces peuples ſont auſſi amoureux que jaloux. Il n'y a en effet, que l'amour & la jalouſie, qui puiſſe produire une loi auſſi ſévère que celle qu'ils ont contre l'adultère, & qui puiſſe la faire exécuter auſſi rigoureuſement qu'ils l'exécutent.

Pour finir cet article, je dis en général, que les hommes & les femmes ne ſe mêlent point réciproquement de leurs affaires & de leurs occupations. Il n'y a que la conſtruction des huttes, & la conduite des troupeaux, qui les occupent l'un & l'autre. La femme ne met jamais le pied dans l'appartement de ſon mari, qui eſt ſéparé du reſte de la hutte; elle ne jouït que peu du plaiſir de ſa compagnie. Il commande en maitre, & elle obéit en eſclave, ſans jamais murmurer ni ſe plaindre.

IV. LORSQU'IL s'élève un différend entre un Hottentot & ſa femme, il eſt bientôt terminé. Tous ſes voiſins à l'inſtant ſont les médiateurs, & ſur le champ la querelle eſt appaiſée. Les Hottentots s'empreſſent à éteindre une diſpute domeſtique, comme nous nous empreſſons à éteindre le feu chez nos voiſins; & ils ne ſe donnent point de repos, que le différend ne ſoit radicalement terminé.

CHA-

CHAPITRE XVI.

De la Nourriture des Hottentots.

I. *Nourriture ordinaire des Hottentots.* II. *Ils aiment paſſionnément une certaine racine qu'ils appellent* Kanna. III. *Ils mangent des Poux.* IV. *Lorsqu'ils ſont dans le beſoin, ils mangent de vieux ſouliers & des bandes de peau.* V. *Ils n'uſent ni de ſel, ni d'épiceries; ils aiment cependant les mets accommodés à l'Européenne.* VI. *Ils s'abſtiennent de certaines viandes.* VII. *Leur Boiſſon ordinaire.* VIII. *Ils aiment à l'excès les Liqueurs fortes.* IX. *Auſſi-bien que le Tabac & le Dacha.* X. *Proviſions qu'ils portent avec eux, lorſqu'ils vont à la chaſſe ou en voyage.*

I. LA nourriture ordinaire des Hottentots conſiſte en fruits, en herbes, en racines, & en lait. Ils ne touchent point à leur bêtail, excepté dans leurs ſacrifices & dans leurs autres fêtes, ou lorsqu'ils n'ont abſolument rien autre choſe à manger, ou enfin lorſqu'il leur eſt mort quelque bête de mort naturelle: car dans ce dernier cas, bien loin d'avoir de la répugnance à en manger, ils en trouvent la chair beaucoup plus délicate; & ſont fort ſurpris que les Européens ne penſent pas de même.

Lorſque la mort, ou quelque fête ſolennelle, ne leur fournit pas de la viande, & que cependant ils ſont dégoutés de leurs mets ordinaires, ils s'en vont chaſſer; ou s'ils habitent près de la mer, ils vont pêcher; & rarement ils reviennent à vuide.

Un de leurs mets les plus exquis ſont les entrailles des bœufs, des moutons, & de tous les animaux ſauvages dont ils mangent la chair. Nous avons déja eu occaſion (1) de parler de la manière dont ils apprêtent un ragoût ſi délicieux.

Pour ce qui eſt de la chair de ces animaux, ils la mangenr ou rôtie ou bouillie; mais ils la cuiſent à l'Angloiſe, & peut-être encore un peu moins.

Pour bouillir les viandes, ils ſuivent la même méthode que nous; mais pour les rôtir, ils s'y prennent tout autrement. Ils placent ſur la terre une pierre platte aſſez grande, à peu près comme nos foyers. Ils allument ſur cette pierre un bon feu, qu'ils entretiennent juſqu'à ce qu'ils jugent que le foyer eſt ſuffiſamment chaud. Alors ils éloignent le feu, & avec une poignée d'herbes ils écartent les cendres. Sur cette pierre ainſi nettoyée, ils mettent la viande qu'ils veulent rôtir, & poſent ſur la viande une autre pierre platte. Après avoir allumé un bon feu deſſus & tout autour de leur rôti, ils le laiſſent tranquille juſqu'à ce qu'il ſoit cuit; ce qui eſt bientôt fait.

Ils

(1) Chap. VI. Art. XI.

Ils mangent avec tant d'avidité, & une ſi grande malpropreté, qu'ils paroiſſent des bêtes féroces affamées; ſur-tout lorſqu'ils font un repas de viande: ils ne la mangent pas, ils la déchirent & la dévorent.

Les Hottentots ſe nourriſſent de pluſieurs ſortes de fruits & de racines, qu'on trouve abondamment dans la plupart des lieux qu'ils habitent. Pour connoître ceux qui ſont bons à manger, ils font attention à ceux qui ſervent de nourriture aux hériſſons, & à une eſpèce de ſinge appellé *Bavian*. Comme dans ces pays il y a quantité de fruits très beaux à la vue, & des racines qui promettent beaucoup, & qui ſont cependant des poiſons très dangereux; ils ont la précaution de ne jamais goûter que ceux dont uſent ces animaux. La nature a donné aux brutes un inſtinct ſi parfait, que par ſon ſecours ils diſtinguent ce qui échape au raiſonnement & à la ſagacité des hommes.

Ils mangent d'une eſpèce de fruit qu'on appelle *Amande ſauvage*, ou *d'Afrique*. Ils les font bouillir dans deux ou trois eaux, après quoi ils les laiſſent ſécher au Soleil. Ce fruit ainſi préparé devient un fort bon manger; mais ſi on en ſert ſans avoir pris ces précautions, il cauſe des tranchées terribles, & laiſſe dans la bouche une amertume affreuſe qui dure pluſieurs jours, malgré tous les moyens que l'on peut employer pour la faire paſſer.

Ces peuples n'ont point d'heures réglées pour prendre leur nourriture. Ils n'ont aucune idée de diviſer les repas en déjeûner, dîner, & ſouper. Ils mangent à toute heure, lorſque l'humeur ou l'appétit les appelle; ſans faire attention s'il eſt jour, ou s'il eſt nuit. Lorſqu'il fait un tems calme & ſérein, ils mangent à découvert; s'il pleut ou qu'il faſſe du vent, ils ſe tiennent renfermés dans leurs cabanes.

II. ON trouve dans les contrées des Hottentots une racine qu'on appelle *Kanna*, qui eſt en ſi grande eſtime parmi eux, qu'il s'en faut peu qu'ils ne lui rendent des hommages religieux. Sa rareté ſert ſans doute beaucoup à augmenter ſa valeur. Mais dans le fond, je la crois très excellente. Pour eux, ils ne peuvent ſe laſſer de la louer, ils la regardent comme le meilleur de tous les confortatifs, & le plus efficace de tous les reſtaurans. Il n'y a preſque rien qu'ils ne donnaſſent de bon cœur pour en avoir. Pluſieurs d'entre eux feroient volontiers vingt lieues de chemin, ils travailleroient même une jounée entière à quelque ouvrage pénible, pour en avoir ſeulement tant ſoit peu. Avec un petit morceau de *Kanna*, vous faites preſque ce que vous voulez d'un Hottentot, vous vous gagnez pour toujours ſa bienveillance, & vous pouvez compter que vous avez en lui un eſclave très dévoué & très reconnoiſſant. Ce que je dis ici, je le dis par expérience. Aiant

un

un jour distribué à mes voisins un morceau de *Kanna* grand comme le doigt, que j'avois partagé en plusieurs petites pièces, je me conciliai si bien leur amitié, que depuis ce tems-là ils s'empressoient tous à l'envi à me servir & à m'obliger.

Le P. *Tachard* (1) dit que „ les *Namaquas* présentérent de cette herbe, ou plutôt de cette racine, à quelques Hollandois de distinction qui passoient par leur „ pays l'an 1682, en échange de quelque „ présent que ces voyageurs leur avoient „ fait ". Ce Père est dans la pensée que cette plante est la même que les Chinois appellent *Ginseng*: „ Car, dit-il, Mr. *Claudius*, habile Médecin, que les Hollandois entretiennent au Cap pour les aider „ à faire leurs nouvelles découvertes des „ Terres, & pour y travailler à l'Histoire „ naturelle de l'Afrique, & qui a vu le *Ginseng* à la Chine, assure qu'il en a trouvé „ deux plantes au Cap, & nous en a fait „ voir la figure toute entière qu'il avoit „ peinte au naturel, & que Mr. *Thévenot* „ m'a fait voir depuis peu.

Je ne puis juger si ces Savans ont raison, puisque je n'ai jamais vu le *Ginseng* de la Chine. *Erasme Francisci* est de l'avis du Jésuite. Cet Auteur, dans la Description des Jardins & des Campagnes des Indes Orientales & Occidentales, donne un détail des ver-

(1) *Voyage de Siam*, Liv. II. pag. 86.

vertus communes au *Ginſeng* des Chinois, & au *Kanna* des Hottentots; vertus que le *Kanna* poſſède aſſurément pour la plupart à un très haut degré. Le Lecteur ne ſera ſans doute pas fâché que je tranſcrive ici ce que cet habile homme dit du *Ginſeng*.

„ Dans la Province de Peckin, dit-il, „ on trouve la racine que les Chinois ap- „ pellent *Ginſeng*, qui eſt extrêmement „ eſtimée de ces peuples à cauſe de ſes ad- „ mirables propriétés. On lui donne ce „ nom, qui eſt compoſé de *Gin* qui ſignifie „ un *Homme*, parce qu'effectivement cet- „ te racine reſſemble beaucoup à un hom- „ me cagneux qui écarte les jambes. Sa „ forme a quelque choſe de frappant. On „ en trouve auſſi dans le Japon; là on l'ap- „ pelle *Niſi*. Cette racine a quelque cho- „ ſe d'une petite *Mandragore* d'Europe; & „ ces deux plantes ſe reſſemblent d'ailleurs „ ſi fort dans leurs vertus, qu'on doit ſans „ doute enviſager le *Ginſeng* comme une „ eſpèce de Mandragore. Lorſqu'il eſt ſec, „ il eſt de couleur jaune, coupé de peti- „ tes raies noires: ſon goût eſt un mêlan- „ ge de doux & d'amer très ſupportable. „ Un morceau du poids d'un denier, ré- „ veille les eſprits animaux, & fortifie con- „ ſidérablement; c'eſt la doſe ordinaire, „ lorſqu'on l'emploie pour ce ſujet. Il don- „ ne de la force aux nerfs, & réchauffe „ même les tempéramens qui manquent de „ chaleur naturelle; mais alors il en faut

„ une

„ une doſe plus forte. Il eſt pernicieux
„ à ceux qui abondent en bile, & à ceux
„ qui ſont d'un tempérament ſanguin; par-
„ ce qu'il met encore davantage en mouve-
„ ment leur ſang & leurs eſprits animaux,
„ qui déja ſuffiſamment actifs n'ont pas be-
„ ſoin de ce ſecours. Il eſt excellent pour
„ les corps uſés, pour réparer les forces
„ abattues, & pour toutes les maladies
„ qui viennent d'épuiſement; & pour tout
„ dire en un mot, c'eſt une Panacée uni-
„ verſelle, propre à tous les hommes, ex-
„ cepté aux bilieux & aux ſanguins. Aus-
„ ſi eſt-il ſi fort recherché à la Chine, qu'u-
„ ne livre y coute pour le moins trois li-
„ vres d'argent.

J'ai ſouvent été témoin des effets que le *Kanna* produit ſur les Hottentots. Ils le mâchent, & le gardent dans leur bouche un tems conſidérable; & comme ils prennent pour l'ordinaire beaucoup de cette racine à la fois, elle les jette dans l'yvreſſe & leur donne des tranſports au cerveau. Ils n'en ont pas mâché longtems, que l'on voit ſenſiblement leurs eſprits animaux s'animer, leurs yeux devenir étincelans, leur viſage prendre un air riant & gracieux: il s'excite dans leurs ames mille idées charmantes, qui leur inſpirent une gaieté douce, & les rendent capables de ſe divertir à de ſimples badinages. Mais s'ils en prennent avec excès, ils perdent à la fin toute

connoiſſance, & tombent dans le plus affreux délire.

III. CE que j'ai dit dès le commencement de ce Chapitre, joint à ce que j'en ai remarqué plus d'une fois, fait aſſez connoître la dégoutante malpropreté de ces peuples, & leur peu de délicateſſe dans le choix des alimens: mais en voici un nouvel exemple, dont le récit ſeul eſt capable de faire bondir le cœur (1). Il faut cependant le dire: les hommes & les femmes y mangent les poux. Leur extrême malpropreté, aidée de la chaleur du pays, les remplit ſi prodigieuſement de cette vermine, qu'on la voit très ſouvent courir par eſcadrons ſur leur corps, & ſur la peau qui les couvre. Ils n'en ont pas à la tête; leurs cheveux ſont ſi couverts de graiſſe & emplâtrés de craſſe, que ces animaux n'y peuvent pénétrer.

Lorſqu'ils ſecouent ces peaux, ou que les pendant à l'air à quelque branche de leur hutte, ils les battent, ces inſectes en tombent par milliers, & couvrent toute la terre. Cependant ils ſont ſi fortement attachés à la peau par la graiſſe, qu'il en reſte encore une très grande quantité, qu'ils cherchent ſoigneuſement & qu'ils ôtent avec leurs doigts. Ils laiſſent toujours les lieux où

(1) Les Dames ſur qui les dégoutantes deſcriptions font une trop vive impreſſion, doivent ſauter cet Article.

où ils ſe ſont aſſis, couverts de cette vermine : l'enceinte des villages en eſt ſemée. Lorſqu'ils ſe nettoyent, ils prennent les plus gros & les plus dodus, & les gobent avec délectation. Si vous leur demandez comment ils n'ont pas honte de manger un ſi déteſtable inſecte, ils vous répondent qu'ils les mangent par vengeance. „ Ils ſucent „ bien notre ſang, *diſent-ils :* pourquoi donc „ ne leur rendrions-nous pas la pareille ? „ Ils nous dérobent notre ſang : nous ne „ faiſons donc qu'uſer du droit de repréſaille ".

Il ne faut pas croire qu'ils ſe procurent rarement ce ragoût : on ne paſſe preſque jamais par un village, s'il fait beau tems, qu'on ne voie pluſieurs habitans de l'un & de l'autre ſexe aſſis en rang pour s'épouiller. Mais avant que d'aller à cette chaſſe pour leur uſage, ils ſecouent & battent ordinairement la peau qui leur ſert de manteau.

IV. ILS ont un autre mets, qui ne paroitra pas moins extraordinaire. Lorſqu'ils ſont preſſés de la faim, ils dévorent de vieux ſouliers, quand ils en peuvent avoir.

Les Européens portent au Cap une eſpèce de chauſſure qu'ils appellent ſouliers de campagne : ils ſont faits de cuir de bœuf ou de cerf qui n'eſt point travaillé, & dont le poil eſt mis en dehors. C'eſt une eſpèce de demi-botte, fendue des deux côtés depuis la cheville juſques au bout du

pied. D'une & d'autre part il y a des trous pour y paſſer un lacet, & pour les ſerrer. Mais avant que de les mettre, ils ont ſoin d'envelopper d'un linge la cheville du pied & le pied même, pour ſe garantir contre la rudeſſe de la peau. Les Européens s'en ſervent ſouvent pour voyager, & les portent dans pluſieurs occaſions à la campagne. Comme ces ſouliers ſont à fort bon marché, le cuir d'un bœuf ne coutant qu'environ un écu, & celui d'un cerf à peu près la moitié, il n'y a preſque pas d'Européen qui n'en ait une demi-douzaine de paires. Lorſque le poil eſt tombé, ou que la ſemelle eſt percée, on les jette à la rue. Les pauvres Hottentots les ramaſſent, & les mettent ſoigneuſement en réſerve pour appaiſer leur faim dans le beſoin, où leur abominable pareſſe les jette fort ſouvent. Quoique les campagnes abondent en toutes ſortes de fruits & de racines fort bonnes à manger, qu'ils pourroient ramaſſer en aſſez grande quantité pour ſe garantir de la faim; cependant c'eſt la coutume, & la pareſſe y confirme les femmes, qui ne ramaſſent jamais quoi que ce ſoit que ce qui leur eſt néceſſaire pour entretenir leur famille le jour même. Lors donc que le mauvais tems, les orages, ou les pluies exceſſives durent longtems, elles ne peuvent ſortir pour faire leurs proviſions accoutumées; ainſi elles & leurs familles ſe trouvant réduits à la plus grande diſette, ils

ils mangent ces vieux ſouliers, ſi du moins ils ſont aſſez heureux pour en avoir quelqu'un.

Pour les apprêter, après en avoir brulé le poil, ils les trempent quelque tems dans l'eau pour les humecter; ainſi ramollis ils les mettent ſur les charbons, où ils les laiſſent juſqu'à ce que venant à ſe rider, ils ſautent du feu; alors ils les dévorent.

Ils mangent auſſi les bandes de peau de mouton ou de veau, dont les femmes entourent leurs jambes (1). Ragoût auſſi déteſtable que les ſavattes rôties.

V. LES Hottentots ne ſont aucun uſage du ſel, & n'en mangent jamais. Pour aſſaiſonner leurs viandes ils ne ſe ſervent jamais d'épiceries, poiſons lents qui contribuent ſi fort à ruïner la ſanté & à abréger les jours. Cependant ils trouvent délicieux nos mets ſalés & de haut goût; ils en ſont friands, & n'en voyent jamais qu'ils n'y jettent des regards de convoitiſe. Mais ces viandes leur ſont pernicieuſes. Ils ont des maux d'eſtomac, & ſont ſouvent attaqués de la fièvre, après en avoir mangé; & en particulier, tous ceux d'entre eux qui étant au ſervice des Hollandois du Cap, ſont obli-

(1) Voyez ci-deſſus Chap. VIII. Art. II. Au reſte, on a vu quelquefois dans des Sièges, que les aſſiégés ont été obligés de manger les vieux cuirs: par exemple, à Barcelonne, lorſque dans le VIII. ſiècle cette ville fut attaquée par l'Armée de Charlemagne. *Révolut. d'Eſpagne par le P. D'Orléans*, Liv. I.

bligés de manger comme les Européens, s'affoibliſſent bientôt, deviennent à la longue ſujets à diverſes maladies, & meurent beaucoup plus jeunes que les autres, qui s'en tiennent à la nourriture groſſière & ordinaire du pays & de leurs ancêtres.

VI. LES Hottentots ont des loix ou des traditions, qui leur défendent l'uſage de certaines viandes, dont ils s'abſtiennent avec beaucoup de ſoin. La chair de pourceau, & celle des poiſſons qui n'ont point d'écailles, comme les poiſſons de rochers, leur eſt très étroitement défendue; & ils ſont fort religieux obſervateurs de cette défenſe. J'ai déja eu occaſion de remarquer cette reſſemblance qu'ils ont avec les Juifs. Il y a outre cela des viandes, dont les unes ſont défendues aux hommes, & les autres aux femmes. Il n'eſt permis qu'aux prémiers, de manger des taupes, & le ſang pur des animaux. D'un autre côté, les femmes ont ſeules le privilège de ſe nourrir de lièvres, de lapins & de lait de brebis; car pour celui des vaches, les deux ſexes en boivent également. Si on prend la peine de comparer ces coutumes avec le livre du Lévitique, on ſe perſuadera d'autant mieux que les Hottentots deſcendent des Troglodytes, que nous leurs avons donnés pour ancêtres.

VII. J'AI déja dit, que la boiſſon ordinaire des Hottentots eſt de l'eau mêlée avec

vec du lait. Comme ils n'en ont pas de meilleure, ils s'en ſervent dans leurs feſtins & dans leurs fêtes; & ils s'en contentent, n'étant pas en état de faire de fort grandes proviſions de vin, ou d'eau de vie. Lorſqu'ils ont ſuffiſamment de lait, ils le boivent ſouvent pur; mais lorſqu'ils n'en ont que peu, ils ſont réduits à boire l'eau toute ſimple.

VIII. QUOIQUE grands amateurs du vin, de l'eau de vie, & de l'arack, ils ne s'embaraſſent pas de la qualité du vin: qu'il ſoit ſale & trouble comme de l'eau bourbeuſe, qu'il ſoit aigre comme du verjus, ils l'achètent & l'avalent avec autant de plaiſir que d'avidité. Si on les en croit, même, ils préfèrent celui qui eſt trouble; ils le trouvent plus ſain. „ Si après en avoir „ bu, *diſent-ils*, nous fumons une pipe „ de tabac, cela nous lâche le ventre, „ ce qui contribue beaucoup à la conſer„ vation de la ſanté. Le vin bourru eſt „ pour nous un excellent régal, & par deſ„ ſus le marché, une admirable médecine. Mais ils ont beau dire, le prix eſt proprement ce qui les détermine; & le vin qui coute le moins, eſt toujours celui qu'ils trouvent le meilleur. Il achéteront de la lavure ou de la lie pour du vin, pourvu qu'elle ait le moindre goût de raiſin.

Ils aiment à l'excès l'eau de vie, parce qu'elle les échauffe ſur le champ, & les rend joyeux. La plupart de celle qu'ils achè-

chètent, ſe fait au Cap même, des raiſins qui croiſſent dans les environs. Ils ne boivent que fort peu d'eau de vie de grain, quoiqu'elle ſoit beaucoup moins chère que l'autre: mais ils craignent, auſſi-bien que les autres peuples, qu'elle ne ſoit pas auſſi ſaine que l'eau de vie de vin. Ils reçoivent avec une volupté ſans égale un verre de cette liqueur, & pour un préſent ſi agréable, ils ſeront un million de fois vos très humbles ſerviteurs.

Ils aiment auſſi extrèmement l'arack, liqueur qui eſt fort abondante au Cap. Et comme elle eſt incomparablement moins chère que l'eau de vie, il leur arrive ſouvent d'en faire débauche; & qui plus eſt, ſemblables à nos libertins d'Europe, ils ſe vantent de cette débauche comme d'une action fort honorable. On rencontre ſouvent un Hottentot qui emporte ſur ſon dos un de ſes camarades, qui eſt yvre-mort d'arack.

Il y eut un jour grand nombre de Hottentots des environs du Cap, qui ſe dégoûtérent de cette liqueur, & qui dans leur colère prirent la réſolution de n'en boire de leur vie. En voici le ſujet. Un Gouverneur de Ceylan, à ſon retour en Europe étant mort près du Cap, on mit ſon corps dans de l'arack pour le conſerver. Le vaiſſeau étant venu mouiller au Cap, on deſcendit le corps à terre, pour le mettre dans un autre cercueil & dans de l'arack frais. Lorsqu'on

qu'on voulut jetter le prémier, qui juſqu'alors avoit conſervé le cadavre, il s'aſſembla devant la maiſon une foule de Hottentots, attirés par l'odeur de cette agréable liqueur, & par l'eſpérance d'en avoir leur part. Tandis qu'on verſoit l'arack, les uns le recevoient dans le pan de la peau dont ils ſe couvrent, d'autres tâchoient d'en recevoir dans la paume de leurs mains. En un mot, ils employérent ſi bien leur adreſſe & leur agilité, qu'il ſe perdit très peu d'arack, enſorte que pluſieurs d'entre eux s'enyvrérent. L'avidité avec laquelle ils l'avaloient, les empêchoit de s'appercevoir du goût qu'elle avoit contracté. Mais bientôt cet arack leur cauſa un dévoiement, & leur laiſſa un goût ſi abominable dans la bouche, que rien ne pouvoit le corriger: ce qui joint au dérangement qu'ils reſſentoient dans leurs entrailles & dans leur cerveau, leur perſuada qu'ils étoient enſorcelés, & leur fit faire mille extravagances. Pendant longtems ils n'oſérent en boire, ils ne pouvoient meme l'entendre nommer ſans frémir. Mais à la fin, aiant appris la manière dont cet arack avoit contracté les qualités pernicieuſes qui les avoient incommodés, leurs préjugés ſe diſſipérent, & l'excellence de cette liqueur ſe rétablit dans leurs eſprits. Cette avanture eſt arrivée pendant le ſéjour que j'ai fait au Cap.

IX. LES Hottentots, hommes & femmes, ſont auſſi paſſionnés pour le tabac & le

le *Dacha*. Lorſqu'ils n'ont point de cette prémière plante, ils donnent tout ce qu'ils ont, & font même les choſes les plus pénibles, pour en avoir. Ils le ménagent toujours avec tant de ſoin, qu'ils n'en laiſſent rien perdre ni gâter. Un Hottentot perdroit plus volontiers une dent, qu'un morceau de tabac. Ils diſent que tout ce qu'ils mangent ou qu'ils boivent, n'a rien de ſi délicieux. Le tabac, ſi on les en croit, les fortifie & les rafraichit au-delà de toute expreſſion. Un Hottentot qui n'en a pas, & qui n'a pas les moyens de s'en procurer, travaillera tout un jour à l'ouvrage le plus rude, pour la valeur d'une demi-once; & lorſqu'il l'a gagné, il le ſerre avec transport, & le regarde avec des yeux où la joie eſt peinte; il rit, il ſaute, on diroit qu'il extravague.

Jamais un Hottentot n'entre au ſervice d'un Européen, qu'il n'ait ſtipulé pour ſes gages une certaine quantité de tabac. Il faut lui en promettre une portion réglée par jour, autrement c'eſt en-vain qu'on penſeroit à l'engager. Si on manque un jour à lui diſtribuer ſa portion, il devient intraitable; & ſi on ne lui faiſoit droit, dès le lendemain il demanderoit le reſte de ſes gages, ſans qu'on pût l'engager à ſervir davantage un maitre aſſez dur pour lui refuſer ſon cher tabac.

Les Hottentots paſſent pour de très bons juges en fait de tabac, auprès des Hollandois

dois du Cap; & je crois qu'on leur rend juſtice. Il leur ſuffit d'en fumer une pipe, pour en découvrir toutes les bonnes & les mauvaiſes qualités, & les indiquer avec une juſteſſe que l'expérience ne dément jamais. Auſſi les Européens font un ſi grand cas de leur jugement, qu'ils achètent rarement un rouleau de tabac, ſans l'avoir prémièrement fait goûter à quelque Hottentot. J'ai moi-même fait très ſouvent uſage de ce talent. Toutes les fois que je voulois faire ma proviſion, j'appellois le prémier Hottentot qui paſſoit, connu ou inconnu, pour venir goûter le tabac que le Marchand m'offroit, & m'en dire ſon ſentiment. Charmé de l'emploi que je lui donnois, il s'en acquittoit avec une habileté & un diſcernement exquis.

Le *Dacha* eſt une autre drogue, dont ils ſont paſſionnés. „ Il bannit, *diſent-ils*, le „ chagrin & l'inquiétude, tout comme l'eau „ de vie & le vin, en même tems qu'il in„ ſpire les penſées les plus délicieuſes". Je ne connois point ces délices, que je n'ai jamais éprouvé. Tout ce que je ſai de certain, c'eſt que cette drogue les enyvre, & les rend quelquefois enragés & forcenés. L'excès des liqueurs les plus fortes ne produit pas des effets plus furieux ſur la tête d'un Européen, que l'excès du *Dacha* en produit ſur le cerveau d'un Hottentot. Sa langue acquiert une volubilité ſans égale: il extravague, il reſſemble à un poſſédé par

ſes regards égarés & par ſes cabrioles: il fait mille actions les plus groteſques, & les moins ſuivies. Fort ſouvent ils mêlent du *Dacha* avec du tabac, & alors ils appellent ce mélange *Buſpach*.

X. LORSQU'ILS voyagent, ou qu'ils vont chaſſer, ils ont ſoin de ſe pourvoir de *Dacha* & de tabac; & s'ils peuvent, ils font une petite proviſion d'eau de vie. Mais pour le tabac, ils ne ſont jamais ſans cela, & ils ne ſauroient rien faire ſans avoir quelque eſpèce de pipe. S'ils ſont preſſés par la faim, & qu'ils ſoient éloignés de quelque village ou de quelque hutte, ils amaſſent des racines & des fruits qu'ils trouvent ſur leur route, & les mangent tout crus.

Les Hottentots aiſés ne ſont jamais réduits à cette extrémité. Lorſqu'ils voyagent, ils ont accoutumé de porter avec eux une quantité ſuffiſante de viande. Ils ont même pour l'ordinaire une pierre à feu & un fuſil, & par-tout ils trouvent ſuffiſamment de bois; ainſi ils peuvent toujours faire du feu pour cuire ou rôtir ce qu'ils veulent. Ceux qui n'ont pas les outils néceſſaires pour avoir du feu, s'en procurent en frottant avec force une petite branche ſèche, ſur un morceau de *bois de fer* qu'ils portent toujours avec eux. Ils frottent cette petite branche avec tant de vîteſſe & de force, que bientôt on voit de la fumée, & la flamme ſuit de près. S'ils ſont obligés de paſſer la nuit à la belle étoile, ils ont

ſoin

ſoin d'allumer un grand feu pour épouvanter les bêtes féroces, & ſe préſerver eux-mêmes du froid & de l'humidité pendant le ſommeil. Leur mèche ou leur amorce eſt un petit roſeau ſec, qui prend feu auſſi promptement que notre meilleur charpi.

CHAPITRE XVII.

De l'Accouchement des Hottentottes, & de ſes ſuites.

I. *Des Sages-femmes.* II. *Le Mari eſt réputé ſouillé, s'il reſte dans la maiſon pendant l'Accouchement.* III. *Décoction qui facilite l'Accouchement.* IV. *Cérémonies obſervées envers un Nouveau-né.* V. *Expoſition des Filles.* VI. *Charité des Européens.* VII. *Précautions priſes contre les Magiciens.* VIII. *Comment on accommode le Nombril des Enfans.* IX. *On rend les Enfans camards.* X. *Purification des Femmes.* XI. *On donne un nom à l'Enfant.* XII. *Comment on l'accoutume à fumer.*

I. DANS chaque village il y a une ſage-femme, qui eſt choiſie par les femmes du lieu entre celles qu'on juge les plus capables. Elle eſt obligée d'exercer cette profeſſion toute ſa vie, quoiqu'elle n'en retire d'autre profit que quelques préſens qu'on lui fait de tems en tems.

Lorſqu'une femme eſt près de ſon terme, elle a ordinairement auprès d'elle deux ou trois femmes de ſes parentes ou de ſes amies, qui ne la quittent point juſqu'à ſa délivrance. Quand le travail la prend, on envoie appeller la ſage-femme, qui la fait coucher auſſi-tôt ſur une *Kroſſe* qu'on a étendue par terre.

II. AU moment qu'elle arrive, & qu'elle entre dans la maiſon, le mari ſort, & il ne lui eſt plus permis de rentrer chez lui que tout ne ſoit fait; autrement il eſt réputé ſouillé, & obligé pour ſa purification de donner une brebis, & en quelques endroits même deux, à manger aux hommes du village, qui, ſuivant la coutume, en envoyent le bouillon à leurs femmes.

III. LORSQUE l'accouchement eſt difficile, la ſage-femme fait prendre à ſa malade une décoction froide de tabac & de lait, qui la fait auſſi-tôt accoucher. Avant que le tabac fût connu des Hottentots, ils ſe ſervoient du *Dacha*; mais ils trouvent que l'effet du tabac eſt plus prompt & plus doux. C'eſt à nos Européennes à juger ſi un pareil remède les accommoderoit.

IV. SI l'enfant vient mort au monde, le père & la mère s'en affligent extrêmement, ſur-tout ſi c'eſt un garçon. On l'enterre ſur le champ. Mais ſi l'enfant eſt en vie, on le frotte de fiente de vache: ils prétendent qu'il ſeroit très dangereux de laver d'eau chaude le corps d'un enfant nou-

veau-

veau-né. Pendant qu'on le frotte ainſi depuis les pieds juſqu'à la tête, il eſt couché ſur une *Kroſſe*, ou devant le feu, ou au ſoleil, ou bien ſimplement à l'air, où il reſte juſqu'à ce que la fiente devienne aſſez dure pour qu'on puiſſe la faire tomber ſans faire de mal à l'enfant.

Cependant quelques femmes s'en vont dans les champs, pour amaſſer des queues d'une eſpèce particulière de figues, qu'on appelle *Figues Hottentottes*. On broie ces queues entre deux pierres, on en extrait le jus, dont on lave encore l'enfant depuis les pieds juſqu'à là tête, après avoir fait tomber la croute de fiente de vache qui lui couvroit tout le corps. Ce jus, diſent-ils, a la vertu d'augmenter la force & l'agilité.

Cela étant fait, on couche encore l'enfant ſur une *Kroſſe* devant le feu, ou au ſoleil, ou à l'air, juſqu'à ce que cette liqueur ſe ſoit imbibée: alors on l'oint ou de graiſſe de brebis ſeule, ou mêlée avec du beurre. Depuis cet inſtant, les Hottentots ne ceſſent jamais de ſe frotter ainſi le corps.

On le remet enſuite ſur la *Kroſſe*, où on le laiſſe juſqu'à ce que la graiſſe ſe ſoit bien imbibée dans les pores. Après quoi on le poudre, depuis les pieds juſqu'à la tête, de *Buchu*, qui s'attachant, comme on ſe l'imagine ſans peine, couvre tout ſon corps comme d'une croute, que les Hottentots croyent être très bonne pour la ſanté.

A la naiſſance de tous les enfans qui vien-

nent au monde en vie, les parens célèbrent une fête solennelle d'actions de graces, à laquelle tous les habitans du village ont part. Mais les réjouissances sont beaucoup plus grandes lorsqu'il s'agit d'un premier-né: les parens n'épargnent point leur bétail pour bien régaler leurs voisins: chacun s'empresse dans ces occasions à leur donner des marques de son affection, & à les féliciter de ce qu'ils ont obtenu un héritier.

V. QUAND les femmes accouchent de deux jumeaux, ou plus, on suit quelques coutumes particulières, qui méritent surtout d'être considérées. Si ce sont des garçons, les parens célèbrent une grande fête, en tuant deux bufles gras. Tous les habitans du village, hommes, femmes, & enfans, y sont invités; & chacun regardant cet accouchement comme une bénédiction particulière, vient en témoigner sa joie & participer au festin. La mère seule en est exclue, & n'a de tout le sacrifice que la graisse des bœufs, qu'on lui envoie pour se frotter, elle & son nouveau-né.

Mais si une femme accouche de deux jumelles, on agit bien différemment. Il n'y a presque point de fête. Tout le sacrifice qui se fait, consiste au plus dans une couple de moutons. Le plus souvent même, ce léger témoignage d'actions de graces est encore démenti par une coutume, qui pour leur être commune avec quelques autres

tres Nations & anciennes & modernes, n'en eſt pas moins cruelle. Très ſouvent ils font mourir une de ces innocentes créatures. Pour cet effet, les parens font aſſembler les hommes du village, qui ſont leurs Juges dans ces occaſions; & ils leur expoſent, qu'ils ne ſauroient facilement élever ces deux filles, ſoit à cauſe de leur pauvreté, ſoit parce que la mère n'a pas aſſez de lait. Une de ces deux raiſons ſuffit: le Tribunal leur donne en conſéquence permiſſion de prendre la plus laide ou la plus malfaite, & de l'enterrer toute vive, ou de l'expoſer ſur un arbre ou dans des buiſſons.

La même choſe ſe pratique, ſi c'eſt un garçon & une fille; avec cette différence, que ce n'eſt pas la laideur qui règle le choix de celui des deux qui doit périr: en pareil cas, les filles ſont toujours ſacrifiées, & l'on fait de grandes réjouïſſances pour le garçon qui eſt conſervé, comme à la naiſſance d'un ſeul enfant.

Si les jumeaux ſont un garçon & une fille, & que la fille vienne au monde morte, ils l'enterrent d'abord: mais avant que de déloger pour aller chercher un autre établiſſement, ils font deux fêtes, l'une pour la naiſſance du garçon, & l'autre pour le *Kraal* qu'on va déplacer.

Boeving dit que „ les Hottentots dont „ les habitations ſont éloignées de celles „ des Européens, font mourir tous les enfans qui naiſſent d'un Européen & d'une

„ Hottentotte ". J'ai fait tout mon poſſible pour découvrir la vérité de ce fait; mais j'ai toujours trouvé que les Hottentots ne les font jamais mourir que lorſqu'ils ſont jumeaux, & qu'il y a une fille. Ils chériſſent ces mulâtres autant, pour ne pas dire plus, que les enfans qui ſont de leur eſpèce.

Ils conſervent donc toujours les garçons, quelles que ſoient les circonſtances des parens; la barbare coutume d'expoſer ou d'enſevelir en vie les enfans, n'a lieu qu'à l'égard des filles. Lorſqu'ils veulent ſe défaire de quelqu'une, & que le village y a conſenti, ils prennent l'enfant & le portent à quelque diſtance du lieu: s'ils trouvent quelque tannière de hériſſon, de tigre, de loup, ou d'autres animaux féroces, ils le mettent dedans, & en ferment l'entrée avec des pierres & de la terre: s'ils ne trouvent pas d'abord un pareil ſépulcre, ils attachent l'enfant ſur quelque branche d'arbre étendu ſur ſon dos, où il meurt de faim, s'il n'eſt pas auparavant dévoré par les oiſeaux, ou par d'autres bêtes carnacières.

On ne ſauroit décider, ſi cette abominable coutume a pris naiſſance chez eux, ou s'ils l'ont tirée de quelque autre peuple. Si on les queſtionne là-deſſus, ils font leur réponſe ordinaire, ils aſſurent que ç'a été de tout tems la coutume des Hottentots. Mais ils ne méritent pas qu'on les en croie abſolument. S'ils ont pris cette barbare pra-

ti-

tique de quelque nation, ils pourroient bien la devoir aux Chinois ou aux Japonois, qui font auſſi périr tous les enfans qui leur naiſſent au-delà du nombre qu'ils peuvent commodément élever. Comme ils admettent la Métempſychoſe, ils s'imaginent que les ames de ces pauvres innocens pourront être plus heureuſes ſi elles vont animer un autre corps, que ſi elles reſtoient dans celui où elles s'étoient mal à propos logées: ainſi ils ne ſe font aucune peine de les expoſer. Mais les Japonois exercent cette coutume avec encore plus de cruauté que les Chinois, puiſque, ſi nous ſommes bien informés, ils font mourir tous les enfans qui leur naiſſent au deſſus de deux. Ils regardent ce nombre comme ſuffiſant pour la propagation, & conſidèrent la mort comme infiniment préférable à une vie paſſée dans une dure indigence. Dès qu'ils ont deux enfans, ils prennent tous ceux qui leur naiſſent, leur attachent les pieds ſur le cou, & les tiennent dans cette cruelle poſture juſqu'à ce qu'ils expirent. Il y a dans cette coutume une barbarie & une férocité, qu'on a peine à comprendre. Cependant il faut avouer que les Hottentots qui, à ce qui paroît, n'ont aucune idée de la Metempſychoſe, n'ont pas eu le même motif à admettre une pratique ſi cruelle; & que par conſéquent il ſeroit peut-être plus naturel d'en chercher la cauſe chez eux-mêmes, & dans leur tempérament. Si

nous y prenons garde, la stupide indolence & la paresse de ces peuples, jointes au mépris qu'ils paroissent avoir pour les femmes, peut suffire pour les porter à une telle barbarie. Dans les phénomènes qui ont quelque chose de surprenant, on ne doit pas toujours recourir à des causes fort compliquées, ni fort éloignées.

VI. Les Européens qui sont au Cap, trouvent quelquefois de ces enfans exposés. S'ils sont morts, ils ont soin pour l'ordinaire de les enterrer: quelquefois aussi ils les disséquent; mais lorsque les Hottentots le savent, ils en conçoivent des craintes terribles. Car ils croyent, comme le petit peuple parmi nous, que les corps morts sont d'un très grand usage dans la Sorcélerie; on ne sauroit même leur persuader, que les Européens puissent en tirer quelque autre de ces dissections. Aussi ne livreroient-ils pas un de leurs corps morts pour être disséqué, quand il s'agiroit de tout au monde; & ils ont grand soin d'empêcher qu'aucun de leurs propres Sorciers ne s'approche du cadavre d'un de leurs parens ou de leurs amis.

Si l'enfant exposé se trouve en vie, l'Européen ne manque jamais de le prendre, & de le porter chez lui; & il l'élève, à moins qu'il ne soit pas en état de le faire, auquel cas il le remet à d'autres, qui s'en chargent toujours très volontiers. On prend un grand soin pour donner à cet enfant une bon-

bonne éducation. On tâche ſur-tout de lui inſpirer les principes du Chriſtianiſme, & on prend toutes les précautions imaginables pour l'empêcher de donner dans l'idolatrie des Hottentots. Mais on ne voit point que juſques ici ces généreux efforts aient eu le moindre ſuccès. Jamais on ne vit un Hottentot perdre les inclinations qu'il a apportées en naiſſant: tôt ou tard ces filles ſe ſauvent chez les naturels du pays, & renoncent pour jamais à toutes les manières Européennes, & à la Religion qu'elles ont ſucée avec le lait.

VII. LE manteau qui a ſervi de lit à une femme pendant ſes couches, ſert à enfermer l'arrière-faix; & on l'enterre dans quelque lieu retiré, de peur que quelque Magicien ne s'en ſaiſiſſe pour y opérer ſes enchantemens & ſur la mère & ſur l'enfant. Tel eſt encore un de leurs préjugés.

VIII. LE cordon du nombril de l'enfant eſt attaché avec un nerf de brebis, qui doit être aſſez long pour qu'il en reſte un bout conſidérable au deſſus du nœud; & on le laiſſe juſqu'à ce qu'il tombe de lui-même par pièces. Pour tenir le nombril, on ſe ſert d'une ventrière, faite d'une petite pièce de nerf de mouton.

IX. PLUSIEURS voyageurs ont aſſuré que les Hottentots naiſſent camards. C'eſt ſans doute une erreur. Il eſt vrai qu'ils ont tous le nez plat, mais cela eſt artificiel. Tous les enfans naiſſent ordinairement avec

vec le nez fait comme ceux des Européens; & s'il y en a quelqu'un qui l'ait autrement configuré, c'eſt une exception qui eſt auſſi rare qu'elle peut l'être parmi nous. Mais ils n'aiment pas les nez naturels, & ils regardent comme un trait de difformité de l'avoir élevé. Pour réparer donc cette imperfection, la femme, dès qu'elle eſt accouchée, enfonce avec le pouce le nez de l'enfant qu'elle vient de mettre au monde, & lui fait ainſi un nez plat à la mode de ſon pays. Jamais elle n'oublie cette pratique. J'en ai cependant vu un exemple. Un mari ſoupçonnant ſa femme d'infidélité, crut qu'un Européen étoit le véritable père d'un garçon dont elle accoucha. Pour couvrir donc d'infamie ſa femme, il ne voulut point permettre qu'on traitât cet enfant comme un vrai Hottentot, en lui faiſant l'honneur accoutumé de lui applatir le nez. Il avoit même deſſein d'actionner ſa femme devant les hommes du village; mais inſtruite aſſez à tems des deſſeins de ſon mari jaloux, elle prit ſes meſures & s'évada, ſans que depuis ce tems-là on en ait ouï parler.

X. NOUS avons vu que les Hottentots ne touchent point leurs femmes pendant qu'elles ont leurs règles, ni pendant leurs couches. Avant qu'ils puiſſent retourner auprès d'elles, la femme eſt obligée de ſe frotter tout le corps avec de la bouſe de vache: c'eſt ainſi qu'elle ſe purifie. Lorsque

que la fiente dont elle s'eſt couverte eſt ſèche, elle l'enlève, ſe graiſſe de la tête aux pieds, & enſuite ſe ſaupoudre ſoigneuſement de *Buchu:* après cela ſon mari peut l'approcher, pourvu qu'il ſe ſoit auſſi graiſſé & poudré tout le corps. Alors il entre chez lui, & s'aſſéiant auprès de ſa femme, pour lui marquer ſa tendreſſe, il lui fait pluſieurs queſtions ſur ſa ſanté, ſur la manière dont elle s'eſt amuſée pendant ſon abſence; il lui renouvelle les témoignages de l'affection conjugale, & lui tient les diſcours les plus agréables & les plus animés dont il peut s'aviſer. Cependant il fume du tabac, ou du *Dacha.* La coutume demande qu'il fume & qu'il cauſe, juſqu'à ce que la tête venant à lui tourner, il tombe en délire & s'endorme.

XI. DES que le nouveau-né a été frotté ſucceſſivement de fiente de vache & du jus de queues de figues Hottentottes, la mère lui donne un nom; ou ſi elle eſt hors d'état de le faire, comme cela arrive quelquefois par un effet de la décoction dont nous avons parlé, le père s'acquitte de ce devoir. Dans le choix des noms ils imitent, comme je l'ai déja remarqué, les anciens Troglodytes, qui donnoient à leurs enfans les noms des animaux qu'ils aimoient le plus (1). Ils appellent, par exem-

(1) Voy. *Diodore de Sicile*, Lib. IV. Cap. IX. *Zwinger, in Theatr. Vit. Hum.* p. 681. *Joh. Bohemus*, Lib. I. Cap. VI. p. 56. *de Morib. Leg. & Ritib. Gentium.*

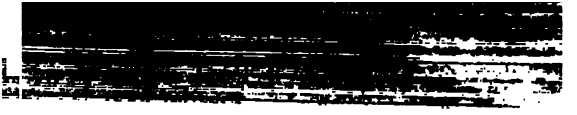
emple, les uns *Hacqua*, Cheval; les autres *Gamman*, Lion; d'autres *Ghoudia*, Brebis; d'autres *Gûaiba*, Ane; d'autres *t'Kamma*, Cerf, &c.

XII. D'ABORD après ſes couches, la mère envelope l'enfant d'une vieille pièce de peau de mouton, lui laiſſant ſeulement la tête libre. On attache cette peau en forme de ſac ſur ſon dos, & elle le porte ainſi tout le jour, ſoit qu'elle reſte à la maiſon, ou qu'elle ſorte, juſqu'à ce que cette petite créature commence à marcher. Ce qu'il y a ſingulier, c'eſt que ces nourrices donnent à teter aux enfans, ſans leur faire changer d'attitude, & ſans détacher le ſac qui les envelope. Elles ont les mammelles ſi longues, qu'elles peuvent les jetter par deſſus l'épaule, & les faire prendre à l'enfant, dont la tête s'élève aſſez haut pour cela. Dès qu'il pleure, elle lui jette une de ſes mammelles; l'enfant la prend dans ſa bouche, & la ſuce juſqu'à ce qu'il l'ait épuiſée. Pendant qu'il tette, elles fument, ſans s'embarraſſer ſi la fumée l'incommode; & ainſi elles l'accoutument à la ſouffrir. Le vent a beau jetter au viſage de l'enfant des torrens de fumée capables, à ce qu'il paroît, de l'étouffer; elle continue de fumer avec tout le flegme poſſible; & l'enfant reçoit auſſi cette fumée ſans beaucoup s'en inquiéter. C'eſt un plaiſant ſpectacle, de voir cette petite créature envelopée dans ce nuage de fumée, lors au moins qu'il y

eſt

...niere dont les Hottentottes portent leurs Enfans,
... donnent le sein, & les accoutument au Tabac.

...n. I. pag. 270.



eſt accoutumé: il ſecoue la tête, il attend cette fumée au paſſage, & la reçoit avec délectation; lorſqu'elle eſt paſſée, il rit, il éternue, & ouvre les yeux fort plaiſamment. Dès qu'il eſt ſevré, ce qui ſe fait ordinairement lorſqu'il a ſix mois, la mère lui met de tems en tems ſa pipe dans la bouche, pour accoutumer ſon palais à la fumée, juſqu'à ce qu'il ait aſſez de force & d'adreſſe pour fumer ſans ſon ſecours. Il ne faut donc pas s'étonner de la paſſion que les Hottentots, hommes & femmes, conſervent toute leur vie pour cette eſpèce de plaiſir ou d'amuſement.

Lorſque les enfans ſavent marcher, ils ne quittent jamais leur mère, & n'ont preſque aucun commerce avec leur père: les garçons ne commencent à commercer avec les hommes, que lorſqu'ils ſont faits hommes.

CHAPITRE XVIII.

Des Enfans, & de leur Education.

I. *Ce qu'on enſeigne aux Enfans.* II. *De la coutume qu'ont les Hottentots de faire leurs Garçons demi-Eunuques.* III. *Raiſons de cette coutume.* IV. *Des cérémonies avec leſquelles on reçoit un Garçon au rang des Hommes.*

tumes, les loix, les cérémonies,
tiques & les traditions qui ſont
dans la nation. Ce ſont les femme
chargées de ce ſoin, comme de t
que demande l'éducation, juſqu'
les garçons ſoient faits hommes,
les mariées. La mémoire des fe
comme le regiſtre public des
Hottentottes, & le Docteur fidèle
les transmettre à la poſtérité. Ce
donnent une preuve de leur ſa
confiant ce ſoin au ſexe dont la
en ſi bonne réputation. L'art ing
peindre la parole ne leur étant p
quoi de plus ſûr que de rendre l
ces maitreſſes & dépoſitaires de l
tions? Les enfans inſtruits de b
re, dans un tems où la mémoire
& ferme retient aiſément ce qu'
fie, oublient difficilement ces in

II. UNE des coutumes la plus

ſion, leur coûte beaucoup: cependant il n'y a que le cas d'une extrême pauvreté, qui puiſſe la faire différer au-delà de l'âge de neuf ans. J'ai vu néanmoins faire cette opération à un Hottentot âgé d'environ dix-huit ans. En voici la deſcription.

Après avoir bien frotté le patient de la graiſſe des entrailles d'une brebis qu'on vient de tuer exprès pour cette cérémonie, on le couche à terre ſur le dos, on lui lie les mains & les pieds, & trois ou quatre de ſes amis le tiennent: deux lui tiennent les pieds & les mains, & un autre eſt aſſis ſur ſa poitrine: c'eſt ainſi qu'on l'oblige à demeurer ferme dans la poſture où on l'a mis. Alors le Prêtre armé d'un couteau bien tranchant, faute de meilleur inſtrument, fait dans les bourſes une inciſion d'un pouce & demi, & enlève le teſticule gauche. Il lie après cela les vaiſſeaux avec une promptitude & une dextérité, qui ſurprendroient nos plus habiles Opérateurs. Enſuite il introduit à la place une petite boule de la même groſſeur, faite de la graiſſe de la brebis, mêlée avec de la poudre de quelques herbes médicinales, & ſur-tout de *Buchu*: après quoi il coud la plaie fort adroitement. Pour cela il ſe ſert de l'os d'un petit oiſeau, comme d'une alène; & d'un filament de nerf de mouton, au-lieu de fil: inſtrumens tout auſſi commodes, mais ſelon moi beaucoup moins dangereux, qu'aucun de ceux qui ſont en uſage parmi nous. J'en juge ainſi,

le bouillon à leurs femmes. Le n
le ſeul qui n'ait point de part a
Le reſte du jour & toute la nuit i
à fumer, à chanter, & à danſer.
monde ſe tremouſſe en cadence, &
retentit du carillon & du tumulte
né par cette réjouïſſance.

Le lendemain, ils ſe couvrent
poudre de *Buchu*, & ſe frottent
du reſte de la graiſſe de la breb
quoi ils s'en retournent chez eux.
qui eſt de l'Opérateur, ſi les pare
tient ſont riches & de bonne vol
lui font préſent d'un veau ou d'un
pour le récompenſer de ſes peine

III. Les Hottentots ne s'acco
lorſqu'ils veulent rendre raiſon d'
tume ſi bizarre: il n'eſt donc pas
ſi ceux qui ont publié juſques-ici
tions du Cap, différent entre eux

ainſi demi-eunuques dès leur jeuneſſe, parce qu'ils prétendent que cela ſert beaucoup à conſerver & à augmenter l'agilité.

Boeving attribue l'extrême légèreté des Hottentots à trois cauſes, dont la principale, dit-il, eſt la coutume qu'ils ont de ſe retrancher un teſticule. La graiſſe dont ils ſe couvrent continuellement le corps, y contribue encore, ſuivant lui. Enfin les habits ne les embarraſſent point, & ne les empêchent pas de ſe ſervir de toute leur agilité naturelle.

En un mot, tous les voyageurs, ſi je ne me trompe, s'accordent à ſoutenir que la faculté extraordinaire que ces peuples ont de courir, doit être attribuée à cette opération. L'erreur eſt ſans doute pardonnable, puiſqu'on trouve mille Hottentots qui l'aſſurent eux-mêmes.

Mais quand même cette amputation pourroit contribuer à leur étonnante légèreté, je nie que c'en ſoit le but, & la cauſe principale. J'oſe même aſſurer qu'aujourd'hui ils ont un autre deſſein. Pluſieurs fois j'en ai demandé la raiſon à quelques Hottentots des plus intelligens, & les ai vivement preſſés ſur ce point; toute la réponſe que j'en ai pu tirer, eſt, *que c'eſt une loi établie parmi eux de tems immémorial, qu'aucun homme ne pourra connoître une femme, qu'on ne lui ait prémièrement ôté le teſticule gauche.* Cette loi eſt ſi ſacrée parmi eux, qu'ils ne ſe ſouviennent pas qu'elle ait jamais été vio-

lée. Mais si quelqu'un venoit à la négliger, il n'y iroit pas moins que de la vie; & la femme même qui auroit eu le malheur de coucher avec un tel homme, quoiqu'innocemment, courroit risque d'être mise en pièces par celles de son sexe.

C'est aussi pour faire constamment observer cette loi, que le tems de l'opération est fixé à l'âge de huit ou neuf ans. Il est rare qu'elle soit différée, & elle ne l'est que par les parens, qui font attention que leur fils peut venir à mourir avant que d'avoir atteint l'âge de dix-huit ans, qui est à peu près le tems du mariage, auquel cas la dépense qu'ils faisoient pour la fête leur deviendroit inutile.

En admettant la raison que les Hottentots m'ont donnée de cette opération, on demandera encore l'origine de cette loi qui défend de connoître une femme avant que d'être demi-eunuque. Elle vient de la ferme idée où sont tous les Hottentots, qu'un homme à qui on n'a point fait ce retranchement, engendre constamment des jumeaux. Aussi les filles, quand elles se marient, ont grand soin de faire examiner préalablement par leurs parens ceux qui les recherchent, la modestie les empêchant de faire elles-mêmes cet examen. Cependant malgré cette précaution, les femmes ne laissent pas d'accoucher quelquefois de deux enfans.

J'avoue ingénument que j'ignore de qui ils

ils ont pu prendre cette coutume, qui leur eſt ſi particulière. Pourroit-on ſuppoſer qu'elle eſt une corruption de la Circonciſion, dont la pratique auroit pu, après quelques révolutions de ſiècles, s'oublier, de manière qu'on ſe ſeroit enſuite aviſé d'ôter le teſticule au-lieu du prépuce? Quoi qu'il en ſoit, on ne peut diſconvenir que ce ne ſoit parmi eux une cérémonie religieuſe.

IV. UNE autre coutume, non moins bizarre, eſt celle de recevoir les jeunes garçons au rang & dans la ſociété des hommes. On fait à cette occaſion de grandes cérémonies, qu'ils appellent du nom général de leurs fêtes *Anders-maken*. On ne peut ſe marier avant que de les avoir célébrées.

J'ai déja dit que les enfans, depuis le moment de leur naiſſance, ſont entièrement remis à la garde de leurs mères. Ils y reſtent juſqu'à ce que cette cérémonie ſoit faite; ce qui va ordinairement juſqu'à l'âge de dix-huit ans. Avant qu'ils aient pris ce grade, ils n'oſeroient ſe mêler avec les hommes-faits, ni même avec leur père. Dès qu'ils l'ont reçu, ils quittent abſolument leurs mères, & ſont bannis pour jamais de leur converſation.

Lorsqu'un père, ou le gros des habitans du village, veut appeller un jeune garçon dans la ſociété des hommes, tous les hommes aſſemblés au milieu du village s'aſſéient en cercle ſur la terre. Celui qui doit être admis, ſe tient hors du cercle à quelque diſ-

pitaine du lieu, ou un autre; il de
l'aſſemblée, ſi elle eſt d'avis que
homme qui eſt hors du cercle, ſ
au rang des hommes. Il n'y a jam
ne voix pour répondre *Ió*, *Ió*, c'e
Oui, *Oui*. Sur cette réponſe, c
des Cérémonies ſort du cercle, & s
au jeune homme, il lui fait une lo
hortation, dont voici le ſens. „
„ hommes l'aiant cru digne d'
„ dans leur ſociété, il faut que d
„ il ſoutienne cette qualité, en
„ adieu éternel à ſa mère, à ſa
„ & à tous les amuſemens & les
„ de l'enfance. Que s'il lui arri
„ de cauſer avec ſa mère, & ſi
„ il n'évite avec ſoin ſa compag
„ ra regardé comme un enfant, &
„ ſéquent comme indigne de cor
„ vec les hommes; qu'il ſera m
.. ni de leur ſociété & de toute c

„ en lui rien de ce qu'il tenoit de ſa nour-
„ rice, ou qui ſente le moins du monde
„ l'efféminé." Pour lui faire ces exhorta-tions, le vieillard fait pluſieurs allées & ve-nues, juſqu'à ce qu'il lui ait bien inculqué tous ces bons avis.

La harangue n'eſt pas plutôt finie, que l'Orateur, qui a pris ſes meſures d'avance pour n'être pas ſi tôt à ſec, arroſe le poſtu-lant de ſon urine. Cependant le garçon re-çoit cette eau d'aſperſion avec avidité, & s'en frotte le corps, la mêlant avec la grais-ſe & la ſuie dont on l'a auparavant enduit. Il y fait des ſillons avec ſes ongles, & en-ſuite les recouvre avec une vivacité ſurpre-nante. Le vieillard ne finit point, tant qu'il lui en reſte une goutte. Enſuite il le féli-cite de l'honneur qu'on va lui faire, & lui donne ſa bénédiction en ces termes, qu'il prononce à haute voix: *T'Kamma!* (Que la bonne fortune t'accompagne!) *Dida at-ze!* (Vis longtems!) *Quóa quá!* (Crois & multiplie!) *T'Kumi!* (Que ta barbe puiſſe bien-tôt paroître!) Dès-lors le poſtulant ou le candidat eſt ſolennellement proclamé homme-fait.

La cérémonie de la réception eſt ſuivie d'une fête à leur manière. On ſert à toute l'aſſemblée un mouton, en partie bouilli, en partie rôti, que les parens du jeune hom-me ont préparé. Mais le nouveau gradué n'a la permiſſion de ſe joindre à la compa-gnie qu'à la fin du repas, où il eſt confir-

mé dans les privilèges de la fraternité, en mangeant des reſtes du feſtin, & en buvant avec les hommes. Dès ce moment il a toujours cet honneur, pourvu qu'il ne mange & qu'il ne boive jamais avec les femmes, & qu'il ne ſe joigne à aucun de leurs feſtins. Si cela lui arrive, tout le monde l'appelle *Kuſſire*, c'eſt à dire lâche, poltron &c. Chacun à l'envi s'efforce de le tourner en ridicule, & de le mortifier; & ces railleries ne ceſſent point, qu'il ne ſe ſoit fait réhabiliter, comme je l'ai déja dit.

J'obſerve ici, que les mots de *t'Kamma* & de *Dida Atze*, employés dans cette cérémonie, ſont ceux dont les Hottentots ſe ſervent pour ſaluer ceux qui éternuent en leur préſence: ſouhait qui répond à celui que nous nous faiſons en pareil cas.

V. LES ſuites de cette fête ſont trop extraordinaires, pour être paſſées ſous ſilence. Un Hottentot ainſi délivré de la tutèle de ſa mère, peut impunément l'inſulter toutes les fois qu'il le veut: il oſe même la maltraiter, & la battre, lorſqu'il le trouve bon. J'ai été pluſieurs fois témoin de cette ingratitude noire, & j'en ai frémi: mais parmi ces barbares, perſonne ne blâme une inſolence qui mériteroit les châtimens les plus ſévères. Ils regardent au contraire ces actions dénaturées, comme des preuves non équivoques d'un courage mâle, & d'une bravoure diſtinguée; & ils louent

louent les injuſtes auteurs de ces traitemens inhumains. C'eſt même la coutume qu'un enfant, dès qu'il eſt mis au rang des hommes, aille, pour témoigner ſa reconnoiſſance à ſa mère, l'inſulter ſur ce qu'il n'eſt plus ſous ſa tutèle; comme pour donner des preuves publiques de la réſolution qu'il a formée, de pratiquer les exhortations que le vieillard lui a données. Quelle barbarie! C'eſt une ſuite du mépris que ces peuples ont pour les femmes; mépris injuſte, contraire à la nature, & au bien de la ſociété. Je ne ſache pas qu'on puiſſe reprocher une ſemblable inhumanité à aucune Nation. Très ſouvent, pénétré d'horreur, j'ai voulu en parler aux vieillards & aux gens ſenſés, & les blâmer d'une pratique ſi affreuſe; mais ils ne m'écoutoient qu'avec peine. Je m'appercevois que mes remontrances les rendoient confus & les impatientoient; & jamais je n'en ai pu tirer que leur réponſe banale, *C'eſt la coutume des Hottentots, jamais ils n'ont agi autrement.*

CHAPITRE XIX.

Des Villages des Hottentots, & de leurs Demeures.

I. *Des Villages.* II. *Changement de demeure.* III. *Erreurs de pluſieurs Auteurs ſur les Habitations des Hottentots.* IV. *De leurs Huttes.* V. *De leurs Meubles.*

I. LES huttes d'un village ou d'un *Kraal*, comme ils l'appellent, ſont rangées en cercle. Une grande place ronde, & toujours vuide, occupe l'intérieur. C'eſt dans cette place qu'ils enferment leurs troupeaux. Les huttes ſe touchent exactement. Rien n'enferme ces villages, aucune eſpèce de fortification ne les couvre; & quoique dans les attaques nocturnes que leur font les bêtes féroces, ils aient eu occaſion de ſentir les inconvéniens de cette négligence, ils rient cependant de voir les Européens fortifier avec ſoin leurs Places, ils en parlent comme d'une folie, ſans en donner, comme on le devine aiſément, aucune bonne raiſon.

Boeving dit qu'un *Kraal* eſt compoſé ordinairement de quinze huttes, & que rarement il y en a davantage. Cet Auteur n'en avoit jamais vu, ſi, comme je le crois, il n'avoit jamais paſſé la montagne du Lion,

qui

qui n'eſt que peu diſtante du Cap; puiſque dans tout ce quartier il n'y a pas un ſeul village, ou du moins pas un ſeul amas de cabanes aſſez conſidérable pour être honoré par les Hottentots du nom de *Kraal*. Ils regardent même ceux qui habitent ces petits hameaux, comme de mépriſables déſerteurs, qu'un intérêt ſordide a obligé de ſe mêler avec les Européens; & ils ſont toujours en guerre avec cette partie de leur Nation. Il s'en faut beaucoup que les habitations de ceux-ci n'aient la grandeur & la régularité des *Kraals*; & elles ne leur reſſemblent preſque en rien pour le gouvernement.

J'ai vu plus de cent villages, & jamais je n'en ai obſervé qui eût moins de vingt maiſons. Souvent même j'en ai vu qui en avoient un ſi grand nombre, qu'on auroit eu bien de la peine à les compter. Une habitation où il n'y a pas au moins cent perſonnes, paſſe parmi eux pour fort petite: le général eſt depuis trois juſqu'à quatre cens, quelquefois juſqu'à ſix cens; & dans l'intérieur, on compte quelquefois juſqu'à mille pièces de bêtail.

II. Si le pâturage vient à manquer aux environs du *Kraal*, ou que quelqu'un des habitans ſoit mort, alors on change de demeure, & à cette occaſion l'on fait une double fête. Dès que la réſolution de la transplantation eſt priſe, ils tuent un mouton gras, dont ils rôtiſſent une partie, & font bouil-

quitter. On démolit les cabane
bale les meubles; les habitans
tous en marche; les hommes f
corps, les femmes & les enfan
Dans cet ordre ils ſe rendent a
tiné à la nouvelle habitation.
du *Kraal* eſt marquée, les baraq
ſtruiſent, on les meuble; tout
cute en deux heures de tems.
nouveau un mouton, qu'on appré
la prémière fois; les femmes n
viande, & envoyent le bouillon
ris; & après s'être poudrées de *Buc*
ſées de nouveau, elles ſe diver
les bien avant dans la nuit, ſans
maris ſoient introduits auprès d'

III. Tous les Auteurs qui on
Hottentots, ſe ſont trompés à
égards ſur ce qu'ils ont dit des
de ces peuples. *Boeving* dit qu'el

grains. Scrupuleux obſervateurs des coutumes de leurs ancêtres, ils n'ont garde d'y rien changer: ainſi, de quelque commodité que ſoit la paille, ils ne daignent pas s'en ſervir. Cet Auteur du reſte décrit aſſez bien ces cabanes. Le P. *Tachard* (1) dit que les *Sonquas* ſont leur demeure dans des cavernes profondes, & que rarement ils habitent comme les autres dans des maiſons. Ce Père a été mal informé. J'ai queſtionné diverſes perſonnes qui avoient été chez les *Sonquas*; ils m'ont répondu qu'ils n'avoient jamais vu ces cavernes. Plus bas (2) l'Auteur n'eſt guère plus exact. Il dit que les Hottentots ſont tous ou chaſſeurs, ou bergers. Ceux-là, *ajoute-t-il*, habitent dans les cavernes, & vivent de leur chaſſe: ceux-ci ſe nourriſſent de leurs troupeaux & de leur laitage. Ils logent dans des cabanes faites de branches d'arbres, couvertes de peaux & de nattes en forme de tentes. La porte en eſt ſi baſſe, qu'on n'y peut entrer qu'à quatre pieds; & la couverture ſi peu élevée, qu'on ne peut s'y tenir debout. Quatre ou cinq familles logent dans une de ces caſes, qui n'a qu'environ cinq ou ſix pas géométriques de tour. Le feu s'y fait au milieu, & les appartemens ne ſont diſtingués que par des trous creuſés en terre de deux pieds de profondeur ".

Ce

(1) *Voyage de Siam*, Liv. I. pag. 81. & ſuiv.
(2) Ibid. p. 86.

Ce Père n'avoit pas vu lui-même ces prétendues cavernes, puiſqu'il n'avoit pas paſſé la Ville de Bonne-Eſpérance.

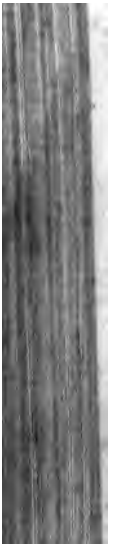
IV. LES matériaux dont les Hottentots ſe ſervent pour conſtruire leurs huttes ſont des perches & des nattes. Les perches ſont de la groſſeur d'un manche de rateau, mais beaucoup plus longs, & plians. Les nattes ſont faites de joncs de différentes eſpèces, ſéchés au ſoleil; & elles ſont travaillées ſi ſerré, qu'une groſſe pluie de pluſieurs jours de ſuite ne les perceroit pas.

L'enceinte d'une hutte eſt un ovale, dont le grand diamètre a pour l'ordinaire 12 pieds de long, & le petit autour de 10, c'eſt à dire, que la circonférence en eſt de 35 ou 40 pieds. Pour la conſtruire, ils plantent un des bouts d'une longue perche au bout du petit diamètre, & en le courbant ils le ramènent à l'autre bout. D'autres fois ils en prennent deux, qui plantées aux deux bouts & courbées avec force, ſe rapprochent & s'uniſſent au milieu, où elles ſont liées fortement. Cette courbure fait la largeur & la hauteur de la cabane, qui eſt rarement aſſez haute pour recevoir un homme debout. Parallèlement au petit diamètre, ils placent à égale diſtance trois arcs qui vont toujours en diminuant, & le plus petit arc eſt l'entrée de la hutte. De l'autre côté du petit diamètre ſont encore cinq arcs, qui, fermés de la même manière & parallèles entre eux, vont auſſi tou-

jour

Villages & Huttes des Hottentots .

pag. 288.



jours en diminuant. Ces perches ainſi liées ſont couvertes de nattes, qui débordent les unes ſur les autres. Faute de nattes, ils employent des peaux crues: mais les cabanes des Hottentots riches ſont couvertes prémièrement de nattes en dedans, puis de peaux par deſſus. Les unes & les autres ſont capables de réſiſter aux vents, & ne peuvent être percées par la pluie.

Il n'entre dans ces ſombres demeures d'autre lumière que celle que fournit une porte, formée par un arc de trois pieds de haut, appuié ſur une corde ou une ligne de deux pieds. Au deſſus de ce guichet eſt attachée une peau, qu'ils abaiſſent ou qu'ils élèvent, ſuivant le tems. Si quelque vent trop conſtant, venant à tomber directement ſur leur porte, les incommode, bientôt & à peu de fraix ils font à l'autre bout du diamètre une porte, dont ils ſe ſervent juſqu'à ce que le vent ait changé.

Boeving s'accorde avec moi ſur les dimenſions de ces huttes. Je conviens auſſi qu'une famille, compoſée communément de dix ou douze perſonnes, habite ſeule une cabane. On a donc trompé le P. *Tachard*, en lui faiſant croire que cinq ou ſix familles logeoient quelquefois ſous un même couvert. Il y a des huttes plus grandes que les autres, mais une ſeule famille les occupe toujours. Et ſi ces demeures ſont obſcures & malpropres, l'harmonie & l'humanité y règnent; charmes bien plus grands,

& qui ſe trouvent beaucoup plus rarement dans les Palais de l'Europe.

V. LES meubles d'une cabane ſont en fort petit nombre. Les Hottentots n'ont rien pour s'aſſeoir. Lorſqu'ils veulent ſe repoſer, hommes & femmes ils s'accroupiſſent ſur leurs jarrets; poſture gênante pour nous, mais à laquelle ils ſont ſi fort accoutumés, qu'ils s'y tienent auſſi longtems & s'y trouvent autant à leur aiſe, que nous le ſerions ſur un canapé.

Tous leurs utenſiles ſe réduiſent à deux ou trois pots pour cuire, autant pour boire, quelques-uns pour mettre leur lait & pour faire leur beurre. Si à ces meubles vous joignez leur équipage & leurs armes, vous aurez fait l'inventaire de la maiſon d'un Hottentot.

Leurs lits ne ſont autre choſe que des creux faits en terre, aux côtés de la hutte: il y en a autant qu'ils ſont de perſonnes. Ils y jettent leurs peaux, voilà leurs matelas. S'il fait froid, ils ſe couvrent d'un manteau de réſerve.

Au milieu de la cabane eſt un creux d'un pied de profondeur: c'eſt le foyer. C'eſt là qu'ils font cuire leurs viandes, & qu'ils ſe chauffent. La fumée ſort par la porte. Aucun Européen ne peut tenir dans ce four, qui eſt plein de fumée ſi-tôt que le feu eſt allumé; il y en auroit dequoi étouffer: mais le Hottentot, qui ne peut pas même découvrir le fond de ſa cabane, tant

la

la fumée eſt épaiſſe, paroît la humer avec délice.

Les Hollandois du Cap ne ſauroient comprendre comment les Hottentots ſe préſervent des incendies. En effet, ces habitations ſont ſi petites, elles ſont faites de matières ſi combuſtibles, & tapiſſées de peaux ſi dégoutantes de graiſſe, qu'il eſt étonnant comment avec tout cela on n'entend jamais parler parmi eux d'incendie. Quelques perſonnes croyent qu'ils ont réellement un ſecret pour ſe garantir de ces ſortes d'accidens. On dit de même que ces Egyptiens, dont l'origine eſt ſi obſcure qu'ils ne la connoiſſent pas eux-mêmes, ont une racine qui préſerve les maiſons du feu. L'un & l'autre eſt également vraiſemblable.

CHAPITRE XX.

De la manière dont les Hottentots gouvernent leur Bétail.

I. *Attachement des Hottentots pour leurs Troupeaux.* II. *Comment les pauvres s'y prennent pour en acquérir.* III. *Comment ces Peuples gardent leur Bétail.* IV. *Jamais ils ne ſéparent les mâles d'avec les femelles.* V. *Comment ils châtrent les Taureaux.* VI. *Et les Béliers.* VII. *Comment ils tirent les Vaches qui ne ſont pas dociles.* VIII. *De la malpropreté de leur Lait.* IX. *Comment ils font le Beurre.* X. *Les Européens s'en ſervent.*

vent. XI. *Ils donnent à boire le Baheurre aux Veaux & aux Agneaux.* XII. *Les Hottentots boivent du Lait de Vache, mais jamais de celui de Brebis. Les Femmes boivent de l'un & de l'autre.* XIII. *Comment ils gardent leurs Troupeaux pendant la nuit.* XIV. *De leurs Chiens.* XV. *De leurs Bœufs de guerre.* XVI. *Soins qu'ils prennent de leurs Veaux.* XVII. *Ce qu'ils font lorſque leurs Beſtiaux multiplient trop.* XVIII. *De leurs Bœufs de charge.* XIX. *Il y a peu de Maladies épidémiques parmi leurs Troupeaux.* XX. *Des Médecins des Beſtiaux.* XXI. *Remèdes qu'ils employent.* XXII. *Sacrifices qu'ils font lorſque quelque maladie règne parmi leurs Troupeaux.* XXIII. *Ils font paſſer par le feu les Brebis.* XXIV. *Pourquoi.*

I. ON aura déja pu remarquer, que toutes les richeſſes des Hottentots conſiſtent dans leurs troupeaux. Rien auſſi ne leur tient tant à cœur, que de les voir proſpérer: c'eſt là où ils bornent toute leur ambition. De tous les accidens de la vie, il n'en eſt point auquel ils ſoient plus ſenſibles, que lorſqu'une bête ſauvage, ou quelque autre ennemi, vient ravager ces chers objets de leur affection. On ne peut décrire le chagrin des femmes & la fureur des hommes, lorſque quelque animal féroce leur enlève une pièce de leur bétail. Sur le champ ils en donnent connoiſſance à tous les voiſins. Tous les hommes courent chaſſa-

ritablement aux armes, & s'étant ſéparés en diverſes troupes, ils battent la campagne: on les voit aller & venir, comme une volée d'oiſeaux qui ne ſavent où ſe poſer. S'ils rencontrent l'ennemi, ils ſe diſputent l'avantage glorieux de frapper le prémier coup. Le deſir de la vengeance leur fait fermer les yeux ſur le péril; & ſi l'animal eſt pris vivant, ils ſe vengent par les plus affreux tourmens, du dommage que lui ou ſes ſemblables ont fait.

Bœufs, Vaches, Brebis & Moutons, voilà quels ſont les troupeaux des Hottentots. Quoi qu'en diſe *Meiſter*, ils n'ont point de Chèvres domeſtiques; mais ils en tuent ſouvent de ſauvages.

II. ON remarque les viciſſitudes de la fortune chez les Hottentots, comme par-tout ailleurs. Il n'eſt pas rare d'y voir des pauvres s'enrichir, & des riches devenir pauvres. Un Hottentot âgé qui a perdu ſon bien, ou un jeune homme qui n'en a jamais eu, ſe met au ſervice d'un de ſes concitoyens, ou d'un Européen, à condition qu'on lui donnera à proportion de ſa capacité & de ſes ſervices, tant de gros ou de menu bêtail. Dès qu'ils en ont amaſſé aſſez pour leur uſage, ils quittent inceſſamment le ſervice, inſtruits à borner à propos leur ambition.

III. TOUS les troupeaux d'un village paiſſent enſemble: perſonne ne poſſède en particulier de terrein, que celui où eſt placée

cée ſa cabane. Le gros bétail forme un troupeau, le menu un autre; & la brebis unique du plus miſérable des habitans y eſt auſſi bien reçue, & auſſi bien ſoignée pendant ſon abſence, que les nombreux troupeaux du plus puiſſant. Tour à tour, deux ou trois hommes du village conduiſent les bêtes au pâturage à ſept heures du matin, & les ramènent le ſoir entre cinq & ſix.

IV. JAMAIS les taureaux ne ſont ſéparés des geniſſes, ni les béliers des brebis. C'eſt par ce moyen que leurs troupeaux multiplient ſi fort. Ils ſe moquent même des Hollandois du Cap, qui en certains tems ſéparent le mâle de la femelle, ſous prétexte que celles-ci en portant ſi ſouvent ne peuvent que s'affoiblir: les Hottentots le nient. C'eſt l'expérience qu'il faudroit conſulter; elle paroît être pour les derniers: mais je n'entreprendrai point de décider la queſtion.

V. LORSQUE les taureaux & les béliers ſont en trop grand nombre, ils les châtrent. Ils font cette opération ſur les bœufs, lorſqu'ils n'ont qu'un an. Voici la manière dont ils s'y prennent. D'abord ils attachent à chacun des pieds une corde faite d'herbes très artiſtement miſes en œuvre, & couchent l'animal étendu ſur ſon dos. Alors ils tirent de toutes leurs forces les cordes auxquelles ſont attachés les pieds, & les lient à quatre pieux fichés en terre à une diſtance convenable: ils l'attachent auſſi

auſſi par les cornes, deſorte qu'il ne peut abſolument ſe remuer. L'opérateur vient alors, qui lui lie les teſticules dans la bourſe auſſi fortement qu'il le peut, avec une bande de cuir de bœuf ou de cerf; ainſi il coupe toute communication entre les teſticules & les vaiſſeaux ſpermatiques. L'opération étant finie, on détache l'animal, & on l'abandonne; & au bout de quelque tems, ces parties ne pouvant point recevoir de nourriture, ſe ſèchent & tombent.

VI. ON opère ſur les béliers, pour l'ordinaire, lorſqu'ils ont un an & demi. L'opération ſe fait tout comme lorſqu'il s'agit des bœufs; ſeulement ils ne laiſſent point aller le mouton après qu'ils lui ont attaché la bourſe, mais ils le couchent ſur le côté, & mettant entre deux pierres ſes teſticules ainſi liés, ils les broyent & les écraſent: après cela ils laiſſent aller l'animal, qui perd bientôt des parties ſi maltraitées.

VII. LES femmes tirent les brebis & les vaches matin & ſoir, de la même manière qu'en Europe. Il arrive quelquefois que leurs vaches ſont revêches, & refuſent de donner leur lait: alors, pour les mettre à la raiſon, ils ſuivent la méthode uſitée chez les Européens. Ils amènent auprès de la vache ſon veau; & dès qu'il l'a un peu tetée, elle ſe laiſſe tirer facilement. Mais ſi une vache dont le veau eſt mort refuſe de donner ſon lait, ils prennent la peau du veau, qu'ils étendent ſur un autre qui eſt à

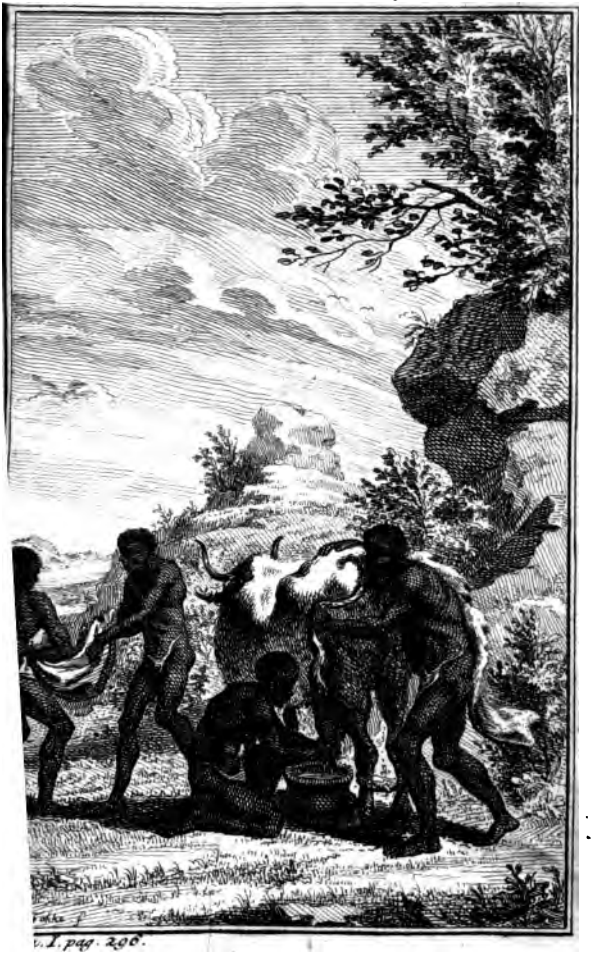
peu près de la même taille ; alors ils l'amènent auprès de la vache, qui, trompée par cette reſſemblance, ſe laiſſe teter par ce veau contrefait. Si la vache toujours obſtinée reconnoit le ſtratagème & refuſe encore, leur dernière reſſource eſt de lui attacher les pieds de derrière pour l'empêcher de ruer, & de lui ſouffler de toute leur force dans la matrice. C'eſt l'ouvrage des hommes, auſſi-bien que des femmes.

VIII. ILS ne paſſent leur lait ni au travers d'un linge, ni au travers de quoi que ce ſoit, pour en ôter les poils ou les autres ſaletés qui peuvent y être tombées. Ils le boivent avec toutes les vilenies attachées au vaſe même dans lequel il a été tiré, & y font bouillir les racines qu'ils mangent, ce qui forme une eſpèce de bouillie. Lorſqu'ils ont plus de lait qu'il ne leur en faut pour le ménage, ils l'échangent contre du tabac ou du *Dacha* aux Européens, qui ont ſoin de le purifier avant que de s'en ſervir.

IX. POUR faire leur beurre, ils ſe ſervent pour barate d'un ſac fait d'une peau de bête ſauvage, dont ils ont tourné le poil en dedans. Ils rempliſſent ce ſac à moitié, ou à peu près ; & après l'avoir lié, deux perſonnes le prennent l'un par un bout, l'autre par l'autre ; ils agitent vivement ce lait, juſqu'à ce qu'une partie ſe change en beurre. Ils mettent ce beurre dans des pots,

pour

Maniere de tirer les Vaches, & de faire le Beurre.



v. 1. pag. 296.

pour s'en ſervir à frotter leur corps, ou leur *Kroſſe*. S'ils en ont trop pour cet uſage, ils le vendent aux Européens; car les Hottentots, excepté ceux qui ſont au ſervice des Hollandois, ne mangent jamais de beurre.

X. LE beurre que font les Hottentots eſt malpropre au-delà de toute expreſſion. Ils ne clarifient point le lait dont ils le font; la graiſſe & la craſſe qui leur couvre les mains, ſe communique à tout ce qu'ils manient. La vue ſeule ſuffit pour dégoûter l'homme le moins délicat, & le faire renoncer pour toujours à cette nourriture. Cependant, quelque malpropre & dégoûtant qu'il ſoit, il y a au Cap des Européens qui en achètent de très grandes quantités. Ils ont l'art de le purifier & de le faire reſſembler à celui d'Europe; ils le vendent à quelques Maitres de vaiſſeau & à d'autres perſonnes qui ne s'y entendent pas mieux, & font ainſi des gains fort conſidérables. Le reſte, ils le mangent. Je ſuis ſurpris au dernier point, qu'il puiſſe y avoir des Européens qui, ſachant par qui ce beurre a été fait, peuvent en manger: j'aurois cru que cet aliment n'étoit mangeable que dans le tems d'une cruelle famine.

Ce n'eſt pas le ſeul parti que tirent de ce beurre ceux des Européens qui en achètent. Souvent ces maitres avares en font manger la craſſe & les vilenies qui en ont été ſéparées, à leurs eſclaves ou à leurs domeſ-

tiques; quoiqu'il y ait là-deſſus une défenſe expreſſe du Gouverneur, qu'il a ſoin de renouveller de tems en tems, dans la juſte crainte qu'une nourriture ſi malpropre ne produiſe des maladies contagieuſes.

XI. LES Hottentots donnent à leurs veaux & à leurs agneaux le babeurre rempli de poils & de vilenies, & tel qu'il ſort du ſac. Quelquefois auſſi ils le boivent eux-mêmes, ſans daigner jamais le paſſer. Et ſi quelque maladie les ſaiſit, ou que leurs beſtiaux ſe trouvent incommodés après avoir mangé de ce lait, vous ne ſauriez leur perſuader que cela vienne des ſaletés qu'ils ont avalées. Si on les en croit, cette maladie vient de quelque ſortilège, & de quelque acte d'une magie infernale; & le Docteur du *Kraal* vient avec une amulète pour lever le ſortilège. Quoique ces eſpèces d'exorciſmes ſoient ſans ſuccès, on ne peut les diſſuader qu'il n'y ait de la magie, & que ces amulètes ne ſoient le remède infaillible.

XII. LES deux ſexes boivent du lait de vache; mais il n'eſt permis qu'aux femmes de boire de celui de brebis: auſſi, lorſqu'ils n'ont pas beaucoup du prémier, les femmes ſont obligées de ſe contenter de celui de brebis, ou même d'eau: car les hommes, pour tout au monde, ne goûteroient pas du lait de brebis; & les femmes ne l'aiment pas beaucoup, & lui préfèrent celui de vache. Ainſi les familles Hottentots

tottes qui n'ont pas des vaches en grand nombre, en gardent tout le lait pour leur uſage, & ne vendent que celui de leurs brebis.

Je me ſuis donné des ſoins infinis, pour découvrir la raiſon de cette coutume des Hottentots; j'ai employé pluſieurs livres de tabac pour tirer quelque éclairciſſement là-deſſus: ni hommes ni femmes ne m'en ont pu donner aucun. Ils me répondoient conſtamment, *C'eſt la coutume des Hottentots.* Enfin pluſieurs, ennuyés de mes queſtions importunes & voulant ſe défaire de moi, me dirent „ qu'ils ignoroient l'origine „ de cette coutume, & qu'ils ne croyoient „ pas qu'aucun d'entre eux la ſût; qu'ils „ n'avoient aucune autre raiſon pour la „ pratiquer, que l'exemple reſpectable de „ leurs ancêtres. Qu'à la vérité, quelques „ perſonnes conjecturoient que leurs pères „ avoient cru que le lait de brebis étoit „ bon pour les femmes, & pernicieux aux „ hommes ". Je fus donc obligé de me contenter de cette conjecture.

XIII. PASSONS à la manière dont ils gardent leurs troupeaux pendant la nuit. Les huttes d'un *Kraal*, comme je l'ai déja dit, ſont toutes rangées de façon qu'elles forment une enceinte circulaire. Il n'y a qu'une entrée, qui eſt même fort petite. Entre cinq & ſix heures du ſoir, on ramène les troupeaux du pâturage. Il y auroit beaucoup d'imprudence de les laiſſer plus

tard,

ces animaux ne s'écartent, ils les
deux à deux par les pieds. Ainſ
bêtail couche à la belle étoile. Si
un taureau ou une vache s'échap
rattrapent avec une promptitude
térité incroyable. Ils courent à t
bes; dans un clin d'œil ils ont
nimal, & le ramènent auſſi-tôt
Perſonne ne couche hors du *K*
garantir le gros bêtail des attaq
tes féroces; auſſi n'en eſt-il pas
animaux avertiſſent ſuffiſammen
proche de l'ennemi, par le br
qu'ils font. Je ne ſai comment i
çoivent. J'ignore ſi les bœufs
yeux des lions, des tigres, de
&c. qui brillent comme ceux de
qu'on peut appercevoir de nuit à
de diſtance. Je ne ſai ſi ces anim
lent quelque odeur que les bœuf
ou ſi, pour parler avec le vulga

Vogel tombe ſur ce ſujet dans une erreur: il dit que les Hottentots, pour empêcher leur gros bêtail de s'écarter, & pour le mettre à couvert des bêtes ſauvages, allument de grands feux pendant la nuit autour du *Kraal*. Je n'ai jamais vu ces feux, ni même jamais ouï dire que ces peuples en fiſſent dans cet endroit. Il eſt vrai que dans quelques villages compoſés de huttes écartées, & qui ſont en trop petit nombre pour former un cercle, tels qu'on en trouve entre la montagne du Lion & le Cap, c'eſt la coutume de retirer le bêtail dans les huttes pendant la nuit, & de le mettre dans une eſpèce de parc fait de joncs mis les uns ſur les autres. Alors ils font des feux qui brulent toute la nuit aux portes de leurs huttes, pour épouvanter les bêtes féroces. Mais ce n'eſt point la coutume des Hottentots qui forment par leurs habitations des villages formels.

XIV. LEURS chiens ſont une de leurs principales gardes nocturnes. A peine y a-t-il une hutte où il n'y en ait un, ſouvent deux: animal courageux, careſſant & fidèle, chéri de ſes maitres pour ſa fidélité & ſes ſervices. Il s'en eſt peu fallu que je ne l'aye mis au nombre des meubles des Hottentots, puiſque chaque hutte en a un. *Boeving* tourne en ridicule les Hottentots, de ce qu'ils laiſſent leurs chiens coucher auprès du feu, & dans leurs huttes. Je ne vois pas ce qu'il y a en cela d'extraordinaire.

N'eſt-

N'eſt-ce pas la coutume des Européens? Y a-t-il quelqu'un parmi nous, qui n'aime aſſez ces généreux animaux pour les ſouffrir auprès du feu? Combien même n'y en a-t-il pas parmi nous, qui les font coucher avec eux dans leur lit? Cependant jamais les Hottentots ne le permettent à ces animaux; ils ne les laiſſent même jamais pendant la nuit dans leur hutte. Dès que le ſoir eſt venu, ils les mettent dehors pour garder les troupeaux; emploi dont ils s'acquittent avec une fidélité & une habileté, un courage & une vigilance ſans égale. Ces excellentes qualités les rendent chers à leurs maîtres, qui leur font toutes ſortes de careſſes. La raiſon, la reconnoiſſance, & l'exemple des Européens ne les autoriſent-ils pas ſuffiſamment? Comme nous, ils appellent un chien, *mon petit, mon mignon, mon aimable chien* &c. Comme nous, ils l'eſtiment pour ſes bonnes qualités, & pour la race dont il ſort.

Auſſi faut-il avouer que les chiens des Hottentots ont mille qualités excellentes. De jour, ſi c'eſt le tour de leur maître, ils vont mener les troupeaux au pâturage; ils les font marcher. Il n'y a peut-être point en Europe de chien de boucher ou de berger, qui ait la moitié de l'habileté & de l'activité qu'ont ces chiens, pour tenir raſſemblés & pour faire marcher ces animaux. Pendant toute la marche, ils ont l'œil par-tout. Ils vont & viennent, & ſont continuelle-

ment

Qui pourroit après cela blâmer les Hottentots de la tendreſſe qu'ils ont pour un animal ſi bon & ſi utile, & qui ſurpaſſe infiniment par ſes aimables qualités tous les chiens de toute autre partie du Monde? Malgré toutes ces belles qualités, on ne voit rien dans ſon air & dans ſon extérieur, qui promette la moindre choſe. Jamais il n'y eut de phyſionomie plus trompeuſe. Il eſt ſi laid, qu'on a peine en le voyant à croire qu'il puiſſe être bon à quelque choſe. Le chien de ce pays a l'air traitre & arrogant; & il eſt la fidélité & la complaiſance même. Si en Europe on ſe voyoit ſuivi par un animal comme cela, on en auroit honte. Il reſſemble plutôt à un renard, qu'à aucune eſpèce de chien que nous ayons. Il a le muſeau pointu, & les oreilles droites: ſa queue eſt longue & mince, & elle traine à terre. Son poil qui eſt clair, mais long, eſt toujours hériſſé, & n'eſt jamais couché ſur le corps. En un mot, ſa figure eſt ſi affreuſe, que toutes ſes bonnes qualités ont bien de la peine à diſſiper les préjugés qu'elle fait naitre. Il n'y a qu'un Hottentot, qui ne ſe fît pas une honte d'entretenir un animal auſſi hideux; à moins que ce ne fût par curioſité.

XV. J'AI eu occaſion de parler des *Backeleys* ou *Backeleyers*, ſorte de bœufs dont les Hottentots ſe ſervent dans la guerre, comme les autres Nations ſe ſervent d'éléphans, que les Hottentots ne ſavent ni apprivoiſer,

ſer, ni diſcipliner. Ces *Backeleyers* leur ſont encore d'un grand uſage pour garder leurs troupeaux, lorſqu'ils ſont au pâturage. Au moindre ſigne de leur conducteur, ils vont ramener les beſtiaux qui s'écartent, & les tiennent raſſemblés. Ils courent auſſi ſur les étrangers avec furie; ce qui fait qu'ils ſont d'un grand ſecours contre les *Buſchies* ou Voleurs, qui en veulent aux troupeaux. Chaque *Kraal* a au moins une demi-douzaine de ces *Backeleyers*, qui ſont choiſis entre les bœufs les plus fiers. Lorſqu'il y en a un qui meurt, ou qui ne peut plus ſervir à cauſe de ſon grand âge, le propriétaire le tue, & on choiſit parmi le troupeau un bœuf pour lui ſuccéder. On s'en remet au choix d'un des vieillards du *Kraal*, qu'on croit le plus capable de diſcerner celui qui pourra plus facilement être inſtruit. On aſſocie ce bœuf novice avec un vieux routier, & on lui apprend à ſuivre ce compagnon, ſoit par les coups, ſoit par d'autres moyens. Pendant la nuit on les lie enſemble par les cornes, & on les tient même ainſi attachés pendant une partie du jour, juſqu'à ce que le jeune bœuf ſoit parfaitement inſtruit; c'eſt à dire, juſqu'à ce qu'il ſoit devenu un Garde-troupeau vigilant.

Ces Gardes-troupeaux connoiſſent tous les habitans du *Kraal*, hommes, femmes & enfans; & témoignent pour toutes ces perſonnes le même reſpect qu'un chien a pour tous ceux qui demeurent dans la maiſon de

ſon maître. Il n'y a donc point d'habitant qui ne puiſſe en toute ſureté approcher des troupeaux; jamais les *Backeleyers* ne leur feront le moindre mal. Mais ſi un étranger, & en particulier un Européen, s'aviſoit de prendre la même liberté ſans être accompagné de quelque Hottentot, il riqueroit beaucoup. Ces Gardes-troupeaux, qui paiſſent pour l'ordinaire à l'entour, viendroient bientôt ſur lui au galop. Alors ſi l'étranger n'eſt pas à portée d'être entendu des bergers, ou qu'il n'ait pas d'arme à feu, ou de bonnes jambes, ou un arbre ſur lequel il puiſſe grimper, il eſt mort ſans reſſource. En vain il auroit recours aux bâtons, ou aux pierres; un *Backeleyer* ne s'épouvante pas pour de ſi foibles armes. C'eſt auſſi la grande raiſon pourquoi les Européens ne voyagent jamais dans ces pays-là, ſans être munis d'un fuſil. Dès qu'ils veulent approcher des troupeaux, ils appellent quelqu'un des Gardes. Le Hottentot vient ſur le champ à leur ſecours, en ſiffant de toute ſa force ſur ſes doigts pendant tout le chemin. Les *Backeleyers* n'ont pas plutôt entendu ce ſifflement qu'ils diſtinguent fort bien, qu'ils s'arrêtent & reviennent tranquillement auprès des troupeaux commis à leur garde. Mais ſi les bergers ſont trop éloignés pour entendre, ou pour venir promptement au ſecours, les Européens ne font autre choſe que décharger l'arme à feu qu'ils portent: à ce

bruit,

bruit, le *Backeleyer* s'épouvante & s'enfuit.

J'ai moi-même ſouvent été pourſuivi par ces animaux. Dès que je les voyois venir à moi, j'appellois leurs maitres; mais s'ils ne venoient pas aſſez promptement à mon ſecours, je tirois en l'air mon coup de fuſil, car je ne ſortois jamais ſans cette arme; & par-là j'étois toujours délivré de ces animaux dangereux, qui rebrouſſoient timidement à ce bruit, & me laiſſoient en repos.

XVI. QUOIQUE j'aye dit que les troupeaux de gros & de menu bétail couchent à l'air, il y a cependant dans chaque *Kraal* une méchante hutte où ſe retirent les veaux & les agneaux, nuit & jour, juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de ſupporter les injures de l'air & de courir avec leurs mères, ſans en être incommodés. Tous les matins avant qu'on mène les troupeaux au pâturage, & tous les ſoirs lorſqu'ils en reviennent, on amène les brebis & les vaches auprès de leurs petits, pour les teter. Pendant le jour, on donne à ces petits animaux du lait aigre, ou du babeurre.

XVII. QUELQUE grand que ſoit le nombre des beſtiaux qu'ils tuent pour leurs mariages, leurs émancipations, & leurs autres fêtes, il n'eſt pas rare cependant de voir les troupeaux ſe multiplier ſi fort, qu'ils ne peuvent aiſément trouver aſſez de pâturages pour les nourrir. Dans ce cas, ils ont deux ou trois manières de diſpoſer

de leur ſuperflu, pour y trouver leur compte. D'abord, ils tâchent de faire enſorte que la réduction tombe ſur les mâles, dont ils ont toujours un grand nombre, ſoit parmi leur menu, ſoit parmi leur gros bêtail: ils ſe défont de leurs femelles plus difficilement. Dès qu'ils ont ſéparé les pièces dont ils ſont embarraſſés, ils s'informent ſi le Gouverneur du Cap, qui a ſouvent beſoin de bœufs de tranſport pour la Compagnie, n'en auroit point affaire pour le préſent. Dans ce cas, ils lui fourniſſent ce qu'il lui en faut, à très bas prix. S'il n'en a pas beſoin, ils ſe contentent de lui faire un préſent de quelques bœufs & de quelques moutons, pour ſon uſage; & en échange, le Gouverneur leur fait donner une certaine quantité de vin, d'eau de vie, de tabac, de verroterie, & de quinquaillerie. Si après le préſent que les Hottentots ont fait au Gouverneur, il leur reſte quelque bêtail ſuperflu, ils l'offrent ſous-main à très bas prix aux Européens du Cap, qui manquent rarement d'en acheter. Le reſte, ils tâchent de le vendre parmi leurs concitoyens qui ont beſoin de beſtiaux; & ils prennent en échange du tabac, du *Dacha*, & autres denrées: on peut les avoir pour la moitié de la valeur qu'ils en demanderoient dans toute autre occaſion. S'ils ne peuvent s'en défaire par ces différens moyens, ils diſtribuent charitablement le reſte aux pauvres.

XVIII.

VIII. LES Hottentots ont beaucoup êtes de ſomme : animaux extrêmement & courageux, & qui ſont choiſis ſur les eaux lorſqu'ils ont une couple d'an-, par des vieillards qui ſe connoiſſent étail. Dès qu'ils ont deſtiné quelque à cet uſage, ils le prennent & le cou-t ſur le dos, & après lui avoir lié la tête s pieds, ils lui percent avec un cou-affilé la lèvre ſupérieure entre les na-: dans cette inciſion ils enfilent un ı d'un pouce & demi d'épaiſſeur, d'un & demi de longueur, & qui a un croc out ſupérieur, pour empêcher qu'il ne au travers de la plaie. Par le moyen : bâton crochu, ils le tiennent dans l'o-ınce & lui font faire ce qu'ils veulent. ependant il refuſoit de ſe laiſſer gou-er & de porter ſa charge, ce qui arri-quelquefois, ils montent deſſus, après cloué en terre le nez de l'animal avec iton fourchu, & le laiſſent dans cette le attitude juſqu'à ce qu'il ſoit devenu ſouple. La torture où eſt un bœuf ain-taché eſt ſi grande, qu'il ne tarde pas her de ſe tirer de cette gêne ; ainſi il de-t traitable, & eſt en état de profiter des ns qu'on veut lui donner. Si par ha-, oubliant la douleur qu'il a reſſentie, devenoit mutin, la vue ſeule du bâton hu ſuffit pour le ramener à ſon devoir : inſtrument eſt ſi terrible, qu'il rend un f de ſomme attentif à tous les ordres

qu'il reçoit de ſon conducteur; jamais n'oublient, après qu'ils y ont paſſé, l ſage douloureux qu'on en fait. J'ai m fois eu occaſion d'admirer la promptitu avec laquelle ces animaux ainſi diſciplin obéiſſent à la ſimple voix de leurs maît Ils entendent auſſi bien ſes commandeme & les exécutent auſſi exactement, que chien le plus fidèle de l'Europe pourroi faire. Le bâton, le terrible bâton les re diligens, dociles & attentifs, au ſouver degré.

Les Hottentots ſe ſervent de ces bœ de charge pour tranſporter tout l'attirail leurs huttes & leur équipage, lorſqu'ils ch gent de *Kraal*. Ils font auſſi monter d ſus les perſonnes âgées, les malades & l infirmes. Pour cela ils ont une eſpèce ſelle très commode, qu'ils attachent fo adroitement ſur le dos de ces animaux d ciles. Lorſque ces peuples viennent au C pour faire emplette de vin, d'eau de vi de tabac, d'outils de fer, ou d'autres ch ſes ſemblables, ils mènent toujours av eux quelques-uns de ces bœufs, pour po ter les marchandiſes qu'ils doivent achet Un Hottentot qui poſſède un de ces an maux, ne porte jamais rien.

XIX. LORSQUE quelque maladie a taque leurs troupeaux, ces peuples o grand ſoin d'empêcher que les Hollando n'en ſoient informés; ils ſavent fort bi qu'une découverte de cette nature emp

ch

cheroit qu'ils ne puſſent les vendre à des gens auſſi attentifs à n'acheter que de bonne marchandiſe. Au reſte, leur bêtail n'eſt pas ſujet aux mortalités, ni à toutes les maladies qu'on connoit en Europe. La toux, qui eſt ſi ordinaire parmi nos troupeaux, eſt une maladie qui n'attaque jamais les leurs. On peut même preſque dire qu'ils n'ont de maladie contagieuſe parmi leur bêtail, que celle que leur attirent les longues pluies. Comme ils ne couchent pas dans les étables, & qu'ils ſont toujours expoſés aux injures de l'air, ils ne peuvent qu'en être incommodés dès que les pluies ſont abondantes & ſoutenues. Il arrive quelquefois qu'il y pleut trois ou quatre jours conſécutifs, quoique ce ſoit fort rarement. La maladie que cauſent ces pluies parmi le gros & le menu bêtail, ſurpaſſe ſouvent l'habileté de ces peuples, & leur enlève quelquefois beaucoup de beſtiaux. Mais elle n'a aucun des ſymptomes des maladies contagieuſes qui attaquent les troupeaux en Europe.

XX. DANS chaque *Kraal* il y a un Médecin pour les troupeaux: ſon emploi l'appelle à avoir l'œil ſur la ſanté de ces animaux. De tems en tems il va les viſiter, & examiner chaque pièce; & ſuivant ſa prudence, il fait uſage de la lancette, de la purgation, ou du cordial. Ce Docteur emploie la meilleure partie de ſon tems à é-

tudier les maladies qui ſurviennent aux beſtiaux, & à perfectionner cette Science.

XXI. LES Hottentots cachent avec un grand ſoin la manière dont ils traitent leurs bêtes malades. Sur le moindre ſymptome de maladie, ils leur tirent du ſang, qu'il s'agiſſe de grand ou de petit bêtail. Pour cette opération, ils ſe ſervent ou de la pointe d'un couteau bien affilé, ou de l'os d'un oiſeau, le même inſtrument dont ils ſe ſervent pour coudre les plaies. Après cela ils lui donnent à manger de l'ail ſauvage, ou entier, ou pilé. Lorſqu'un de leurs animaux a une retention d'urine, ils lui donnent pour ouvrir les paſſages, une infuſion de cette même plante. Et en général toutes les maladies qui ne viennent pas des pluies, les Docteurs les guériſſent pour l'ordinaire en faiſant prendre au bêtail beaucoup de repos. C'eſt-là tout ce que j'ai pu apprendre de la méthode que les Hottentots ſuivent pour guérir leurs beſtiaux.

Ils ne leur donnent jamais par précaution du ſel, comme nous faiſons. Il y en a beaucoup dans leur pays, mais ils n'en font aucun uſage, ni pour eux-mêmes, ni pour leurs troupeaux.

XXII. LORSQUE les brebis ſont incommodées de la migraine ou du mal de tête, les habitans font des ſacrifices expiatoires, & célèbrent une fête ſolennelle pendant trois jours conſécutifs. Chaque jour on immole un beau mouton gras. Le

Sacrificateur eſt un vieillard vénérable, que l'on choiſit d'entre ceux qu'on croit les plus propres à diſtinguer le mouton le plus beau. La coutume veut que dans cette occaſion on ſacrifie ce qu'il y a de meilleur. Les hommes s'aſſemblent en deux bandes, pour manger cet animal ſacrifié: les vieillards forment la prémière, & mangent la chair du mouton: les jeunes hommes ſont placés à une certaine diſtance, & dévorent les entrailles. Les femmes ſont toutes enſemble, & ont tous les jours pour portion le bouillon dans lequel a cuit une partie de l'animal. Après le repas, chaque compagnie ainſi ſéparée paſſe le reſte du jour, & la nuit ſuivante, à chanter & à danſer. Ce ſont des actes expiatoires pour appaiſer *Gounja* qu'ils ont offenſé. Ils veulent ſe rendre ce Dieu inférieur favorable, & attirer ſa bénédiction ſur leurs troupeaux.

Si ſur ces entrefaites la maladie vient à ceſſer, ils donnent des démonſtrations de joie les plus extraordinaires. Leurs fêtes & leurs réjouïſſances ne finiſſent point. Ils croyent fermement que leur Dieu tutélaire ſe plait infiniment à tout cela; & la perſuaſion où ils ſont de lui avoir plu par ces actes de dévotion, les met hors d'eux-mêmes, & les jette dans des extaſes & des raviſſemens qui ne ſe peuvent exprimer. C'eſt ainſi que tous les hommes s'imaginent d'intéreſſer la Divinité dans les actes ſuperſtitieux de leur Religion. Si ces ſacrifices ne

ſont pas ceſſer la maladie, ils croyent que leurs offrandes n'étoient pas aſſez belles, & que le vieillard qui a fait le choix, n'a pas réuſſi à diſtinguer les meilleurs moutons. On prend un autre vieillard qui ſoit plus expérimenté, pour choiſir de nouvelles victimes. Pendant trois jours ils obſervent de nouveau les mêmes ſolennités. Si après cela la maladie n'eſt pas diſſipée, ils croyent qu'elle vient de mauvaiſe nourriture; & auſſi-tôt ils font une fête de déménagement, & lèvent le piquet pour aller s'établir dans un nouveau quartier.

XXIII. AVANT que de finir ce Chapitre, il faut dire un mot ſur une coutume remarquable. Ils font, dans certains tems, paſſer par le feu leur menu bêtail. Le jour deſtiné à cette cérémonie, les femmes vont tirer les vaches de bon matin, & en apportent tout le lait à leurs maris. C'eſt une règle conſtante, que dans ces jours-là, ni elles ni leurs enfans n'en goûtent quoi que ce ſoit: les hommes doivent l'avoir tout, & ils le boivent avant que de commencer la cérémonie, ſans en laiſſer une goutte. Dès que le lait eſt avalé, quelques perſonnes vont conduire les brebis dans un certain endroit où l'on doit allumer un feu, tandis que les autres préparent la place. On y amaſſe une grande quantité de copeaux, & de menu bois bien ſec, que l'on range de manière que le bucher ait une figure oblongue. On y met le feu, & dès que les bre-

brebis paroiſſent, on jette ſur ce monceau allumé du menu bois verd, afin de produire une groſſe fumée. Alors toute la troupe qui eſt autour de ce bucher enflammé, laiſſe un petit défilé ouvert pour y faire paſſer les brebis; & du côté où elles doivent entrer, les hommes ſont à une bonne diſtance du feu, de manière qu'il y a ſuffiſamment d'eſpace pour y recevoir le troupeau entier. Toutes choſes étant ainſi diſpoſées, on fait entrer par force les brebis par le défilé, & on les conduit à l'eſpace qu'on a laiſſé vuide entre le feu & les perſonnes qui ſont autour. D'abord elles cherchent à s'échaper, en faiſant brèche dans les rangs; mais les hommes qui ſe tiennent ſerrés & fermes, les renvoyent par leurs coups & leurs cris redoublés. Tandis que ces bêtes ſoit ainſi animées, quelques hommes qui ſont près du feu ſaiſiſſent par la tête trois ou quatre de celles qui ſont le plus à portée, les jettent au-delà, & les font paſſer au travers des tourbillons de fumée qui ſortent du bucher. Les autres brebis voyant cela, ſuivent quelquefois, ſans qu'on ait beſoin d'autre choſe que des hurlemens & des coups. D'autres fois, on eſt obligé d'en trainer pluſieurs par force. Elles ſont même quelquefois ſi revêches, qu'elles ſe jettent ſur les hommes qui forment le cercle, le rompent, & s'enfuient. Les Hottentots ſont au deſeſpoir lorſque cela arrive, & ils regardent l'indo-

ci-

cilité de ces bêtes comme un très mauvais augure.

Mais ſi ces animaux plus tranquilles paſſent au travers de cette noire fumée ſans y être forcés, non, il eſt impoſſible de décrire toutes les démonſtrations de joie que ces peuples ſuperſtitieux donnent. On ne peut rien imaginer de plus divertiſſant que cette ſcène. Quel bruit, quels cris, quelles acclamations, que de ſauts & de gambades! A en juger par leur extravagance, qui ne finit pas ſi tôt, on les prendroit aſſurément pour des enragés.

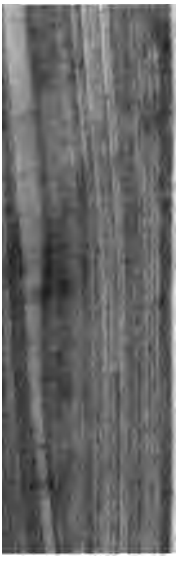
XXIV. APRES bien des recherches inutiles, je deſeſpérois d'arracher d'aucun Hottentot, toujours ignorant & obſtiné, la raiſon d'une coutume ſi ſingulière; lorſqu'un d'entre eux, plus complaiſant & rendu plus traitable par un petit préſent, me tint le diſcours que je vais rapporter. Les idées en ſont toutes de lui, il n'y a que la forme qui ſoit de moi.

„ Nous ignorons, me dit-il, depuis quel „ tems notre Nation ancienne pratique „ cette coutume. Nous ſommes dans la „ penſée qu'elle a toujours été obſervée. „ Je ne crois pas même que parmi nous il „ y ait quelqu'un qui en puiſſe rendre d'au„ tre raiſon, que celle qui eſt tirée de l'au„ torité reſpectable de nos ancêtres, que „ nous ſuppoſons avoir été aſſez ſages pour „ ne transmettre à leur poſtérité aucune „ règle qui ne fût appuyée ſur de bons & ſo-

„ ſolides fondemens ". Ce raiſonnement eſt de tous les pays; car combien de coutumes & de croyances parmi nous qui n'ont d'autre fondement, & qu'on n'oſe même attaquer à cauſe de leur ancienneté!

„ Ce pays, ajouta mon Hottentot, comme vous le ſavez, eſt infeſté de tous „ côtés de chiens ſauvages, qui marchent „ en troupes & vont rodant çà & là par „ bandes. Souvent ils font de grands ravages parmi les beſtiaux: auſſi craignons-„ nous ces dangereux animaux, plus que „ les lions & les tigres. Ceux-ci, lorſqu'ils „ tombent ſur nos troupeaux, n'en tuent „ guères plus que ce qu'il leur en faut pour „ ſe raſſaſier: tout au plus, ils cherchent „ à ſe pourvoir pour une couple de jours. „ Mais les chiens ſauvages, plus cruels & „ moins généreux, n'épargnent quoi que „ ce ſoit; & s'ils rencontrent un troupeau „ & qu'on n'y mette point d'obſtacle, ils „ ne l'abandonnent qu'après l'avoir entièrement détruit. Nos ancêtres ont peut-„ être découvert que lorſqu'un troupeau „ a paſſé par le feu, & qu'il a été pénétré „ de la fumée, l'odeur qu'il répand éloigne ces bêtes, dont l'odorat eſt fin. C'eſt „ donc pour la ſureté de nos troupeaux, „ que nous ſuivons cette coutume.

CHA-



I. *Ils ne négocient que par éch*
dents d'Eléphant. III. *Com*
mercent entre eux. IV. *Car*
tentots qui commercent. V.
les Voyageurs du Commerce
VI. *Comment il faut voyag*

I. QUOIQUE j'aye déj
de toucher quelque
merce des Hottento
particularités qui méritent d'
quelles je n'ai pu donner p
un Chapitre exprès.

Ces peuples n'ont point de
rien qui en tienne la place.
voie d'échange, qu'ils négoc
en exceptez quelques-uns de
bitent parmi les Hollandois, il
qui connoiſſe la valeur d'aucu

leur plus grande richeſſe, ils ont des dents d'éléphant: mais on ne ſait point encore ce qu'ils en font. Car quoiqu'ils tuent quantité d'éléphans, il n'y a que ceux qui habitent près des Européens, qui les vendent. Les Hollandois ſe ſont imaginés, je ne ſai ſur quel fondement, que ce qu'ils n'employent pas aux braſſelets, ils le portent au Monomotapa, à la Terre de Natal, ou à Moſambique chez les Portugais. Le Journal de *Theunis Gerbrands van der Schelling* porte, qu'à la Terre de Natal il avoit trouvé un Anglois qui avoit une groſſe partie de dents d'éléphant, qu'il avoit tirées du Monomotapa, des Hottentots, & du voiſinage. Si cela eſt, il eſt ſurprenant que les Hollandois aient laiſſé échaper ce commerce. Au reſte ces dents, qui ſouvent pèſent cent, ou cent-vingt livres, ne coutent que trois ou quatre ſols la livre.

De tems en tems, quelques Hottentots s'aviſent d'apporter au Cap des œufs d'autruche, & des oiſeaux curieux. Quelquefois auſſi ils y viennent vendre des peaux de bêtes ſauvages, ſur-tout de chevaux & d'ânes ſauvages. Mais cela arrive aſſez rarement.

III. LES Hottentots pauvres, & qui cependant ne veulent pas ſe mettre au ſervice des Européens, ou de quelqu'un de leur Nation, tâchent de gagner leur vie en fabriquant des anneaux, un carquois & les autres armes en uſage parmi eux; ils les ven-

vendent aux riches charitables, qui en échange leur donnent deux ou trois pièces de bétail, à proportion de leurs richeſſes & de la bienveillance qu'ils ont pour le vendeur. Un ſeul aſſortiment ſuffit ſouvent pour mettre à ſon aiſe l'ouvrier; & dès-lors, content de ſon ſort, il abandonne ce négoce.

C'eſt à cauſe de cela, qu'il eſt ſi difficile à un Européen curieux de ſe procurer ces ſortes d'armes. La charité des riches, & le peu d'ambition des pauvres, ſont cauſe qu'un homme ne fait jamais que deux armures tout au plus, une pour lui, & une pour ſon protecteur. Quoique lié avec le Capitaine *Pegu*, homme de très bon ſens, & diſpoſé à me rendre ſervice par eſtime & par reconnoiſſance, je n'ai jamais pu en avoir un aſſortiment complet.

Lorſque quelqu'un d'entre eux a gagné au ſervice des Européens plus de tabac, d'eau de vie, ou de braſſelets qu'il ne lui en faut, il les revend à ſes concitoyens, & s'établit par-là.

IV. AU reſte, ils ſont fort aiſés dans leur commerce, ſur-tout quand ils ont affaire avec des perſonnes de leur Nation. Ils ne ſavent alors ce que c'eſt que marchander. Les riches donnent toujours pour ce qu'ils achètent, tout ce que leur état leur permet de donner ſans s'incommoder. Avec les Européens, ils trafiquent auſſi avec candeur; mais outre le prix fixé, ils attendent tou-

toujours un petit préſent, & ils regardent comme des injuſtes ceux qui le refuſent.

V. MEISTER (1) paroît avoir eu peu de connoiſſance du commerce des Hottentots. Il dit entre autres choſes, qu'ils amènent des troupeaux au Cap pour les vendre. Mais depuis 50 ou 60 ans, je ne ſache pas qu'ils aient amené que les bêtes dont ils ont fait préſent au Gouverneur. *Marpenger* (2) a copié cette erreur.

Vogel (3) remarque, qu'environ quatre-vingts ans avant que les Européens ſe fuſſent établis dans ce pays, l'Amiral Hollandois *Houtman* & après lui l'Amiral *Matelief*, aiant touché au Cap, ils eurent pour une barre de fer de trente livres peſant, neuf moutons; & ainſi à proportion. Mais aujourd'hui il faut donner pour un mouton la valeur de quinze ſols, en fer, braſſelets &c. Pour une livre de tabac on a un bœuf, & pour la moitié un mouton.

VI. CEUX qui par le commerce, ou par ſimple curioſité, ſont appellés à voyager parmi ces peuples, doivent ſe munir de ces bagatelles, que nous avons dit qu'ils recherchent. Avec cela, il trouvera du beurre, des œufs d'autruche ou d'autres oi-

(1) Dans ſa *Deſcription des Jardins des Indes*, pag. 144.

(2) Dans ſon *Dictionaire*, pag. 503.

(3) Dans ſon *Voyage de 10 ans &c.* pag. 70 & 71. Voyez encore *Merklin*, dans ſa *Relation des Indes Orientales*, pag. 1114.

oiſeaux, du lait, du gibier, & de la viande. On lui bâtit une nouvelle cabane tapiſſée de longues herbes; on lui fournit du bois. Il peut ſe procurer des racines très nourriſſantes, que les Hollandois appellent *Ajuinties*, ou oignons, & les Botaniſtes *Siſyrinchium*. Le long des côtes, il pourra pour une bagatelle faire pêcher. Du reſte, on peut voyager parmi eux en toute ſureté; on n'a rien à craindre d'hommes qui regardent comme une barbarie affreuſe de faire du tort à des gens qui nous laiſſent tranquilles. Cette ſage maxime n'eſt pas ſi généralement obſervée en Europe. Comme ils ont parmi eux quelques fripons vagabonds & fugitifs, tels que les *Buſchies* dont nous avons parlé; pour s'en garantir, il eſt bon par précaution d'être accompagné d'un naturel du pays. Si, comme le Capitaine *Van der Schelling*, on ſe trouve ſeul, éloigné du Cap parmi eux, le plus ſûr eſt de leur faire de petits préſens de ce dont ils pourroient avoir envie; par-là on ſe les attache très fortement. Ce Capitaine aiant perdu ſon Vaiſſeau, réduit à venir de Goa au Cap à pied, vit dans ce périlleux voyage une troupe de Hottentots qui venoient à lui. Il remarqua qu'ils regardoient curieuſement un bonnet à la matelotte, bordé d'une ganſe d'or, qu'il avoit ſur la tête; auſſi-tôt il le leur donna. Ils reçurent ce préſent avec de grands tranſports de joie, & témoignérent beaucoup d'amitié au Capitai-

pitaine. J'ai éprouvé leur fidélité & leur humanité, dans les différens voyages que ma curioſité m'a fait entreprendre parmi eux. Quoiqu'il ſoit ſans exemple que les Hottentots aient jamais tué un voyageur, s'il en meurt quelqu'un, on les oblige à prouver qu'il eſt mort naturellement.

Je dirai à cette occaſion, que *Vogel* leur fait tort lorſqu'il les accuſe de faire des incurſions dans le Monomotapa, où ils enlèvent les troupeaux pour les venir vendre au Cap: *Boeving* & le P. *Tachard* les ont déja diſculpés, en les repréſentant comme des peuples pleins d'humanité & de droiture. D'ailleurs, il y a au moins cent lieues du Monomotapa au Cap; éloignement qui pour pluſieurs raiſons rend ces prétendus vols impraticables. Les pays qui ſéparent ces Hottentots voiſins du Monomotapa, des Hollandois du Cap, ſont habités par des Hottentots très honnêtes-gens, qui découvrant bientôt la friponnerie, empêcheroient les voleurs de paſſer ſur leurs terres & de manger leurs pâturages, dont ils ont eux-mêmes beſoin. D'ailleurs, un ſi long voyage ne peut ſe faire ſans beaucoup de fatigues, qui ſuffiroient pour décourager ces peuples généralement pareſſeux, pour faire périr ces beſtiaux ſur la route, ou tout au moins pour les mettre hors de vente. Ajoutez à cela, que le gros & le menu bétail eſt ſi abondant dans tous les pays Hottentots, qu'il n'eſt pas à préſumer que

quelqu'un puiſſe hazarder ſa vie, & un repos précieux, pour ſe procurer ce dont il n'a que faire.

CHAPITRE XXII.

Des Métiers qu'exercent les Hottentots.

I. *Des Bouchers.* II. *Pelletiers.* III. *Tailleurs.* IV. *Ouvriers en Yvoire.* V. *Des Faiſeuſes de Nattes.* VI. *Cordiers.* VII. *Potiers.* VIII. *Et des Forgerons.*

I. SI les Hottentots n'étoient pas ſi pareſſeux, ils ſont aſſez adroits & aſſez ingénieux pour être capables de faire diverſes choſes curieuſes. La lecture de ce Chapitre en fournira des preuves.

La profeſſion de Boucher eſt honorable chez ces peuples; & ces bouchers ſont plus adroits certainement que les nôtres. Pour tuer un mouton, après lui avoir attaché les pieds de devant enſemble, dê même que ceux de derrière, deux hommes le ſaiſiſſent & le mettent ſur le dos; le troiſième lui ouvre le ventre, en tire les boyaux, & remue le ſang, de crainte qu'il ne ſe fige. Ils ont ſoin de ne rompre aucun des vaiſſeaux qui ſont autour du cœur & des parties nobles, enſorte qu'au moins pendant un quart-d'heure après qu'on l'a ouvert,

on

on peut encore voir le mouvement du cœur, & le méchaniſme de ces parties. Pendant ce tems-là, on vuide les boyaux, on les lave, on les met ſur le feu, & ils ſont dévorés que l'animal vit encore. On l'écorche enſuite, & ſur cette peau étendue ils le diſſèquent anatomiquement, partie après partie, avec une dextérité qui ſurprendroit nos Démonſtrateurs Anatomiſtes. J'ai toujours vu ces diſſections avec admiration: la ſeule choſe qui me faiſoit de la peine, c'étoit la cruauté avec laquelle ils laiſſoient ſouffrir ſi longtems ces pauvres animaux, que je regarde non comme des automates inſenſibles, mais comme des Etres capables de ſentiment. Au reſte, je crois que c'eſt la curioſité de voir le jeu des parties, qui les y engage; d'autant plus que le Médecin du village, toujours préſent à ces opérations, ne lève pas les yeux de deſſus ce ſpectacle, juſqu'à ce que le cœur ceſſe de remuer. Les vieilles femmes, qui là comme parmi nous ſe mêlent de Médecine, aſſiſtent auſſi à ces diſſections. Ce ne peut être pour examiner ſi l'animal eſt ſain, puiſqu'ils mangent même les animaux morts de maladie. Ils ſuivent la même méthode pour le gros bétail. Ils ne perdent rien d'un animal; il n'y a pas juſques aux nerfs & aux filamens qui ſont le long de l'épine du dos, qui leur ſervent de cordes, ou à faire du fil.

II. LES Pelletiers prennent les peaux toutes fraiches & encore fumantes, ils les

frottent exactement de graiſſe juſqu'à ce qu'elles en ſoient entièrement pénétrées; cela rend la peau forte, ſouple, & empêche que le poil ou la laine n'en tombe. Ils battent ces peaux avec beaucoup de force, afin de ſavoir ſi elles ne ſont pas aſſez imbibées de graiſſe, ce qu'ils connoiſſent lorſque le poil en tombe. Telle eſt la préparation qu'il font aux peaux qu'ils deſtinent aux Européens, & celle qu'ils font aux peaux des bêtes ſauvages, lors même qu'ils les réſervent pour leur uſage. Si les prémières ſont deſtinées pour les gens du pays, après les avoir bien graiſſées, ils les frottent de fiente de vache, les font ſécher, & réitèrent cette opération juſqu'à ce qu'elles deviennent noires, & qu'elles aient contracté une forte odeur de fiente. Si nous les en croyons, c'eſt une odeur charmante: du moins leur nez, accoutumé à ce fumet, le trouve merveilleux (1). Tant il eſt vrai que nos organes, à force d'être ébranlés par certains corps, ſe diſpoſent de façon que cet ébranlement n'excite plus dans l'ame la même ſenſation.

Ils accommodent le cuir d'un bœuf, ou d'une vache, d'une autre manière. Pour le dépouiller de ſon poil, ils le poudrent de cendres, ils l'arroſent d'eau, le roulent ainſi, & le mettent ſécher au ſoleil. Au bout de

(1) Le P. *Tachard* avoit déja obſervé tout cela. *Voyage de Siam*, Liv. II. p. 81.

de vingt-quatre heures, ils le déployent. Si le poil s'arrache encore avec peine, ils l'accommodent de la même manière ; & conſtamment vingt-quatre heures après, le poil tombe preſque de lui-même. Ils frottent ce cuir d'une eſpèce de terre graſſe, après quoi ils l'imbibent de graiſſe autant qu'ils peuvent ; & le cuir alors eſt tanné à la Hottentotte.

III. TOUT Tanneur ou Pelletier eſt auſſi Tailleur ; le même homme réunit toutes ces profeſſions. Sans ciſeau, ſans meſure ni patron, avec le ſeul couteau dirigé par des yeux accoutumés à cela, il coupe la peau avec beaucoup d'exactitude. Il s'accroupit à terre, pour aſſembler ces pièces. Un os pointu lui ſert d'aiguille, ou d'alène ; des nerfs lui tiennent lieu de fil : avec cela il fait des coutures propres & bien rangées. Avec ces groſſiers inſtrumens, le Hottentot travaille quelquefois auſſi bien, qu'un ouvrier d'Europe avec tout ſon attirail.

Ces mêmes perſonnages font ſouvent d'une peau de longues courroies, avec une préciſion & une vîteſſe étonnante. Ces courroies ſervent à lier les différentes parties de leurs maiſons, leurs meubles, leurs ſelles &c.

IV. LES ouvriers en Yvoire ſont la quatrième eſpèce d'artiſans dont j'ai à parler. Leur fonction principale eſt de faire des anneaux, que ces peuples portent en gui-

ſe d'ornement autour de leurs bras. J'en ai vu de fort propres. Ils ne ſe ſervent cependant pour cela que de leur couteau, qui ſouvent encore eſt aſſez mauvais. Cependant l'ouvrage, qui demande toujours beaucoup de patience, eſt parfaitement rond, chargé de quelques petits ornemens, & auſſi poli que s'il eût été fait ſur le tour.

V. LES faiſeuſes de Nattes méritent d'avoir place ici. C'eſt l'ouvrage des femmes, qui vont par troupes amaſſer des joncs de différentes eſpèces. Elles les apportent devant leurs huttes, les ſèchent au ſoleil; & s'ils ſont enſuite trop ſecs, elles les mouillent. Avec cela, elles font un tiſſu ſi ſerré, que la pluie ne le peut percer.

VI. AVEC les mêmes joncs, les hommes font leurs cordes. Elles ne ſont ni moins durables, ni moins fortes, que celles de chanvre. Souvent les Européens du Cap en achètent, & s'en ſervent pour le labourage. Ils font d'abord avec ces joncs de petits cordons; ils aſſemblent enſuite pluſieurs de ces petits cordons, plus ou moins, ſuivant la groſſeur de la corde qu'ils veulent avoir. Ils réſervent les cordes de boyaux tordus, ſéchés au ſoleil, & graiſſés, pour leurs arcs & leurs inſtrumens de muſique.

VIII. TOUS les Hottentots ſont Potiers de terre: chaque famille fait toujours tous les pots qui lui ſont néceſſaires. Ils ſe ſervent pour cela du terreau d'une fourmilière,

re, qu'ils prennent ſur la ſuperficie de la terre, & qu'ils mêlent enſuite avec celui qu'ils trouvent un peu plus bas. Ils purifient cette terre du gravier & des pierres qui y peuvent être, ils la pétriſſent, & la broyent en y mettant des œufs de fourmis, qu'ils trouvent par-tout. Ces œufs ſont un ciment très fort. Ils mettent cette pâte d'argile ſur une pierre platte; & là, ſans autre inſtrument que leurs doigts, ſemblables à un pâtiſſier, ils donnent à leur vaſe à peu près la figure qu'avoient les urnes des Romains. Ni dedans ni dehors, on n'y découvre pas la moindre inégalité. Ces pièces ainſi expoſées au ſoleil ſur la même pierre, s'y ſèchent; on les en détache avec un boyau qu'on gliſſe par deſſous, & qui fait l'uſage d'une ſoie. Le pot eſt placé dans un four, qui n'eſt qu'un trou fait en terre de la hauteur du pot, mais dont la circonférence eſt au moins double. Tout autour, dedans & deſſus ce trou, ils font un grand feu, qu'ils laiſſent éteindre; le vaſe enſuite eſt auſſi ferme qu'on puiſſe le ſouhaiter.

Ces pots ſont par dedans & par dehors noirs comme du jais; & ils acquièrent cette couleur, à ce que diſent les Hottentots, non par la fumée du feu qui a ſervi à les cuire, mais par les œufs de fourmis, qui, fondus par la chaleur, ont pénétré toutes les parties du vaſe, & lui ont donné tout à la fois la couleur & la dureté. Jamais le pot

ne perd cette espèce de vernis, & la seule vue d'un vase de cette espèce est fort propre à faire revenir de l'injuste prévention qu'on a conçue contre ces peuples, généralement accusés de stupidité.

VIII. MAIS de tous les ouvriers Hottentots, il n'y en a point qui fasse plus d'honneur à la Nation que les Forgerons. J'ose assûrer que leurs ouvrages, tels qu'ils les font, demandent une habileté peu commune. Il faut ramasser la mine, la fondre, travailler ensuite ce fer; & tout cela avec des pierres seulement pour tout outil: on conviendra que la chose n'est pas même fort aisée à concevoir.

Pour fondre la mine, ils font un grand creux en terre, capable d'en contenir une grande quantité. Ils échauffent ce trou ou ce creux, en y brulant bien du bois; ils y jettent la mine, ajoutent du bois, & y mettent le feu. Ce creux répond par un conduit souterrain à un creux inférieur; c'est par-là qu'ils font couler le fer fondu. Ils rompent ce fer lorsqu'il est froid, avec des pierres; & en fabriquent ensuite encore avec des pierres leurs armes, les pointes des flèches, des haffagayes, & les hameçons.

La rélation que *Vogel* (1) nous donne de leur méthode de faire des armes de fer, & de leur beauté, est parfaitement juste. „ Ils „ pren-

(1) Dans son *Voyage de dix ans aux Indes Orient.* pag. 76.

„ prennent, dit-il, un morceau de fer, „ qu'il ſoit neuf ou vieux, n'importe; & „ ſans autre inſtrument que des pierres „ pour marteau, tenailles, & enclumes, „ ils en font une arme. La pierre la plus „ dure ſert d'enclume; ſur celle-là avec „ une pierre ronde ils battent leur fer rou- „ ge, juſqu'à ce qu'il ait la forme qu'ils „ ſouhaitent: ils poliſſent enſuite l'ouvra- „ ge; enſorte que pour la beauté & l'uſa- „ ge, il eſt tel qu'aucun ouvrier Européen, „ avec les mêmes outils, n'en pourroit „ faire de pareil."

Ils préparent le cuivre de la même manière. Ils le tirent de la mine, le fondent, & le poliſſent avec un art infini, pour en faire les petits ornemens dont ils ſe parent.

CHAPITRE XXIII.

De la manière de chaſſer & de pêcher des Hottentots.

I. *De la Chaſſe du Lièvre, du Daim, & des Chèvres.* II. *Des Chaſſes générales.* III. *Chaſſe de l'Eléphant.* IV. *De celle du Lion, du Tigre & du Léopard. &c.* V. *Trappe aux Éléphans.* VI. *Ordre de Chevalerie.* VII. *Comment ils prennent le Poiſſon.* VIII. *Ils ſont bon Nageurs.*

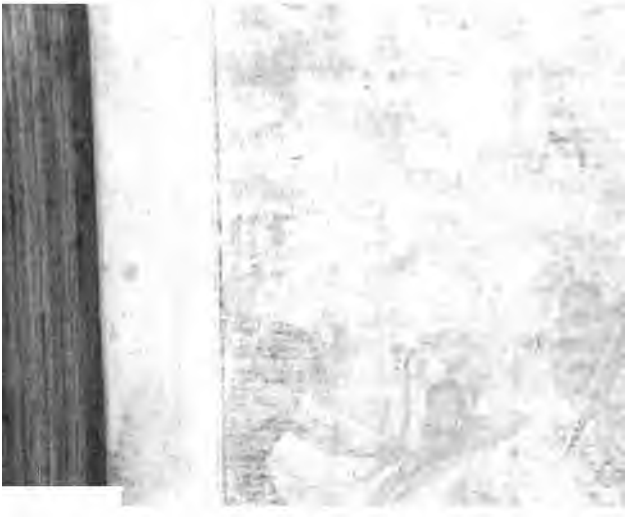
I. DANS

I. DANS les chaſſes des Hottentots, on voit également briller leur valeur & leur adreſſe. Il n'y a peut-être point de Peuple, qui ſoit meilleur chaſſeur: on n'aura pas de peine à le croire, ſi on ſe ſouvient de ce que j'ai dit de leur légèreté à la courſe, de leur adreſſe à manier leurs armes, & de leur courage.

Lorſqu'un Hottentot ſeul, ou accompagné d'une couple de perſonnes, va à la chaſſe, c'eſt une preuve qu'il n'en veut qu'aux lièvres, aux daims ou aux animaux ſemblables. Il ſe ſert alors de ſon *Rackum*. Il pourſuit ces animaux avec une vîteſſe incroyable, il les atteint, il les coupe, & ils lui échapent rarement.

II. IL y a des parties de chaſſe, où vont tous les hommes du village: ce qui arrive lorſque les bêtes ſauvages ont fait quelque dégât conſidérable, ou lorſque leurs troupeaux aiant diminué, ils ont beſoin de viande. Quoiqu'ils aiment paſſionnément la venaiſon, leur molle indolence les retient au logis; enſorte que ſi la diſette & les dégâts des bêtes ſauvages ne les en faiſoient ſortir, ils n'iroient jamais à la chaſſe. Ils ſe diviſent par bandes dans ces occaſions, & ſi-tôt qu'ils ont découvert la retraite de la bête, ils ſe ſéparent & environnent l'endroit: leur légèreté les met en état d'exécuter cela dans un moment. Si la bête s'enfuit, ils la pourſuivent: ſi elle demeure, ils s'approchent en l'environnant toujours, juſqu'à

Chasses des Hottentots .



qu'à ce qu'ils ſoient à portée de décocher leurs flèches, ou de lancer d'autres armes.

III. S'IL s'agit d'un éléphant, d'un élan, d'un âne ſauvage, ou d'un rhinocéros, dont le cuir épais eſt au deſſus de l'atteinte des flèches, ils l'environnent & lui lancent leurs haſſagayes. L'animal irrité court du côté d'où on l'attaque: alors ceux qui ſont derrière, redoublent leurs coups, & l'animal furieux ſe retourne auſſi-tôt. Il va & vient ainſi ſans ſuccès, juſqu'à ce qu'enfin les haſſagayes ſe multipliant ſur ſon corps, fatigué par les mouvemens qu'il s'eſt donnés il devient quelquefois furieux. Il ſe roule alors ſur la terre, il déchire ſes plaies, & expire enfin percé de coups.

IV. LORSQU'ILS ont affaire à un lion, un tigre, ou un léopard, animaux plus légers & plus dangereux, ils l'environnent de même, & l'attaquent à coups de flèches. L'animal court pour ſe jetter ſur quelqu'un de la troupe: celui-ci fuit, & lorſque vous croiriez qu'il va tomber ſous la griffe de la bête, en quelques ſauts vous le voyez hors de danger: la bête attaquée par derrière revient ſur ſes pas, & en pourſuit un autre. Ce manège ſe réitère juſqu'à ce que l'animal périſſe, car il ne peut plus échaper: mais auparavant il rugit, court, ſe roule par terre tout furieux de la douleur de ſes bleſſures. C'eſt alors qu'on voit toute l'adreſſe du Hottentot à l'éviter, & tout ſon courage à l'attendre pour l'attaquer.

Quel-

Quelquefois l'animal s'appercevant qu'il a affaire à trop forte partie, s'échape avant que d'être environné: ils le pourſuivent, & ne l'abandonnent que lorſqu'il a le dos tout garni de flèches & d'haſſagayes, dont les pointes ſont empoiſonnées. Alors ils ſe contentent de le ſuivre de près: bientôt le poiſon répandu dans ſes veines, le fait tomber mort. Un Européen craindroit de manger de cet animal, tué avec des armes empoiſonnées; mais le Hottentot ne s'en met nullement en peine: il croit que le poiſon, en agiſſant ſur la bête féroce, a perdu toute ſa force. Ils ſe contentent donc de jetter le morceau qui environne le fer de la flèche ou de l'haſſagaye, & que la violence du poiſon a fait enfler; & ils mangent tout le reſte ſans ſcrupule.

V. LES Hottentots n'attaquent pas toujours à force ouverte les éléphans, les rhinocéros, ou les élans. Ils employent contre ces animaux féroces, des moyens moins périlleux & moins pénibles. Les éléphans vont toujours boire en troupes, & marchent toujours en ligne. Comme donc ils ſont extrêmement peſans, l'on connoit ſans peine les endroits où ils ont accoutumé de paſſer, par les traces profondes qu'ils laiſſent ſur la terre depuis leurs repaires juſqu'aux endroits où ils vont s'abbreuver. C'eſt ſur cette route que les Hottentots leur tendent des pièges. Pour cet effet, ils y font un creux de ſix à huit pieds de pro-

fon-

fondeur, ſur environ quatre pieds de diamètre. Au milieu de ce creux ils plantent un gros pieu pointu au bout ſupérieur, qui doit être à niveau du terrein qui eſt autour du foſſé; ils le rempliſſent de feuillages & d'herbes, de manière que l'endroit paroît parfaitement ferme & ſolide. Afin même que ces animaux intelligens ne s'apperçoivent pas de la trape, on a ſoin de jetter un peu de ſable deſſus. Les éléphans venant à paſſer par leur chemin accoutumé, il y en a toujours quelqu'un qui tombe dans le piège. Comme le trou eſt trop petit pour recevoir tout le corps de l'animal, il y enfonce ſeulement les pieds de devant, & ſe perce le goſier ou le poitrail avec le pieu, ſans qu'il puiſſe abſolument ſe dégager. Plus il fait d'efforts pour ſe tirer de ce mauvais pas, plus il s'y engage. Les Hottentots, qui ſe ſont mis à l'affût, ſortent alors de leur cachette; & ſi l'animal n'eſt pas encore mort, ils lui montent ſur le cou & l'aſſomment à grands coups de pierres. Quelquefois même ils lui ouvrent la veine avec leur couteau.

Dès que le cadavre de cet animal a été conduit au *Kraal*, tous les habitans s'aſſemblent pour ſe régaler de ſa chair, & ils ne ſe ſéparent point qu'elle ne ſoit entièrement mangée. Rarement on peut en prendre plus d'un à la fois par cette voie: le reſte de la troupe n'a pas plutôt vu tomber cet infortuné, qu'ils s'enfuyent tous

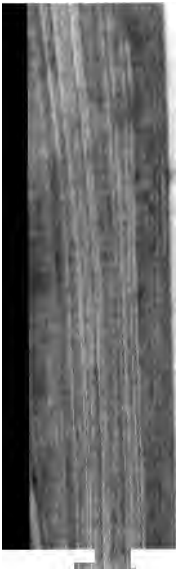
au

au plus vîte & l'abandonnent, comme
daim avancé en âge eſt abandonné du ha
de auquel il appartient. Ils prennent or
nairement de la même manière les rhin
céros & les élans. Si cette méthode, qu
que ſimple qu'elle ſoit, & qui paroît é
tout à fait Hottentotte, n'eſt pas capab
de réfuter ce que quelques Auteurs ont d
bité de la groſſière ſtupidité de ces pe
ples, j'avoue que je ne ſai plus ce qu'
pourra alléguer pour démontrer qu'une N
tion a du ſens & de l'intelligence. Je
nie pas que celle-ci n'ait bien des coutum
abſurdes: mais quelle Nation n'en a pa
& peut-être de plus extravagantes encor

VI. LES Hottentots ont un Ordre
Chevalerie, très honorable parmi eux.
n'a, il eſt vrai, aucun nom particulier q
le déſigne; c'eſt au lecteur à lui en do
ner un. Mais il eſt trop remarquable, po
n'en pas donner une idée exacte.

Lorſqu'un Hottentot attaque ſeul & t
un lion, un tigre, un léopard, un éléphan
un rhinocéros, ou un élan, il paſſe pc
un Héros du prémier ordre, & il eſt f
Chevalier. C'eſt ainſi que chaque Peu
ſait tirer parti de la vanité des homm
Dès que le vainqueur eſt de retour, il
retire dans ſa hutte, où il s'accroupit pc
ſe repoſer. Il n'a pas été bien longtems da
cette ſituation, qu'il reçoit la viſite d'un c
vieillards du *Kraal*, député de la part
l'Aſſemblée des hommes pour le félici

de l'action glorieuſe qu'il vient de faire, & le remercier du ſervice ſignalé qu'il a rendu à ſa Nation. Il finit ſon compliment en lui diſant, que les hommes du *Kraal* l'attendent pour lui rendre les honneurs dûs à ſon courage héroïque. A ces mots le Hottentot ſatisfait ſe lève, & ſe rend d'un air fier avec le Député au milieu du *Kraal*, où il trouve les hommes aſſemblés. Là il s'accroupit ſur une natte qui lui eſt deſtinée; autour de lui ſe range dans la même poſture toute l'aſſemblée. On voit la joie peinte ſur le viſage du Héros, & ſur ceux de ſes amis. Le vieillard qui l'a amené ſe lève enſuite avec beaucoup de gravité, & l'arroſe de ſon urine, dont il le couvre depuis les pieds juſqu'à la tête. Plus l'officiant eſt ami de l'initié, & plus le déluge dont il l'inonde eſt abondant; parce que le Héros eſt honoré à proportion de la quantité de la pluie qu'il reçoit. De ſon côté, il fait tout ſon poſſible pour n'en pas perdre la moindre goutte. Avant la cérémonie, il a eu ſoin de faire avec ſes ongles des foſſettes dans la graiſſe qui lui couvre le corps, & à meſure que l'urine tombe, il ſe frotte afin qu'elle y pénètre. Lorſque le Député a épuiſé ſa liqueur, il allume une pipe de tabac ou de *Dacha*, & après en avoir tiré deux ou trois gorgées, il la remet à celui du cercle qu'il trouve à propos. Celui-ci en fait le même uſage, & ils ſe remettent ainſi cette pipe juſqu'à ce qu'elle



cette diſtinction, qu'il ſe fr
ment par-tout, afin de fair
cendre dans la graiſſe dont i
craint d'en perdre la moindr
C'eſt ainſi que le Héros eſt
Chevalerie de l'Urine. Le ce
ve, & chacun s'empreſſe à
le nouveau Chevalier du g
qu'il vient de recevoir, &
gnalé qu'il a rendu à ſon pa
de, après cette cérémonie,
au faîte de la gloire : il ne ſ
avoir pendue à ſes cheveux
nimal qu'il a tué : par ſa dér
majeſtueuſe, il ſemble dema
citoyens les égards, les hom
pect auxquels la coutume lu
& que jamais perſonne ne lu

Les Hottentots regardent
les dangers de la chaſſe, com
que ceux de la guerre ; & il

ſes forces & réparer ſes eſprits animaux. Ce tems eſt limité à trois jours. Auſſi-tôt donc que la cérémonie de l'inſtallation eſt finie, le nouveau Chevalier ſe retire tranquillement dans ſa hutte, où il reſte dans un parfait repos pendant ce tems-là. Il ne s'en tire pour quoi que ce ſoit. Il eſt dispenſé de ſe trouver aux Aſſemblées publiques. On le laiſſe jouïr tout à ſon aiſe de ſon ſacré repos. Pendant ce tems, il mange les meilleures viandes, & les plus ſucculentes, que le pays puiſſe fournir. Il n'a aucun commerce avec ſa femme, qui même dans ces occaſions a accoutumé, dès qu'elle a tiré ſes vaches le matin, de s'en aller par la campagne. Ce n'eſt que ſur le ſoir qu'elle revient au village, pour avoir ſoin de ſon troupeau. Elle reſte dehors juſqu'à la nuit, qu'elle ſe gliſſe auſſi doucement qu'elle peut dans ſa hutte; ſouvent même, ſi elle craint d'être apperçue de ſon mari, elle ſe retire dans quelque trou aux environs. Pendant tout ce tems-là, elle vit fort maigrement, & ne mange que ce qui eſt abſolument néceſſaire pour s'entretenir. Ce n'eſt que le matin du troiſième jour qu'elle paroît devant ſon mari, qui la reçoit fort cordialement, & lui donne mille témoignages d'amitié. Pour célébrer ſa joie, il tue un mouton gras, & invite à la fête ſes voiſins, qui s'empreſſent tous à ſe rendre à l'invitation, & à féliciter la femme ſur le bonheur qu'elle a d'avoir été reçue

dans les bras de ſon mari, & de participer ainſi à ſa gloire.

Un jour que je m'informois de la raiſon de cette conduite des femmes des nouveaux Chevaliers, je trouvai un Hottentot fort éveillé, qui me dit qu'elle ſautoit aux yeux. „ Le Héros, *me dit-il*, a deſſein pendant ce jour de repos, de reprendre ſes forces & ſes eſprits; ce qu'il ne pourroit peut-être faire, ſi ſa femme ne ſe tenoit à l'écart. Ce ſexe eſt plein d'agrémens, & a des attraits contre leſquels il eſt bien difficile de ſe défendre. On ne peut réſiſter qu'avec peine aux mouvemens de la chair; & ſi le Héros qui ſe propoſe de ſe délaſſer de ſes fatigues, avoit commerce avec ſa femme, ce ne pourroit être qu'aux dépens de ſes forces, qu'il ſe propoſe de rétablir: car rien, mon ami, *ajouta-t-il*, n'affoiblit tant les hommes. Les femmes, pendant le tems de la ſéparation, ſont obligées de ſe nourrir chétivement, parce que s'il leur étoit permis de ſe bien traiter dans ces occaſions, elles pourroient s'enflammer, & rechercher enſuite les embraſſemens de leur mari. Vous ſavez combien elles ſont ingénieuſes, lorſqu'il s'agit de ſe ſatisfaire; & la nuit en fournit trop d'occaſions, pour ne pas les éviter. Si le mari, pour ſe ménager, refuſoit de répondre aux deſirs de ſon amoureuſe épouſe, il ſeroit à craindre qu'elle ne cherchât

„ chât à éteindre ſes feux dans les bras „ d'un autre. Eh bien, mon ami, *ajouta-t-il en finiſſant*, ne ſont-pas ce pas-là de „ belles & bonnes raiſons? " J'ai cru qu'il étoit à propos de laiſſer au diſcours de ce Hottentot tout ce qu'il avoit de feu & de jovial: ſi j'y ai fait quelque changement, c'eſt tout au plus dans l'ordre; afin que ces Meſſieurs, qui repréſentent ces peuples comme des monſtres de ſtupidité, ſoient enfin convaincus qu'ils exagèrent & qu'ils ſe trompent. Cependant, je ne puis m'imaginer que ce ſoit-là la ſeule raiſon de la coutume dont je parle.

Je n'ai autre choſe à ajouter au ſujet de la chaſſe, ſi-non que tout Hottentot, de quelque Nation ou *Kraal* qu'il ſoit, a la liberté de chaſſer également par toutes les contrées Hottentottes. Il peut pourſuivre quelque gibier que ce ſoit, & de quelque côté qu'il le trouve à propos, ſans que perſonne s'en offenſe. S'il ſe trouve même qu'il ait beſoin de ſecours, jamais on ne le lui refuſe, & on le lui accorde toujours ſans exiger de partager la proie.

VII. IL me reſte à préſent à décrire la manière dont les Hottentots prennent du poiſſon. *Vogel* ſoutient qu'ils ne connoiſſent abſolument point l'art de pêcher. Il n'eſt pas le ſeul de cette opinion. *Meiſter* (1), *Marperger* (2) & d'autres Auteurs n'ont

(1) *Dans ſa Rélation des Arts &c. des Indes*, pag. 244.
(2) Dans ſon *Dictionaire*, pag. 606.

pas été mieux informés. Voici à quoi se réduit ce qu'ils débitent sur ce sujet. „ Les „ Hottentots qui habitent près de la mer, „ n'ont aucune espèce de machine ou d'instrument pour prendre du poisson; ils „ ignorent absolument l'art de naviger. „ Tous les poissons qu'ils mangent, sont „ des baleines mortes, jettées sur le bord „ de la mer ". On voit par-là jusqu'où les voyageurs poussent la hardiesse de leurs fables. Comment peut-on avancer que les Hottentots ne savent pas ce que c'est que la pêche, eux qui seroient en état de donner des leçons de cet art aux Européens qui habitent au Cap? Ils ne se souviennent pas même qu'il y ait eu un tems, où leur Nation ne l'ait pas pratiqué. La mer & les rivières leur fournissent le poisson. Plusieurs d'entre eux sont pêcheurs de profession. Des hameçons, des filets, un bâton ou un fer pointu, voilà les instrumens de leur art. Quelquefois même ils prennent le poisson à la main.

Experts sur-tout à se servir de la ligne, ils connoissent parfaitement les meilleures amorces pour les différentes espèces de poissons. Il n'y en a cependant aucune dont ils se servent plus communément, que des mouches. Avant l'arrivée des Hollandois, leurs hameçons étoient de petits morceaux de fer crochus, de leur façon; mais aujourd'hui ils sont fort bien pourvus d'hameçons à l'Européenne.

Leurs

Leurs lignes ſont faites de nerfs ou de boyaux de bêtes. Lorſqu'ils pêchent avec cet inſtrument & qu'ils voyent dans la mer beaucoup de poiſſon, ils ſifflent de toute leur force pour l'attirer. Ce bruit fait ordinairement un effet merveilleux. Si le bruit que fait la mer abſorbe celui du ſifflement, ils ont accoutumé de pouſſer des cris affreux; & bien loin que le poiſſon en ſoit épouvanté, on le voit s'empreſſer à venir autour de l'amorce par groſſes troupes. Le poiſſon, au reſte, mord facilement, & les pêcheurs en prennent pour l'ordinaire plus qu'ils n'en peuvent apporter au bord en une fois. Lorſqu'ils pêchent dans la mer ſur les rochers, ils envelopent leur pêche dans leur *Kroſſe*, ou dans un ſac de cuir dont ils ont ſoin de ſe pourvoir.

Les Européens qui ſont au Cap, avouent ingénument que les Hottentots jettent un filet, & le tirent, avec beaucoup plus de dextérité qu'ils ne pourroient le faire.

Ils ne ſe ſervent du fer ou du bâton pointu, que dans les rivières & dans les criques, ou dans les petites baies. Pour cela ils y entrent juſques au milieu du corps, & quelquefois plus haut, & marchent doucement de côté & d'autre juſqu'à ce qu'ils ſentent ſous leur pied quelque poiſſon: alors ils le percent avec leur dard ou inſtrument pointu, & le tirent de l'eau: ſi elle n'eſt pas profonde, ils ne ſe ſervent que de la main. Il ſemble d'abord que leur cap-

ture ne doit pas être fort abondante, lors au moins qu'ils ne ſe ſervent que de leurs mains ou de leurs dards: cependant, lorsque les havres du Cap abondent en *Raies*, ſorte de poiſſon qui y vient par milliers dans les mois de Juin, Juillet & Août, ils en prennent de grandes quantités avec ces ſeuls inſtrumens. Quand la marée deſcend, il reſte dans les creux des rochers diverſes ſortes de petits poiſſons, dont les Hottentots prennent une très grande quantité avec les mains. Ils pêchent ſur-tout de cette manière beaucoup de *Poiſſons de Rocher*, (*Klip-viſſchen*). Mais comme cette eſpèce eſt ſans écailles, ils n'oſent en manger: ils les apportent donc aux Européens, qui les aiment extrèmement. Auſſi faut-il avouer que c'eſt un manger délicieux.

VIII. ILS ne ſe ſervent point de bateaux, pour pêcher. Quand ils veulent prendre du poiſſon dans la mer, ils vont à la nage ſur quelque rocher, & ils en reviennent de la même manière, aiant ſur leur tête la *Kroſſe* ou le ſac qui renferme le poiſſon qu'ils ont pris. Cette charge ne les empêche point d'avancer. Auſſi faut-il avouer qu'ils ſont les meilleurs & les plus hardis nageurs que j'aye jamais vus. Leur manière de nager a même quelque choſe de frappant, & je ne ſache pas qu'aucune Nation s'y prenne de la même façon. Ils nagent tout droits: leur cou eſt entièrement hors de l'eau, auſſi-bien que leurs bras, qu'ils

étendent en-haut: ils ſe ſervent des pieds pour avancer & pour ſe mettre en équilibre, mais je n'ai jamais pu ſavoir comment ils les font jouer. Tout ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'ils avancent très vîte. Ils regardent en-bas, & ont presque la même attitude que s'ils marchoient ſur terre ferme. La mer a beau mugir & les vagues s'élever, ils ne paroiſſent point craindre le danger: c'eſt même alors qu'ils ſe plaiſent ſur-tout à nager, ou plutôt à danſer. Les flots qui ſemblent devoir les engloutir, les élèvent & les abaiſſent, comme des morceaux de liège.

CHAPITRE XXIV.

De la Médecine & de la Chirurgie des Hottentots.

I. *Etat de la Médecine & de la Chirurgie chez les Hottentots.* II. *De leurs Médecins & de leurs Chirurgiens.* III. *De leurs Contre-charmes.* IV. *De leur manière d'appliquer les Ventouſes.* V. *De leur manière de ſaigner.* VI. *De leur manière de guérir une plaie faite avec une arme empoiſonnée.* VII. *De leur manière de rhabiller un membre.* VIII. *De leur manière de raſer la tête.* IX. *De leurs Amputations.* X. *Diverſes ſortes de Remèdes qu'ils employent.*

QUOIQU'IL y ait dans la Médecine & la Chirurgie des Hottentots un grand nombre de folles imaginations, & beaucoup de superstitions ; cependant ces deux arts, tels qu'ils les pratiquent, renferment plusieurs choses utiles qui méritent d'avoir place ici.

Les Médecins Hottentots, qui sont en même tems Chirurgiens, réussissent très souvent & font quelquefois des cures, dont les plus habiles Médecins ou Chirurgiens d'Europe pourroient se faire honneur. La Botanique ne leur est rien moins qu'inconnue. Ils ont quelque connoissance des vertus d'un grand nombre de plantes & de racines excellentes, que produit leur pays ; de sorte que souvent ils appliquent ces remèdes dans des cas fort délicats, avec un succès étonnant. Le P. *Tachard* leur a déja rendu ce témoignage. Ils exécutent leurs opérations chirurgicales à leur manière ; ils saignent, appliquent les ventouses &c. avec une dextérité sans égale, quoiqu'ils n'aient jamais disséqué ni vu disséquer aucun cadavre, si ce n'est des animaux ; & qu'ils ne connoissent d'autre instrument qu'un couteau ordinaire, une corne, & l'os d'un oiseau dont j'ai déja parlé plus d'une fois.

Boeving (1) dit que les Hottentots dans toutes leurs maladies, tant internes qu'exter-

(1) Dans sa Relation des *Hottentots*.

ternes, ont uniquement recours aux ventouſes & aux onctions. Il faut ſans doute que cet Auteur ait apporté bien peu de ſoin à s'inſtruire ſur ce ſujet, ou qu'il ait été groſſièrement trompé. Au moins il eſt certain que ces peuples employent les onguens & les cataplaſmes, & qu'ils prennent outre cela intérieurement pluſieurs remèdes. Il faut cependant avouer, qu'ils ne connoiſſent pas la millième partie de ceux qui ſont en uſage en Europe. Les drogues dont ils uſent ſont en auſſi petit nombre, que leur manière de les préparer eſt ſimple. D'ailleurs leur Pharmacie eſt un ſecret impénétrable, & ils ne communiquent à qui que ce ſoit la manière dont ils préparent leurs poudres, leurs onguens ou leurs cataplaſmes.

II. Il y a dans chaque *Kraal* un Médecin ou Chirurgien: dans les grands villages il y en a deux, qui ſont choiſis d'entre les plus intelligens & les plus expérimentés du lieu. Ils voyent tous les malades indifféremment, ſans aucune diſtinction, & ſans aucun profit: l'honneur attaché à cette profeſſion eſt regardé comme une récompenſe ſuffiſante. On les diſtingue des autres habitans, & on leur aſſigne même un rang au-deſſus des Prêtres. Ils ont ſur-tout une ſi grande confiance en leur habileté, que jamais perſonne ne craint de ſe remettre entre leurs mains. Si les malades meurent, ils ſe tirent d'affaire en aſſurant que l'effet de

leurs

leurs remèdes a été empêché par quelque ſortilège; & l'idée que ces peuples ont de la capacité de leurs Docteurs eſt telle, qu'ils les en croyent toujours bonnement ſur leur parole. De quelque nature que ſoit la maladie, & quelque cours qu'elle prenne, le Médecin, dès qu'il a été une fois appellé, n'abandonne plus ſon malade juſqu'à ce qu'il ſoit mort ou guéri.

Outre ces Médecins ils ont dans chaque village quelques vieilles femmes, qui prétendent être fort habiles dans la connoiſſance des vertus des racines & des plantes. Dès qu'elles ſavent que quelque perſonne du voiſinage eſt incommodée, elles vont fort officieuſement lui donner leurs avis. Ces Docteurs femelles ſont extrêmement haïes des Médecins; &, comme chez nous, elles ſont ſur-tout eſtimées des vieilles femmes.

III. NOUS n'avons encore vu que le beau de la Médecine des Hottentots: voyons-en l'abſurde, qui ne paroît jamais mieux que dans les maladies extraordinaires, qu'ils ont coutume d'attribuer au ſortilège. Dans ces occaſions on envoie chercher le Médecin du lieu, qu'ils croyent être très expert en Contre-charmes. La première choſe que fait ce Médecin, avant même que d'avoir prononcé une ſeule ſyllabe, c'eſt de conſulter les entrailles d'une brebis ſaine & graſſe, qu'on égorge d'abord à ſon arrivée. Il en prend la coiffe, & l'aiant

ſau-

ſaupoudrée de *Buchu*, & bien tordue comme une corde, il la met au cou du malade, qui eſt obligé de la porter juſqu'à ce qu'elle pourriſſe & qu'elle tombe en pièces. En lui attachant cette coiffe au cou, il lui dit: *Vous ſerez dans peu hors d'affaire.* Il faut donc que le ſortilège ne ſoit pas bien puiſſant. Si le malade eſt un homme, tous les hommes du village s'aſſemblent & ſe régalent de la chair du mouton: ſi c'eſt une femme, ce ſont les femmes qui font la fête: ſi c'eſt un enfant, il n'y a que les enfans qui en profitent. Si au bout de quelque tems le malade ne ſe trouve pas mieux, le Médecin a recours aux remèdes naturels. S'il en meurt, il ſe diſculpe en rejettant ce mauvais ſuccès ſur la force des charmes de quelque Magicien envieux & plus puiſſant que lui.

Je ne ſai qu'un ſeul exemple d'un Hottentot qui n'ait pas cru ſon Médecin, qui, dans une maladie attribuée au ſortilège, s'étoit retranché ſur la force ſupérieure du Magicien. C'étoit un pêcheur, qui avoit le corps tout couvert de lèpre. Le Médecin Hottentot aiant été appellé, il ſuivit la route preſcrite dans les maladies que l'on ſoupçonne venir de ſortilège. Ni les contre-charmes, ni les remèdes, n'opérérent. Le pauvre Hottentot fut abandonné, comme une perſonne attaquée d'une maladie incurable. Quelque tems après, cet infortuné eut occaſion de venir chez un Hol-

landois qui avoit souvent acheté de son poisson. La femme de cet Européen, touchée de l'état de ce pauvre homme, lui conseilla de faire une infusion de vitriol Romain, & de laver de tems en tems ses plaies de cette eau. Le Hottentot se servit du remède, qui lui fut si favorable, qu'au bout de quinze jours il se trouva entièrement rétabli. Une cure si merveilleuse lui fit concevoir un mépris infini pour son Médecin. Il s'en alla chez lui pour lui reprocher son ignorance, & exalter l'habileté de sa bienfaitrice; & depuis ce tems-là, il ne cessa de tourner en ridicule l'ignorance & l'effronterie de son charlatan.

IV. DANS les coliques & les maux d'estomac, ils cherchent à soulager en appliquant des ventouses, qui sont faites de la corne d'un bœuf, dont ils ont rendu les bords extrêmement minces. Pour les appliquer, ils font coucher le malade sur le dos à terre. Le Docteur approche la bouche de l'endroit où est la douleur, & suce, pour ainsi dire, la peau. Alors il y applique fort adroitement la ventouse, comme nous faisons en Europe. Lorsqu'il juge que la partie est devenue insensible, il enlève cette corne, & avec son couteau il fait à la peau deux ou trois incisions d'un pouce & demi de longueur. Ensuite il applique de nouveau la ventouse, & la laisse jusqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même, ce qui est un signe qu'elle est pleine de sang. Cette opéra-

ration ſi douloureuſe dure une couple d'heures. Alors on laiſſe le malade en repos. Si les douleurs de colique ou d'eſtomac paſſent dans un autre endroit, on a ſoin de le frotter exactement avec de la graiſſe chaude; & ſi cette onction n'arrête pas la douleur, on applique une nouvelle ventouſe à l'endroit où le mal a paſſé. Si cette ſeconde application eſt ſans effet, ils ont recours aux remèdes intérieurs: ils employent des infuſions ou des poudres faites de certaines fleurs & d'herbes. Les ventouſes, auſſi-bien que la ſaignée, qui doit faire le ſujet de l'Article ſuivant, manquent rarement de rétablir le malade.

V. DANS les abondances d'humeurs & de ſang, ou *Pléthores*, leur coutume eſt de tirer du ſang; & ils exécutent cette opération avec une ſimple courroie & un couteau. Pour cet effet, ils font avec la bande de cuir une ligature au deſſus de la veine qu'ils ont en vue, & l'ouvrent enſuite avec un couteau qu'ils ont eu ſoin d'affiler. Lorſqu'ils ont tiré une quantité ſuffiſante de ſang, ils défont la ligature, ils mettent dans la plaie un peu de graiſſe fraiche de mouton, & envelopent le bras de ſauge ſauvage & d'autres herbes médicinales. Au bout de deux jours, l'ouverture eſt fermée. Si après la ſaignée, le malade n'eſt pas rétabli, ils employent des remèdes internes, & ſe ſervent encore d'infuſions & de poudres. On trouve des Auteurs

teurs qui disent que les Hottentots se font de pareilles incisions, soit pour se saigner, soit pour se ventouser, sans en avoir autrement besoin. Ces voyageurs se trompent certainement.

VI. UN Hottentot qui avoit été blessé au pied par une arme empoisonnée, m'a lui-même appris la méthode usitée parmi eux pour guérir des maux de cette nature. „ Nous mêlons, dit-il, une „ certaine quantité de poison de serpent „ avec notre salive, en le frottant entre „ deux pierres. Après nous être gratté „ le creux de l'estomac jusqu'à ce que le „ sang vienne, nous mettons dans cette „ égratignure une partie de ce poison ainsi „ préparé; le reste nous le prenons intérieurement. Cela chasse toujours le „ venin, & de la plaie, & de tous les endroits où il peut s'être répandu. Lorsque nous jugeons que le venin est absolument dissipé, nous nettoyons exactement la plaie, & nous y appliquons „ des feuilles de *Buchu*, de *Dacha*, & d'autres herbes médicinales. Tous les jours „ nous pansons cette plaie, & nous renouvellons les feuilles, jusqu'à ce qu'elle „ soit cicatrisée. Rarement ce remède manque de guérir radicalement une plaie „ empoisonnée, dans l'espace d'un mois „ au plus : mais la moindre négligence „ suffit pour la rendre incurable & mortelle ". Nous avons vu ci-dessus la manie-

nière dont ils procèdent pour guérir les autres plaies, lorſque nous avons parlé de la guériſon du *ſcrotum*.

VII. J'IGNORE comment ces peuples s'y prennent pour raccommoder un membre rompu. Pendant tout le tems que j'ai été au Cap, je n'ai point appris qu'aucun Hottentot ſe ſoit rompu un membre; ils ne ſe ſouviennent même pas que ce malheur ſoit jamais arrivé parmi eux. Pour des diſlocations, il en eſt arrivé de tems en tems. Pour y remédier ils frottent d'abord de graiſſe, & auſſi fort qu'ils peuvent, les jointures déboitées: enſuite preſſant le membre diſloqué contre la jointure, ils le remuent vivement de haut en bas, juſqu'à ce que rencontrant ſon emboitement, il ſe trouve à ſa place. Ils diſent que cette opération eſt extrêmement douloureuſe; & je crois qu'on n'aura pas de peine à ſe le perſuader.

VIII. LES Hottentots ſe raſent ſouvent la tête, lorſqu'ils y ont mal: ce qu'ils font avec un couteau ordinaire, bien aiguiſé. La graiſſe dont ils ſe frottent continuellement leurs cheveux courts & laineux, leur tient lieu de ſavonette. Ils ne ſe coupent jamais entièrement les cheveux: ils ſe contentent d'en décharger l'endroit de la tête qui leur fait mal. Dès que l'opération, qui ſe fait très proprement, eſt finie, ils ſaupoudrent ces ſillons raſés de *Buchu*, herbe qu'ils croyent très bonne contre les migraines.

IX. OUTRE l'amputation, que fait le Prêtre ſur tous les hommes avant qu'ils puiſſent ſe marier, les Médecins ou Chirurgiens en font une ſur les veuves, comme nous avons eu occaſion de le dire en parlant des mariages des Hottentots. Il ſuffit donc de dire ici, que rien n'eſt plus admirable que l'adreſſe que ces Docteurs font paroître dans ces occaſions: il eſt même ſans exemple, que jamais une femme en ait été incommodée ou défigurée. Voici la manière dont ils s'y prennent. Ils lient très fortement avec un nerf ſec, le deſſus de la jointure qui ſuit immédiatement celle qu'ils ſe propoſent de couper; & ſans autre préparation, ils font l'amputation avec un couteau ordinaire. Pour arrêter le ſang, ils appliquent d'abord ſur le bout du doigt mutilé du ſuc de feuilles de Lentiſque, & l'envelopent de feuilles & d'herbes médicinales. C'eſt ici le chef-d'œuvre de la Chirurgie Hottentotte.

X. LORSQUE ces peuples ont l'eſtomac dérangé, ils uſent du ſuc de feuilles d'Aloës, qu'ils prennent toujours dans un peu de bouillon chaud: ils ne ſe ſervent jamais d'autre véhicule. Cette drogue eſt extrêmement purgative, & en même tems ſtomacale. Si une prémière priſe ne les rétablit pas, ils continuent trois ou quatre jours de ſuite; quelquefois même ils doublent la doſe. Rarement ce remède manque de produire l'effet qu'ils en attendent.

Ils

Ils employent auſſi intérieurement, ſuivant l'occaſion, quelques poudres & quelques infuſions fort ſimples. Ils y font entrer de la Sauge ſauvage, du fruit & des feuilles de Figuier ſauvage, du *Bucbu*, de l'Ail & du Fenouil ſauvages, & quelques autres plantes dont je parlerai dans la ſuite en traitant des végétaux qu'on trouve au Cap. Ce ſont-là tous les remèdes uſités parmi eux, que j'ai pu découvrir. La peine que j'ai eue à leur arracher ceux que je viens de rapporter, ne me permet pas de douter qu'ils n'en aient encore pluſieurs autres, qu'ils n'ont pas voulu me communiquer.

Il eſt inouï que quelque Hottentot ait jamais eu de maladie de langueur, de fièvre, ou de rhumatiſme. L'air ſans doute, joint à la frugalité & à la tempérance de ces peuples, prévient ces incommodités.

XI. J'AI ouï dire à pluſieurs Européens très dignes de foi, que les Hottentots pratiquent une ſorte de Divination fort cruelle, mais dont je n'ai jamais eu occaſion de m'aſſurer par moi-même. Il s'agit de découvrir ſi le malade mourra de la maladie dont il eſt attaqué, ou s'il recouvrera la ſanté. Pour cet effet, on écorche un mouton vivant, en prenant grand ſoin que pendant cette douloureuſe opération, l'animal ne perde pas une ſeule goutte de ſang. Si après que la peau eſt ſéparée, le mouton ſe lève & qu'il coure, c'eſt un ſigne que le malade ſe rétablira: ſi au contraire il ne ſe re-

remue point de la place où il a été écorché, ils disent que le malade n'en relèvera point; & après ce funeste présage, on l'abandonne inhumainement & on ne lui donne plus de remèdes. Persuadés que sa mort est certaine, ils s'en consolent par avance, & font enforte par leur barbare négligence que la prédiction ne soit point démentie. Seulement ils lui donnent quelque nourriture, jusqu'à ce qu'il expire, ou que la force de son tempérament le tire d'affaire. Si le dernier cas arrive, ils disent que la divination n'a pas été bien & dûment faite, que le mouton a perdu du sang, ou ils ont recours à quelque autre informalité prétendue. Mais il faut avouer qu'ils en réchapent rarement, parce qu'on n'a recours à cette divination que lorsque le malade est dans un état desespéré, & qu'il arrive rarement que le mouton puisse courir encore après avoir été écorché: enfin il peut en périr plusieurs ainsi, faute de secours.

XII. Si un Hottentot, homme ou femme, recouvre la santé après quelque dangereuse maladie, il fait un *Andersmaken*, en tuant pour régaler le *Kraal* une pièce de gros ou de menu bétail, suivant ses biens, & les circonstances où se trouve sa famille. Si c'est à l'occasion d'un homme que la fête se célèbre, les hommes suivant la coutume dévorent la chair, & les femmes n'ont que le bouillon. Mais elles ont leur tour, si c'est une femme qui donne l'*Andersmaken*.

CHA-

CHAPITRE XXV.

Des Funerailles des Hottentots.

I. *Pratiques uſitées lorſqu'un Hottentot eſt à l'agonie.* II. *Lorſqu'il a rendu l'eſprit.* III. *Comment ils portent le Corps en terre.* IV. *Cérémonies qui ſe pratiquent au retour.* V. *Raiſons de ces cérémonies.* VI. *On célèbre une Fête, & les Parens ſe mettent en deuil.* VII. *Cruauté exercée envers les Vieillards.* VIII. *Des Héritages.*

I. LORSQU'UN Hottentot, homme, femme, ou enfant, eſt à l'agonie, ſes parens & ſes amis s'aſſemblent inceſſamment autour de lui, en faiſant des cris & des hurlemens horribles, & frappant des pieds & des mains comme des forcenés. J'ai déja dit ci-deſſus, que ces peuples n'ont aucune idée de ſe préparer à la mort dans un ſens ſpirituel : le malade expire donc au milieu de ces hurlemens, ſans autre conſolation que celle d'être regretté pendant quelque tems.

II. DES qu'il a rendu le dernier ſoupir, les cris redoublent avec tant de force, qu'on peut les entendre à quelques milles de là. Ils plient ſon cadavre de manière que ſa tête ſoit entre ſes jambes; dans cet état il a aſſez la forme d'un fœtus. On l'envelo-

pe dans cette posture de la peau qui le couvroit, & ils le lient de façon qu'on n'en voit rien. Pendant que quelques personnes font ces préparatifs, le Capitaine & quelques vieillards, pour ne point perdre de tems, sont déja allés chercher quelque endroit propre à servir de sépulture. Ils ne prennent jamais la peine de faire une fosse, lorsqu'ils trouvent à portée quelque fente de rocher, ou quelque trou de bête sauvage, qui soit assez grand pour recevoir le corps mort. Rarement il s'écoule plus de six heures entre la mort & la sépulture, & ce n'est que lorsque le malade est mort pendant la nuit: encore faut-il qu'elle soit obscure; car s'il fait clair de lune, on ne garde point le corps jusqu'au lendemain matin. Ainsi il est fort vraisemblable, qu'ils mettent assez souvent en terre des personnes qui ne sont pas encore mortes.

III. En attendant que l'on tire le corps de la hutte, tous les hommes & les femmes du *Kraal* se rendent devant la porte, & s'accroupissent en deux cercles; les hommes en composent un, & les femmes l'autre. Là, au milieu des cris affreux dont ils font retentir les airs, on entend le mot de *Bo*, *Bo*, c'est à dire, *Père Père*, répété d'un ton fort lamentable. Seroit-ce une invocation de la Divinité, du Père de la vie? C'est ce que je ne pourrois décider. Ce carillon est fort desagréable pour un Européen; mais le Hottentot le trouve fort pro-

pre

pre à témoigner ſa douleur. On ne ſort jamais le corps par la porte de la hutte; on lève toujours les nattes qui en couvrent le fond, pour l'y faire paſſer. J'ai ſouvent tâché de découvrir la raiſon de cette pratique; mais je n'en ai pu apprendre autre choſe, ſi-non, que *c'eſt la coutume Hottentotte.* Peut-être craignent-ils que ce cadavre, en paſſant par la porte & en traverſant le *Kraal*, ne ſouille les lieux de ſon paſſager: idée qui, comme on le voit, ſent le Judaïſme. Les porteurs ſont choiſis par le Capitaine, ou par les parens du défunt. Ils prennent le corps dans leurs bras. Ces porteurs ſont toujours trois ou quatre, mais jamais plus. Dès qu'il eſt hors de la hutte, les deux cercles de perſonnes qui étoient devant la porte, ſe lèvent & le ſuivent ſans aucun ordre, excepté que les hommes & les femmes marchent en deux corps ſéparés. Tout le long du chemin ils crient *Bo, Bo, Bo*, juſqu'à s'égoſiller: ils accompagnent ces cris affreux de poſtures ſi ridicules, que l'Européen le plus flegmatique ne ſauroit être témoin de cette ſcène bizarre ſans perdre ſon ſérieux. Dès que le cortège eſt arrivé auprès du creux choiſi pour ſépulcre, ils y mettent ſans autre cérémonie le corps mort, rempliſſant avec ſoin le trou de terreau de fourmilière, afin que le corps ſoit plus tôt conſumé; & jettant par deſſus du bois & des pierres,

pour empêcher les bêtes ſauvages de le dévorer.

IV. LE cortège, revenu au village en ſuivant les mêmes cérémonies ridicules, ſe rend devant la porte de la hutte du défunt. Les hommes ſont un cercle, & les femmes un autre; & tous enſemble ils recommencent à hurler, & à crier de tems en tems, *Bo*, *Bo*, *Bo*, *Bororo*, *Rhodo atſche*. Ils appellent ſouvent le mort par ſon nom. Ils ſont des ſauts, & prennent les poſtures les plus groteſques, en prononçant des mots dont je n'ai pu découvrir le ſens. Cette ſcène lugubre dure près d'une heure; ce n'eſt qu'au bout de ce tems-là, que l'on fait ſilence: & les deux cercles s'étant accroupis fort ſerrés, deux vieillards qui étoient ou amis ou parens du défunt, ſe lèvent; l'un entre dans le cercle des hommes, l'autre dans celui des femmes; & chacun de leur côté ils inondent de leur urine le cercle qui leur a été marqué. Toute l'aſſemblée reçoit avec le plus grand empreſſement & la plus profonde vénération, cette pluie déſagréable. Lorſque les deux Maîtres des Cérémonies ont épuiſé leur eau, ils entrent dans la hutte du défunt, ils prennent ſur le foyer chacun une poignée de cendre, & ſortent par l'ouverture qu'on y a faite pour en tirer le corps mort. Ils rentrent chacun dans leur cercle, ſur lequel ils jettent peu à peu les cendres qu'ils ont dans la main. Toute la compagnie reçoit cet-

cette ſainte pouſſière avec beaucoup de reſpect : hommes & femmes la font entrer dans la graiſſe qui leur couvre le corps, en la frottant avec force. Si les cercles ſont grands & nombreux, on répète ces deux cérémonies de l'urine & des cendres, juſqu'à ce que chacun ait eu ſa portion de ces précieuſes denrées. Cela étant fait, les cercles ſe lèvent & ſe retirent en continuant les mêmes lamentations, & ſouvent en ſe frottant les jambes & les bras de fiente de vache. Si le défunt eſt une perſonne de marque, ou qu'il ait beaucoup d'amis, on répète les mêmes lamentations d'une heure entière pendant trois ou quatre jours, & même quelquefois juſques à huit jours conſécutifs.

V. JE me ſuis donné beaucoup de peine, j'ai même dépenſé aſſez d'argent, pour découvrir le but de ces aſperſions d'urine & de poudre. Enfin après bien des recherches, j'ai appris de divers Hottentots, que ce déluge d'urine étoit une manière de faire un compliment de remercîment. Les vieillards remercient l'aſſemblée de l'honneur qu'elle a bien voulu faire au défunt, en lui rendant les derniers devoirs. „ Comment, *diſois-je*, n'a-t-on pas d'autres manières plus naturelles de ſe complimenter? Nous les ignorons, *me répondoient-ils*. Tout ce que nous pouvons dire, „ c'eſt que c'eſt notre coutume, & qu'aucun „ Hottentot n'oſeroit rien changer dans

„ cette manière de remercier, s'il ne vou-
„ loit riſquer de perdre la vie." Quelle différence n'y a-t-il pas dans les idées des hommes! Ce qui eſt pris en Europe pour une preuve du plus profond mépris, eſt pris au Cap comme un témoignage ſenſible d'une vive reconnoiſſance. Mais quelle n'eſt pas ſur-tout la tyrannie de la Coutume! J'ai fait tout ce que j'ai pu pour tourner en ridicule cette impertinente manière de remercier; jamais je n'ai pu diminuer le reſpect qu'ils avoient pour elle; à peine même vouloient-ils m'écouter lorſque je leur en parlois.

„ Pour ce qui eſt des cendres, *m'ont*
„ *dit pluſieurs Hottentots*, on en poudre
„ les aſſiſtans, pour les faire ſouvenir de
„ l'état où la mort les réduira certainement.
„ On veut les rendre humbles, & abaiſ-
„ ſer leur orgueil & leur vanité. On veut
„ anéantir toutes les diſtinctions qu'il y a
„ entre eux, en leur montrant que les
„ vieux & les jeunes, les foibles & les ro-
„ buſtes, les riches & les pauvres, ceux
„ qui ont de la beauté & ceux qui en ſont
„ privés, ſeront bientôt tous égaux; tous
„ ſeront également réduits en poudre ou
„ en cendre." J'avoue que je fus agréablement ſurpris à l'ouïe d'un diſcours auſſi ſenſé: car toutes les converſations que j'avois eues avec les Hottentots au ſujet de leurs coutumes & de leur Religion, m'avoient perſuadé que ne s'embarraſſant en aucune

ma-

manière de l'état qui ſuit la mort, ils ne tiroient aucune inſtruction d'un objet ſi capable d'en fournir. Ces perſonnes m'apprirent auſſi, que le vieillard en répandant les cendres, donnoit ſa bénédiction à la compagnie, & que les ſouhaits faits dans ces occaſions paſſoient pour très efficaces. Ils diſent qu'en ſe retirant chez eux, ils ſe frottent de fiente de vache, pour ſe ſouvenir du défunt : raiſon que j'ai d'autant plus volontiers reçue, que j'ai effectivement remarqué qu'il n'y avoit que les amis les plus particuliers, & les plus affligés, qui ſe frottaſſent de cette manière.

VI. LORSQUE ces pleurs & ces lamentations ſont finies, ſi le défunt a laiſſé quelques beſtiaux, l'héritier tue un mouton : quelques-uns des plus proches parens en font de même, ſi leurs moyens le leur permettent. On célèbre une fête en faveur de tous les hommes du lieu, avant qu'ils ſe ſéparent. On ſaupoudre exactement de *Bucbu* la coiffe du mouton qu'a tué l'héritier, on la lui pend au cou, & il eſt obligé de la porter juſqu'à ce qu'elle tombe par pièces. Les autres parens du mort portent auſſi pendues à leur cou, de la même manière, les coiffes des moutons qu'ils ont tués dans cette occaſion. On ſeroit ſurpris de voir combien ces coiffes ainſi ſaupoudrées durent longtems : cela doit être attribué, ſi je ne me trompe, au *Bucbu*, qui empêche auſſi qu'elles ne ſentent ſi mau-

mauvais. Ce ſont-là les marques de deuil que les riches portent. Si le défunt n'a point laiſſé de bétail, & que la pauvreté de ſes parens les mette hors d'état de fournir un mouton pour en régaler les habitans du village, ils ſe contentent de ſe raſer la tête par ſillons, en ſorte qu'il leur reſte autant de cheveux qu'ils en coupent. Ils font même cette opération beaucoup plus proprement lorſqu'il s'agit d'un deuil, que s'il s'agiſſoit d'un mal de tête. Dans le prémier cas, ils ont une attention ſinguliére que les ſillons raſés ſoient parfaitement de même largeur que ceux des cheveux, il faut même que cette largeur ſoit environ de deux pouces: mais ils n'ont pas ces attentions, lorſqu'ils ſe raſent pour ſe guérir de la migraine.

VII. TELLES ſont les coutumes & les cérémonies, que les Hottentots pratiquent dans leurs funerailles. Mais ils ont une manière fort cruelle d'enſévelir, s'il m'eſt permis de parler ainſi, ceux d'entre eux qui ſont devenus ſi vieux qu'ils ſont hors d'état de faire quoi que ce ſoit, & de ſe trainer. Auſſi longtems qu'un homme ou une femme eſt en état de faire la moindre choſe, quand ce ne ſeroit que d'amaſſer un peu de bois pour faire du feu, il eſt traité de la part de ſa famille & de tous ſes parens, avec toute la tendreſſe imaginable; chacun s'empreſſe à lui rendre, autant qu'il eſt poſſible, la vie douce & aiſée. Mais dès qu'il n'eſt

n'eſt plus capable de rien faire, ils le banniſſent de la ſociété, & le confinent dans une hutte dreſſée exprès dans un lieu écarté. La coutume eſt de mettre devant lui & à ſa portée quelques proviſions; & alors de l'abandonner entièrement, & de le laiſſer périr ainſi ou de vieilleſſe ou de faim, ſi auparavant il n'eſt pas dévoré par les bêtes féroces. Lors donc qu'un homme eſt décrépit & incapable d'agir, ſon héritier, qui eſt toujours ſon fils ainé, ou en général ſon plus proche parent mâle, va dreſſer une hutte à une bonne diſtance du village. Alors, après avoir fait aſſembler tous les hommes, il leur communique ſon deſſein, il leur décrit le malheureux état du vieillard dont il veut ſe défaire, & il conclud par demander qu'il plaiſe à l'aſſemblée d'approuver que ce vieillard ſoit ſéqueſtré. Jamais le *Kraal* ne refuſe cette approbation, qui eſt cependant toujours néceſſaire pour qu'on ſoit en droit de paſſer outre. Dès que le *Kraal* a conſenti, on fixe un jour pour tranſporter le vieillard. Avant le départ, l'héritier tue un bœuf, ou bien deux ou trois moutons, dont il régale les hommes du village, qui prennent alors congé de celui qui va être ſéqueſtré. Le jour venu, on le met ſur un bœuf de monture, & ſuivi de la plus grande partie des habitans du lieu, il arrive à la hutte qui lui doit ſervir de tombeau. Dès qu'il y a été couché, & qu'on a mis auprès de lui les petites pro-

vi-

viſions qui lui ſont deſtinées, on l'abandonne ſi bien, que depuis ce moment aucun Hottentot n'approche de la hutte & ne vient y regarder.

Si on repréſente à ces peuples, comme je l'ai fait très ſouvent, l'inhumanité de cette coutume; étrangement ſurpris de vos idées, ils vous aſſurent que c'eſt vous-mêmes qui êtes des inhumains, & qu'il y a beaucoup de piété & de tendreſſe dans leur action. „ N'y a-t-il pas en effet, *diſent-ils*, de la cruauté de ſouffrir qu'une créature humaine languiſſe longtems ſous le poids d'une incommode vieilleſſe? Peut-on voir un parent ou un ami expoſé à toutes les infirmités deſeſpérées que l'âge amène, ſans en être touché de compaſſion, & ſans chercher à mettre fin à ſa miſère, & par conſéquent ſans tâcher d'abréger ſes jours infortunés? Pourquoi prolonger une vie qui eſt à tous égards miſérable & inutile? Où eſt l'humanité, de prolonger des maux ſans remède? Pour nous, nous ne la voyons pas: nous croyons au contraire que l'humanité exige de nous que nous mettions inceſſamment fin à une vie miſérable ". Telles ſont les raiſons dont quelques Hottentots ſe ſervoient, pour ſe défendre contre les reproches que je leur faiſois ſur cette coutume. Ils paroiſſent ſi obſtinément attachés à leur opinion, que

les

les meilleures raiſons ne faiſoient pas ſur eux la moindre impreſſion.

Boeving, parlant de la cruauté qu'ont les Hottentots d'expoſer leurs enfans, dit qu'il avoit ouï dire que quelques perſonnes parmi ces peuples ſe défaiſoient des vieillards qui n'étoient plus bons à rien, en les faiſant mourir de faim: mais il craint, dit-il, de n'avoir pas été bien informé. Je le loue de ſon doute, puiſqu'il n'étoit pas aſſuré de la vérité du fait; mais je le blâme de ce que pouvant ſi facilement s'éclaircir, il ne l'a pas fait. Il auroit trouvé qu'on avoit trop reſtreint cette cruauté, en lui diſant qu'il n'y avoit que quelques Hottentots qui s'en rendiſſent coupables: car je puis aſſurer que c'eſt une pratique conſtante chez toutes les Nations Hottentottes. Quand le vieillard décrépit ſeroit le plus riche du lieu, quand il en ſeroit même le Capitaine, il eſt conduit à la hutte fatale, tout comme le plus pauvre & le dernier du village. La choſe dépend de l'héritier, & il arrive fort rarement qu'il le laiſſe languir longtems: il paſſeroit pour un barbare, qui ſe plait à voir languir dans la miſère un parent infortuné. Je laiſſe à penſer ce qui arriveroit en Europe, ſi les héritiers y avoient le même pouvoir. Quoi qu'il en ſoit, les Hottentots reſſemblent à cet égard aux *Troglodytes*, qui ſe défaiſoient auſſi de leurs vieillards, quoique d'une autre manière. Pour cet effet, ils les attachoient

aux

aux queues des bœufs qui paiſſoient aux champs, & ils les laiſſoient ainſi périr. Si même les vieillards condamnés à mourir de cette manière faiſoient quelque réſiſtance, ils étoient inceſſamment tués. Cela paroît encore plus cruel.

VIII. C'EST ici le lieu d'expliquer plus particulièrement l'ordre que les Hottentots obſervent pour les héritages.

Tous les biens du défunt, comme je l'ai déja dit par occaſion, appartiennent toujours à ſon fils ainé, s'il en a, ou à ſon plus proche parent mâle. Jamais on ne les partage, jamais ils ne tombent en quenouille. Une femme ne peut même avoir de legs par le teſtament ou par la dernière volonté ni de ſon mari, ni de ſon père, qu'avec le conſentement du fils ainé, ou à ſon défaut, du plus proche parent. Si un homme a pluſieurs filles, ſans avoir de garçon, ſon plus proche parent hérite de tout le bien, ſans que les filles puiſſent en avoir la moindre portion, ſi elles n'obtiennent le conſentement de cet héritier. Si un homme a pluſieurs fils, les cadets n'ont rien que ce que l'ainé veut bien leur donner. Il eſt vrai que le père peut faire des donations entre vifs, pendant qu'il eſt en ſanté; mais dès qu'il eſt dans ſon lit de mort, cela dépend de ſon fils ainé: encore fait-il très rarement de ces donations manuelles, & s'il en fait, elles ſont peu conſidérables; il ne s'agit jamais de plus que d'une

d'une vache ou d'une brebis; avec cela un cadet doit être l'artisan de sa fortune.

Si le père n'a rien donné pendant sa vie à son fils cadet, celui-ci est obligé de rester auprès de son frère aîné, & de le servir tous les jours de sa vie, sans avoir autre chose que son *pain quotidien*. Comme les Hottentots aiment passionnément la liberté, il n'est pas difficile de s'imaginer combien le cadet souffre impatiemment cette espèce d'esclavage : cependant il a tant de respect pour la coutume, qu'il se soumet sans murmurer à son aîné, jusqu'à ce qu'il veuille bien lui accorder la liberté. Si l'aîné trouve qu'il ne lui convient pas de garder ses cadets, il leur donne ce qu'il veut, une vache ou une brebis, pour se mettre en ménage ; & il leur permet ou de se marier, ou d'aller servir les Européens. Dès ce moment, le cadet est libre, sans que son aîné puisse plus exiger de lui aucun service comme un devoir. Un aîné n'a pas moins de pouvoir sur ses sœurs : elles ne peuvent ni le quitter, ni se marier, sans sa permission. Il leur donne ce qu'il lui plait, lorsqu'il les met en liberté. Je me trouve sur cette matière parfaitement d'accord avec le P. *Tachard*. J'ajoute seulement, que le fils aîné, ou en général l'Héritier, est obligé de prendre soin

de la femme, ou des femmes du mari décédé, pendant leur vie, ou seulement pendant leur viduité. Chez les *Namaquas*, une veuve est toujours tutrice de son fils aîné, qui est obligé de la nourrir le reste de ses jours, à moins que par un second mariage elle ne renonce à ses droits.

FIN DE LA I. PARTIE.

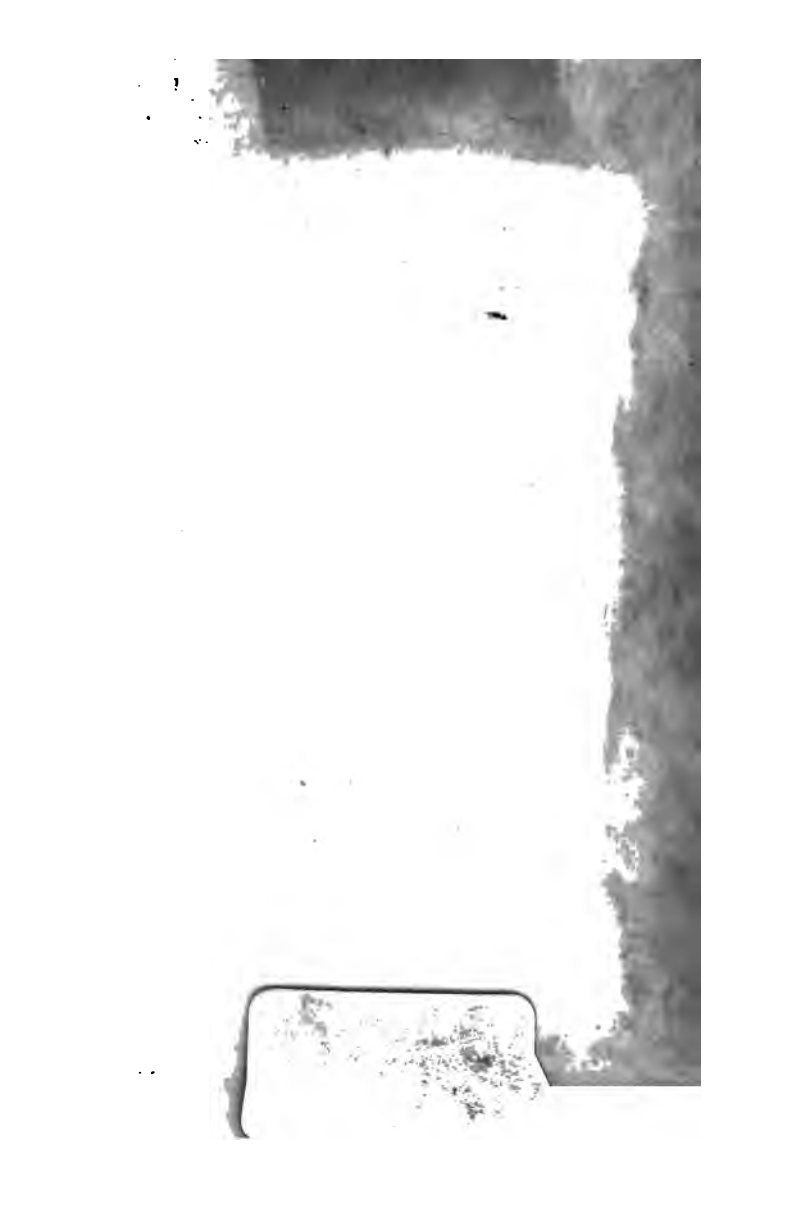
AVIS

AVIS AU RELIEUR.

Le Relieur aura ſoin de conſerver le papier blanc à côté des Cartes Géographiques, afin de les faire déborder hors du Livre.

AAN DEN BOEKBINDER.

De Boekbinder zy gewaarſchouwt het papier ter zyde de Landkaarten niet af te ſnyden, om de Kaarten zodanig in te zetten, datze buiten het Boek uitſlaan.

ZU REINEN.

DEN VERBINDEN.